



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





CE LIVRE A ÉTÉ DONNÉ A LA
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
ET UNIVERSITAIRE
DE LAUSANNE

par..Madame..Fédor..van..Muyden.....
Lausanne

.....
1952

L. BENEUX, LAUSANNE.



RZ 1263.1

BCU - Lausanne



1094366548

Benito. Com. Ayden
don d' son Annie. 1843. —

LE MARIAGE

AU POINT DE VUE CHRÉTIEN.

IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT, RUE DE LONDRES, 7.

[Valérie de Gasparin]

LE

ⁿ
MARIAGE

AU

POINT DE VUE CHRÉTIEN



OUVRAGE SPÉCIALEMENT ADRESSÉ AUX JEUNES FEMMES DU MONDE.

Le mariage est honorable entre tous.

Héb. XIII, 4.



TOME PREMIER

AZ 1263/1

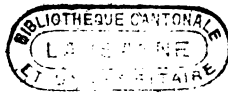
PARIS

L.-R. DELAY, SUCESSEUR DE J.-J. RISLER,

RUE BASSE-DU-REMPART, 62.

—
1843

38141



INTRODUCTION



L'OBSERVATION des faits, leur comparaison avec les besoins du cœur, les lois de la conscience et la Parole révélée, ont inspiré ces pages à l'auteur. Le lien du mariage, ce lien sacré par-dessus tous les autres, et qui les renferme tous, s'est constamment offert à ses réflexions, à sa vue morale, et constamment a produit chez lui cette conviction désolante, que dans l'état actuel, il donne naissance à plus de douleurs que de joies, qu'il est déchu de sa beauté, de son excellence

première, et que cette déchéance entraîne avec elle la perte d'une grande part de notre sanctification, d'une grande part de notre félicité. Il ne lui a pas fallu beaucoup de recherches minutieuses, pour découvrir les traces de cette perturbation. Il les retrouvait à chaque pas, presque à chaque mouvement dans la vie, et son œil qui se glissait dans l'intérieur des familles, en rencontrait bientôt les signes évidents. Elle se traduisait quelquefois par des secousses violentes, par des éclats terribles; plus souvent par des discordances dont le son faux qui ne dépassait pas l'enceinte domestique, en détruisait l'harmonie avec la paix; plus souvent encore par de la froideur, par une sorte d'indépendance d'autant plus étrange, qu'elle semblait le résultat d'une convention mutuelle; presque toujours par la décentralisation des pensées et des volontés, qui, au lieu de se réunir dans un cercle ou sur un point commun, se portaient spontanément au dehors, et tendaient chacune à la satisfaction égoïste de l'individu.

Dans le monde extérieur, mêmes signes de malaise, mêmes aspirations vers la liberté absolue. La défiance, à l'égard du mariage, se manifestait par les paroles autant que par les actes; des reproches ou des malédictions s'élevaient de toutes parts contre lui. Quelques bouches audacieuses demandaient sa destruction, tandis que d'autres, plus modestes et plus pures, se contentaient de lui nier sa puissance pour le

bien comme pour le bonheur, et de le placer au rang des nécessités pénibles, mais inévitables de l'existence. Si la plupart des angoisses humaines semblaient découler du mariage comme d'une cause première; si c'était à lui que l'homme s'en prenait de ses douleurs, à lui qu'il demandait compte de la dégradation de son âme; c'était rarement de lui que descendaient ses félicités, rarement de lui que venaient ses progrès, rarement à lui qu'il les attribuait, et presque jamais en lui qu'il les cherchait. On retrouvait toujours le mariage fécond pour le mal, stérile pour le bien : maudit ou dédaigné.

Cependant, ce n'est pas là ce que nous attendions de lui, et ce n'est pas pour cela qu'il nous a été donné. La voix de notre conscience, nos sentiments intimes, l'examen même de l'institution conjugale dans son essence, l'accord qui règne entre ses conditions et celles de notre être moral; tout s'élève contre ces réalités hideuses pour les condamner; tout nous crie que là il y a une contradiction, que là il y a une folie, que là il y a une plaie et un péché qui ne sont pas du fait de Dieu, mais du fait de l'homme. Tout nous dit que sur l'homme seul doivent porter les récriminations, le travail, et que, seulement par la sanctification de l'homme, on remontera à la sainteté de l'union.

Profondément pénétré de cette vérité, certain, en outre, que la puissance du mariage, qu'elle soit reconnue ou contestée, qu'elle soit entravée ou

libre de l'indépendance que lui donna Dieu, ne s'en exerce pas moins sur le monde ; qu'il fléchit sous elle, alors même qu'il la nie ; qu'elle s'est imprimée sur son passé, qu'elle s'imprimera sur son avenir, qu'elle le marque et le marquera éternellement de tous ses caractères ; l'auteur a senti qu'il fallait porter un prompt remède au mal, et qu'il le fallait porter à la racine.

Jetant donc un coup d'œil sur le mariage dans son état actuel (état qu'il n'attribue pas plus au siècle présent qu'aux siècles écoulés,) pour reporter ensuite sa pensée sur le mariage tel que Dieu l'a conçu ; l'auteur s'est attaché à découvrir les causes de la chute, afin de combler, en les faisant disparaître, l'abîme immense qui sépare le fait tel qu'il est, du fait tel qu'il doit être. On le voit, il ne s'agit point ici d'innovation, mais de régénération.

L'œuvre au premier abord semble tout unie. Quoi de plus simple en effet, que de remonter la pente, en suivant les sentiers que l'on prit pour descendre ; quoi de plus doux que d'obéir aux instincts du cœur ; quoi de plus facile que de se soumettre à la puissance des convictions ? Oui, si les sentiers n'étaient pas détruits, et si l'on n'avait pas perdu jusqu'au souvenir de leurs détours ; oui, si le péché n'avait pas faussé les sentiments naturels ; oui, si le doute n'avait pas étouffé la foi. Mais les traces se sont effacées, les désirs se

sont éteints, les défiances se sont réveillées; il n'est resté qu'une vague mémoire du bien perdu, que du dégoût, que de l'incrédulité; et avec de tels instruments comment relever l'édifice? Il faut plus que cela pour ranimer l'énergie, pour battre en brèche les habitudes, pour triompher des oppositions d'un cœur révolté. Il faut un principe de vie et de force indépendant de l'homme, et que l'homme accepte. Il faut un principe qui établisse son autorité sur l'âme, tout en répondant à ses besoins. Il faut une influence supérieure par son origine, et entr'elle et celui qu'elle doit captiver; il faut des sympathies, des points de contact, sans lesquels, elle et lui, resteraient à jamais étrangers. L'auteur n'a pu méconnaître la nécessité de cette puissance, il l'a cherchée, il l'a trouvée, elle forme la base sur laquelle s'appuient ses travaux.

Il s'est placé au commencement de l'union, puis rassemblant ses matériaux en suivant un ordre moral, il les a fait entrer dans la construction, à mesure que leur importance les y appelait. De la sorte, les détails matériels, les accidents journaliers de l'existence, se sont constamment mêlés aux sujets plus abstraits. Ils marchent dans ce livre comme ils marchent dans la vie, côte à côte, dominés parfois les uns par les autres ou subissant leur mutuelle influence, presque toujours étroitement liés.

Enfin, l'auteur ne s'adresse qu'aux classes les plus

développées de la société. Il lui aurait fallu pour se faire entendre de toutes à la fois, parler en quelque sorte deux langues, et s'attacher à des détails d'une nature opposée. C'eût été tenter une œuvre impossible, que de chercher à réunir, dans un même livre, des éléments presque incompatibles. Il n'y a pas pensé.

Le but de ce travail est de marcher du mal au mieux, du mieux, au bien ; le terme, c'est la perfection.

Il y a une lâcheté qui témoigne énergiquement de notre déchéance morale, à se mouler sur la réalité, si laide qu'on la reconnaisse ; à se dire par avance : je n'aurai que cette quantité de bonheur, et je n'atteindrai qu'à ce degré de développement. Qu'on se soumette au fait accompli, lorsqu'il est le résultat de la volonté divine ; nous le voulons. Mais qu'on plie devant lui, lorsqu'il est l'effet de la volonté humaine et qu'on le pourrait façonner, c'est ce que nous n'admettrons jamais. Nous n'acceptons pas l'influence de la chose sur l'homme, nous voulons l'influence de l'homme sur la chose. Ce n'est pas à la société corrompue de modeler l'homme et de lui imposer son cachet, c'est à l'homme régénéré de la marquer de son sceau, et de lui imposer son caractère. L'impulsion qui triomphe doit venir de l'être qui veut, et qui peut, parce qu'il croit : *Cela est, donc j'y consens* ; voilà la devise des âmes craintives qui n'osent résister, ou des âmes ambitieuses qui, en épousant les erreurs

de leur siècle, espèrent s'en faire l'expression, en devenir les idoles : *Cela est, je rejette ce qui est mal, je garde ce qui est bien, je cherche ce qui est mieux* ; voilà la devise de toute intelligence qui a conscience d'elle-même, de toute âme qui sent sa force, et qui, ne voulant pas effacer l'image du beau et du bon que Dieu mit en elle, la poursuit au travers des périls entassés sur sa route, ne se préoccupe que d'une pensée, le progrès ; et ne se sert du passé, du présent, que comme d'échelons à l'aide desquels elle se rapproche de l'idéal. On ne sait pas à quel point on s'est abaissé, en s'accommodant à la réalité, en se taillant à sa mesure, en respectant les limites établies de par la puissance des esprits étroits, qui s'efforcent toujours de mutiler ce qu'ils ne peuvent comprendre, et qui n'y parviennent que trop souvent, grâce à la timidité des esprits supérieurs. On croit obéir à la prudence, et l'on obéit à la faiblesse. On estime que le voyage se fera plus sûrement en suivant des routes déjà battues ; le voyage se fait, mais en sens rétrograde. Chaque concession prépare une chute, on descend rapidement, et comme il n'y a point de secousses, on reste calme, on s'applaudit du résultat. Ce résultat, c'est l'amoindrissement des choses et des hommes. Ah ! nous avons autre chose à faire en ce monde, que de nous approprier au monde. Nous avons à le régénérer.

Notre œuvre est une œuvre de perfectionnement,

tous nous y devons travailler pour notre part ; la médiocrité elle-même, ne nous relève pas d'un tel devoir.

Il y a une sainte ambition, qui est le secret des âmes puissantes et victorieuses ; elle faisait battre le cœur de ces hommes qui, s'avancant en pionniers devant leur siècle, qui, déblayant les sentiers et sapant à grands coups les préjugés sur leurs pas, ont ouvert des routes nouvelles à la pensée, aux arts, à l'industrie. Cette ambition, c'était la foi qui l'inspirait ; c'était elle qui leur faisait toucher de l'esprit le but encore éloigné ; c'était elle qui, attachant tous leurs regards, toutes leurs pensées à ce but, attirait aussi vers lui tous leurs efforts. Ils mouraient parfois à la tâche ; mais ils avaient jeté derrière eux une part des difficultés et de la distance. Ceux-là ne se courbaient pas sous le joug des nécessités honteuses, ils ne se rapetissaient pas à la taille des nains, ils ne se faisaient pas infirmes, parce que leur siècle était malade ; non, ils se conservaient vigoureux, haut placés, et relevaient leurs compagnons en les tirant à eux.

Nous, qui traçons ces lignes, nous n'avons ni leurs facultés, ni leur force ; mais nous avons leur foi. Notre idéal est dans les cieux ; nous ne couperons pas nos ailes, et nous l'irons chercher là.

Qu'on ne s'y trompe point, cependant. Ce que nous

poursuivons, ce n'est pas uniquement le progrès dans la tête, l'exaltation des besoins ; ces fruits tout seuls nous sembleraient amers. Nous n'adressons pas un appel aux rêveries dangereuses qui enrichissent le pays des fantaisies, en appauvrissant celui de la vérité. Ce que nous désirons, c'est le progrès dans les faits, et par les faits. Nous ne nous attachons à l'idéal, qu'autant qu'il se montre à nous sous une forme précise et saisissable ; nous ne l'acceptons, qu'autant qu'il est applicable et pratique. Ces deux points donnés, la réalité en bas, l'idéal en haut, nous voulons que de l'un on monte à l'autre, non par bonds inégaux, non par saccades irréfléchies, mais par une ascension sage et mesurée, mais en se servant de la réalité même comme d'un appui, mais en élevant progressivement les niveaux jusqu'au faite. Il s'agit ici d'action, bien plus que de contemplation, et il y a de l'espérance pour chacun ; car nous ne renfermons pas le bonheur et le progrès dans le dernier terme de la perfection, mais nous le plaçons sur tous les degrés qui y conduisent. Notre idéal n'est pas un cadre inflexible ; il s'adapte aux situations les plus diversées. Notre idéal ne crée ni des exigences outrées, ni des infortunes factices ; il demande le travail, et ne se laisse atteindre qu'à ce prix.

Il en est de la dégradation du mariage, comme de toutes les autres. On s'en plaint, on en souffre, et on

la prépare en s'y conformant. Qu'il y ait de la résistance, il y aura de la sanctification. Mais qu'on se le dise, l'immobilité n'est pas possible. Le mouvement s'effectue à notre insu, notre propre poids nous entraîne. Ne pensons pas garder notre place en restant stationnaire; pour nous y maintenir, il faut des combats, des victoires, et nous ne la conserverons qu'en gagnant sur le terrain de l'ennemi. A l'exemple de saint Paul, il nous faut *oublier les choses qui sont derrière nous*, et, *nous avançant vers celles qui sont devant, courir au but*.

Cet ouvrage s'adresse particulièrement aux femmes, parce qu'il y a de leur faute dans l'abaissement du mariage; parce qu'il y va de leur bonheur dans sa réhabilitation; parce qu'elles ont une influence toute puissante sur lui, et que, l'auteur étant femme, ne peut et ne doit faire appel, qu'à un sexe dont il connaît par expérience la position avec le caractère. Si le mariage est une institution pure et sainte par-dessus toutes les autres; cette pureté, qui en fait l'excellence, se ternit vite et veut des ménagements; c'est une flamme brillante, mais subtile, qu'un souffle éteint, qu'un air épais étouffe. Seul à se défendre contre les mille détails de la réalité qui conspirent contre lui, il descend bientôt aux proportions d'une association vulgaire, matérielle, pauvre de joie comme de sanctification. Nous croyons que la garde d'un trésor si précieux et

si fragile, est spécialement confiée à la femme ; sa nature délicate et tendre, les besoins de son cœur, ses facultés distinctives semblent l'y avoir destinée.

On nous alléguera sa faiblesse, peut-être, et son impuissance en présence de la fierté, de l'indifférence, des oppositions qu'elle rencontrera souvent de la part de l'homme. Mais ce qu'est l'homme, il ne l'est pas devenu tout seul ; il a subi l'action du monde extérieur. Beaucoup de ses vices, comme beaucoup de ses vertus, sont le résultat de causes qui agissaient en dehors de lui, et qui se combinaient avec ses tendances intérieures pour le subjuguier. Si ces causes étrangères ont journallement modifié ses idées et ses sentiments, pourquoi refuserait-on un pouvoir égal, à l'influence directe d'un être qui l'aime, auquel il appartient, qui va consacrer une vie tout entière au perfectionnement de son âme et à l'accroissement de son bonheur ? Pourquoi cette influence, plus ardente, plus constante, plus désintéressée que les autres, ne s'exercerait-elle pas sur lui comme les autres, et plus que les autres ? Ne voit-on pas que la dépendance même de la femme à l'égard de l'homme, en confondant étroitement leurs deux existences, en attachant à la direction de ces deux vies, une question de félicité ou d'infortune, facilite, assure le succès de sa sainte mission. Ah ! nous avons cette certitude, que si les femmes, méfiantes d'elles-mêmes, fléchissant elles aussi sous le

poids des réalités mauvaises, obéissant à l'égoïsme, à la paresse, à la lâcheté, ont préparé depuis longtemps la ruine du mariage; que si elles se sont révoltées contre ses lois, que si elles ont dédaigné ses richesses, il leur est donné, et au-delà, de réparer le mal accompli. Sur elles, donc, reposent nos espérances; à elles s'adressent nos réflexions.

On reprochera probablement à l'auteur d'avoir, en fait de bonheur et d'union, visé trop haut dans cet ouvrage; d'avoir pris une chimère pour une théorie applicable; de s'être laissé séduire par la douceur et par l'éclat de l'illusion. A ce reproche il pourrait opposer des faits. Il lui a semblé que les circonstances particulières où il se trouvait, loin de le placer dans un monde illusoire, en même temps qu'elles lui révélaient les trésors de la vie, lui donnaient la clé de ses plus douloureuses énigmes; c'est pour cela qu'une position presque exceptionnelle ne l'a pas arrêté. L'expérience du bonheur seule, pouvait lui inspirer la foi nécessaire à qui veut triompher des obstacles; de mélancoliques souvenirs, héritage commun à tous, l'initiaient aux secrets de la souffrance morale.

La félicité présente n'ôte point à l'âme la faculté de comprendre l'infortune. Il n'est pas difficile à l'être heureux, de sonder les abîmes du malheur; ses joies elles-mêmes, ses joies lui en découvrent l'étendue. Un regard jeté sur son propre cœur, lui montre vite à quel

point il est vulnérable, et par combien de blessures il saignerait s'il était frappé. Destinés, en général, à rencontrer plus de peines que de félicités dans la vie, nous avons, avec les premières, une sorte d'affinité, des communications intimes qui nous en dévoilent les mystères. Il y a chez nous beaucoup de cordes qui répondent à la tristesse, et dont les vibrations nous sont connues par intuition, avant même qu'une main puissante les ait fait retentir. Certaines impressions fugitives nous en ont révélé l'accent, comme le souffle passager qui glisse sur une harpe, nous en révèle les harmonies. Le bonheur, lorsqu'il remplit une âme, la satisfait, mais ne la domine pas ; une vague inquiétude la préserve de l'enivrement. Plus ce bonheur est inouï, plus elle le sent fragile ; elle va sans cesse de la possession à la perte, et ne s'élève point sans songer à la chute. La félicité est un sanctuaire ouvert à quelques-uns ; la douleur est un vaste carrefour où tous ont passé ; c'est pourquoi les détails de celle-ci n'échappent guère à l'homme heureux, tandis que l'infortuné ignore souvent la plénitude de celle-là.

L'auteur termine ici les quelques explications dont il tenait à faire précéder son ouvrage. Il y aurait dans l'âme qui l'a conçu beaucoup de témérité avec beaucoup d'orgueil, s'il n'y avait avant tout un profond sentiment de faiblesse individuelle, un recours constant à l'aide de Dieu et un désir pressant, celui d'arracher

quelques êtres à la souffrance, pour leur montrer une route que l'auteur n'a certainement pas découverte, mais qui était négligée, qui semblait oubliée, et qu'il sent, et qu'il sait, être la seule bonne, la seule droite.

Qu'on ne lui demande donc pas autre chose que cette étude des faits moraux et de quelques faits matériels, conduisant à la recherche constante du bien pratique, et qu'on accueille avec bienveillance, cette œuvre écrite dans la simplicité d'une foi sincère.



PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES PRÉLIMINAIRES.

PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Les femmes et leur vocation terrestre.

Il n'existe pas d'époque, si reculée qu'elle soit, où l'esprit humain n'ait dirigé ses investigations sur le caractère et sur la mission des femmes. Longtemps on s'est contenté d'un coup-d'œil rapide, jeté de haut en bas, et qui ne rapportait à l'observateur qu'une image superficielle, empreinte de préjugés autant que de vérité. En émancipant les femmes, en donnant plus de liberté, plus de spontanéité à leurs mouvements, le progrès des lumières leur a fait une plus grande place dans la société, et les a rendues l'objet d'études plus sérieuses.

Durant tout le règne du paganisme (et ceci s'applique au paganisme moderne comme au paganisme de l'antiquité), les femmes furent dans le monde comme n'y étant pas. Exclues de la famille, ou n'y remplissant qu'un rôle subalterne; exclues des œuvres littéraires, ou y apparaissant seulement avec leurs traits physiques; traitées en esclaves, se courbant habituellement sous la volonté sèche et rude de leurs maîtres ou de leurs maris; elles ne virent qu'un but à leur vie : plaire et obéir. Comme les affections n'avaient pas subi l'influence régénératrice du Christianisme, comme les volontés ne s'étaient pas veloutées, pour ainsi dire, dans l'atmosphère d'une religion sainte; la nécessité resta dure, farouche, et le but, au lieu de purifier l'âme de la femme, tendit à la corrompre, en développant toutes ses passions sensuelles. Loin de considérer les femmes en sœurs, en amies destinées à partager les peines, les joies de l'existence et l'éternel avenir; loin de les regarder comme des êtres plus faibles, mais complémentaires, si l'on peut ainsi s'exprimer, on ne vit en elles que les passifs instruments d'une félicité plus ou moins brutale; et les hommes ne leur accordèrent, dans leur cœur, qu'une place analogue à celle que tenaient dans leur vie les heures de passion et de frivolité.

Nullité de la femme, nous dirions presque, absence de la femme; ici et là quelques flatteries, s'adressant aux qualités extérieures; nulle part l'analyse touchante de ces facultés du cœur essentiellement fémi-

nines, qui s'épanouissant dans le mystère de la famille, comme la violette dans la nuit que lui fait sa feuille, vont parfumant tout ce qui les entoure; pas un examen sérieux, pas une recherche motivée par un intérêt sincère; de temps à autre l'exaltation de ces vertus raides et antipathiques, qu'on appelle les vertus romaines; plus souvent l'exaltation de ces vices colorés, empreints d'une grâce corrompue, qu'on célébrait aussi chez les courtisanes, et dont la Grèce semblait posséder les types les plus séduisants; voilà ce que nous offre le paganisme.

Avec la foi chrétienne, naquirent d'autres besoins, d'autres idées et d'autres faits. Un de ses premiers actes, fut de rendre à la femme son influence avec sa dignité. Appelées au salut, les femmes sentirent le germe de l'immortalité se réchauffer en elles. Les hommes arrachés à leurs déportements, et par une loi précise, et par leur conscience qui se réveillait pour sanctionner cette loi; les hommes se tournèrent vers celle qui devait être leur compagne unique durant le voyage d'ici-bas. Ils lui demandèrent autre chose que l'éclat des dons physiques, autre chose que l'obéissance forcée; ils voulurent d'elle le renoncement que dicte la tendresse, l'appui que prête l'union dans une même et divine croyance. La sainteté divine de la loi juive, avait produit la gravité de l'union conjugale et son élévation, dans une mesure inconnue aux peuples païens. La pureté et la puissance du christianisme donnèrent la pureté et la puissance du mariage.

dans des proportions cent fois plus parfaites et plus grandes. La femme, comme épouse et comme mère, exerça sur l'humanité une action bénie, et dans le cercle de la famille, un apostolat dont la Bible, dont les annales chrétiennes nous révèlent l'importance.

Mais les bouleversements qui accompagnèrent l'établissement de la foi nouvelle, le reste de paganisme dont ne purent entièrement se dépouiller les nations qui en avaient si longtemps suivi les rites, l'opposition naturelle de cette chair, qui depuis le commencement est inimitié contre Dieu, tout cela montant ainsi qu'une fumée épaisse, ternit vite l'éclat du soleil levant.

Au lieu de pénétrer jusqu'à l'essence du cœur pour l'assujétir, la loi du Christ étendit rapidement son empire sur la forme ; peu d'âmes lui furent subjuguées, et par dessous l'étiquette religieuse on conserva la réalité païenne, par-dessous l'habit de cérémonie, le grossier vêtement de tous les jours. Une partie de l'humanité cependant, avait intérêt à ce que la législation nouvelle ne s'arrêtât pas aux surfaces ; c'est celle que cette législation relevait, c'est celle à qui elle donnait des droits. Quelques femmes, à force d'astuce et de cruauté, s'emparèrent d'une autorité que ne défendaient pas toujours leurs époux, préoccupés qu'ils étaient, les uns de protéger une civilisation pourrie contre l'invasion des hordes du nord ; les autres, barbares eux-mêmes, de choisir une croyance entre le christianisme qui les éblouissait de ses premiers

rayons, et les religions anciennes, qui projetaient encore vers eux, des lueurs vacillantes et trompeuses. Absorbés par ces grands événements, les uns et les autres se laissaient facilement dominer à l'intérieur, et ne témoignaient de leur pouvoir, qu'au moyen de coups féroces mais inattendus. Les femmes ambitieuses, excitées à la fois par leurs passions, et retenues par une crainte continuelle, pliaient et rusaient durant une moitié de leur vie, pour régner despotiquement pendant le reste. Elles supportaient tout ici, pour se venger atrocement là ; elles devenaient ces Brunehault, ces Frédégonde, dont l'histoire épouvante encore nos oreilles.

Les âmes plus délicates, les femmes que la nature de leur esprit poussait à l'étude des légendes, aux longues contemplations solitaires dans ces églises où tout était harmonie et poésie suave, tandis que dehors grondait l'ouragan et soufflait un vent de carnage ; ces femmes, effrayées des passions grossières qu'elles inspiraient, éperdues au milieu des tempêtes humaines qui les broyaient dans leurs fureurs, se réfugiaient au sein des monastères, quittaient leurs maris pour s'agenouiller au pied des autels, et se faisaient un calme céleste, dans le sanctuaire que la croix de bois suffisait à protéger contre le ressentiment de leurs seigneurs.

Tels étaient, il nous le semble du moins, les types féminins de l'époque, caractères extrêmes, on le sent, et desquels se rapprochait du plus au moins la masse,

..

modifiée qu'elle se trouvait par l'influence de l'individualité, de l'éducation, et par celle des circonstances extérieures.

Plus tard, la chevalerie vint prodiguer aux femmes les insignes du pouvoir. On les chanta, on combattit pour elles, elles régnerent, elles furent protégées, respectées; elles furent aimées pour leurs vertus, pour leur esprit, pour la partie immatérielle de leur être, autant que pour leur beauté. Et, bien que leur position effective ne s'en trouvât pas énormément améliorée; bien que l'époux verrouillât souvent dans ses donjons la femme, qu'amant, il servait à genoux, il y eut cependant progrès; progrès dans les appréciations qui se rectifièrent; progrès, dans les sentiments qui s'ennoblirent, et progrès dans la réalité, qui, toujours un peu rude au fond, s'adoucit et se releva dans la forme.

Ce progrès fut superficiel et de courte durée, parce qu'il tenait plus à la fièvre que les événements d'une nature toute dramatique communiquaient à l'imagination, qu'à des principes solides, acceptés par la foi, fertilisés par la pratique. Il y avait émotion et non pas conviction; aussi, lorsque les nations fatiguées soupirèrent après le repos, lorsque les grandes guerres terminées, les tournois, ces guerres en miniatures cessèrent à leur tour; lorsque les troubadours n'allèrent plus, la harpe suspendue à l'épaule, redire aux dames la fidélité et les hauts faits de leurs preux; quand les chevaliers ne se soucièrent plus d'af-

fronter quelques coups de lance, pour recevoir une écharpe de la main de leurs belles, ou pour rencontrer un regard de leurs yeux ; quand elles n'eurent plus à décider des subtilités de sentiment en cours d'amour, et que les seigneurs rentrés chez eux, de chercheurs d'aventures qu'ils étaient, se firent chefs de famille ; quand les comtes et les barons se mirent à gouverner leurs terres, à élever leurs enfants, tout cela positivement, vulgairement et sans que dans leur vie entière, il y eût matière à fabliau ; alors, par le fait seul de cette crise sociale, l'existence féminine dépouillée de ses brillants dehors et privée des accidents qui en variaient l'uniformité, redevint triste et sévère. Il n'y eut pas de chute, il y eut seulement une banqueroute.

Emprisonnées dans leurs tourelles, sevrées des émotions qui venaient autrefois les arracher à l'ennui, voyant l'exercice de leur autorité, borné à la direction de quelques fileuses ; repoussées de l'intimité par leurs maris, qui commençaient à se plonger dans l'étude des anciens, à vivre de la vie rétrograde de l'antiquité, et qui reprenaient la sécheresse avec la morgue de ses héros ; les femmes se retrouvèrent en face d'une réalité monotone et désolée. Elles satisfirent ces prétentions à la domination qui ne peuvent mourir, aux dépends des êtres et des choses qui tombaient immédiatement sous leur dépendance. Mais à de rares exceptions près, leurs facultés restèrent muettes, infécondes ; leur piété qui régla les formes qu'on lui abandonnait, se changea, pour les âmes ar-

dentes, en superstition, en mysticisme; et comme par le passé, il y eut dans le mariage obéissance, sans y avoir soumission; il y eut juxta-position de vie, sans y avoir union de cœur.

Les penseurs de ce temps, laissèrent tomber quelques regards prévenus sur les femmes. Entichés de la grandeur et de la rigidité romaine, de cette vertu qui autorise les plus honteux écarts, pourvu que le cœur reste froid et stoïque; ils ne comprirent pas plus que leurs devanciers ne l'avaient fait, la nature du lien conjugal. Ils appelèrent *faiblesse*, tout ce qui rattachait plus intimement l'existence de l'homme à celle de la femme; et réduisant l'amour aux proportions d'une ivresse passagère, ils lui ôtèrent ces caractères de pureté, ces besoins délicats et spirituels qui en font la force, et qui, avec la sainteté, lui communiquent une puissance régénératrice.

Comme autrefois, les femmes prirent dans l'ordre des créatures, la place de moyens; moyens de bonheur matériel, infime, qui rappelaient constamment à l'homme son imperfection naturelle, et auxquels il rougissait d'avoir recours. Comme autrefois aussi, les femmes se sentirent nécessaires, elles eurent une vague conscience de leur importance; mais, au lieu de la constater, cette importance, en travaillant à la sanctifier; elles profitèrent de leurs courts instants de faveur pour régner en despotes; puis, retombées dans l'esclavage, ignorantes du détachement chrétien qui prépare et qui sauve toutes les transitions; elles souff-

friront sans patience, sans douceur, et firent payer à l'homme son injustice, en lui infligeant ces petits tourments intérieurs dont elles ont toutes le secret, et contre lesquels l'autorité la plus absolue ne le défend pas.

Observées dans cette autre phase de leur existence, elles offrirent beau jeu à la satire ; les mots piquants et vrais ne manquèrent pas sur leur compte.

Lisez Montaigne ; voyez de quelles couleurs il les peint. Quels êtres légers, incomplets ; quels cœurs égoïstes, quels caractères changeants et intraitables. Non seulement il leur refuse la place d'amie de l'homme, de confidente de ses pensées, de ses émotions ; mais il leur dispute et leur nie encore leur charge la moins contestée, celle de mère. A peine sont-elles propres à allaiter les enfants, à guider leurs premiers pas ; quant à diriger leur âme, quant à exercer sur eux cette influence pénétrante et religieuse qui, du premier âge, se projette sur toute la vie de l'homme ; il les en déclare incapables. Il veut que le père agisse et gouverne seul ; il veut que la mère, au premier bégaiement de son fils, aux premiers tâtonnements de sa pensée, redescende devant lui à ce rang secondaire, à ce rôle de nécessité fâcheuse qu'il lui a fait. Selon lui, les femmes ne sont que des pierres d'achoppement, jetées sur le chemin de l'homme. Dans sa jeunesse, elles nuisent à son développement moral ; dans son âge mûr, elles altèrent sa paix et son bonheur. La suprême sagesse à leur égard, c'est d'user d'elles sans leur laisser jamais prise, ni sur

l'âme, ni sur la vie ; c'est de se maintenir soigneusement libre, seul, et roi, dans une vide et déserte personnalité.

Le philosophe prend les femmes au point où elles sont. Il bâtit tout son système sur des faits vrais, nous le voulons croire, mais sur des faits qu'il ne cherche pas un instant à modifier. *Elles sont ainsi*, affirme-t-il, et il commence ses préparatifs de défense, d'attaque ou de tyrannie. Mais : *Elles sont ainsi ; ne sauraient-elles être autrement ?* c'est ce qu'il ne se dit pas une seule fois.

Il ne s'inquiète point de savoir si ce cœur vaniteux, rusé, véhément, pourrait recevoir une règle qui l'adoucit, qui le redressât, qui le rendit humble. Il n'interroge point cette âme, dont l'existence ne s'est trahie à son observation que par la faiblesse des conceptions, que par l'incohérence des idées, que par l'outrecuidance des préjugés ; pour découvrir en elle quelque germe de ces facultés de bon sens, de raisonnement, de force intérieure, qu'il sent vivre et agir en lui. Il n'étudie point cette humeur fantasque, pour apprendre si elle ne serait pas elle aussi, susceptible d'amélioration. Il ne se demande jamais si la position qu'il assigne à la femme et qu'il lui voit prendre dans la vie, est bien celle que lui assigna Dieu. Il ne se demande pas si cette mission répond aux besoins moraux de l'homme, si elle met à profit toutes les facultés de celle qui la remplit ; s'il y a harmonie entre l'esprit de l'Évangile, et l'ordre de choses existant ;

s'il y a pour les êtres que cet ordre soumet, non point une félicité idéale que la terre ne comporte pas, mais cette sérénité délicieuse qu'amène l'obéissance à la loi divine. Il n'examine point si l'homme isolé dans sa supériorité, n'y perd pas, et quelque peu de sa valeur personnelle, et quelque peu de son bonheur ; s'il en est moins complet et moins fort ; si lui-même a perfectionné ou gâté l'œuvre de Dieu, en divisant ce que Dieu avait étroitement uni. Non, Montaigne se maintient superbe, indifférent, égoïste, bien que maladroit dans son égoïsme. Il dicte ses arrêts, il trace ses plans, il établit ses mesures de précaution ; et la question ainsi étouffée, n'avance ni ne se résoud.

Nous nous trompons. Une puissance supérieure à celle de Montaigne, à celle des hommes ; la puissance de Dieu, lui fit justement alors faire un progrès immense. La même révolution religieuse qui ébranla le monde et qui l'éclaira, ébranla les consciences aussi, et vint les illuminer. Nous voulons parler de la réforme. Elle ouvrit la châsse où l'on avait jusque-là renfermé les choses saintes ; chacun se précipita, chacun voulut voir, toucher, examiner de ses mains et de ses yeux. Les Écritures sortirent des sanctuaires où on les emprisonnait, pour s'en aller faire leurs miracles par le monde. Partout on s'occupa de ces sujets qui développent le plus rapidement les facultés, parce que ce sont ceux qui touchent le plus près à la vie de l'âme. On lut la parole de Dieu, on l'étudia. Il est vrai que le but n'était pas toujours pur, que les

études étaient plus intellectuelles que spirituelles, qu'on demandait plus encore à la Bible des armes contre l'obscurantisme, plus encore des arguments contre les subtilités d'école, plus encore des foudres pour briser l'autorité humaine en matière de foi; qu'une lumière douce et sanctifiante pour dissiper les ténèbres du cœur, que de fortes vérités pour écraser les révoltes d'un raisonnement corrompu, que le pouvoir divin pour rompre les habitudes du péché, et pour faire passer l'âme, de l'esclavage du vice, à l'esclavage de la justice. Mais on ne put s'empêcher de recueillir les fruits que fait naître et que fait mûrir tout examen approfondi des livres sacrés. On ne put s'empêcher de recevoir, sur la nature des devoirs des hommes, sur celle des rapports qui les lient, comme sur leurs droits et sur leurs privilèges de chrétiens; une foule d'idées nouvelles, et différentes de celles qui régissaient auparavant les consciences.

Les femmes elles aussi avaient lu, elles aussi subirent l'influence de ces doctrines régénératrices qui, de l'état de reliques sacrées à l'existence desquelles tout le monde croit vaguement, mais que nul ne connaît par le témoignage de ses sens, venaient de passer à l'état de corps animés, qui se font voir, qui se font entendre, et qui d'eux-mêmes, par la seule puissance de leur action, établissent la foi dans tous les esprits.

Au contact immédiat de la parole révélée, les femmes avaient vu se développer en elles des facultés dont l'exercice et les mouvements leur semblaient nou-

Elles s'étaient senties vivre d'une vie plus noble, plus dégagée de la matière; elles avaient pris la conscience de leur force intellectuelle; elles avaient appris que, pour elles comme pour les hommes, il existe un royaume des idées, où elles peuvent revendiquer une place. Elles avaient compris leur valeur morale, dès l'instant où elles avaient compris que le Fils de Dieu était venu mettre sa vie pour les racheter, comme il l'avait mise pour racheter l'homme; et bien que ce mystère ne fût pas généralement reçu avec l'humilité de cœur qu'il réclame, bien qu'on n'en déduisit point toutes les conséquences nécessaires à la sanctification; bien que, dans cette voie de rectification, l'intelligence marchât d'une allure plus rapide et plus franche que l'âme, il y eut cependant un pas franchi, et pour les femmes une victoire remportée.

Elles n'étaient plus seulement les compagnes de la vie positive et grossière de l'homme; entre elles et lui, un point de contact nouveau venait de se former. Leurs destinées qui se cotoyaient dans les détails matériels, dans le domaine de la pensée, se touchaient de temps à autre. On leur avait reconnu la possibilité, la liberté de concevoir une suite d'idées raisonnables; on avait appris à quelle fin glorieuse elles étaient appelées; et tout en conservant à leur égard une sorte de dédain, une sorte de méfiance qu'elles justifiaient souvent, il faut en convenir; tout en se gardant bien de tisser étroitement leur existence morale avec l'existence morale de l'homme; on sentait que leur influence qui

s'était accrue à mesure que se réveillaient leurs facultés, devait s'étendre, non-seulement sur le bonheur de celui-ci, mais encore sur son caractère, sur son avenir éternel. Elles lui devenaient plus nécessaires, plus redoutables en quelque façon, et l'on s'aperçut que le temps était arrivé de s'occuper d'elles, non plus pour les encenser de cet encens où se mêlait le mépris, non plus pour les critiquer avec une amertume à la fois irritante et décourageante; mais pour les élever et pour les perfectionner, comme on élève et comme on perfectionne un être dont on sait une part de soi dépendante.

Il y avait quelque égoïsme et quelque méfiance craintive, dans le sentiment qui dicta ces études. On travaillait plus pour soi, *homme*, plus en vue de son bonheur propre et privé, qu'on ne travaillait en vue de l'avancement spirituel et intellectuel des femmes. On s'efforça plus peut-être à borner une puissance qu'on redoutait, qu'à la diriger sans la mutiler. On émonda beaucoup, crainte des branches indiscretes, et sous les ciseaux maints rameaux tombèrent, qui eussent pu devenir de frais et odorants berceaux. Aussi, ces recherches n'amènèrent-elles pas les résultats qu'une pensée largement chrétienne eût infailliblement produits. On n'osa pas franchement unir la destinée de la femme à celle de l'homme dans toute son étendue, et dans toute sa capacité; on n'osa pas faire d'elle cette compagne de toutes les heures, de toutes les pensées qu'elle pouvait être déjà, et que Dieu a voulu

de toute éternité qu'elle fût. Du temps de Montaigne et jusque-là, on avait séparé la femme de l'homme par mépris; du temps de Fénelon, on l'en laissa séparée encore, un peu par dédain, un peu par défiance. On eut peur de l'émanciper trop, de lui donner prétexte à la domination, d'exciter son orgueil. On se méfia de la puissance modératrice de sa foi, de cet instinct inné de soumission qu'étouffe chez elle la tyrannie, mais que développe la liberté chrétienne. On voulut d'elle une dépendance de fait, une dépendance, fruit de son infériorité marquée en toutes choses, et non pas une dépendance morale fruit de la conviction, d'un respect volontaire pour l'ordre établi par Dieu. On voulut bien qu'il y eût union dans une certaine mesure, avec un certain progrès; mais on ne voulut pas qu'il y eût une fusion complète, parce qu'on redoutait l'usurpation.

Besoin de la femme et défiance de la femme; ces deux sentiments se laissent constamment entrevoir au travers des affections tendres et pieuses de Fénelon, au travers de ses intentions plus éclairées et plus nobles, que ne l'avaient jamais été celles des philosophes ses devanciers. Certainement son œuvre s'élève fort au-dessus des leurs; elle est grave, elle est religieuse, elle respire un amour des âmes qu'on ne trouvait point en celles-ci. On sent qu'en touchant les fronts déchus de ces Eves, le sang expiatoire du Sauveur les a relevés aux yeux de l'évêque. Il admet en partie l'influence des femmes, il comprend en partie leur mis-

sion; mais s'il veut qu'on exerce leur intelligence, il veut qu'on s'arrête, là où s'arrêtent les exigences de leurs devoirs de bonnes ménagères. S'il veut en faire les compagnes de l'homme, c'est plus encore dans le cercle des faits matériels, que dans le domaine des intérêts moraux; il y a toute une partie de la vie de leurs époux qui se dégage de la leur, et ceux-ci, moins qu'avant, mais cependant un peu encore, sont condamnés à la solitude, dès qu'ils entrent dans une sphère de pensées et de travaux purement intellectuels.

Fénélon demande aux femmes beaucoup d'obéissance, beaucoup d'abnégation, beaucoup de ce qui fait, et de ce qui doit faire le fonds des vertus féminines; mais tout cela est un peu triste, un peu sec chez lui, parce qu'il ne présente qu'un côté de la vérité. Il relie par ces devoirs seuls, l'existence de la femme à celle de l'homme; il ôte l'esprit, cet esprit d'amour, de dévouement volontaire, qui, du renoncement fait un bonheur, fait une gloire en même temps qu'une obligation; la lettre reste seule, et seule elle est bien dure, bien pauvre, bien peu féconde.

Nous croyons que l'ouvrage de Fénélon fit naître des réflexions sérieuses chez un grand nombre d'âmes; nous croyons que beaucoup d'éductions durent une direction salutaire à la sagesse de ses vues; cependant les détails, que l'histoire et les mémoires du temps nous donnent sur le caractère et sur l'existence des femmes de cette époque, nous font bien voir que la régénération ne s'opéra pas entièrement alors.

Vers ce moment et auparavant déjà, les femmes s'étaient livrées à des occupations littéraires. Chez elles se révélait et la faculté de penser, et le talent de dire; elles écrivaient, mais leur esprit observateur s'exerçait plus à l'examen des nuances du sentiment, qu'à celui des facultés morales. Elles peignaient leurs émotions, elles étudiaient la vie dans ses rapports avec les besoins ou les répugnances de leur cœur; leur mécontentement de l'état de choses auquel elles étaient soumises, se traduisait en rêveries douces et romanesques, mais il ne se formulait ni en plans de réforme, ni en reproches amers contre la réalité. Elles la fuyaient cette réalité, en se réfugiant au sein d'un monde illusoire, où les règles ordinaires n'avaient pas de prise, où elles retrouvaient ce trouble de l'âme, cet imprévu, cet impossible que l'existence de tous les jours leur refusait. Il y avait pour ainsi dire deux femmes en elles, l'une dévouée à la représentation, à l'étiquette la plus scrupuleuse; l'autre qui prenait en secret sa revanche des lois imposées à la première. Aussi pas de recherches sérieuses de leur part, pas de réclamations directes; mais des œuvres légères, gracieuses, puis des écarts d'imagination et de conduite, qui témoignaient seuls d'une révolte intérieure.

Le siècle d'immoralité avait bien préparé le siècle d'incrédulité. Lorsque les philosophes détrônèrent Dieu pour le remplacer par la raison, cette révolution se fit aussi promptement dans l'âme des femmes que dans celle des hommes. Seulement, le règne de

cette raison si orgueilleuse, si stérile, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, sembla plus odieux et plus absurde encore chez celles-là, que chez ceux-ci.

Tous les instincts féminins, le besoin de croire, le besoin d'aimer, le besoin d'obéir à la persuasion; tout cela ne s'élevait-il pas contre le despotisme sec et aride de ce moi, émancipé de la veille, qui n'avait de grand, qui n'avait de fort en lui que la vanité folle et que l'aveuglement! Quoi de plus révoltant que le raisonnement tout seul, que la négation, que l'examen fier et dédaigneux de la foi qui les avait jusque-là soutenus et guidés, chez ces êtres que Dieu avait fait naïfs, timides, et auxquels il avait donné la conscience si touchante des limites de leur intelligence. Quelle étrange et quelle misérable prétention, que celle de braver stoïquement les douleurs et les affections naturelles; chez ces êtres que Dieu avait fait sensibles, et chez qui la souffrance est un charme, quand la douce résignation l'accompagne. Quel échange mal entendu que celui d'une faiblesse native, qui produit la modestie et la pudeur morale, contre cette vigueur masculine de l'âme, qui engendre la hardiesse et qui crée l'isolement.

Les vertus civiques de M^{me} Rolland ont pu trouver des admirateurs; nous doutons qu'elles aient jamais touché l'âme, qu'elles l'aient jamais pénétrée de cette émotion pieuse qu'y font naître les vertus chrétiennes. Nous doutons qu'un homme de sens, qu'un homme qui a étudié dans l'Évangile et dans sa conscience, les

rapports qui doivent l'unir à la femme ; nous doutons qu'un tel homme se soit jamais écrié , à l'image de M^{me} Rolland dictant les dépêches de son mari , servant et adorant la liberté païenne , obtenant les honneurs de la séance , paraissant hautaine devant ses juges , marchant froide , le cœur et l'œil sec à l'échafaud : *C'est ici la compagne de mon choix !*

Ne fallait-il pas un Saint-Preux créé tout exprès par Rousseau , le roi du paradoxe , pour aimer cette Julie si calculée dans ses entraînements et si raisonnable dans ses écarts ? cette Julie qui ne tombait , que parce qu'elle l'avait trouvé plus sage , qui gouvernait , le sillogisme et la logique en main , ce qu'elle appelait sa passion ; cette Julie qui dominait par la puissance de son esprit , par la tenacité de ses vœux surtout , l'homme devant lequel elle avait fait fléchir sa vertu ? Y a-t-il quelque chose de plus guindé , de plus factice , de plus éloigné de l'intimité et de l'affection conjugale , que ses rapports avec Volmar ! La mort comme la vie de cette nouvelle Héloïse , n'a-t-elle pas un je ne sais quoi de théâtral et d'aride , qui nous laisse toujours indifférent en présence des scènes les plus dramatiques . Nous sentons-nous attiré vers l'héroïne , par la sympathie qui nous attache aux êtres humbles , aux êtres imparfaits de cette imperfection qui s'avoue elle-même , et qui est plus près de l'idéal , que ne l'est l'orgueilleuse perfection philosophique ? Sentons-nous notre vie se mêler à la sienne , notre cœur s'intéresser à ses vicissitudes , tellement que nous ayons

besoin de lui tendre une main amie? Nous surprenons-nous à pleurer en la lisant, à lui parler tout haut, à nous inquiéter d'elle et de son avenir? Jamais. C'est que nous savons bien qu'elle n'a pas besoin de nous, que l'énergie des hommes, que leur fermeté de coup-d'œil, que leur calme en présence des difficultés de la vie; elle possède tout cela. Que la tendre compréhension des femmes; que cette amitié qui analyserait les nuances de son chagrin, pour lui présenter des consolations délicates; que cet appui qu'elles prêtent, et qui consiste plus à être faible de votre faiblesse et souffrant de votre souffrance, qu'à vous relever par des mesures énergiques, mais étrangères à vous; que tout cela, elle le dédaignerait quelque peu, parce que tout cela rentrerait pour elle dans ce rôle des superfluités, dont s'acquitte si bien la bonne Claire, la seule femme du roman. On comprend dès l'abord que Julie se suffit à elle-même, et dès l'instant où on l'a compris, on se retire.

Ni M^{me} Rolland, ni Julie, ne découvrirent le secret de la vocation féminine.

Après le dévorant passage de la révolution, il y eut un retour vers les sentiments religieux. Les femmes, qui venaient de prendre leur rang dans la vie politique par l'action éclatante et virile, prirent leur place dans le monde philosophique, par des œuvres sérieuses qu'inspirait l'esprit d'examen. Elles s'étudièrent elles-mêmes, puis leur destinée. L'horison était serein, l'avenir semblait déblayé d'orages, et leur âme plus

calme s'occupa moins de lutter contre les imperfections du temps présent, que de se conformer à ses exigences. En reprenant faveur, les principes religieux avaient fait mieux comprendre aux femmes la nature de leur mission ; elles la concevaient plus modeste, plus dépendante, plus recueillie qu'elles ne l'avaient fait depuis 89. Cependant, comme ces principes s'étaient établis sur un fond d'orgueilleuse raison ; comme cette raison, quoiqu'adoucie et mitigée par les convictions pieuses, prétendait toujours à une sorte de supériorité ; comme elle examinait les dogmes eux-mêmes, comme elle les triait, et que la foi restrictive avait remplacé cette foi pleine, ingénue dont parle l'Écriture, cette foi qui peut tout, parce qu'elle croit tout ; il y eut de la sécheresse, de la contrainte, de l'incomplet et peu d'élan.

Dans les œuvres de M^{me} de Rémusat, de M^{me} Guizot, de M^{me} Campan, on trouve beaucoup de sagesse, des mesures raisonnables, des idées très-justes, une pratique sensée ; mais tout cela trop humain. Il y manque l'espace, le jour et la chaleur. Bien que ces systèmes d'éducation aient en vue la réalité, on y sent le factice, parce que tout y marche plus régulièrement et plus positivement, que les choses et les idées ne le font dans la vie. Il y a dans toutes ces pages une conviction, c'est que la femme, pour être sage, doit se soumettre aux lois établies ; mais il n'y a pas la certitude régénératrice, qu'ayant été décrétées par le Dieu qui a créé les femmes, ces lois sont les meilleures,

qu'il n'y a qu'elles de bonnes, et qu'elles seules peuvent amener notre plus grande félicité, avec notre plus grand développement. On y trouve la doctrine de l'obéissance à la nécessité; mais la confiance en l'excellence de cette nécessité, on ne l'y rencontre pas.

Le terrain de la raison n'est point propre, comme celui de la foi et de l'amour, à faire pousser de ces grands jets, qui semblent être les produits exotiques de l'âme. Aussi, les livres distingués par la pensée et par le style dont nous parlons, ne renouvelèrent-ils ni les affections, ni le cœur. Ce cœur et ces affections, ils les réglèrent, ils les rattachèrent au devoir, mais ils ne leur dévoilèrent pas le monde nouveau, que pouvait leur ouvrir une joyeuse soumission à la volonté divine. En un mot, et pour nous résumer, ces efforts, qui modifièrent le caractère avec les habitudes de la femme, ne régénérèrent point sa nature spirituelle; ils améliorèrent les rapports conjugaux, ils ne brisèrent pas la lourde pierre qui les tient en quelque sorte écrasés, et bien que sur plusieurs points, l'union se fût resserrée, il y eut toujours séparation en même temps que sujétion, par conséquent souffrance.

Bientôt on trouva insupportables, ces chaînes que l'on avait appris à respecter, mais non à aimer. L'esprit des femmes se développait rapidement. Avec leur intelligence, leurs passions s'émouvaient; elles respiraient, elles aussi, cet air de liberté, fatal à quiconque n'a pas fortifié son cœur par la foi religieuse. Cette

foi n'était pas venue les soutenir dans l'exercice de leurs devoirs; elle n'avait pas coloré, embelli leurs obligations; elle ne leur avait pas donné le mot glorieux d'une vie de détachement, de travail incessant et humble. L'assujétissement rigoureux restait seul, le joug pesait; elles se sentaient comme emprisonnées dans un moule de fer où leur existence allait nécessairement se précipiter, et qui opposait ses formes tyranniques, aux élans de leurs sentiments et de leurs pensées. La souffrance qui s'impose et qu'on n'accepte point, paraît vite injuste. Entre le support forcé et la révolte, il n'y a qu'un pas, et le pas fut franchi.

Il y eut des femmes qui s'analysèrent avec les lumières de l'orgueil, qui se rendirent compte de leurs facultés, qui comparèrent leurs forces morales à celles de l'homme, et qui se demandèrent : Pourquoi entre deux êtres, si ressemblants par les dons comme par les misères natives; pourquoi cette distance énorme, cette différence inique? Pourquoi d'un côté, autorité absolue, et pourquoi de l'autre, obéissance passive; pourquoi ici l'éclat, les grands intérêts et les grandes actions; pourquoi là une ombre monotone, et le silence, et les détails mesquins de la vie intérieure? La solution de ce problème, elles ne la cherchèrent ni dans la pensée de Dieu, ni dans l'examen impartial de leur nature; elles voulurent la trouver dans l'usurpation odieuse, d'un sexe auquel elles niaient sa supériorité. Alors les barrières du devoir, celles des convenances tombèrent, et celles-ci

renversées, il ne resta plus rien, car seules elles protégeaient l'union.

Les œuvres de George Sand naquirent, réveillant des griefs, excitant des désirs, desséchant de plus en plus le sentier déjà si aride des vertus domestiques. On ne se contenta plus, comme au temps de M^{me} Rolland, on ne se contenta plus d'aspirer à une sorte d'indépendance morale; on voulut l'indépendance de fait, on voulut l'égalité dans le monde temporel comme dans le monde spirituel. On réclama contre la société, on se prit à maudire les liens qui apportaient une entrave aux dérèglements de la volonté, et l'on érigea tous les entraînements en lois suprêmes. Lasses d'être femmes, les sectatrices de George Sand se firent hommes, et hommes corrompus; elles rendirent avec usure à ceux-ci, leurs mépris et leurs jugements sévères d'autrefois; elles instituèrent un culte nouveau, le culte hardi des passions qu'elles venaient d'affranchir. Plus de mariage, plus de soumission, plus de modestie, plus de sentiments doux et timides; mais des unions temporaires et libres, mais des droits égaux fièrement exercés en regard les uns des autres, mais des prétentions aux mêmes travaux, aux mêmes gloires, aux mêmes vices.

Ces écarts de la pensée étaient trop audacieux, pour ne se pas nuire par leur cynisme même. Cependant l'orgueil, l'égoïsme, le mécontentement qui les avaient produits, murmuraient au fond des âmes

féminines ; si elles se révoltèrent à l'expression de tels vœux, elles ne repoussèrent pas avec assez d'indignation les vœux eux-mêmes ; elles ne s'offensèrent pas assez de ces ambitions dévergondées, elles ne sentirent pas assez, qu'il y avait là folie et monstruosité.

- Les œuvres de George Sand, les innombrables volumes que ces pages ont fait surgir, cet éternel procès intenté à la partie masculine de l'humanité, cette élégie continuelle sur notre destinée et sur nos souffrances ; tout cela fut, tout cela est chaque jour encore, lu, médité, approuvé en secret. L'ordre social n'en a pas été bouleversé, on se marie toujours, les femmes ne siègent point au sein des chambres législatives ; elles sont mères de famille, et pas encore docteurs ou ministres d'Etat. Mais pour celles qui souffrent, l'idée d'injustice avec celle de rébellion, s'est cramponnée à leur douleur ; pour celles qui jouissent de ce bonheur négatif, qu'amène le devoir accompli par habitude ; l'idée de leurs droits, d'une égalité qui n'est pas reconnue, leur rend plus fatigant et plus monotone, l'assujettissement à une règle qu'elles n'ont jamais acceptée de cœur. Pour toutes, un vent d'indépendance a soufflé, qui les désenchante des vertus les plus essentielles à leur sexe. Il y a dans leur manière quelque chose d'assuré, dans leurs paroles une détermination, dans la façon dont elles envisagent leur mission ici-bas, une sorte de dédain, une sorte de résignation ironique, qui ne témoignent que trop, des secrets ravages qu'a produit cette folle levée de boucliers.

On conçoit tout ce qu'a d'hostile au mariage, l'exaltation de la personnalité. Lors même que celle-ci se redressant fière et forte, ne l'attaquerait pas directement; elle lui livre dans l'intérieur des familles et sur le champ de bataille obscur des détails journaliers, une guerre acharnée où elle remporte plus de victoires, qu'au grand jour des joutes littéraires.

C'est par là que George Sand a été fatale à l'union. C'est en réveillant l'égoïsme féminin, c'est en trompant l'âme féminine sur la nature de ses facultés et de ses besoins; c'est en criant à la femme qu'elle est méconnue, foulée, qu'elle a des droits à revendiquer et des injures à venger. C'est en lui proposant pour but unique son propre bonheur, sa propre gloire, ses propres intérêts (gloire, intérêts, bonheur, comme les entend George Sand). C'est en la plaçant elle, devant elle, et en lui disant : *Voilà ta fin, cherche-toi, aime-toi, sers-toi, tu as été créée pour toi!*

Une des dernières études, la plus remarquable, la plus sérieuse qui ait été faite sur les femmes, c'est l'ouvrage de M^{me} Necker de Saussure. M^{me} Necker, ainsi que M^{me} Guizot, que M^{me} de Rémusat, que M^{me} Campan, envisage la mission de la femme, surtout sous le point de vue maternel. Le mariage occupe dans son livre une place très-secondaire, parce qu'il la tient, nous le croyons du moins, dans sa pensée. Si la foi chrétienne la plus fervente anime ses conceptions déjà si hautes; la foi en l'institution du mariage, comme moyen de bonheur et de sancti-

fication, ne vient pas lui communiquer cette flamme de l'espérance, qui donne courage et qui fait naître la conviction. M^{me} Necker accepte, honore le lien, parce que le lien est de Dieu; mais elle le regarde un peu comme un châtement infligé. Il est toujours pour elle, ce que le fit la malédiction de l'Éternel aux jours terribles de la désobéissance; il n'est plus ce qu'il était aux jours d'innocence dans le jardin d'Éden, et il n'est pas encore ce que l'ont fait les compassions de Christ, au jour glorieux de la réconciliation. L'absolue dépendance de la femme à l'égard de l'homme lui semble une loi salutaire, non parce qu'elle répond exactement à notre texture morale, mais parce qu'elle brise des instincts orgueilleux. Le mariage, à ses yeux, n'est pas la fin directe de la femme; elle le traverse, elle le subit avec cette soumission religieuse qui produit la résignation, qui amène les œuvres; mais non pas avec cette confiance tendre et riche d'avenir, qui réchauffe et fait éclore tous les germes du progrès. Elle comprend la femme comme type complet en dehors de l'union conjugale; elle ne regarde pas cette union comme essentielle au perfectionnement temporel de son être, à son initiation aux devoirs de la vie. Enfin, il y a encore ici un peu de ce sentiment personnel, qui est un paradoxe dans l'âme, comme dans la vie féminine. Ici encore, la femme est un peu trop but. Ce but, le Christianisme l'ennoblit et l'épure; cependant si haut qu'il s'élève, et quoiqu'il s'efface presque dans la pensée, dans

l'amour du Dieu-Sauveur, on l'aperçoit de temps à autre au travers de cette abnégation même.

On sent qu'en détachant la vie de la femme de celle de l'homme, qu'en l'unissant plus à lui par les liens du devoir, que par ceux d'une nécessité bénie ; qu'en rayant en quelque sorte le célibat féminin, du chapitre des exceptions ; qu'en le dotant d'une puissance presque égale pour le développement et le bonheur, à celle du mariage ; qu'en considérant les obligations et les affections maternelles, comme le vaste champ où doivent se moissonner les félicités les plus réelles, où les facultés de la femme doivent s'exercer dans les conditions les plus favorables à leur perfectionnement. On sent que M^{me} Necker a fait de la femme un centre ; qu'elle l'a placée seule, sur ce premier plan où elle devait être *deux*. On sent que le lien conjugal est encore pesant, que la femme ne s'est pas encore réconciliée de plein cœur, avec l'arrêt qui la soumet à l'homme ; qu'elle voit en lui une domination étrangère, respectable, saintement établie ; mais non pas ce complément nécessaire, cette autre partie d'elle-même, sans laquelle elle est, et demeure inachevée.

L'idée du mariage, on le voit, s'est conservée un peu enveloppée, au travers de toutes les phases qu'a subies l'état des femmes. On a étudié le fait tel qu'il se présentait sous ses formes positives, et l'impression reçue a dicté des opinions où se laissait deviner la tristesse. On n'a pas examiné l'essence même de l'union, le caractère de ses rapports avec l'être mo-

ral des femmes ; de là vient que cette union est restée inexplicable, est restée injuste pour ceux qu'une forte croyance religieuse n'éclairait pas sur notre destinée, sur notre avenir ; et que pour les esprits chrétiens, qui mettaient leur foi en Dieu, mais qui ne la mettaient pas au même point en l'excellence de ses œuvres, elle s'est arrêtée aux proportions de devoir, de loi, et qu'elle ne s'est pas élevée à celle de force vivante et créatrice.

Quand les hommes ont étudié les femmes, ils les ont jugées incapables de répondre aux exigences d'intimes relations spirituelles.

Lorsque les femmes se sont examinées elles-mêmes, elles se sont trouvées trop richement douées, pour ne pas faire de leur individualité un tout complet. Elles n'ont pas voulu voir en elles, cette seconde moitié de l'homme sans laquelle il ne saurait être parfait ; mais qui, elle aussi, tant qu'elle demeurera seule, restera défectueuse. C'est pour cela que le mariage qui, à leur point de vue, associe deux êtres égaux, indépendants, se suffisant à eux-mêmes, et qui les associe pour assujétir en toutes circonstances et en toutes pensées, l'un de ces êtres à l'autre, leur a semblé tantôt odieux et absurde, tantôt nécessaire, puisqu'il était une émanation de la volonté divine ; jamais doux, jamais sympathique, jamais indispensable à la suprême félicité, comme au suprême développement de l'homme et de la femme.

Nous avons nous, une toute autre opinion, une

toute autre foi, et cette conviction nous la puisons dans la Bible. Nous avons cette foi, que le mariage est la première, la plus importante des relations sociales; et cette foi n'est pas le résultat du travail de notre imagination, elle est le résultat de notre étude des livres saints. Constamment nous y voyons le mariage à la place d'honneur. Dès les premiers jours, l'Éternel lui donne en l'instituant, un rang et une valeur suprême. Il lui donne sa signification et son but, en prononçant ces paroles : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui ferai une aide semblable à lui* (1). Dans l'histoire juive, le mariage joue un rôle supérieur. Déjà il a quelque peu déchu, et cependant quelle position il occupe, avec quel respect on l'envisage, comme la colère du Très-Haut s'amoncèle sur celui qui en viole les lois sacrées! Et ces lois elles-mêmes, avec quelle force, avec quel détail elles sont promulguées par le prophète Moïse. Après Moïse, écoutons le Christ, le Fils de Dieu. Il revient sur ces ordonnances, mais c'est pour les rendre plus élevées et plus sévères; il revient sur l'institution, mais c'est pour la faire plus sainte; il revient sur la nature des relations, mais c'est pour les faire plus étroites; il étouffe ce que le mariage avait pu conserver encore de dualité, il crée l'*unité conjugale*. Les apôtres, qui affermissent en quelque sorte l'œuvre du maître; qui partout où a passé le tracé divin, creusent et burinent

(1) *Genèse*, II, 18.

avec le ciseau; les apôtres eux aussi, s'attachent à donner sur les rapports de la femme avec l'homme, des instructions dont la délicatesse achèvent la pensée du mariage, comme elles en préparent le perfectionnement effectif.

Mais il est dans les Écritures, un fait qui rehausse bien autrement l'union conjugale; c'est l'adoption favorite de cette union, comme type des relations de Dieu avec l'homme. Le Seigneur emprunte surtout à ces liens, surtout à ces affections, les images sublimes qui nous peignent l'amour dont il se sent embrasé pour ses rachetés. Les joies de l'époux et de l'épouse, l'indissolubilité des nœuds qui les unissent, leurs devoirs, leurs espérances, leur intimité, voilà la plus vivante ressemblance de cette mystérieuse et divine association du Christ avec son Église. Ce n'est pas ici ou là, clair et rarement semées qu'on les rencontre, ces comparaisons qui font éclater la supériorité du mariage, c'est partout. C'est dans l'Ancien, comme c'est dans le Nouveau-Testament; c'est dans les chants du Psalmiste (1), c'est dans la sainte allégorie du Cantique des Cantiques, comme c'est dans la bouche menaçante d'Esaië (2), comme c'est dans les douloureux reproches de Jérémie (3); comme c'est dans la parole tendre et prophétique du Seigneur (4);

(1) *Ps.* XIX, 6. — (2) *Esaië* LIV, 5, 6. — LXI, 10. — LXII, 4, 5. — (3) *Jérém.* II, 2. — III, 14, 20. — XXI, 4. — (4) *Math.* IX, 15. — XXV, 1. — *Marc* II, 19. — *Jean* III, 29. — *Luc* V, 24.

comme c'est dans la mystérieuse Apocalypse (1) !

On s'est appuyé, pour attaquer la toute excellence du mariage, sur le passage de saint Paul contenu dans le VII^e chapitre de la première Épître aux Corinthiens. Bien que nous ayons grande confiance aux interprétations du simple bon sens, lorsqu'il s'étaye de la prière, nous ne nous sommes contentés sur ce sujet ni de notre opinion propre, ni de celle de quelques amis pieux ; nous avons recueilli l'avis d'ecclésiastiques éclairés. Chacun d'eux expliquait à sa manière cette portion du chapitre ; mais tous se réunissaient dans la pensée, disons mieux, dans la certitude, que ces déclarations n'ont rien d'absolu, qu'elles n'ôtent rien à la supériorité de l'union conjugale. Les uns voyaient dans les paroles de l'apôtre, un conseil dicté par les persécutions extraordinaires de l'époque, et s'appuyaient sur ces mots : « *Je pense donc que cela est bon, à cause de la nécessité présente.* » Ils estimaient que le passage en question, ne concerne pas l'essence même de l'institution divine, mais certaines de ses conséquences. Dans leur opinion, le mariage, tout en gardant son influence souverainement sanctifiante, pouvait quelquefois, au milieu de ces temps difficiles, mettre obstacle à tel ou tel acte d'obéissance, s'opposer à l'accomplissement de telle ou telle œuvre spéciale, empêcher le chrétien de donner telle ou telle forme

(1) Apoc. XIX, 7.—XXI, 2, 9.—XXII, 17.—Ezéch. XVI.—Osée II.
—2^e Epit. aux Corinth. XI, 2. etc.

à son dévouement. C'est dans ce sens particulier que, d'après eux, saint Paul envisage ici l'union conjugale.

Mais la plupart d'entre ceux que nous avons consultés, prenant en considération cet avertissement positif de l'apôtre : « *Je n'ai pas de commandement du Seigneur,* » avertissement par lequel saint Paul établit lui-même une distinction entre les enseignements du Saint-Esprit et les directions qu'en cet endroit il donne, *lui*, aux premières églises ; la plupart pensaient que, tout en étant inspirées par une âme imprégnée de vérité, ces directions n'ont pas au même degré que le reste des Écritures, une autorité infaillible. Ils remarquaient que l'apôtre, dans cette partie de l'Épître, fait constamment une différence entre la *dictée*, si nous pouvons ainsi dire, entre la *dictée* de son Maître, et sa parole à lui, parole libre, spontanée, quoique profondément chrétienne. Ces mots, au sixième verset : « *Je dis cela par condescendance, non par commandement.* » Ceux-ci, au dixième : « *Je leur recommande, non pas moi, mais le Seigneur.* » Ceux-ci encore, au douzième : « *Je leur dis, moi, et non le Seigneur.* » Et enfin ces derniers, au quarantième : « *Selon mon avis.* » Toutes ces expressions tendent, suivant eux, à signaler le passage de l'inspiration littérale à la pensée évangélique, mais individuelle. Cette distinction, qui est du fait de saint Paul, et non pas du fait des lecteurs, établit plus fortement qu'aucune autre preuve la divinité absolue des Écritures ; elle la constate, par cela seul qu'elle nous avertit du moment où l'homme, éclairé par l'Es-

prit, mais l'homme, prend la place du *Saint-Esprit* lui-même. Les ecclésiastiques, dont c'est ici l'avis, ne croyaient pas que ces mots : « *Comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle,* » au vingt-sixième verset, et ceux-ci : « *Or, j'estime que j'ai aussi l'Esprit de Dieu,* » au verset quarante, pussent altérer la signification des avertissements qui les accompagnent ; car, alors, à quoi bon les répéter avec cette insistance ? Ils voyaient dans ces expressions, le témoignage que rend saint Paul et à sa fidélité au *Saint-Esprit*, et à la fidélité du *Saint-Esprit* envers lui ; non le démenti de ses propres assertions.

Nous le répétons, ainsi que des sentiers très-divers aboutissent souvent au même point, ces manières de voir très-différentes aboutissaient à une commune conviction. Chacun estimait, d'après la Bible et d'après sa conscience, que le mariage *chrétien* est l'état le plus favorable au développement intime, comme aux manifestations de la vie religieuse. Chacun pensait que ces rapports, qui ne subsistent doux et saints qu'à l'aide d'un perpétuel sacrifice envers la créature et d'une perpétuelle offrande au Créateur ; que cet amour qui s'immole constamment dans ses exigences et dans ses joies sur l'autel du Christ, loin d'affaiblir l'âme de l'homme ou de gêner son action, le complétait et le complétait seul, dans le sens spirituel, comme dans le sens positif. Et on ferait descendre le mariage de la hauteur où Dieu l'a mis ! On lui ôterait ce que Dieu lui a donné ! Non, cela n'est pas possible, et si

dans le fait on ose le méconnaître, nul qui respecte la sagesse avec la volonté divine, nul ne sera assez hardi pour lui nier sa suprématie !

Nous nous plaisons à le redire : nous avons foi en la puissance de l'union conjugale pour le progrès et pour le bonheur de l'humanité. Cette foi, nous la puisons dans la certitude où nous sommes, que toute loi établie par le Créateur, répond merveilleusement aux besoins et à la nature des créatures. Nous la puisons dans l'examen de cette nature même, non pas telle que le péché nous l'a faite, mais telle qu'elle nous apparaît au sortir des mains de Dieu ; telle que la régénération par l'Esprit-Saint nous la rend, et telle que nous la retrouvons en nous, lorsque le sommeil de nos passions nous permet de descendre dans notre cœur, de scruter nos sentiments simples, et de reconstruire ainsi une individualité plus primitive, que notre actuelle individualité, balottée par chaque courant d'idées ou d'événements.

Nous avons cette foi, *que la femme fut créée pour l'homme*, et que Dieu la dota de toutes les facultés qui devaient la rendre propre à l'accomplissement de la mission qu'il lui donnait. Nous sommes certains qu'entre cette mission, et son bonheur et sa capacité, il mit cet admirable accord qui brille dans toutes ses œuvres, tant que le péché ne les a pas souillées. Nous avons la conviction qu'à cette heure encore le mariage, cette institution qui fait courber le cœur et la vie de la femme sous la volonté de l'homme, le

mariage a conservé la même beauté, la même excellence, le même pouvoir qu'autrefois. Nous avons la certitude que, replacé sous l'influence chrétienne, il redeviendra ce qu'il était en Eden, le couronnement des œuvres de l'Éternel.

Mais pour accepter cette loi, pour l'aimer, il faut la comprendre; et les femmes ne la comprendront, qu'au moment où elles auront repris leur place naturelle.

On nous a dit que nous étions fort inférieures à l'homme, puis on nous a dit que nous étions ses égales; et si l'on n'a point osé dire encore, qu'il y avait de nous à lui supériorité manifeste, on n'a pas été sans le penser tout bas. Notre nature, que nous examinons, nous affirme que nous ne sommes rien de tout cela. Ni supériorité, ni infériorité absolues, mais *différence*.

Nous sommes autres que les hommes; nous avons ce qui les achève en tous sens. Les mêmes proportions, la même diversité qui nous frappent dans l'organisation physique des hommes et des femmes, nous frappent encore dans leur organisation morale. La beauté physique de la femme n'en est pas moins parfaite, pour n'avoir point les caractères énergiques qui la constituent chez l'homme; la beauté morale n'en existe pas moins dans l'âme de celle-là, pour ne posséder aucun de ces traits vigoureux, sans lesquels elle n'est point chez celui-ci. Chacune est type dans son genre, chacune a son idéal, et l'idéal

absolu se compose de l'union de ces deux idéaux opposés. On s'est constamment obstiné à comparer les deux sexes, par ce qu'ils avaient de commun entre eux ; là, chacun le sent, il ne peut exister de parité. Les facultés qui ont de mêmes racines chez l'un et chez l'autre, diffèrent essentiellement par leurs développements ; et ceci ne tient pas à l'éducation seule, cela tient à des tendances, à des prédispositions innées, à l'essence des individualités. Ainsi, le même principe de courage, de raison, de sensibilité, se traduit par des expressions si dissemblables, selon qu'il agit dans le cœur de l'homme, ou dans le cœur de la femme, qu'il faut une sorte d'étude, pour en retrouver l'unité primitive. On rapproche ces manifestations, et comme on a pris le caractère masculin pour modèle, on signale de l'infériorité, là où il n'y a que de la diversité. C'est cette diversité si admirablement harmonieuse pourtant, qui forme la base de l'union ; sans elle, les deux individualités pareilles à des surfaces dures et polies, se repousseraient mutuellement ; avec elle, elles se revêtent de ces inégalités régulières, prévues, qui, semblables aux coins rentrants et sortants des plus beaux ouvrages de menuiserie, en assurent la perfection avec la solidité.

Certes, en énergie éclatante, en puissance de conception, en hardiesse, en force de raisonnement, la femme est inférieure à l'homme. Mais son courage doux et ferme, mais sa compréhension facile, mais la logique de son bon sens, mais la netteté de ses applica-

tions, ont eux aussi un mérite propre, que fait ressortir avec avantage le contraste. Mesurer ces deux natures, qui tout en ayant besoin l'une de l'autre, ne sont pas calquées l'une sur l'autre, c'est fausser le point de vue sous lequel il faut les envisager. Non, la femme n'est pas la contre-épreuve effacée de l'homme; la femme a son originalité, sa mission, ses vertus spéciales, voilà qui demeure certain. Cette mission, cette individualité, ces vertus la placent-elles au-dessous de l'homme dans l'échelle morale et intellectuelle? C'est une question presque oiseuse.

Si nous essayons de l'éclaircir cependant, nous trouverons entre l'homme et la femme une sorte d'égalité spirituelle, que le Christianisme crée à la fois et sanctifie. A juger de l'importance des rôles par les apparences, on reste, au premier abord, persuadé de la supériorité de l'homme. Quelques regards jetés sur le monde extérieur, nous disent que ce monde subit son influence directe; que l'homme règne seul; seul, s'impose aux événements; ici, les aide de son énergique volonté, là, leur oppose cette même volonté et les arrête. Nous le voyons commander, nous le voyons résister, nous voyons chaque mouvement de son esprit réagir sur la marche des choses; et tandis que le bruit de sa voix retentit au milieu des plus fortes tourmentes, c'est à peine si la pensée de la femme, si son action secondaire, viennent de temps à autre modifier quelque circonstance subalterne, dans le grand drame qui se joue sous nos yeux. Mais remontons

aux causes, remontons à l'effet de l'éducation, des habitudes, de l'atmosphère morale ; examinons attentivement ce réseau d'affections et de croyances, dans lequel tout homme est enveloppé par la femme qui lui donna l'être, par celle qui unit sa vie à la sienne, et nous reconnaitrons que notre part est immense. Nous reconnaitrons que si sur ce terrain encore il y a diversité, il n'y a pas infériorité ; que si les femmes, ordinairement aux prises avec les sentiments, ont plus rarement que les hommes à lutter contre les faits ; que si tout est combiné pour qu'elles demeurent cachées, pour que leur travail reste modeste et leur récompense secrète, cette récompense n'en est pas moins douce, et ce travail n'en est pas moins fécond. Nous reconnaitrons que si leur volonté n'imprime pas à la société des impulsions brusques, inopinées ; que si leur influence ne s'impose pas par la force vive, cette volonté et cette influence ne s'en exercent pas moins avec efficace, pour le bien ou pour le mal des générations.

De même qu'on avait comparé entre elles les facultés des hommes et des femmes, leur action sur le monde ; de même on compare les destinées des deux sexes, la somme, la nature des joies et des peines que Dieu leur a départies. Ici encore, l'examen est partial. On ne se transporte point par la pensée dans l'une ou dans l'autre des conditions, afin d'apprécier à leur juste valeur les plaisirs et les douleurs qui y sont attachées ; on garde ses répugnances, ses préven-

tions ; on conserve le vieux préjugé qui assure la supériorité à l'homme, même dans la sphère de ses félicités ; on prend celles-ci pour type, et parce que Dieu dans sa sagesse les a refusées à la femme, parce qu'il leur en a substitué d'autres, plus en rapport avec son caractère et ses besoins, on la plaint, et elle se plaint elle-même, convaincue que jusque dans ses émotions, elle est la victime d'une préférence injuste.

Cependant il n'en est rien ; pour quiconque étudie la vie des deux sexes, revêtant à mesure qu'il convient la nature de l'un, puis celle de l'autre, l'égalité reste parfaite sous la diversité. Dans l'une et dans l'autre existence, l'observateur rencontre ce mélange de déchirements et d'épanouissements du cœur, par lesquels passe tout être qui sent et qui pense ; il ne rencontre nulle part ces hideux contrastes, auxquels l'avaient préparé des récriminations insensées. Si, changeant de caractère, il se prenait à étudier la vie de la femme avec des instincts, des vues, des facultés toutes masculines ; oh ! nous n'en doutons pas alors, une telle vie, ses obligations, ses contrariétés, ses joies même, une telle vie lui répugnerait profondément. Elle lui semblerait pâle, étroite ; ils s'y sentirait emprisonné comme dans un cadre de fer ; il la maudirait, et s'élèverait, le blasphème aux lèvres, contre le maître cruel qui l'aurait ainsi mutilé dans son action, gêné dans les manifestations de sa pensée, mis en désaccord avec une réalité tyrannique. Imposez au lion la nourriture de l'agneau, il rugira de

fureur, il broyera sous ses griffes puissantes, l'herbe des prés qui faisait le régal de celui-ci. Que la femme reste femme, que l'agneau ne se fasse pas lion, et les rapports demeureront admirables, et les peines ou les félicités, bien que d'une espèce différente, amèneront chez les âmes auxquelles elles furent destinées, des effets identiques, quant à la force et quant à la mesure.

Nous sentons très-peu les douleurs des hommes, beaucoup les nôtres; les épines de celles-là nous paraissent émoussées, les pointes de celles-ci cruelles; c'est tout simple, mais cela ne change rien au fait; cela prouve seulement que nous sommes dépourvues des cordes qui, chez eux, frémissent au contact de telle ou telle épreuve. Les questions politiques nous préoccupent rarement; les calamités publiques nous laissent froides, lorsqu'elles n'atteignent pas la vie intérieure; les accidents du dehors ne nous touchent guère, inaccoutumées que nous sommes à en saisir les secrètes influences sur notre existence privée. Mais ces événements, ces peines, qui trouvent notre cœur fermé, agitent le cœur de l'homme, l'émeuvent, le torturent parfois; et lorsqu'après avoir chassé de leur horizon les nuages qui couvrent le nôtre, nous en balayons encore ceux qui l'obscurcissent réellement, nous commettons une erreur volontaire, et nous portons un jugement erroné.

Partout, dans l'organisation physique, comme dans l'organisation morale, comme dans la destinée des

deux sexes, on rencontre cette variété, entée sur un fond d'unité, qui prépare et assure la fusion.

Ce qui la prépare, ce qui l'assure bien davantage, ce sont les caractères même de cette variété. Tous tendent à former, en se rapprochant, un ensemble parfait. Du côté de l'homme, la force, le sens et le goût du pouvoir ; l'instinct de la protection, l'individualité très-arrêtée, quelque chose de ferme, de fixe et de vigoureux ; quelque chose d'un peu raboteux même, comme le tronc du chêne dont les aspérités unissent plus étroitement à lui, les lianes flexibles qui montent vers ses branches. Du côté de la femme, une sorte de faiblesse qui n'est pas de la débilité, mais qui donne naissance à une vertu délicieuse, la confiance ; de son côté encore, le besoin de s'appuyer, de s'abandonner, celui de se transporter en dehors du cercle restreint de la personnalité ; celui de se rattacher à un autre centre ; la possibilité de se modifier, d'accepter facilement pour les faire siennes, des idées, des affections, des intérêts étrangers jusque-là. Ces facultés, ne sait-on pas qu'elles ont un but, qu'elles tendent à une fin, et que cette fin, c'est l'union conjugale. Ah ! le doigt de Dieu avait écrit la loi d'obéissance dans le cœur de la femme, bien avant de la tracer dans les pages du livre saint ; les lettres n'en sont pas encore effacées, et la femme les y retrouve vivantes, au premier regard qu'elle jette sur elle-même. Il n'y a pas dans le fait du mariage, un joug durement imposé ; il y a une consti-

tution qui serait née des besoins et de la volonté des êtres qu'elle soumet, si le Créateur, en formant ceux-ci, n'avait donné celle-là.

Le sentiment de son insuffisance, lorsqu'il se manifeste chez la femme, est un de ceux qui touchent le plus l'homme. Il est la base de ce principe qui attache par les liens de la protection et de l'amour, le fort au faible; par ceux de la reconnaissance et du renoncement, le faible au fort; de ce principe, qui unit la mère à son enfant, tous les cœurs grands et généreux aux êtres souffrants et chétifs; de ce principe qui nous attire vers Dieu, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui attire Dieu vers nous; de ce principe qui inspira son sacrifice au Rédempteur, et à nous la foi qui l'accepte; de ce principe qui enfin, est l'éternel principe de l'union. Devenir son but, se suffire, est une perspective qui effraie à bon droit les femmes; leur conscience leur dit qu'elles ne sont pas faites pour elles seules, et la vie des plus abaissées nous donnerait encore le secret de leur vocation, si l'examen de natures moins déchues ne nous l'avait pas dévoilé. A l'origine de leurs premières fautes, nous rencontrons presque toujours une même racine d'abnégation; empoisonnée par le péché, elle n'a pu produire que des fruits corrompus; bien cultivée, elle eût eu pour résultat, la sanctification et le bonheur. Ce caractère, le plus beau et le plus saillant de la femme, se manifeste dans l'existence de l'épouse, dans celle de la mère, comme dans celle de la femme

non mariée qui, jeune, se consacre à quelque parent âgé; vieille, à quelque enfant, et ne veut à aucun prix de son *moi*, pour fin ou pour mobile.

Ce fait posé, que le renoncement forme et doit former l'essence de l'individualité féminine; qu'il relève notre mission; qu'il est l'huile bienfaisante qui se verse sur tous les rouages de notre existence, pour en faciliter les mouvements; qu'il est à la fois la vertu épuratrice de notre âme, et la vertu ouvrière de notre vie. Ce fait posé, il reste clair que les relations qui, plus que toutes les autres, favoriseront le développement et l'action de cette vertu; plus que toutes les autres aussi, favoriseront le perfectionnement, comme la félicité des femmes. Les relations conjugales nous paraissent être ces relations modèles. On leur a presque généralement refusé cette supériorité absolue, pour la conférer au lien maternel. L'erreur nous semble d'autant plus funeste, qu'en dépouillant les unes, elle n'a pas enrichi l'autre.

Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, l'union doit marcher devant la maternité; les vertus conjugales doivent précéder, doivent créer les vertus maternelles, sous peine pour ces dernières, de demeurer à jamais incomplètes. Mais on s'est peu inquiété de former de bonnes épouses, on a voulu tout d'abord nous donner de bonnes mères; et glissant sur le temps et sur les devoirs du mariage, comme sur une époque de transition, on a fait passer la jeune fille à l'état de mère, sans presque s'arrêter à celui de femme

mariée. Qu'est-il arrivé ? ce qui arrivera toujours, lorsque s'estimant plus sage que Dieu, les hommes reviendront sur ses lois pour les corriger : du désordre. L'âme et les désirs féminins se sont élancés au-delà du mariage, pour se fixer sur les joies maternelles ; l'union conjugale dont on attendait peu de chose, à laquelle on apportait un cœur qui tendait de toutes ses forces vers un autre but ; l'union conjugale a beaucoup perdu de sa solennité, beaucoup de sa puissance. On a reçu d'elle quelques émotions passagères, plus de contrariétés toutefois et plus de brisements que de bonheur ; on a rencontré sur ce terrain, ce qu'on rencontre sur les terres incultes, quelques fleurs sans fraîcheur, et des ronces. Puis on est entré dans cette carrière maternelle, vers laquelle montaient tous les vœux, en vue de laquelle se faisaient les quelques efforts que l'on tentait sur soi-même. Mais, comme on n'avait ni commencé, ni entrepris, au sein du mariage, le grand apprentissage de l'abnégation, de la soumission libre et joyeuse, de l'assujétissement dans la pensée et dans l'action ; comme on s'avancait au travers de ces devoirs nouveaux, avec toute sa personnalité bien intacte, bien entière ; cette personnalité, qui ne s'était pas anéantie devant les obligations conjugales, ne s'anéantit pas beaucoup plus devant les obligations maternelles.

La mère chérit son enfant, il est vrai ; pour lui, elle se refuse la nourriture, le sommeil ; elle

s'impose des privations, elle se revêt de tous les dehors du renoncement, elle en pratique tous les détails secondaires. Mais le renoncement véritable vit-il au fond de son cœur et le subjugué-t-il toujours? mais est-ce à lui qu'elle obéit, plutôt qu'à son individualité? mais n'y a-t-il pas encore un peu d'égoïsme dans ce dévouement? mais dans les grandes occasions, lorsqu'il faut que les jouissances de l'amour s'effacent devant le devoir, le devoir est-il toujours victorieux? mais n'est-ce pas à ce fond d'égoïsme que tiennent les inconséquences qui altèrent les plus pieuses affections maternelles, lorsque la mère est surtout mère, lorsqu'elle l'est plus qu'elle n'est épouse? Nous laissons à l'observateur impartial, le soin de trancher cette question.

Seulement, il est un fait que nous ne saurions passer sous silence, parce qu'il s'élève contre les prétentions de l'amour maternel, à la primauté dans l'abnégation. Ce fait, qui se répète assez fréquemment, c'est le désespoir de quelques mères, au moment où ayant achevé l'éducation de leur enfant, elles le confient à la tendresse d'un mari, ou lui remettent la main d'une jeune fille. Certes, pour un attachement désintéressé, ce moment est le plus beau. Que de douleurs cependant, que de larmes versées! Ce ne sont pas les doutes sur un avenir si cher, qui seuls émeuvent la mère à cette heure solennelle; elle pleure, non-seulement à cause de la séparation qui va lui ravir l'être autour duquel gravitaient ses pensées et sa vie; mais elle

pleure autant et plus quelquefois, à cause du bonheur que cet être va recevoir d'un autre, va devoir à un autre. Elle pleure de ce qu'elle ne lui sera plus indispensable, elle pleure de ce qu'elle ne peut plus aspirer à la première place dans ses affections. L'exclusivisme saint et juste de l'amour conjugal, cette jalousie pieuse et chrétienne, elle les a reportés dans l'amour maternel. Pour en doter celui-ci, elle a dépouillé tous les autres sentiments des caractères qui leur donnaient énergie et valeur; elle l'a fait sortir de son rang, de ses proportions, et lorsqu'il y rentre par la force des choses, elle se sent déchirée, elle retombe rudement sur la réalité et s'y froisse. Alors le mot de son dévouement lui est découvert, c'est *personnalité*. Elle avait élevé son enfant pour *elle*, tout en croyant l'élever pour *lui*; elle s'était aimée *en lui*, tout en croyant l'aimer *lui*; et lorsque les illusions se dissipent, lorsque l'instant arrive où l'enfant prend au sérieux le renoncement de sa mère, elle se trouve seule en face de ses rêves évanouis, seule au milieu du désert qu'elle s'est fait autour d'elle!

Ce tableau est exceptionnel, de telles aberrations ne se rencontrent pas tous les jours. Mais on les retrouve parfois dans les affections maternelles les plus pures, et elles nous aident à en reconnaître certains caractères essentiels; de même que quelques moments d'oubli nous font pénétrer plus avant dans une âme, que ne l'eussent pu faire dix années de calme et de réserve.

Que l'amour maternel l'emporte sur l'amour con-

jugal, nous ne l'admettons pas. La supériorité, nous l'avons dit, est tout entière du côté où se manifeste le plus de cet élément de détachement, qui forme à lui seul le type de la perfection féminine. La supériorité est tout entière là où cet élément se conserve le plus libre de secours étrangers, où il se montre le plus dépourvu d'alliage. Eh bien, l'union de deux êtres indépendants, de deux individualités distinctes, de deux caractères déjà formés, de deux esprits, de deux cœurs qui sont en jouissance de toute leur force et de toute leur chaleur ; cette union qui entraîne nécessairement la soumission, non pas momentanée, non pas accidentelle, mais constante, mais minutieuse, mais absolue, mais libre, d'un de ces êtres à l'autre ; cette union nous paraît exiger plus que pas une, le renoncement pur, le renoncement complet.

Tout dans le mariage prescrit l'obéissance féminine, rien ne contraint le renoncement ; celui pour lequel il doit naître et agir, peut en apparence se suffire ; sa faiblesse ne lui en fait pas un besoin, son cœur n'en apprécie pas toujours la douceur, souvent même sa tendresse ne vient pas le réclamer ; il n'attache pas à lui, par ces liens de pitié qui nous enserrèrent étroitement. Il y a liberté à son égard, et le dévouement qui s'exerce envers lui, doit être le fruit de cette liberté. Ce renoncement, lorsqu'il est chrétien, triomphe habituellement des obstacles, des froideurs, des défiances qui tendent à l'éteindre ; il est de toutes les heures, il s'étend à ce qu'il y a de plus

intime ; pas une parcelle de la vie , pas un recoin du cœur qu'il n'atteigne et qu'il ne soumette. Il immole l'orgueil , en se cachant ses œuvres ; et tout cela , il peut le faire , il le fait même sans le secours de la sympathie , même sans celui de la gratitude. Il n'attend pas , il ne demande pas sa récompense ; il ne s'étonne , ni ne s'affaiblit si elle lui manque ; il se maintient inébranlable , et crée la fusion des deux âmes , par la chaleur de sa flamme intense et de son éternel feu.

Le renoncement maternel , lui , n'a pas besoin d'aller chercher jusqu'au fond de l'individualité ses caractères les plus secrets , pour les modifier et pour les soumettre. Il n'a besoin , ni de pénétrer dans l'essence du cœur , ni de se mêler au tissu de la vie , pour dominer et celle-ci , et celui-là. La mère reste reine , reste maîtresse dans sa maternité. Elle ne cesse pas de s'appartenir. L'objet auquel elle se dévoue est dépendant de son amour comme de sa volonté. Elle lui impose son cachet ; elle fait l'empreinte , et ne la reçoit point. Elle a la conscience avec la réalité du pouvoir ; elle ne peut pas , se dépouillât-elle de tous les insignes de la royauté , elle ne peut pas se détronner un seul instant. Il y a de sa part influence reconnue , directement exercée ; il y a chez elle la joie et l'orgueil du créateur , qui possède et qui perfectionne son œuvre. Puis , un secours prodigieux vient incessamment en aide à son abnégation ; l'enfant recherche , l'enfant implore d'une mère , ces mêmes soins que parfois elle ne peut faire accepter à un époux. Son enfant tient d'elle ,

et sa vie physique , et la conservation de cette vie. Le mari peut être *un autre*, il l'est parfois ; l'enfant, lui, fait partie intégrante du *moi*. Se sentant nécessaire, se sentant souveraine, se sentant payée d'amour et de confiance ; la mère sacrifie sans peine ses convenances, ses plaisirs, sa santé même, aux exigences de devoirs qui n'atteignent pas les plus subtils éléments de l'égoïsme pour les dissoudre.

C'est justement parce qu'ils laissent la personnalité intacte, c'est justement parce que dans la maternité, il peut y avoir satisfaction de l'orgueil ; c'est parce qu'il y a conscience de la force, de l'autorité ; c'est parce qu'il y a un grand rôle à jouer aux yeux de tous, et une récompense publique à attendre ; c'est pour cela justement, que l'affection maternelle exige un renoncement moins absolu que l'affection conjugale, et que, moins que celle-ci, elle sanctifie l'âme féminine.

La perfection dans le renoncement conjugal, contient en germe la perfection dans le renoncement maternel. Une bonne épouse, sera certainement une bonne mère ; mais que de bonnes mères, dans l'acceptation la plus rigoureuse du mot, n'ont pas été des compagnes aimantes, soumises avec bonheur, s'unissant à toutes les pensées, à tous les intérêts d'un mari ; prenant partout la seconde place auprès de lui, et n'en voulant pas d'autre ; joyeuses dans l'abnégation, alors même que l'abnégation restait inaperçue, ou restait dédaignée ! L'une des relations est la racine, l'autre est la branche. L'épouse qui se sera moralement et chré-

tiennement courbée sous la loi du mariage, qui en aura goûté les douceurs ; celle-là, si Dieu lui envoie des enfants, leur donnera dans son cœur et dans sa vie, la place que l'Éternel leur a faite. Point d'empiétements, ni d'une part, ni de l'autre ; mais accord, et pour elle comme pour eux, cette paix qui vient du maintien de l'harmonie, entre la conscience humaine et les volontés divines.

Ce qui est vrai pour la valeur intrinsèque de ces deux affections, l'est encore pour la nature, pour l'étendue de leur influence, sur les facultés et sur le bonheur.

L'amour maternel est un puissant mobile de régénération ; il développe une foule de vertus que le célibat eût laissé sommeiller. Préparer des âmes à la lutte dans la vie présente, à la félicité dans la vie à venir ; diriger les premiers mouvements de ces jeunes intelligences ; modifier les nuances de ces caractères ; tout cela avec la perspective solennelle d'un Juge auquel il faudra rendre compte, avec la certitude consolante d'un Père céleste qui entend, et qui exauce les prières de la foi ; tout cela fait travailler l'esprit, tout cela émeut, agrandit le cœur. Mais l'association avec un être qui se trouve en pleine vigueur morale, mais le partage de ses sentiments tout bouillants de vie, mais son courage à soutenir, mais ses croyances à ranimer, mais son action à sanctifier ; mais cette unité pour la gloire de Dieu à maintenir, au sein de cette double existence ; mais cette manœuvre à deux. au

milieu des tempêtes du monde ; voilà qui ouvre à l'âme un champ de labour et plus vaste, et plus accidenté ; voilà qui aiguise bien mieux encore les facultés féminines, et qui les met vraiment en possession d'elles-mêmes.

Les joies maternelles sont saintes. La confiance d'un enfant, sa tendresse, ses progrès, sa piété naissante, chacune de ses paroles, chacun de ses regards amènent à la mère d'ineffables sensations. Mais les félicités de l'union, les félicités que procure le dévouement persévérant et humble ; celles que produit le sentiment d'un travail fraternel devant le Seigneur ; celles qui naissent de l'étroite union de deux individualités, toutes deux riches de leur richesse particulière, toutes deux complétées l'une par l'autre, toutes deux illuminées par la connaissance de la vérité : celles-là sont et plus hautes encore, et plus intimes ; celles-là nous initient bien mieux à ce que notre cœur peut nous donner de bonheur.

Nous ne voulons rabaisser ni les devoirs, ni les plaisirs, ni l'amour maternels ; nous les tenons pour une des plus belles créations de Dieu. Nous nous refusons seulement à leur accorder le pas sur les obligations et sur les affections conjugales. De même que Dieu fit de la femme une épouse, avant d'en faire une mère, nous croyons qu'elle doit être moralement épouse, avant d'être moralement mère. Nous laissons aux deux institutions la place que Dieu leur assigna. Cette place, les hommes la leur feraient d'eux-mêmes,

s'ils n'obéissent qu'aux lois de la sagesse éternelle. Le mariage qui développe souverainement les facultés distinctives de la perfection féminine; le mariage qui anéantit l'orgueil et l'égoïsme, implacables ennemis de cette perfection; le mariage, aux yeux et dans la pensée de tous, prendrait le premier rang qui lui appartient, et qui n'appartient qu'à lui. L'amour maternel, cette affection qui veut elle aussi du détachement, qui impose elle aussi des sacrifices, qui épure l'âme, qui forme le caractère, mais qui, reposant sur un principe d'autorité, laisse jusqu'à un certain point subsister la personnalité et l'indépendance; l'amour maternel se rangerait derrière l'amour conjugal, et n'essaierait pas d'une usurpation qui, loin de lui procurer des avantages, l'altère et le dénature.

La femme fut créée pour l'homme. Nous n'innovons pas, en remettant à la lumière cette volonté de Dieu, que la volonté des hommes tend à éclipser; nous répétons ce qu'au commencement du monde Dieu déclara lui-même, et ce qu'il redit encore il y a bientôt deux mille ans, par la bouche de son apôtre saint Paul.

Oui, la femme a été faite pour l'homme. Est-ce pour l'homme tel qu'il s'offre à nous; est-ce pour contenter ses passions, est-ce pour le faire glisser avec plus d'abandon et plus d'oubli vers l'éternité; est-ce pour appesantir son âme déjà si lente et si charnelle; est-ce pour l'aider à se tromper sur ses obligations; est-ce pour adorer avec lui les idoles; serait-ce pour monter sur l'autel et se faire idole elle-

même? Faut-il que la femme se renonce dans sa piété, dans sa pudeur, dans son amour pour Dieu; faut-il qu'elle plie devant des exigences corrompues; faut-il qu'elle tombe dans la boue, quand l'homme s'y plonge; faut-il qu'elle moule son caractère sur un caractère que le péché aurait dégradé? Non, non. Le renoncement de la femme est tout autre; son abnégation, c'est l'abnégation chrétienne, cette abnégation que dirige la foi, comme l'étoile dirigeait les adorateurs de Jésus enfant. Si la femme est faite pour l'homme, elle est faite pour le bonheur de l'homme, tel que la sanctification le permet; pour le progrès de l'homme, tel que le Christianisme l'entend. Sa mission, c'est d'amener l'homme à Dieu, de lui donner la paix selon Dieu, de l'aider dans toutes les œuvres de Dieu. L'homme pour lequel elle est créée, c'est l'homme régénéré, c'est l'homme nouveau; si cet homme-là ne vit pas encore dans l'époux qu'elle s'est choisi, qu'elle l'y fasse naître; qu'elle l'y fasse naître par la puissance que Dieu lui a donnée, par la puissance de l'affection et du dévouement. Voilà sa tâche.

Nous ne demandons pas à la femme de descendre quelques degrés, sur l'échelle où Dieu l'a placée. Nous n'exigeons d'elle ni amoindrissement, ni médiocrité. Nous ne lui imposons pas un avilissant servage, mais une œuvre immense, qui sollicite tout ce qu'elle a de facultés et d'énergie. Nous voulons d'elle ce renoncement volontaire qui, à lui seul, est le témoignage de la plus grande force morale;

nous voulons d'elle l'humilité, et avec l'humilité, le développement de tous les dons qui doivent concourir à augmenter la somme de bonheur qu'elle peut offrir et recevoir. L'influence que nous lui désirons, ce n'est pas une influence saillante, masculine, établie par des droits supposés, soutenue par l'abandon des vertus ou des charmes de son sexe ; ce n'est pas même une influence qui, sous de nobles prétextes, sous la couleur du dévouement, sous les apparences de l'affection, tendrait à la faire sortir de son ombre, à lui ôter quelque chose de cette modestie du cœur, qui lui doit rester plus précieuse que toute gloire. L'influence que nous lui souhaitons, nous l'avons dit, c'est l'influence désintéressée que donne un amour sanctifié ; c'est l'influence qui s'exerce pour le bien de l'âme ; c'est l'influence qui, s'établissant encore qu'on la repousse, met à profit l'infortune comme la félicité, le mépris comme l'honneur, et qui vit, de ce qui ferait la mort de toute autre.

Ah ! l'union conjugale, les devoirs conjugaux ainsi compris, sont bien l'atmosphère la plus favorable aux progrès et au bonheur. Est-il une vocation plus belle, que cette vocation de la femme chrétienne qui se consacre à une autre âme, sœur de la sienne ; qui lui accroît les joies, qui lui adoucit les peines, qui lui prête toujours ses ailes, quelque fatiguées qu'elles soient ; qui s'efface pour agir plus sûrement, et qui n'est jamais si puissante, qu'alors qu'elle se dépouille de toute sa puissance ! Oui, la

femme est faite pour l'homme, et le mariage est fait pour la femme; il est sa fin naturelle ici-bas, il est, parmi les moyens terrestres, le plus efficace que Dieu lui ait donné pour aider à son perfectionnement, pour arriver à la satisfaction de ses instincts élevés. Hors de lui, il peut y avoir, il y a certainement des développements, une régénération complète, des jouissances; hors de lui, il y a des influences exercées, des qualités acquises, des buts admirables atteints; il y a, pour ceux qui n'en subissent pas les lois et qui sont chrétiens, il y a les richesses que Dieu sème abondamment sous les pas de tous ses enfants. Mais aussi longtemps qu'il demeurera soumis aux conditions d'une foi pure et brûlante, le mariage restera la pierre angulaire des institutions humaines, l'état *honorabile entre tous*.

Cette peinture fait sourire, fait soupirer peut-être; nous ne nous en étonnons pas; la réalité est si différente! Entre elle et l'image que nous venons de tracer, il y a en apparence cet abîme dont parle l'Écriture, cet abîme qu'on ne saurait franchir. Et pourtant, avons-nous rêvé? Les paroles de l'Évangile, l'esprit de l'Évangile, les mouvements de notre cœur nous auraient-ils menti? Une cruelle, une inexplicable ironie se cacherait-elle sous ces témoignages? Rien de tout cela; seulement le péché, ce premier fruit de la liberté humaine, le péché est venu souiller, ce que nous avons reçu pur et beau des mains de Dieu.

Il est presque niais d'affirmer que d'une chose bonne

en elle-même, il peut sortir beaucoup de mal. Qui s'aviserait d'accuser l'or des vices que, répandu par la main des hommes, il semble réveiller, il semble créer? La loi du mariage n'en est pas moins excellente, pour s'appliquer à des créatures corrompues. Ce n'est pas elle qu'il faut régénérer, mais bien ceux qui la dénaturent. Dans chaque ménage, il y a deux interprètes de cette loi; chacun l'altère à son gré; parviennent-ils à en attaquer l'essence, nous ne le pensons pas. L'homme l'exagère, la femme l'évite, tous deux y touchent, tous deux la gâtent: elle n'en demeure pas moins parfaite au fond. Ce qu'il importe d'établir, c'est que la faute de l'un n'autorise point la faute de l'autre; c'est qu'en aggravant le poids du joug, l'homme ne donne pas à la femme le droit de s'y soustraire.

Nous voulons croire qu'une partie des souffrances féminines, vient de la dureté de l'homme et de la méchanceté de son cœur. Nous l'admettons, l'homme abuse fréquemment de ses pouvoirs. Dans l'interprétation des arrêts divins, il pèche essentiellement par l'application; les malheurs qui naissent pour nous de ces torts, surpassent tous les autres. Mais nous-mêmes, sommes-nous sans reproches? si l'homme nous fait souffrir, ne le torturons-nous pas, et le péché qui a gangrené sa volonté, a-t-il laissé les nôtres bien saines?..... C'est un problème que notre conscience résoudra.

Ah! il y a entre les hommes et nous, une affligeante

parité de dégradation, qui nous rend aussi habiles les uns que les autres, à méconnaître, à empoisonner les grâces de notre Dieu.

L'infortune dans le mariage, qui tient souvent aux imperfections du mari, résulte inévitablement des idées déraisonnables, du caractère difficile et des vices de la femme. S'il y a si habituellement pour elle un malheur inhérent à son état d'épouse, c'est qu'il y a constamment chez elle, une sourde révolte contre sa destination naturelle. L'égoïsme, l'indépendance, voilà les ferments de division qui vont faussant ses sentiments avec ses idées. Dès que se prenant à se considérer elle seule, à voir en elle un tout, elle frémit sous les chaînes qui l'attachent à un plus puissant qu'elle; dès qu'elle dédaigne les douces joies de la soumission, dès qu'elle prétend à sa part d'autorité, dès qu'elle s'indigne des bornes où le Créateur a renfermé son influence; ses félicités les plus saintes la font sourire de pitié, ses devoirs la froissent, ses douleurs l'irritent, elle ne comprend plus ni le but, ni la douceur de sa vie; et de cette erreur de principe découlent d'épouvantables erreurs de pratique.'

Outre le trouble qu'amène toute lutte contre l'ordre établi, la rébellion des femmes se tournant contre leur organisation morale, contre leurs véritables besoins, entraîne à sa suite plus de désastres et plus de tourments encore. Leurs succès leur sont aussi fatals que leurs revers, et victorieuses ou vaincues, la même malédiction pèse sur elles.

Qu'elles réussissent en effet, qu'elles brisent des liens détestés, qu'elles se fassent les égales des hommes, qu'elles se fassent leur propre centre, que cela soit admis, autorisé par une loi nouvelle; nous y consentons. Mais quel progrès, grand Dieu! que deviendront ces deux peuples, qu'aucune nécessité, qu'aucune sympathie n'unira plus! Et si le mariage les rapproche, quelle monstruosité qu'une telle association avec la liberté des deux parts, avec des pouvoirs pareils, avec l'égoïsme complet de chaque côté! Que feront les femmes de leur nature, qu'elles ne pourront ni tromper, ni détruire! Que feront-elles de leur indépendance? Pourront-elles échapper à ce dégoût mortel, qui flétrit les joies que le devoir n'a pas sanctifiées? Et cette poignante douleur qui mord tous ceux qui mentent à leur vocation, comment s'y soustraire? — Regardons-y de près, et nous verrons que ce qui se révolte en elles à la pensée de la soumission conjugale, ce n'est ni le juste sentiment de la dignité chrétienne, ni la modestie, ni la sensibilité, ni aucune des vertus féminines; mais les seules passions qui, en tout temps, ont blasphémé contre les volontés du Seigneur. C'est celles-là qu'il faut combattre; lorsqu'elles seront vaincues, le mariage reparattra dans sa splendeur. Otons premièrement la poutre qui est dans notre œil; celle-ci arrachée, la paille de notre frère disparaîtra comme d'elle-même.

CHAPITRE SECOND.



Le mariage tel qu'il est.

Un fait incontestable en théorie, un fait que pourtant on conteste chaque jour dans la pratique, et qu'il faut clairement établir avant d'entrer en matière ; c'est celui de l'importance du mariage.

Prenons cette institution en elle-même, envisageons-la dans sa nature, et nous la verrons se distinguer de toutes les autres, par des caractères qui lui assurent une puissance d'un genre exceptionnel et d'une étendue immense. L'union de deux âmes animées chacune par un foyer d'activité, qu'alimen-

tent des sentiments divers et des opinions particulières ; de deux âmes, toutes deux modifiées par des éducations toujours différentes , et parfois opposées ; ce partage d'une seule vie entre deux êtres complets, cette association étroite qui ne se dissout que par la mort, et qui étend son règne sur les détails , comme sur l'ensemble de l'existence ; cette union, imprime, on le sent, aux individus et au monde , des directions , contre lesquelles l'influence de tel ou tel système, de tel ou tel pouvoir intellectuel lutterait vainement. Que cette influence modifie la puissance de l'institution dans ses résultats, nous ne le nierons pas ; mais qu'elle l'annule, jamais. On peut l'affaiblir , on peut le détruire, le mariage n'en régnera pas moins ; absent comme présent ; fécond pour le malheur et pour le péché , quand il ne l'est pas pour le bonheur et pour la vertu.

Si vous cherchez à l'effacer des lois écrites dans vos codes et gravées dans vos consciences ; les tourmentes de la société, le flux envahissant de la corruption, les liens brisés de la famille, votre cœur saignant et découragé, tout s'élèvera pour témoigner de votre faiblesse et de sa force. Elle éclatera cette force, dans les désordres dont vous serez les victimes, dans vos affections souillées , dans vos besoins incessamment trompés , dans l'action délétère du relâchement des mœurs sur vos âmes. Elle triomphera dans vos rassasiements suivis de dégoût, dans votre liberté grosse de troubles et de ruine, dans la perturbation profonde,

qui ébranlera toutes les parties de votre être moral. Vous la méconnaissez, mais vous la retrouverez à chaque pas ; vous la mépriserez, mais elle vous dominera ; vous lui ravirez son nom et son rang, mais elle gardera son énergie et son empire ; de sujets fortunés que vous étiez, elle vous fera esclave et malheureux.

Respectez l'institution dans sa forme, au contraire, et, l'altérant dans son essence, soumettez-la aux exigences de vos passions ; que les vices du siècle la modifient ; que votre indépendance, que l'impureté de vos désirs la façonnent ; que vous la tailliez en quelque sorte à votre gré, revenant sur l'œuvre de Dieu, pour la rapetisser à votre mesure d'homme déchu. Otez-lui sa couleur et sa vie ; faites-la élastique, obéissante ; réduisez-la à l'état d'instrument passif ; vous n'aurez pas si bien sapé ses bases, vous n'aurez pas tellement assoupli ses liens, que celles-la ne restent fermes encore, et que ceux-ci ne vous étirent rudement. N'eût-elle gardé que l'apparence du pouvoir, cette apparence vous gênera presque à l'égal du fait même. Le joug des convenances demeura-t-il seul intact, ce joug meurtrira votre col altier et blessera votre orgueil. Un instant viendra, où vos convoitises excitées par le triomphe, se heurteront contre un dernier mur, que toute votre volonté, accompagnée de toute votre audace, ne renversera pas. Plus vous aurez enlevé de barrières, plus celles qui resteront en dépit de vos efforts, fatigueront votre patience

et soulèveront votre colère. Et il en restera ; et il faudra plier ; et vos murmures, et vos révoltes pourront bien anéantir votre bonheur factice , mais ils n'ébranleront pas cette puissance du mariage , qu'il vous fera sentir d'autant plus impérieuse , que vous l'aurez plus bornée.

Il y aura dans votre existence des contrastes insupportables. D'un côté, règne de l'individualité, séparation commode , qui permettront à la pensée ou à la fantaisie, de gouverner despotiquement l'action ; souveraineté de la volonté personnelle, jusque dans les détails de l'organisation domestique ; liberté absolue à l'égard du devoir ; développement en tout sens, de toutes les tendances ; possession complète du temps , et direction incontestée de la vie. De l'autre, il y aura des obligations forcées, qui surgiront au moment où vous y penserez le moins. Chez celui auquel un long oubli de ses droits semblera les avoir ravis de son propre consentement, vous verrez des vouloirs inattendus se manifester impérieux. Chez celle qu'une longue habitude d'indépendance aura désaccoutumée de la soumission, ce seront des oppositions tacites, mais opiniâtres, des éclats peut-être, et de fougueux repoussements. Les frottements journaliers, les rencontres fortuites ; certains égards qu'il faudra conserver, certaines sujétions inévitables, quelques intérêts, et parfois les plus intimes, nécessairement confondus ; formeront autant de fortes attaches que vous ne pourrez rompre, et qui vous froisseront. Puis viendront les

tristesses de l'âme, l'amertume des illusions évanouies, l'ardeur des besoins d'affection que vous aurez leurrés, mais que vous n'aurez pas satisfaits. Les remords viendront aussi, et la lassitude des passions désenivrées, et les vains élans vers un bien perdu. Votre horizon rétréci, vos plus riches facultés éteintes, vos plus belles flétries, témoigneront de votre erreur; et ces résultats, qui marchent après le dédain de l'union conjugale, comme l'effet après la cause, en proclameront à vos dépens l'indestructible influence.

Serait-ce à dire que le joug du mariage est lourd, et sa puissance fatale; qu'il n'a de force que pour nous torturer, et d'autorité que pour nous contraindre injustement; qu'il impose d'insoutenables fardeaux, et ne communique pour les porter ni vigueur, ni courage; qu'habile à exciter les passions mauvaises, il ne réveille pas une tendance généreuse; que nos âmes ne lui doivent que des félicités passagères et chèrement achetées; que nos voix peuvent s'élever pour le maudire, et qu'il n'y aura là ni ingratitude, ni folie!... Non, cent fois non! Si le mariage pèse inexorable et cruel, sur tous ceux qui lui résistent; s'il leur inocule le respect et la foi par la souffrance; il se révèle dans sa gloire, à tous ceux qui l'acceptent d'un cœur pur et joyeux; alors il ouvre généreusement ses trésors. Sous sa protection sainte naissent et se développent les principes du perfectionnement, s'améliore et se féconde l'existence. L'union qui lie deux âmes religieuses, accroît leur amour pour le bien, couronne

leurs travaux de succès ; il y a des progrès accomplis, des félicités goûtées, parce que l'homme n'a pas apporté son désaccord, là où Dieu avait mis ses harmonies.

Mais ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur cette influence bénie du mariage ; l'ensemble de l'ouvrage, la fera, nous l'espérons, assez ressortir. Ce que nous tenions à constater, c'est la puissance de l'union conjugale, c'est la vitalité de cette puissance, c'en est le caractère essentiellement actif ; caractère qui comporte la force pour le mal comme pour le bien, jamais la nullité. Ceci reconnu, voyons comment dans notre siècle éclairé, et dans le pays le plus avancé de notre siècle, se contracte le mariage !

Il vient, pour les jeunes filles, un moment où leur éducation à peu près achevée, c'est-à-dire, quelques connaissances élémentaires acquises, quelques langues apprises aux trois quarts, quelques dispositions pour la peinture ou la musique, amenées aux proportions de demi-talent, laissent leurs journées plus libres, leurs pensées plus indépendantes, et permettent à leurs regards de se promener sur le monde inconnu jusque-là, dans lequel elles vont entrer. Vers cette époque, deux ou trois de leurs amies en ont déjà franchi le seuil. Elles se sont mariées ; elles ont pris leur rang de femme, et jouissent avec l'entier abandon de l'imprévoyance, de cette royauté que les maris abdiquent presque toujours, pendant les premiers mois de l'union. Elles se livrent sans contrainte, à ces

plaisirs de la société, à ces joies du *far niente*, à cette ivresse de l'autorité, dont elles n'avaient fait encore que soupçonner les charmes. Une approbation flatteuse répond à tous leurs mouvements, un consentement facile à tous leurs caprices, des émotions sympathiques à toutes leurs impressions. Heureuses d'un bonheur qui, devant sa naissance à la satisfaction de mille désirs et de mille penchants naturels, n'a coûté ni réflexion, ni travail; brillantes de l'éclat que leur prête et l'enchantement où elles sont, et l'élégance dont les environne la générosité d'un époux, elles viennent dans une éblouissante auréole de félicité, se montrer à leurs compagnes, que soumet encore la domination maternelle, et qu'emprisonnent les limites étroites d'une vie remplie par des études uniformes et par des devoirs prévus.

On conçoit quel trouble de semblables apparitions, excitent dans un cœur ignorant; quelles révélations ces demi-confidences de la réalité, font à l'esprit curieux; comme, introduits dans cette sphère nouvelle, l'un et l'autre s'appliquent à sonder chaque circonstance, à recueillir chaque indice, à les interpréter, à en tirer des conclusions. Bientôt les observations inquiètes de la jeune fille, de ce champ tout extérieur, rentrent dans un cercle plus intime; elles se portent sur elle-même, sur son avenir, sur l'heure présente. Là aussi, des signes d'agitation semblent lui annoncer quelque changement prochain. Le mot de mariage n'est prononcé ni par elle, ni par ses parents; et pour-

tant cette pensée, qui repose au fond de toutes ses rêveries, se cache derrière la plupart de leurs actes. Elle comprend plus clairement alors, ce qu'auparavant elle n'avait que vaguement pressenti, c'est que le mariage est la fin de la vie féminine; c'est qu'il doit développer des facultés que l'amour filial, que l'accomplissement de certaines obligations morales, que la culture des arts, que les jeux de l'enfance laissent inactives; c'est qu'il y a là de mystérieuses richesses, que l'expérience dévoile seule, et que hors de lui l'existence est presque toujours incomplète, presque toujours déshéritée de cette flamme, qui en fait les ombres et la lumière.

Mais dans cette prévision instinctive, il n'y a rien de raisonné, rien de sérieux. L'examen de la jeune fille ne se porte ni sur son propre cœur, pour en connaître les caractères, ni sur le mariage pour en deviner les exigences. Elle ignore les conditions nécessaires au bonheur dans l'union conjugale, et ne se préoccupe pas plus de savoir ce qu'elle pourra donner, que d'apprendre ce qu'on devra lui demander. Il est vrai qu'autour d'elle on ne s'en inquiète pas davantage, et que, s'en remettant du soin de fondre les individualités, au fait même du mariage, on semble se douter à peine, des intérêts et des obligations qui vont naître pour elle. Aussi, demandant à ses souvenirs, aux chimères de son imagination bien plus qu'aux recherches d'une âme religieuse et attentive, l'idéal de la félicité dans l'association, la jeune

filles le compose des apparences séduisantes qui ont frappé ses premiers regards et réveillé ses premiers désirs.

Il est pour elle, dans l'indépendance du joug longtemps porté, dans les succès mondains, dans la possession d'une fortune qui autorise le luxe ; le bon mari, c'est le mari qui lui donnera tout cela. D'affection, de sympathie, elle en espère parfois, mais sans chercher les moyens par lesquels on les peut obtenir, et à défaut, elle croit se contenter d'égard et d'estime. Ses parents n'en veulent pas davantage ; plusieurs seraient satisfaits à moins ; d'autres, plus rares et fort ambitieux, essaient de trouver encore quelque analogie dans les goûts, quelque garantie de moralité, qui leur paraissent nécessaires à la paix conjugale ; mais en général on ne va pas si loin, et l'on s'arrête, lorsqu'on a rencontré les conditions d'aisance et de rang, qui assurent au moins un certain bonheur matériel. On tient beaucoup aux chiffres qui constituent l'avoir, beaucoup aux ancêtres qui constituent la noblesse, beaucoup à tout ce qui concerne la vie présente, dans ce qu'elle a de plus extérieur et de plus superficiel ; mais on se préoccupe très-peu des convictions, très-peu des pensées secrètes, très-peu des qualités ou des vices de l'âme ; très-peu de ce qui concerne la vie intime, de ce qui en fait l'amertume ou la joie, et de ce qui s'étend sur l'éternité tout entière, pour la soumettre à son action.

Quelquefois, des dissemblances profondes se lais-

sent entrevoir par-dessous l'habit de cérémonie qu'avant le mariage, on passe à ses sentiments et à ses opinions. Parfois, la jeune fille s'avance avec plus d'appréhension que de confiance vers l'autel; il lui semble que son cœur saigne, que son espoir est déçu, qu'elle s'est trompée; il lui semble qu'en attendant encore, elle aurait pu trouver des bases plus solides à la félicité qu'on lui promet; il lui semble qu'en approchant des objets qui la fascinaient de loin, elle les voit perdre de leur éclat et de leur beauté, tandis que d'autres, négligés jusque-là, prennent à ses yeux une importance qu'ils n'avaient pas.... Mais les années s'écoulent, mais on se marie autour d'elle, mais ces avantages qu'elle a rencontrés ne s'offriront plus. Mais les richesses, mais la position de femme mariée, mais l'exercice d'un certain pouvoir, consolent de bien des déceptions. Mais il y a cent moyens de se soustraire aux chagrins qu'amènent la contradiction et les antipathies de l'humeur; mais les liens ne sont pas si étroits qu'on ne puisse, sans les rompre, jouir de quelque innocente indépendance; mais on prend de l'union ce qu'elle a de commode, et on en laisse les nécessités fâcheuses..... Mais on est vain, léger, égoïste; mais on n'a de sainteté ni dans le cœur, ni dans l'âme; mais on cherche le bonheur par la satisfaction des mauvais penchants; mais on veut puiser de l'eau limpide aux sources qu'on a souillées, et l'on se dupe soi-même, en pensant abuser Dieu.

Si de pauvres et vains motifs, guident les jeunes

filles dans la résolution qu'elles prennent de se marier, dans le choix qu'elles font d'un époux, il n'y a rien de beaucoup plus respectable, dans les raisons qui déterminent l'homme à échanger sa liberté contre les liens de l'union conjugale. Seulement, comme il se décide plus tard ; qu'avec sa première jeunesse se sont envolés ses premiers rêves ; que de fréquentes entrevues avec des réalités parfois hideuses, ont détruit plusieurs de ses croyances ; que son cœur n'a plus cette fraîcheur des impressions, cette pureté des désirs qui en font l'exaltation peut-être, mais l'élévation sûrement. Comme il s'est par degrés accoutumé à disséquer toutes choses, à toujours arriver au squelette, à ne tenir compte que de ce qui se résume en faits matériels et palpables ; comme de plus, les habitudes de l'existence solitaire ont développé son égoïsme, et que cet égoïsme ne demande ses jouissances qu'aux biens temporels, il arrive que les conditions dans lesquelles il place son bonheur, se rabaisent en proportion de ses besoins, et que l'idéal pour lui, est tout-à-fait sur la terre.

La fatigue d'une liberté dont on a jusqu'à la lie épuisé les plaisirs, l'ennui de soi que crée l'isolement ; pour quelques-uns, le désir de posséder un intérieur agréable, pour quelques autres, celui d'avoir une famille ; pour tous ou presque tous, des considérations de bien-être et d'ambition ; la prévoyance de l'avenir, les convenances du présent, les avantages d'un état fixe, la personnalité sous toutes ses formes ; voilà ce qui

décide souverainement en cette affaire. De vœux plus désintéressés, d'exigences plus délicates, d'idées plus saintes, il en éclot bien moins dans ces cœurs déjà blasés, que dans l'âme ignorante et naïve des jeunes filles. Les pensées d'indépendance qui germaient à peine chez celles-ci, chez ceux-là se transforment en principes établis, que viennent fortifier les expériences de la vie. Après avoir vu, après s'être indignés peut-être, les jeunes gens se sont familiarisés avec ce qui d'abord les révoltait; bientôt ils se sont soumis, ils entendent leur félicité comme la comprend le monde, et s'effraieraient d'une interprétation plus relevée.

Deux ou trois points très-simples, forment le canevas sur lequel ils travaillent. *Argent*, le plus possible; *position*, la meilleure; *beauté*, assez pour plaire à un mari, pas assez pour l'astreindre au rôle d'adorateur: c'est là tout le programme. Les exaltés seuls, en fait de bonheur par l'union, vont jusqu'à demander quelques dons du caractère, quelque distinction dans l'esprit, une instruction moins superficielle que ne l'est en général celle des demoiselles à marier. Le plan tracé, on le communique à ses amis, et il ne se passe pas un long temps, sans que ceux-ci en aient, du moins en apparence, rempli les conditions. On s'assure des principales, qui protègent les intérêts temporels; les autres, on les abandonne au soin de la Providence, en se promettant, *in petto*, d'élaguer tout ce qui pourrait plus tard, s'opposer à la félicité propre, telle qu'on l'a préconçue. La décision prise, on hasarde les pre-

nières démarches, et leur succès amène rapidement les deux familles à procéder aux arrangements pécuniaires.

Ce peut être une chose fort bien entendue, qu'un contrat comme on les fait de nos jours. Il peut y avoir beaucoup d'habileté dans ces combinaisons savantes, beaucoup de bonnes raisons aux débats qu'elles entraînent; mais à coup sûr ce qu'il y a, c'est beaucoup de défiance dans les précautions que de part et d'autre, on prend contre la conduite et contre les volontés des époux. Ce qu'il y a, c'est beaucoup d'étroitesse de vues, dans l'importance qu'on attache à la fixation de certains points, dans l'influence heureuse qu'on leur suppose sur la vie conjugale. Ce qu'il y a, c'est beaucoup d'inconséquence, dans l'introduction d'un élément d'indépendance et de séparation, au sein même de l'institution qui, de toutes, doit le mieux fondre les existences, doit représenter le plus fidèlement l'unité complète.

Mais n'anticipons pas sur l'examen du fait et sur ses conséquences; poursuivons notre étude et disons que la sollicitude, profondément endormie aussi long-temps qu'il s'est agi des individus eux-mêmes, des rapports moraux qui les vont rapprocher, se réveille active, vigilante, lorsqu'il s'agit de régler les circonstances extérieures et les rapports matériels. Des croyances religieuses, des charmes du caractère, de l'élévation ou de la délicatesse des sentiments, on ne s'en inquiète guère, l'union accommodera tout.

Mais la réserve de certains privilèges, mais la constatation de certains droits, voilà ce qu'il importe d'établir dès l'abord. Que plus tard il y ait naufrage, c'est possible; le sauvetage une fois organisé, la conscience reste tranquille; pourvu que la cargaison sorte intacte des flots, peu importe le navire.

Préoccupé de cette idée, l'esprit des contractants est généralement dominé par la prévision des chances fâcheuses du mariage; on ne base point sur les probabilités de l'avenir, mais sur les éventualités les plus étranges. Pour quelques heures, on fait divorce avec son bon sens, on étouffe les sentiments naturels, on arrache de son cœur les impressions qu'y a laissées la réalité; et l'on accepte des opinions, on conçoit des craintes, on accueille des doutes, auxquels on eût rougi de s'arrêter un instant s'il n'eût été question de mariage, des liens qui impliquent le plus d'estime et le plus de foi. Pour quelques heures, les deux familles qui vont rassembler toutes leurs affections et toutes leurs espérances sur le même couple; qui vont conduire l'un à l'autre ce jeune homme et cette jeune fille, afin qu'ils ne forment qu'un seul cœur et qu'une seule âme; pour quelques heures, ces deux familles se considèrent en ennemies, et travaillent dirigées par cette pensée. Avant, après, la confiance est absolue, la bienveillance réciproque, les désirs pareils; au moment si grave où l'on pose les fondations de l'édifice, tout se divise; il y a prétentions, vœux, action contraire. Puis, les questions les plus délicates, celles qui

touchent le plus près à l'intimité de l'union, sont froidement abordées et résolues. Veuvage, séparation légale, secondes noces, naissance ou mort des enfants : chaque cas prévu d'avance, devient le sujet de clauses particulières. On froisse mille pudeurs instinctives, on détruit mille convictions touchantes ; on ôte aux relations cette chasteté de la pensée qui leur vient d'une sorte d'ignorance, qui les maintient saintes et pures, qu'une fois perdue, l'expérience de la vie ne leur rend pas ; et l'union se ressent plus longtemps qu'on ne pense, de cette profanation de ses mystères.

Cependant la grande œuvre du contrat accomplie, les époux futurs en approuvent le résultat, qu'ils aient ou non pris part aux discussions. Alors peut-être les rapports deviendront plus faciles ; alors on pourra, quoique un peu tard, apprendre à se connaître ; la circonspection et la gêne qui disparaîtront par degrés, permettront à la pensée de s'échapper ingénue, aux sentiments de se laisser entrevoir dans leur candeur. Alors commencera ce doux examen d'un cœur et d'une âme, qui s'entrouvrent tour-à-tour sous des regards amis. On se familiarisera peu-à-peu avec la vie conjugale, on en comprendra mieux les caractères. Les illusions s'effaceront une à une, sans amener cette secousse douloureuse, que produit toujours la rencontre inopinée des rêves avec la réalité ; il y aura du travail, des espérances à deux, une affection assise sur de solides bases. A son défaut, il y aura de l'estime, et si celle-ci même n'est pas possible, une connais-

sance assez avancée des vices ou des incompatibilités, pour empêcher l'union scandaleuse, de deux êtres séparés par nature et par réflexion. Eh bien non, il n'y aura rien de tout cela. Cette légèreté qui, dès le commencement a plané sur les préliminaires du mariage, pour ne disparaître un instant que devant des considérations matérielles ; cette légèreté régnera de nouveau ; elle régnera sans partage, dès que les intérêts secondaires se trouveront réglés. La position sera fautive, les rapports difficiles, la liaison factice. On se verra peu et mal ; des préjugés absurdes interdiront une intimité nécessaire ; il n'y aura ni mouvements spontanés, ni sentiments simples ; tout, jusqu'au sourire, jusqu'au maintien, jusqu'à la pensée, subira la loi de la plus étrange convenance. On possédera sans faute le type du fiancé et de la fiancée ; mais l'homme, mais la femme qu'on épouse, on en saura la démarche, les traits, le son de voix, rien de plus. Et l'on s'en contentera, et l'on ne se révoltera pas contre la folie de tels usages, et l'on acceptera toutes les conséquences de ce long tête-à-tête avec un être inconnu ; et de ces relations si froides, si contraintes, nous dirions presque si banales, on passera tout-à-coup aux étroites relations du mariage !

Ah ! il en coûte plus que des larmes, et plus que de la rougeur, pour froisser ainsi les bienséances morales, pour braver les répugnances de la modestie instinctive, pour franchir d'un seul bond ces degrés de l'intimité, qui tous avaient et leurs révélations à faire,

et leurs trésors à répandre. Ce ne sont pas seulement des souffrances qu'il faut déplorer, ce n'est pas seulement le charme de ces découvertes de chaque jour qu'il faut regretter. Il y a autre chose ici qu'une question de jouissance raffinée et de volupté sentimentale; il y a une question de moralité et de bonheur sérieux. Ce que vous arrachez à l'âme, c'est sa délicatesse native, c'est sa sainte innocence; ce que vous lui donnez, c'est le dégoût de la réalité, le mépris peut-être, ou une indifférence plus déplorable. Vous déchirez à plaisir les voiles du sanctuaire, vous matérialisez l'union; et l'union reste grossière, et le sanctuaire violé n'inspire plus de respect, et l'âme qui vient de perdre sa vierge ignorance, demeure flétrie.

Lorsqu'il y a de l'amour entre les époux, et qu'il résiste à des réalités pareilles, cet amour inspiré par la vue d'un extérieur agréable, par le rapprochement subit de deux êtres jeunes, par leur marche facile au commencement du voyage; cet amour est bien plutôt une émotion, qu'un sentiment. L'imagination qui l'a créé le soutient seule sur ses ailes; mais qu'un choc inattendu, mais que la lassitude les fasse fléchir, il tombe et s'évanouit, en laissant à peine un souvenir.

Il lui faudrait le secours de toutes les vertus de l'âme, pour lutter contre les difficultés de la vie; et les passions qui se réveillent, les exigences qui se formulent, les désirs que chacun apporte et que chacun veut satisfaire, fortifient la personnalité aux dépens de l'unité commune, dessèchent le cœur.

Il y a d'abord étonnement, déboire amer, puis irritation secrète contre qui nous a détrompé. Si la blessure est profonde, si l'être qui l'a reçue est doué d'une nature délicate, s'il ne s'habitue pas à l'odieux contraste de l'association matérielle et de la séparation morale ; son existence s'écoule marquée par d'indiscibles déchirements. Il se révolte contre ses douleurs, il se révolte contre le joug ; mais le joug, mais les douleurs sont tenaces, et s'accroissent encore de sa résistance. Si plus vulgaire dans ses appréciations de bonheur, il entend le sien par une sorte d'indépendance relative, par l'abandon à ses penchants dans une certaine mesure ; si rien en lui ne s'indigne à la pensée d'un accommodement avec la réalité dégradée, s'il n'a jamais compris ce que signifiait l'union, et s'il ne s'est jamais soucié de l'apprendre ; ou bien encore s'il a étouffé en lui les désirs élevés que l'existence menaçait de ne pas satisfaire, s'il a manqué de courage et de foi, il souffre moins peut-être aux yeux du monde, mais il excite une plus grande pitié, car son état est le pire, l'insouciance dans l'abaissement. Alors, il plie sans résignation ; comme ses facultés morales ne semblent lui promettre que des perceptions plus fines de malheur, il les étouffe, et s'efforce d'être heureux par les moins nobles ; il achète telle de ses jouissances par une chute, et se créant des intérêts, des plaisirs dont lui seul est le centre, il se fait une félicité, calquée bien plus sur les vices, que sur les tendances vertueuses de son individualité.

A quelques exceptions, à quelques nuances près, cette vie est la vie conjugale de beaucoup de gens. Il y a moins de grandes souffrances, causées par la déception de saintes espérances et par le froissement de sentiments purs, que de bonheurs négatifs obtenus par des concessions de principes et par des mutilations morales. En promenant nos yeux sur la société, nous trouvons bien ici et là, quelques luttes, quelques impressions sérieuses maintenues en dépit de la légèreté naturelle, quelques protestations éloqu岸tes, contre la félicité acquise par l'altération des lois divines; mais ce que nous rencontrons à chaque pas, c'est l'oubli des peines, puisé dans l'indifférence à l'égard du bien et du mal, c'est un dégoûtant accord avec la corruption, c'est le plaisir goûté à tout prix.

L'existence des hommes et des femmes tendant de plus en plus à se disjoindre, il y a moyen, sans y apporter un soin minutieux, de se cotoyer durant la vie entière, et de ne se réunir jamais. La séparation se fait d'elle-même; des occupations diverses envahissent les heures, des intérêts différents les esprits. On a souffert de cet éloignement, on en a gémi, on se l'est reproché l'un à l'autre; mais pour le faire disparaître il faudrait des convictions qu'on n'a plus, et des sacrifices dont la seule pensée effraie. On se soumet alors, on se console; on met sa raison et ses forces, non pas à régénérer le fait, mais à se démoraliser pour s'harmonier avec lui. L'âme du mari

s'abandonne aux passions du gain, de l'ambition, de l'amour-propre, à de plus viles peut-être; son cœur fermé désormais aux émotions tendres, s'endurcit ou se dégrade. La femme délaissée, livrée sans défense aux entraînements de son imagination, cherche des dédommagements partout où sa vanité, où ses rêveries lui en laissent entrevoir. Elle se replie sur elle-même, elle se nourrit de ses souffrances, et s'aigrit et s'isole de plus en plus. Il y a deux buts, il y a deux avenir; chacun des époux trouve sur sa route, des peines ou des joies auxquels tous deux compâtissent par complaisance; les pensées et les désirs se rencontrent de loin en loin sur le terrain des arrangements temporels, des combinaisons de fortune, de l'éducation ou de l'établissement des enfants; mais ni les désirs, ni les pensées, ne s'élancent au-delà pour se confondre. On se conserve froid, personnel, étranger l'un à l'autre; on observe scrupuleusement les règles de la plus stricte politesse, on écarte tout ce qui pourrait ressembler à du scandale; et l'on s'applaudit d'avoir ainsi concilié les exigences du mariage, avec celles de l'imparfaite, mais impérieuse nature humaine; l'on se croit bien heureux, et l'on se croit bien habile, parce qu'on a dépouillé l'union de toute sa douceur, de toute sa puissance sanctifiante.

C'est que cette fusion des âmes, des existences et des forces, qui devait apporter le bonheur et le progrès à l'homme, est dégénérée en une vulgaire con-

vention, qui associe le plus souvent deux êtres antipathiques qu'irritent le frottement, et que ne rapproche pas le devoir. C'est que cette union formée sous l'œil de Dieu et bénie par ses ministres, est devenue le résultat d'un calcul matériel et bas, impuissante à produire autre chose que des calculs aussi désolants, aussi déshérités d'influence élevée, qu'elle l'est elle-même. C'est qu'il n'y a plus là un capital de vertu, de félicité et de douleur, placé en commun et dépensé à deux ; mais une association essentiellement temporelle, où chacun des contractants se fortifie contre l'autre, et qu'on forme avec moins de précaution, que la plupart des maisons commerciales.

On se marie parce qu'on veut avoir une position, parce qu'on veut laisser son nom et ses biens à des enfants, parce que c'est commode, séant, et qu'il faut en finir ; ces désirs sont modestes, ils le sont trop, et ici éclate la vérité de cette forte parole de l'Évangile : *« A celui qui n'a rien, cela même qu'il a, lui sera ôté. »* A celui qui désire peu, cela même qu'il désire ne lui sera pas accordé ; et parce qu'on n'a pas voulu plus qu'une sorte de paix morte, parce qu'on n'a pas demandé plus qu'une sorte de bonheur passif, on ne le trouvera pas, et si on le trouve, on ne s'en contentera point. Dans le domaine des sentiments comme dans celui de la piété, il faut des vœux larges, infinis ; eux seuls enfantent de grandes réalités.

De bonne foi, est-ce là ce que nous attendions aux jours de notre jeunesse, quand la triste expérience du

mal n'avait pas encore terni les pressentiments de félicité qui nous venaient du ciel. Est-ce pour cela, de bonne foi, que Dieu établit les liens du mariage, et qu'il s'écria, quand l'œuvre de la création semblait achevée : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul!....* » Et l'homme est encore seul.

A qui le crime, à qui la malédiction ! à Dieu qui avait tout donné pur et parfait ! ou à l'homme qui a tout accepté pour tout profaner ! Oh ! honte, honte sur nous qui calculons, là où il faudrait sentir. Honte sur nous, être dégradés et personnels, qui n'aimons que nous, et qui n'aimons en nous que le péché. Honte sur nous, qui étouffons tout ce qu'il y avait de chaste et de sacré dans notre sein, pour y cultiver la corruption comme en serre chaude. Ou plutôt pitié ; car ce que nous préparons ainsi dans notre folie, ce sont ces dégoûts, ce sont ces douleurs domestiques, qui, plus tard, savent trouver notre cœur dans quelque tourbillon qu'il se perde, savent le torturer sous quelque cuirasse qu'il se couvre.

On a dit souvent que la félicité dans l'union conjugale était un jeu du hasard ; on s'est trompé. Non-seulement l'influence de l'homme s'exerce d'une manière générale sur l'institution même, mais elle s'établit sur chaque cas particulier. L'homme se cherche lui, et se cherche lui, mauvais dans l'union ; il n'y trouve que lui et que lui vicieux. Il y apporte une pensée de division, et cette pensée fructifie pour son châtement. Il veut le bonheur que donnent les avan-

tages temporels ; et il arrive que l'âme pour laquelle il n'a rien demandé, se réveille avec ses besoins et ses désirs ; il arrive que le cœur se détourne des jouissances grossières qui lui sont offertes, pour aspirer aux félicités plus délicates et plus vraies qu'on lui a refusées ; il arrive qu'outre les biens matériels sur lesquels on comptait, on rencontre des sentiments, des volontés, des répugnances sur lesquelles on ne comptait pas ; il arrive que la déception est moissonnée partout où avait été semée la corruption, et qu'après avoir chassé de sa vie la foi religieuse et la sanctification, l'homme souffre de sa misère et regrette les trésors dédaignés.

Le mariage, tel que Dieu l'avait fait, était autre dans son essence, autre dans ses résultats, mais on y arrivait avec d'autres espérances et par d'autres moyens. Une pensée sérieuse inspirait les résolutions et présidait aux démarches ; on n'avait arraché aux liens ni leur caractère, ni leur force ; tout dans l'union portait l'empreinte du respect et de la foi, tout était doux et solennel.

Voyez les patriarches, sujets au péché comme nous ; ils comprenaient cependant la beauté de l'institution. Qui ne s'est senti profondément ému, au souvenir de cette scène magnifique de la Bible. Abraham, vieux et fatigué d'années, faisant jurer à son serviteur de ne point prendre au milieu des païennes, une femme pour Isaac, son fils bien-aimé, mais de la choisir parmi les filles de sa nation qui servent le vrai

Dieu. Le serviteur et sa suite arrivant, après un long voyage et par une des splendides soirées de l'Orient, auprès du puits de Nachor; la fervente prière de l'envoyé du roi-pâtre; Rébecca, chaste et *belle à voir*, abreuvant les chameaux altérés; puis la demande en mariage si simplement faite et si simplement accueillie; puis la timide jeune fille laissant et ses frères, et son père, et sa mère, pour suivre confiante l'homme qui, au nom de Dieu, la vient chercher de la part du fils d'Abraham; puis Isaac sorti le soir aux champs pour prier, et Rébecca s'enveloppant de ses voiles à l'aspect de son seigneur, et le jeune homme la conduisant dans la tente de sa mère, et ces paroles admirablement touchantes de l'Écriture.... *il la prit.... et l'aima!* Ah! n'y a-t-il pas là quelque chose de pur, quelque chose de grave, quelque chose de pénétrant qui inspire le respect. Ne sent-on pas que là était Dieu, et que là où était Dieu, là aussi était la sainteté et la gloire de l'union. Ne sent-on pas que tout un monde nouveau s'ouvre à ce récit des livres sacrés, que là il n'y a ni vice coloré, ni facultés faussées, mais un bonheur intime, calme, religieux, avec un grand avenir et la sanctification de l'âme. Ne sent-on pas que lorsque les mêmes éléments se retrouveront, les mêmes puissances salutaires, les mêmes joies, les mêmes relations bénies se retrouveront aussi; que de cette fusion de deux forces, de deux désirs, de deux affections employées au service d'une même croyance, naîtront d'abondantes œuvres; que l'homme

en sera régénéré, que la famille en sera relevée, que l'état de la société en sera certainement amélioré ! Oui, dans cette soumission pleine d'amour du plus faible au plus fort, dans ce renoncement qui s'exerce toujours complet et spontané, dans cette protection qui s'étend toujours tendre et miséricordieuse, dans cette foi commune, dans cette étroite intimité, dans ces deux vies ainsi confondues par la volonté divine, réside la félicité avec l'énergie suprême. Et nous pouvons atteindre à ce bonheur, et notre conscience, et notre cœur, et quelques-uns de nos souvenirs nous disent que ce n'est pas un fol espoir, que Dieu ne nous a pas trompés, qu'il n'y a rien ici de mensonger ou de dangereux, si ce n'est notre paix insensée et notre bien-être dégradant.

Maintenant, comment se fait-il que d'une institution donnée à l'homme pour son bonheur, sortent ses plus cuisants chagrins ; que cette puissance mise à ses ordres pour le soutenir et le sanctifier, se tourne contre lui et le perde ? La cause d'un tel phénomène est, après notre incrédulité, dans notre méfiance à l'égard du mariage.

Cette méfiance, on la retrouve partout. Elle a eu ses manifestations éclatantes et funestes ; elle a chaque jour ses manifestations secrètes et non moins fatales. Elle s'impose à la réalité, et la réalité qui la façonne à son tour, reproduit en les fortifiant les opinions qui l'ont modifiée.

Ils étaient inspirés par elle, ces systèmes in-

sensés qui s'efforçaient de saper le mariage. S'ils n'ont pas réussi dans l'accomplissement direct de leur dessein, ils ont, par l'unique fait de leur existence, affermi le principe duquel ils dérivait, et travaillé vaillamment à la destruction du bonheur conjugal. Les rêveurs qui les avaient enfantés, ne pouvaient remplacer le mariage, il est vrai, que par des associations momentanées, que par des liens immoraux ; et l'adoption légale de ces nouveaux rapports répugnait si fort à la conscience des moins scrupuleux ; elle blessait si profondément les instincts du cœur ; elle surpassait tellement la corruption de notre nature humaine, qu'à de rares exceptions près, celle-ci ne s'est pas trouvée un instant disposée en sa faveur. Il est encore vrai, que les perturbations apportées dans la famille par la pratique de ces théories, en ont, jusqu'à l'évidence, montré la folie. Il est vrai, que tout d'un accord, les sociétés en masse les ont repoussées avec dégoût. Mais si de telles attaques n'ont pas effacé chez nous la conviction en la nécessité, en la solidité du mariage comme institution, elles ont ébranlé notre foi en sa puissance, comme moyen de perfectionnement et de félicité. Elles n'étaient pas l'expression des désirs du siècle, mais bien le résultat de son état moral ; elles signalaient un fait ; elles lui donnaient poids et force en le constatant, et, par cela seul, préparaient vers le mal un progrès qui s'est effectué.

La même défiance a produit le débordement littéraire de notre époque. Autrefois, le mépris de l'union

conjugale se réfugiait dans de honteux écrits, qui, honnis de tous et ne servant de pâture qu'aux esprits égarés, ne passaient pas le seuil des demeures honnêtes, et ne venaient pas corrompre l'atmosphère de la famille. Si quelque génie critique soumettait à son scalpel les relations du mariage, c'était pour mettre à nu les souillures qu'y apportait l'immoralité du temps, non pour en détruire l'organisation. On traitait le vice en place publique afin de l'y châtier; il se pouvait faire qu'avec lui, on y amenât l'institution même qu'il avait altérée; mais les coups n'étaient pas dirigés contre elle, et si elle en revenait moins respectée, moins pure, c'est parce qu'on l'avait imprudemment exposée à des regards profanes, non parce qu'on l'avait publiquement et volontairement insultée. De nos jours, il en va tout autrement. Ni la fièvre des passions, ni les défauts du caractère, ni les dérèglements de l'imagination, ni rien en un mot, de ce qui s'oppose au bonheur comme à la sainteté dans le mariage, n'excite l'indignation de nos romanciers ou de nos poètes; l'union seule, coupable de nos erreurs comme de nos infortunes, réveille leur colère avec leur verve. Et cette union, cadre de rigueur au milieu duquel se place l'intrigue, croyez-vous qu'elle soit là pour relever le sujet, pour annoblir l'action, pour amener de ces grandes luttes au sortir desquelles, s'il y a chute, il y a peut-être leçon pour le lecteur, parce que chez le héros, il y a eu combat; parce qu'il y a remord, et que le sens moral n'est pas éteint? Croyez-vous,

qu'introduit là, le mariage y vienne avec sa chasteté; qu'il fasse entrer dans le drame un élément quelconque de vertu, un scrupule, l'apparence même d'un devoir reconnu? Croyez-vous qu'il ait conservé comme institution divine une influence quelconque sur l'âme; que les obstacles qu'il met à la satisfaction des désirs, naissent de son pouvoir moral? Non, non. On en a fait une convention humaine; sa force est devenue une force matérielle et brutale; son règne, un règne extérieur qui s'étend sur la forme seule, et ne se maintient que par la contrainte. Les rébellions qu'il excite ne sont pas celles des penchants naturels contre la volonté suprême, ce sont les révoltes du cœur et du bon sens, contre un usage insensé. Les assauts se livrent hardiment, les victoires se remportent sans rougeur; on tombe sans que la vertu en soit beaucoup altérée; on résiste sans qu'elle en soit fort rehaussée; et les haines conjugales, les dissensions, les crimes n'ont de gravité, qu'autant qu'ils apportent un certain désordre dans la société telle qu'elle est organisée.

Ceci posé, le mariage dépouillé de sa grandeur, ridicule en lui-même, fatal dans ses effets; on nous le montre et fatal, et ridicule, et mesquin encore, dans son influence sur les individus. L'homme qu'il enserme de ses liens devient odieux s'il les vénère encore; sublime, s'il les méprise. L'énergie, la sensibilité, les facultés d'élite sont toutes et toujours, du côté des profanateurs de la foi jurée; la faiblesse, la médio-

crité, les vices, tous et toujours du côté des observateurs de ses lois. Il suffit d'être mari ou femme, dans l'acception générique du mot, pour se métamorphoser en quelque chose de vulgaire et de détestable. Si de fortune, un auteur indépendant s'avise de prendre son héros chez cette gent décriée, s'il pousse l'audace jusqu'à le doter de quelque vertu, cette vertu même est si énigmatique, si étrange, si fausse; ce héros agit si peu selon les notions du sens commun, si contrairement aux idées que nous nous faisons du bien et du beau, que l'espèce y perd plus qu'elle n'y gagne, et que le mal en devient pire.

Cependant tout cela nous arrive coloré par un style éloquent, enrichi d'observations habiles. Et ces livres fourmillent, ils nous envahissent; nous les trouvons dans l'intérieur de nos maisons, sous les yeux du jeune homme, dans les mains de la femme mariée; ils délassent l'époux au sortir de ses travaux, ils se glissent jusqu'à la jeune fille; ils versent partout leur poison, partout détruisent les convictions, partout l'espoir; et près de nous les secrètes douleurs du foyer domestique, plus loin les scandales des cours d'assises, nous disent assez leur puissance maudite.

Méconnu dans ce qu'il a de divin, l'esprit de l'union n'a pas été compris par les écrivains d'imagination. Il faut le répéter en passant, les auteurs plus graves dont le talent s'est emparé du côté sérieux de la question; Fénelon et les penseurs de son temps,

M^{me} Necker et les moralistes du nôtre, défiants encore, mais d'une défiance retenue, délicate comme il convient à des intelligences éclairées et à des âmes religieuses; n'ont pas toujours saisi ce qu'il avait de transcendant, et de profondément sympathique à notre nature. Ils ont moins envisagé le mariage dans son caractère spirituel et dans son action sur l'homme intérieur, que dans sa forme, et dans ses effets sur la vie terrestre. Nous l'avons dit, leurs appréciations sont un peu sèches, ils ont admis le joug, mais ce joug ne leur a pas paru *aisé*, ils ne l'ont pas aimé; la soumission pour eux a été affaire de devoir, non d'inclination, et l'étude comme la fixation des rapports, s'en sont nécessairement ressenties. Ils ont compris qu'il y avait là obligation, mais ils n'ont pas compris que là aussi il y avait bonheur; qu'il y avait avenir, qu'un espace immense s'offrait aux développements de l'homme, qu'un champ sans bornes s'ouvrait à ses travaux, qu'une puissance nouvelle lui était donnée; et de là vient que s'ils n'ont pas flétri le cœur, ils ne lui ont pas communiqué cette foi vive qu'eux-mêmes n'avaient point, cette foi qui seule produit la régénération des faits, comme celle des individus.

Les hommes, quand la grâce de Dieu ne les soutient pas, sont un peu ce que les font nos opinions; les choses aussi, subissent à la longue l'influence de nos jugements. Entourez un honnête homme de personnes qui ne croyant ni à sa sincérité, ni à son

amour du bien, le supposent sans cesse dirigé par de mauvais motifs, agité par des désirs condamnables, prêt à concevoir et à faire le mal ; cet homme ébranlé, confus, doutera bientôt de lui, de ses intentions, de ses convictions même, et s'il ne tombe pas dans la dégradation, il ne progressera pas. Il en va pour le mariage comme pour les hommes, l'institution était belle, propre à produire tout bien ; mais placée dans un milieu d'incrédulité, donnée à des gens qui ne prêtaient foi ni à sa sainteté, ni à son efficacité, elle s'est amoindrie, elle s'est viciée dans son essence, elle a déchu ou elle s'est paralysée.

Cette méfiance à l'égard du mariage, qui a dégradé la littérature légère, et stérilisé, du moins en partie, la littérature sérieuse ; cette méfiance démoralise profondément l'individu lui-même. Dominé par l'opinion écrite et par l'opinion parlée, puisant ses doutes et dans ce qu'il lit, et dans ce qu'il entend, et dans ce qu'il voit, l'homme, mal préparé aux félicités que lui promet l'union, mal préparé aux sacrifices qu'elle exige, n'espérant rien d'elle, ne lui accordant que la plus petite place dans son avenir ; l'homme, aussi dépourvu de respect et d'amour qu'il l'est de foi, ne lui a pas réservé une seule part de son âme, intacte et pure. Pressé de contenter ses désirs, il s'est hâté de connaître tous les secrets de la vie, et les plus hideux ne l'ont pas effrayé ; puis souillé qu'il était par cette expérience honteuse, il est venu sans rougir apporter au mariage ses rassasiements. Les douleurs comme

les joies, il a tout senti, il sait tout ; l'union conjugale si mystérieuse et si sacrée, il en a déchiré, il en a sali les voiles. Pour lui, il n'y a plus de prestige, plus de poésie, plus de découvertes possibles ; plus de ces révélations qui illuminent soudainement le cœur, qui le touchent et qui l'améliorent. Les larmes, le sourire, les longues confidences, les trésors d'une âme qui s'entr'ouvre, l'échange des pensées, tout ce qu'on peut donner et tout ce qu'on peut recevoir ; tout, il a tout dans son passé ; une seule chose lui manque, les félicités de l'amour que Dieu sanctifie, et celles-là, les rencontrât-il, il ne les comprendrait pas, il les repousserait avec dédain, il s'est ôté jusqu'à la possibilité de les apprécier. Ah ! c'est que la corruption, si légèrement qu'elle effleure l'homme, laisse derrière elle une moisissure morale qu'il n'est pas en son pouvoir d'effacer. A quelque degré qu'elle se soit emparée de lui, elle a jusqu'à un certain point faussé ses vues, elle l'a jusqu'à un certain point imprégné de ses poisons. Pour l'homme qui n'est pas pur, tout se déplace, et tout s'altère. Pour l'homme qui a violé les premières répugnances de sa pudeur, qui s'est révolté contre les lois de la modestie et de la chasteté ; ces lois, cette pudeur deviennent des mots, et les liens qu'ils protègent n'ont plus cette étroitesse qui, en les isolant, les élève au-dessus de toutes les relations sociales. Pour un tel homme, la femme perd son caractère de timidité, d'innocence, de candeur ; ces dons qui la font belle et qui la font précieuse. Pour

lui, les joies du mariage perdent leur sainteté, il ne les conçoit plus dans ce qu'elles ont de sérieux ; le côté spirituel lui échappe sans cesse, parce que le vice a chez lui retranché les organes moraux par lesquels lui arrivaient ces perceptions délicates ; il l'a rendu impuissant à aimer de cet amour religieux qui fait la force de l'union, et en le mutilant, il lui a fermé le ciel, il l'a jeté à terre, il l'y a rivé avec ses désirs et ses pensées.

De quel droit un tel homme, de quel droit, lui fatigué, avili, profanateur, vient-il attacher à sa vie décolorée, le riant avenir d'une jeune fille ? De quel droit l'enserme-t-il, elle, vierge de cœur et d'imagination, dans ces nœuds qu'il a dès longtemps souillés ? De quel droit unit-il indissolublement son âme vieillie par le péché, à cette âme jeune et naïve ?... Ah ! il y a là une de ces grandes iniquités qui crient incessamment devant le trône de Dieu, et qui parfois, dès cette vie, retombent en malédictions sur nous.

« Mais les volontés de la jeune fille sont rarement contraintes, dira-t-on, elle est libre de s'éclairer. » Mensonge ! Nous le savons bien, il est trop aisé de satisfaire ses passions en se dérochant aux investigations humaines, pour qu'aucun œil puisse arriver à la vérité qu'on veut cacher. Si les regards de la jeune fille pénétraient de tels mystères d'ailleurs, ils viendraient d'un être déjà corrompu ; et lui fût-il donné d'envisager le mal sans qu'une éternelle flétrissure en résultât pour elle, elle ne le com-

prendrait pas, car si légère, si inconséquente qu'elle soit, elle est pure, et au fond de sa connaissance, il y a toujours une ignorance native, qui rend ses découvertes inutiles.

« Mais ses parents, ses amis l'éclaireront. » Mensonge encore. Les mêmes ténèbres n'envelopperont-elles pas les mêmes actes ; et puis ces parents, ces amis, qui nous répondra de la nature de leurs jugements ? L'habitude aura cautérisé leurs consciences, eux aussi se seront soumis peut-être aux exigences de ce qu'on appelle la nécessité ; et la jeune fille avec sa fraîcheur d'impressions, ses croyances, ses rêves, n'en tombera pas moins dans le bourbier ! Elle s'y salira, car, il faut le dire, pour la femme qui n'est pas chrétienne et que la vie a trompée de la sorte, il ne reste que le désespoir, ou qu'une indifférence plus odieuse et plus détestable, parce qu'elle gangrène l'âme jusqu'au fond. Dans une telle association, dans un tel sacrilège, il y a tous les germes de la dissolution. L'être ainsi déçu, n'est-il pas avili, en même temps qu'il est offensé ; et celui qui a vilainement profité d'une inexpérience si touchante, celui qui a tant de fois étouffé les mouvements généreux de son propre cœur, celui qui a froissé si souvent des affections tendres, qui si souvent a détruit des existences qu'on lui avait abandonnées avec confiance ; celui-là comprendra-t-il la valeur de ses serments ? Sera-t-il loyal, s'arrêtera-t-il devant une douleur, résistera-t-il aux tentations ? N'y a-t-il pas derrière lui

tout un passé de ruses, de lâchetés secrètes, de manquements à sa foi, qui le pousse vers un avenir de tromperies et de parjures ?

Les chastes félicités de l'union, son intégrité, sa force, rien de tout cela ne peut subsister avec la dégradation de l'homme. En ternissant sa jeunesse il a déshérité son âge mûr; respectât-il plus tard le mariage, en acceptât-il les obligations, le mariage aura toujours des charmes, des douceurs, une puissance qui lui demeureront inconnues. En brisant chez lui les cordes qui vibraient sous de telles impressions, il a détruit des harmonies qu'aucune volonté humaine ne saurait rappeler, et qu'à Dieu seul il appartient de rétablir.

Ce langage n'est pas celui du monde, nous ne l'ignorons point. Ce que nous appelons péché, il le nomme faiblesse, ce que nous poursuivons, il le tolère, ce que nous condamnons, il l'excuse. Nos principes lui paraîtront sévères jusqu'au rigorisme, notre moralité étroite, nos scrupules mesquins. Mais c'est justement à cause de ces dédains et de ces complaisances du monde que la corruption marche, que le mariage s'avilit, qu'il y a des douleurs, des rébellions et du mal, là où il devrait y avoir des progrès, des bénédictions avec de la joie. C'est justement parce que le monde souffre l'adultère, parce qu'il autorise l'impureté de la vie, parce qu'il prêche les plaisirs faciles; c'est justement parce qu'il séduit la foule, parce qu'elle écoute ses leçons et qu'elle les met en pratique; c'est justement à cause de cela que nous nous élevons de toute

notre force contre lui; c'est pour cela que nous lui opposons les lois de notre conscience et les instincts de notre cœur; c'est pour cela que nous lui montrons ses œuvres, œuvres de destruction et d'impiété; c'est pour cela que nous le contraignons à les reconnaître infâmes et siennes. Entre lui et nous, ni accommodement, ni trêve; il y aura dissemblance constante dans nos moyens, parce qu'il y aura divergence éternelle dans nos vues. Il veut la félicité, par l'assujétissement de l'homme aux penchants naturels; nous la voulons par le triomphe de son âme, sur le péché qui la captive. Il débaptise les vertus et les vices, pour en refaire la nomenclature à sa guise; nous leur conservons les noms que leur imposa Dieu. Il se joue de ce qui a notre vénération, il flétrit ce qui a notre foi, il hait ce qui a notre amour; jusqu'au bout nous resterons ennemis, et nos efforts et nos résultats feront bien voir qui, de lui, ou de nous, combat pour la vérité.

Le mépris des considérations morales dans le choix d'un mari ou d'une femme, cette grande cause de malheur, nous la devons encore à notre méfiance; c'est elle qui engendre notre légèreté. Elle a dépouillé le mariage de sa sainteté primitive; et dès-lors, les qualités qu'il eût impérieusement exigées, s'il eût encore été l'étroite union qu'institua Dieu, nous paraissent superflues, maintenant qu'il ne s'agit plus que d'une association temporelle et froide. Pour l'une, il nous eût fallu les dons de l'âme, ceux du caractère;

pour l'autre nous nous contentons de ceux de la fortune, de la figure et de l'esprit.

Mais ici nous nous montrons d'une inconséquence inouïe. En faisant de l'union conjugale un bizarre composé d'indépendance et de sujétion ; en introduisant l'élément de l'égoïsme, là où devait dominer celui du renoncement ; en émancipant les désirs, les volontés, l'action même des individus liés par le mariage, nous avons détruit les proportions de l'édifice ; nous avons développé de certains besoins outre mesure, avec eux des exigences ; et comme en même temps nous éteignons en nous la foi et l'amour, mobiles de tous les mouvements généreux du cœur ; il s'est trouvé que là justement où les besoins s'étaient accrus, les ressources avaient diminué ; de telle sorte qu'entre la consommation et le produit, il n'y avait plus de rapports. Pour rétablir l'équilibre, un moyen seul restait : trouver chez le mari ou chez la femme tant de vertus, des facultés si spéciales, qu'elles comblassent la lacune, et fussent incessamment en mesure de répondre aux nécessités nouvelles de cette nouvelle création. Il fallait du dévouement, de l'humilité, de la patience ; la connaissance approfondie et la franche acceptation des devoirs attachés à la vie conjugale ; puis une ardeur pour le bien, qui suppléât à la puissance de l'affection pour l'individu. Avec cela, mais avec tout cela et rien de moins, on pouvait obtenir du calme, de l'estime réciproque, les à peu près du bonheur. Nous ne l'avons pas compris, nous n'avons pas reconnu

que là, où s'estimant meilleur artiste que Dieu, le monde avait voulu perfectionner son œuvre, s'étaient élevées des difficultés auxquelles il ne s'attendait pas. Nous nous sommes flattés d'avoir anéanti d'un seul coup, avec les caractères les plus sacrés de l'union, ses obligations les plus impérieuses ; et croyant désormais les relations du mariage simplifiées, nous avons laissé au hasard, le soin d'assortir des natures dont les sympathies ou les dons, ne nous semblaient plus indispensables à la félicité. De là, les infortunes et la déchéance que nous savons.

Ce que nous demandons, cependant, ce n'est pas un examen approfondi, impossible ; mais la recherche de quelques bases dont on constate aisément la présence, et sans lesquelles ni le bonheur, ni la sanctification ne sont point. Il est bien difficile, nous le sentons, de pénétrer dans les secrets de l'individualité ; celle-ci ne se révèle que dans le commerce intime ; et alors même qu'une longue expérience semble nous avoir initiés à sa connaissance ; elle conserve pour nous des mystères, qu'il n'est donné qu'à tel choc, qu'à telle rencontre fortuite de nous dévoiler entièrement. Dans les circonstances les plus importantes de la vie, nous sommes obligés de nous diriger par le pressentiment autant que par la vue. Nous sondons le terrain ; lorsque nous sommes sages, nous n'avancions qu'après en avoir éprouvé la solidité ; mais, ainsi que les habitants des montagnes, à l'aspect de la neige, à l'inspection de ses teintes, à l'ouïe du

son qu'elle rend, jugent de la solidité des ponts qu'elle forme au-dessus des gouffres, et s'élancent sans hésiter sur ces voûtes si frêles; ainsi, nous nous hasardons dans les passages dangereux de l'existence, guidés par des rapprochements ou des souvenirs, animés par l'espérance, et fortifiés par cette foi intérieure qui naît de l'ensemble des faits moraux, et qui équivaut souvent à une certitude matérielle.

Si dans le mariage nous sommes fréquemment obligés de nous déterminer sans preuves; si de certaines particularités, si de certains détails qui tous ont leur gravité, échappent nécessairement à nos investigations; il y a des points saillants qu'on ne dérobe pas facilement à notre clairvoyance, et ce sont ceux-là qu'il nous importe de fixer. Le mariage lie deux personnes, chacune d'elles a par conséquent deux examens, nous dirons presque deux choix à faire. Avant de se porter au dehors, il faut que ses observations se dirigent sur elle-même, et que l'étude de son propre cœur précède sa décision. Se marier pour se marier, sans savoir si l'on peut donner, ou si l'on peut recevoir le bonheur tel que le comporte l'union conjugale, c'est être à la fois insensé et coupable. Une double responsabilité pèse sur la tête de quiconque attache à sa vie une autre vie, et cette responsabilité entraîne des devoirs qu'on n'éluide pas, sans encourir et sans recevoir ici-bas, déjà, le châtement que mérite une rébellion ou une négligence pareille. Si ce n'est acte de vertu, c'est acte de prudence,

au moins, que de ne pas rechercher le joug, avant d'avoir acquis la certitude qu'on pourra se courber sous lui. Ce doute éclairci, et la résolution prise, un second examen reste à faire, celui de la femme ou de l'homme auquel on doit s'unir. L'existence de convictions religieuses dans l'âme, leur énergie, leur pureté, telles sont les questions principales qu'il faut dès l'abord amener au jour et résoudre. De la foi comme de l'incrédulité, procèdent si invariablement les directions de la vie; la présence ou l'absence du principe chrétien influe si puissamment sur le cœur, que ce fil saisi, les détours du labyrinthe gardent peu de secrets. Chacune de ces forces s'exerce dans les conditions de son essence. L'incrédulité tarit les sources de la tendresse, borne les espérances de l'homme, développe ses penchants grossiers, et crée la séparation, en libérant toutes ses mauvaises tendances. La foi dilate l'âme, lui ouvre l'Éternité, exerce ses facultés les plus relevées, la perfectionne par le travail, et affermit l'union en détruisant ses ennemis naturels, la personnalité et l'orgueil. Qui donc veut les fruits, qu'il plante l'arbre, et il recueillera ces mesures pressées et entassées dont nous parle l'Écriture.

Mais ici, nous nous sentons le besoin de prémunir les femmes chrétiennes contre une espérance qui, en leur faisant commettre un premier péché, les entraîne rapidement de désobéissance en désobéissance, jusqu'à l'oubli complet de Dieu. Cette espérance est celle

de convertir, dans le mariage, l'homme qui hors du mariage se montre incrédule ou léger, insouciant ou vicieux.

S'il leur était prouvé que leurs efforts resteront sans résultats, oseraient-elles de propos déterminé, se soumettre à l'influence des erreurs qui dominent cette âme? oseraient-elles en faire de cette âme, l'arbitre de leur destinée terrestre? oseraient-elles lui donner ce rang de souveraine presque absolue, que lui confère nécessairement le mariage? oseraient-elles enfin, aller directement contre les ordres de Dieu, et traiter alliance avec qui lui résiste, avec qui le nie, avec qui le hait? Nous ne le pensons point. Aussi, la femme pieuse, mais faible, que surmonte une pareille tentation, s'avoue-t-elle rarement les périls qu'elle va créer autour d'elle; elle ne s'avoue pas l'impossibilité à peu près complète de la réussite, dans une telle entreprise; elle s'exagère son influence, elle atténue les difficultés de la tâche et s'efforce de voir faux.

Elle compte beaucoup sur la bénédiction du Seigneur; mais ce n'est pas en se révoltant contre le Seigneur qu'on attire sur soi cette bénédiction, et elle le brave, et elle le tente, en s'exposant, par la libre détermination de sa volonté, au plus imminent danger qui puisse menacer ses croyances. Elle a grande confiance en ses forces, et se place sans hésiter sur le terrain où la lutte est le plus malaisée, le plus douloureuse, où l'issue de cette lutte est le plus problématique. Elle a grande

*

confiance en la solidité de sa foi, au moment même où cette foi qui s'efface devant la séduction, montre toute sa débilité, toute son inconséquence ; mais ces forces et cette foi qui la trahissent déjà, iront en déclinant et s'écouleront comme de l'eau, lorsqu'elle les appellera à son aide. Ce que la femme prend pour elles, c'est son orgueil, son orgueil qui lui crie qu'elle peut à elle seule régénérer l'homme ; qu'elle peut à elle seule frener ses passions, amollir son cœur, le faire plier sous le joug de Dieu ; et *l'orgueil va devant l'écrasement* (1), et l'orgueil n'a jamais triomphé que d'un principe : le principe de l'énergique et franche résistance au péché. Quand elle aura rivé la chaîne, quand elle se sera étroitement assujettie au mondain ; quand les intérêts de son inclination seront ainsi mêlés avec les intérêts de ses convictions, qu'elle ne pourra satisfaire les uns sans froisser les autres. Quand à propos des moindres faits, des plus insignifiantes décisions, il y aura un choix à faire, un combat à livrer ; combat et choix au-dedans de son cœur entre ses désirs et son devoir ; combat et choix au-dehors, entre la volonté de son mari et les exigences de sa foi. Lorsque d'un côté s'entasseront toutes les séductions, toutes les appréhensions de l'amour, toutes les considérations de la prudence humaine ; et que de l'autre s'accumuleront les ordres ou les défenses sévères de la conscience... qui l'emportera ? Sera-ce le bien, qui prescrit des

(1) *Prov. XVI, 18.*

sacrifices et qui ne garantit que des joies lointaines, chèrement achetées, douteuses peut-être; ou le mal, gracieux, éloquent, qui ne demande rien que l'abandon aux instincts naturels et qui montre tout près, un bonheur facile et sûr? Ah! il est fort à craindre que de concessions en concessions, toutes parées de beaux noms, toutes revêtues d'apparences vertueuses, la jeune femme ne descende rapidement cette pente du péché, le long de laquelle Dieu l'avait fait remonter. Il est fort à craindre que ses convictions, qu'elle a désarmées en les plaçant dans la dépendance du vice ou de l'incrédulité, ne soient étouffées, ne soient du moins paralysées par les ennemis mêmes qu'elle leur aura donnés pour maîtres.

Et qu'elle ne s'y trompe point; les promesses et les recommandations de l'Écriture, adressées aux femmes que le réveil chrétien a trouvé mariées avec des infidèles (1), ne concernent en aucune façon les femmes qui, déjà converties et malgré cette conversion, confient la direction de leur vie à des hommes qui ne connaissent pas ou qui n'aiment pas le Seigneur. Dans la position des unes, la volonté est restée neutre, il n'y a pas eu de choix, il n'y a pas eu de faiblesse, il n'y a pas eu de faute préméditée, parce qu'il n'y avait pas de connaissance. Dans la position des autres, il y a rébellion contre Dieu, parce qu'il y a libre préférence du mal au bien. Là, le principe chrétien arrive

(1) 1 *Épît. aux Corinth.* VII, 12, 13, 14, 16.

avec toute son intégrité, avec toute sa force, et produit les miracles qui sont en lui ; ici, il vient émoussé, il vient énérvé par une grande défaite ; il s'est en quelque sorte discrédité lui-même, et n'a plus de vigueur que pour témoigner, par quelque molle résistance, d'un reste de vie qui va diminuant à chaque nouvel assaut que lui livre le péché. Aussi, tandis que là, il y a des succès presque certains ; tandis que des encouragements sont donnés à la femme pieuse qui s'efforce de convertir un époux ; ici, la chute est à peu près assurée, et les livres saints ne contiennent pas un mot, qui relève ou qui fortifie la femme inconséquente, dont le premier pas dans le mariage, a été un pas vers le relâchement de ses principes ! Nous sommes les premiers à dire que, parmi les hommes éloignés de Dieu, il en est quelques-uns auxquels des conditions spéciales de caractère, d'éducation, d'existence, semblent promettre un réveil prochain. Nous sommes les premiers à reconnaître qu'il y a mille degrés dans l'indifférence comme dans la foi, et que chacun appelle des mesures, des décisions particulières. Mais qu'on se méfie de l'élasticité des exceptions, qu'on se garde des espérances présomptueuses ; surtout qu'on ne fasse par le mal pour qu'il en arrive du bien, et qu'on n'essaie pas de greffer la soumission à Dieu, sur la révolte contre Dieu.

Ce n'est pas tout ; outre la communauté dans la foi chrétienne, il faut qu'il y ait entre les époux futurs, ou des possibilités, ou des probabilités d'affection.

Nous ne regardons point l'émotion de l'amour comme indispensable au mariage, mais nous avons cette conviction, que sans l'accord des pensées, que sans de certaines conformités intimes, que sans un penchant positif, il y a folie de la part d'un homme et d'une femme; il y a plus, il y a faute grave à s'associer. La foi chrétienne qui fera courber les deux natures sous le même joug, modifiera, mais ne refondra pas les caractères. Les répugnances pourront s'adoucir, elles se transformeront difficilement en sympathie. Si l'esprit évangélique règne dans un mariage mal assorti, il y amènera de la paix, il y amènera de la douceur, mais il n'y amènera pas la fusion complète; mais il n'y produira pas cette plénitude de développement, cette plénitude de bonheur, qu'il est donné à la seule tendresse chrétienne de faire naître au sein des liens conjugaux; la souffrance, et à quelque degré la rébellion intérieure, témoigneront toujours du vice essentiel de l'association. Un décret de malheur pèse sur tous ceux qui s'approchent de l'autel, le consentement aux lèvres, l'hésitation, le doute ou le repoussement dans l'âme.

Un dernier point nous reste à traiter. On a négligé les intérêts spirituels dans les préliminaires du mariage, parce qu'on ne croyait plus à l'importance morale de l'institution; on applique toute sa sollicitude aux intérêts d'argent, parce qu'on leur suppose une influence illimitée, sur ces liens dont on a fait une association matérielle. Là, est encore une cause de perturbation.

Nous l'avons dit, il y a dans l'excès de précautions pareilles, un antécédent funeste à la paix conjugale. Celle-ci, qu'on le sache, ne se maintient que par la conservation des rapports, tels que Dieu les a établis : dépendance complète de la femme à l'égard du mari; protection constante du mari envers la femme. Que dans la pensée seulement, ces bases soient ébranlées, et l'unité s'altère. Or, en réservant trop ouvertement à la femme un pouvoir en dehors du mariage, en lui apprenant trop bien quels sont ses droits, en lui conservant la direction trop absolue de sa fortune, vous introduisez dans son cœur un germe de calcul et d'indépendance, qui pourra tôt ou tard se développer jusqu'à l'excès. En l'assujettissant au contraire par des moyens matériels, en refusant à celle qui partage vos peines, vos travaux et vos joies, sa part dans l'administration journalière de vos biens; en limitant son action autrement que par le droit moral, en la soumettant à une autre influence, qu'à celle de son affection pour vous et de sa délicatesse; vous la mettez au rang de mercenaire, vous la repoussez du cercle étroit de la communauté, vous restez seul maître, il est vrai, mais vous restez seul. Aussi long-temps qu'au sein du mariage et sur un sujet quelconque, vous conserverez *le tien*, et *le mien*, vous favoriserez un élément de division, qui se fortifiera vite pour le malheur de tous deux. Vos penchants égoïstes qui, par leur nature même, tendent continuellement à produire la séparation en créant deux centres, s'empa-

reront de cette arme, et s'en servirent au détriment de l'intimité. Vous vous étonnerez alors de voir à quelles basses considérations peuvent descendre des âmes élevées, et vous ne comprendrez point comment les sages combinaisons qui devaient assurer votre bonheur, sont devenues le ferment de discorde auquel il n'a pas résisté.

De telles mesures, assurer le bonheur; elles qui peuvent à peine régler les accessoires de l'existence, soumettre le monde intérieur à leur empire! Ne comprend-on pas qu'une telle prétention est insensée. Ne comprend-on pas que la félicité dans le mariage, tient à des causes dont l'ame et le cœur seuls, sont le siège; qu'elle dépend tout entière du plus ou moins de développement des qualités ou des vices; qu'en dépit des plus habiles dispositions, du cadre le mieux doré, des droits constatés avec le plus d'habileté, les passions qui la menacent sauront bien l'atteindre, et la détruire. Ne comprend-on pas que l'avarice, que la prodigalité, que le dérèglement dont on aura jusqu'à un certain point arrêté les manifestations extérieures; n'en garderont pas moins leur vitalité, et trouveront dans la vie domestique un champ assez vaste encore, pour s'exercer aux périls du bonheur. Ne comprend-on pas que la dépendance artificielle de la femme ou du mari, dépendance à l'égard de l'intérêt, et non de la conscience; n'amènera que plus d'hypocrisie, que plus de dégradation, qu'une corruption plus subtile et plus raffinée, et que de tout cela naî-

tront des douleurs et des maux irrémédiables. Ah ! portez vos soins ailleurs ; ne confiez l'avenir de vos enfants, qu'à ceux-là seuls auxquels vous ne tremblerez pas de remettre la gestion de vos fortunes ; ne pensez pas donner aux faits matériels, pouvoir de création dans l'ordre moral ; servez-vous, pour amener la félicité, des moyens qui sont en rapport avec elle, vous l'obtiendrez peut-être. Mais si vous hésitez, si la tâche vous effraie ; c'est, dites-vous le bien, c'est qu'au lieu de vouloir le bonheur de vos enfants, dans les conditions invariables de son existence, vous vous cherchez vous et vos idées, sous prétextes de le poursuivre ; et alors, retombent sur vous les conséquences de votre aveuglement.

Cependant il y a plus. On a préparé la séparation dans les actes, on la prépare dans les pensées.

On prévoit des probabilités de liberté future, et cette prévision transforme l'union en quelque chose de passager, qui n'excite ni la vénération, ni l'amour. Ce qui en reste, c'est une façon de bail, par lequel l'homme et la femme s'engagent à la fidélité durant la vie de l'un d'eux, que la violation de certaines clauses peut rompre, et que la mort annule toujours ! Ainsi faite, l'association perd sa sainteté, perd sa puissance.

Sa puissance, car dès l'instant où l'imagination est autorisée à dégager des liens du mariage une portion quelconque de la vie, la part même de l'existence qu'ils enchaînent encore, leur échappe bientôt.

Au premier différend sérieux, à la première souffrance, le cœur s'élançe vers l'avenir pour y trouver une indépendance que lui refuse le présent ; les facultés actives s'éteignent, le travail meurt, et la réalité demeure appauvrie.

Sa sainteté, car de l'innocence à la culpabilité des espérances, il n'y a qu'un pas, et ce pas est aisément franchi par les faits, quand il l'est habituellement par les désirs.

L'avenir est au mariage ce que l'espace est à l'arbre ; les emprisonne-t-on, l'un dans le temps, l'autre dans l'étendue, ils restent rabougris et débiles tous deux. Leur rend-on la liberté et les vastes horizons, ils grandissent, ils se fortifient, largement développés par le principe de vie qui repose en eux. Notre devoir à nous, c'est de maintenir l'intégrité de ce principe. Prêtons à l'union, s'il le faut, une durée que lui refuse trop souvent notre légèreté naturelle ; n'attirons pas, ne limitons pas follement son pouvoir, et ce pouvoir béni de Dieu, s'exercera pour notre félicité temporelle, comme pour notre éternel bonheur.

La défiance n'a jamais rien construit, rompons avec elle. La foi est la suprême vertu créatrice, poursuivons la foi. Mais il nous la faut impérieuse, dominante, et pénétrante en même temps. Il nous la faut ardente et productive ; il la faut indépendante de notre individualité et maîtresse de ses plus intimes secrets. Et comme une œuvre immense se présente

à nous, comme ici, il y a tout, ou presque tout à refaire, il faut qu'avec les désirs, elle nous communique les forces, et qu'avec les forces elle nous apporte les lumières. Direction, énergie, volonté, elle ne sera complète, elle ne sera *elle*, qu'en nous donnant tout cela. Où la trouver, comment la reconnaître, c'est à cette recherche que nous consacrerons le chapitre suivant.



CHAPITRE TROISIÈME.

Recherche d'une puissance régénératrice du mariage.

Nous avons beaucoup à faire pour changer l'ordre de choses existant. Il n'est pas le résultat d'un accident, mais bien celui de l'habitude ; chacun de ses vices répond à l'une des misères de l'homme ; l'homme s'y est par degrés empreint tout entier, avec ses caractères de corruption et d'abaissement, et c'est par conséquent à l'homme que nous devons nous adresser, contre l'homme que nous devons lutter, l'homme que nous devons vaincre. La régénération de son cœur peut seule nous donner la régénération du mariage.

Les ennemis qu'il nous faudra combattre, pendant le cours de cet ouvrage, sont non-seulement les passions grossières de l'âme, mais encore ces tendances, ces mouvements et ces sentiments naturels, qui, examinés dans leur essence, paraissent coupables à l'observateur impartial; qu'à première vue on absout pourtant, parce que le long usage leur sert d'innocence; qu'on défend toujours, parce qu'ils font partie de ces péchés réservés, nous dirions presque consacrés, qui sont la propriété de chacun et de tous, et auxquels nul n'ose toucher, crainte de porter atteinte à ses propres privilèges. Si nous ne réveillons quelque sympathie dans le cœur de l'homme, nos paroles glisseront sur lui sans le pénétrer, et nos efforts resteront inefficaces. Si nous ne faisons que toucher une de ses cordes sensibles, il nous accordera son assentiment peut-être, mais il ne se courbera pas sous notre loi, et les progrès ne se feront point. Nous avons besoin de plus que d'un consentement stérile; nous avons besoin d'une conviction active, car notre œuvre ne s'accomplira pas sans travail, encore moins sans sacrifices.

Comment exciter l'un, comment obtenir les autres, si la volonté de l'homme n'est d'accord avec nous? Et comment nous adresser à cette volonté, comment lui donner des ordres qui la froisseront certainement, comment lui imprimer des directions nouvelles et contraires à celles qu'elle a jusqu'à présent suivies; si, pour soutenir nos prétentions à la dominer, nous

n'avons que nous et nos opinions particulières? Si nous ne venons à elle, armés d'une autorité souveraine, au nom d'une puissance qu'elle reconnaisse, et qui ait sur elle comme sur nous, un droit incontestable? Nous sentons trop vivement notre faiblesse, en présence de ce premier obstacle, l'opposition naturelle de l'homme; trop vivement notre insuffisance à la pensée des difficultés qui s'amasseront devant la pratique des vertus conjugales, pour hésiter un instant à nous appuyer sur cette force encore inconnue, sans laquelle nous ne serons ni écoutés, ni acceptés, ni obéis.

A qui la demanderons — nous cependant? Interrogeons notre cœur; c'est lui qu'elle doit maîtriser, c'est donc à sa mesure qu'elle doit être faite. Entre elle et lui, il y aura nécessairement des rapports qui nous mettront sur ses traces, et un seul anneau de la chaîne saisi, nous en atteindrons vite les extrémités.

S'il y a chez nous des penchants au mal, si en étudiant notre âme et notre vie, nous avons à rougir du péché qui se manifeste dans l'une par la nature de ses mouvements, dans l'autre par la nature de ses actes; il y a chez nous aussi des penchants au bien, et quoique l'examen de la réalité ne prouve pas en faveur de leur efficacité, ils existent cependant, et nous en sentons tous la présence. Ces penchants, pris en eux-mêmes, et abstraction faite des résultats, nous semblent plus nettement dessinés que les autres; on dirait qu'il y a en eux, et plus de franchise, et plus de vie. Le bien absolu réjouit notre cœur; nous nous épanouissons à

son aspect, nous nous sentons attirés vers lui; tandis que le mal, s'il se présente à nous dans sa nudité, nous indigne et nous répugne. A peu d'exceptions près, ces impressions sont générales; les consciences les plus dégradées ne balanceraient pas dans leur choix, si elles pouvaient percevoir encore l'idée du bien, et si ce choix n'entraînait pour elles, aucune des conséquences du retour à la vertu.

N'est-ce point dans cette inclination réelle de notre raison et de notre cœur vers le bien, n'est-ce point dans l'excellence et dans la beauté de ce bien même, que nous trouverons le principe régénérateur dont nous réclamons le secours? Le trouble si doux que nous ressentons toutes les fois qu'il s'offre à nous, l'hommage de vénération et d'amour que nous ne saurions lui refuser, ne disent-ils pas qu'entre lui et nous, il y a des harmonies mystérieuses, qu'il ne tient qu'à notre volonté de rétablir? Quelque forme qu'il revête, à quelque degré qu'il se montre, ne réveille-t-il pas au plus profond de notre sein, des instincts qui s'élancent vers lui, et qui parlent en sa faveur? Est-il autre chose que cet idéal que nous portons tous dans l'âme, les uns soigneusement caché, crainte de profanation; les autres ouvertement, parce qu'ils se sentent assez forts pour le défendre, et que tous nous respectons, et auquel tous nous revenons, quand la réalité nous a rebutés, ou qu'elle nous a souillés? Lorsqu'il resplendit dans une institution quelconque, cette institution ne s'en relève-t-elle pas à nos yeux,

et pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, lorsque le mariage, au lieu de s'offrir à nous tel que l'a fait le monde, nous apparaît dans sa perfection primitive; lorsque cette sublime association de l'homme avec la femme, lorsque leur saint amour, lorsque leur action commune, lorsque ces détails et cet ensemble admirables se présentent à notre pensée, ne sommes-nous pas émus, ne sommes-nous pas captivés, ne sentons-nous pas qu'il y a plus là qu'une beauté merveilleuse; qu'il y a un pouvoir auquel nous voudrions confier la direction de notre vie!

Quel contraste, cependant, offre l'étude de la réalité, avec l'examen de nos sentiments intimes! Ici des mouvements d'amour, et là des marques d'indifférence ou de haine; d'un côté vénération, et de l'autre mépris; dans le cœur, soumission, et dans le fait, révolte. Par la pensée, nous nous prosternons devant la vertu; et il se trouve que dans la pratique, nous ne lui assujétissons pas une parcelle de notre existence. Nous nous sentons à l'idée du bien pénétrés de sympathie; et à l'application, la vue de ce bien dans toute sa magnificence morale, ne nous empêche pas de lui préférer le mal dans toute sa laideur. Les deux principes sont incessamment en présence, nous avons incessamment à choisir entr'eux, et constamment à l'un nous donnons les paroles, à l'autre les actes; et celui auquel nous remettons dérisoirement les insignes de la royauté, c'est le principe du bien; celui auquel nous en laissons la puissance, c'est le principe du mal. Aussi longtemps

qu'il ne s'agit de payer au premier qu'un tribut d'admiration stérile, la terre est couverte de ses adorateurs; dès que son culte exige plus que de l'encens, dès qu'il réclame des sacrifices; le temple est désert, l'autel reste vide. Et partout, et toujours, même désaccord, même inconséquence. Questionnez l'homme, il protestera de son amour pour la perfection, et il dira vrai; questionnez sa vie, elle vous criera qu'il est vendu corps et âme au péché, et elle ne mentira pas. Cette choquante dissonance ne signale-t-elle point dans le pouvoir absolu de la vertu, un défaut fondamental, qui, en s'opposant à l'action de ce pouvoir sur notre âme, nous en dévoile l'insuffisance comme agent régénérateur? Nous le pensons ainsi.

Le bien est en lui-même chose abstraite, chose morte, et par conséquent sans autorité. Il ne s'impose pas à nous. De lui à nous, les rapports de maître à l'esclave n'existent pas. Nous sommes parfaitement libres à son égard; son action sur nous, dépendant entièrement de notre volonté, il n'y a rien en lui qui nous puisse contraindre. Il ne fait loi pour nous, qu'autant que nous le permettons; cette loi dépourvue de sanction, n'est pas la sienne, mais la nôtre; et c'est en vain que nous nous forgerions des chaînes, le sentiment inné de notre indépendance les brise à chaque instant. De là vient que dans le calme, le bien abstrait établit facilement sur notre esprit, un empire que nos passions ne lui contestent pas; et que dans la lutte,

lorsque l'heure est arrivée pour lui de prouver ses droits par le triomphe, ou tout au moins par l'action ; il reste paralysé, spectateur en quelque sorte indifférent du combat, et qu'il est renversé du premier choc, parce que l'édifice de son pouvoir manque par la base. Alors même qu'acceptant sa règle, nous pensons nous soumettre à lui, c'est à notre vouloir seul que nous obéissons ; et si ce vouloir dont il tient le sceptre le lui retire, nous aussi nous lui retirons, non pas notre admiration peut-être, non pas notre froide sympathie, non pas une déférence qui ne nous coûte rien et ne nous engage à rien, mais le fait même de l'autorité.

En outre, si le bien absolu ne peut être altéré dans son essence ; nos appréciations de ce bien varient à l'infini, influencées qu'elles sont par notre nature, par notre éducation, par la position sociale dans laquelle nous nous trouvons placés. Le bien ressemble à l'étoile fixe, dont les rayons, qui passent à travers un milieu de vapeurs transparentes ou de nuages opaques, nous arrivent tantôt colorés, tantôt affaiblis, jamais purs, et quelquefois même ne nous arrivent pas du tout. A la vérité, il y a des traits si saillants dans l'idéal du bien, il y a des principes si évidemment honnêtes et bons, que chez les peuples civilisés du moins, ils ont échappé à la confusion générale. Mais exposez-les, ces principes, à la conscience enveloppée du sauvage ; cet homme qui a cependant un vague pressentiment de l'existence du bien et du mal en eux-mêmes, ne les admettra pas, n'en sen-

tira pas l'excellence, et à son tour vous présentera d'autres théories, qui, pour lui, constitueront celles du bien et du mal ; et que vous ne comprendrez point et qui vous sembleront, à vous, former avec les idées qu'elles doivent exprimer, un inconcevable contraste. S'il y a opposition de vues dans l'appréciation de l'idée mère, ce sera pis encore dans l'appréciation des détails pratiques. D'accord sur l'ensemble, les hommes se diviseront sur les parties ; le même acte coupable aux yeux de l'un, innocent aux yeux de l'autre, paraîtra indifférent au troisième. Et dans le mariage, par exemple, les principales règles de fidélité, de protection, d'obéissance, se verront admises en théorie ; tandis que l'exercice journalier de ces mêmes vertus conjugales, tandis que leurs conséquences logiques, loin d'être unanimement adoptées, seront contestées par celui-ci, repoussées par celui-là, et de toutes parts exciteront des jugements contraires.

C'est que l'homme est ici l'interprète du principe ; c'est que l'obscurité même de ce principe, l'amène à changer habituellement son office de traducteur, contre la mission d'auteur ; c'est qu'il se trouve lui, créateur en quelque sorte et maître au fond de l'idée, comme il se trouvait lui, force et sanction au fond de la loi. Dès-lors, comment exiger de lui qu'il s'agenouille devant une idole qui est presque en entier son ouvrage ; au premier de ses regards qu'allumera le feu des convoitises, l'idole ne croulera-t-elle pas à

grand bruit ? Comment exiger qu'il obéisse à la voix de cette idole ; cette voix qui est la sienne propre ne se taira-t-elle pas, lorsque parleront les accents plus impérieux de ses passions ?

Les hommages qu'il rend à la vertu, ressemblent au culte tout extérieur que les païens rendaient à leurs dieux. Et cette vertu qui doit recevoir de lui sa forme avec son pouvoir ; cette vertu sans vie et sans amour ; cette vertu qui est chose et non pas être, ressemble, elle aussi, aux dieux d'argile et de marbre, qui personnifiaient telle ou telle idée. On les admirait lorsqu'ils sortaient des mains d'un sculpteur habile ; mais ils n'exerçaient ni influence sur les actions de l'homme, ni autorité sur son âme ; ils laissaient son cœur aussi froid, que la pierre dont les avait fait l'ouvrier, et lorsque d'autres besoins, lorsque d'autres désirs demandaient d'autres divinités, on les brisait, on les traînait dans la boue, on les remplaçait par de nouvelles créations humaines.

A Dieu ne plaise que nous nions l'existence du sens moral dans la conscience de l'homme ; à Dieu ne plaise que nous lui refusions la faculté de percevoir l'idée du bien, et de la percevoir avec une certaine justesse. Mais ce que nous posons en fait, c'est que l'idée, si pure qu'elle soit, subit invariablement les altérations que lui impose le caractère de l'âme qui l'a conçue ; c'est que belle, c'est que sublime en elle-même, elle reste à l'état de statue insensible, et immobile sur son piédestal, jusqu'au moment où notre

volonté l'anime en soufflant sa vie en elle ; c'est que définition comme puissance, elle tient tout de l'homme.

L'homme ! voilà donc ce qui nous reste de cette autorité suprême. L'homme arbitre, l'homme roi, quand il nous fallait une loi souveraine, qui s'établît sur son cœur pour en régler tous les mouvements ; et qui planât sur son existence, pour en diriger tous les actes. L'homme et rien que l'homme, quand en présence du danger, nous avons déjà reconnu son insuffisance !

Mais, si le bien seul ne peut l'assujétir, s'il lui demeure étranger ; l'influence du bien, les conséquences de la vertu ; cette influence à laquelle l'homme ne saurait dérober sa vie, ces conséquences qui s'exercent toujours dans le domaine de ses intérêts les plus précieux, lui imposeront, ce semble, d'impérieuses obligations.

L'homme est un être raisonnable, il observe, il réfléchit, il tire des conclusions. L'homme poursuit son bonheur ; il doit le vouloir non-seulement par le moyen des richesses, de la gloire, du plaisir ; mais encore par le moyen de la paix et de la satisfaction intérieure, sans lesquelles la félicité n'est point. L'homme sait que du bien ne saurait découler le mal ; il sait que la soumission aux ordres de la conscience, lors-même qu'elle entraîne du travail et des sacrifices, procure à l'âme un contentement que l'abandon aux passions ne lui donnera jamais. Il sait qu'outre ce bonheur tout spirituel, des avantages temporels résultent souvent pour lui de la pratique

de la vertu; et l'homme doit se sentir contraint par amour de lui-même, par instinct, par raison, à se courber sous le pouvoir de ces effets invariables de l'intérêt entendu sagement. Sans parler des nobles joies attachées à la recherche du bien, des développements moraux qui en résultent; il y a dans l'accomplissement du devoir, une satisfaction que les âmes les moins délicates ne peuvent s'empêcher d'apprécier. Qui ne conçoit, en effet, les charmes d'une union vertueuse. Qui ne sait que derrière l'adultère, marchent le trouble, la douleur; et que derrière le respect à la foi jurée, marche la sécurité. Qui ne sait que du support naît le calme, que l'attachement réciproque dilate le cœur, que l'unité de pensée et d'action accroit la force. Certes, ces vérités sont acceptées de tous et répétées sans cesse. Chacun sait que si la vertu excite des sympathies, elle promet des récompenses plus ou moins lointaines, mais sûres, et chacun est naturellement porté à poursuivre son bien. Chacun le poursuit aussi, et cependant quelle distance énorme sépare ces routes, qui toutes doivent tendre au même but, la félicité !

Celui-ci y va par l'astuce, celui-là par l'orgueil, un autre par l'abandon à ses penchants grossiers, un troisième par l'indifférence à ce qui n'est pas lui. Tous par la violation, ici ouverte, là secrète de la conscience; et tous protestant, si on les interroge, que ce qu'ils ont en vue, c'est leur avantage, que ce qu'ils entendent, c'est leur intérêt. Le mauvais époux profane le ma-

riage, la femme légère se livre à ses vanités, le fils ingrat délaisse ses parents, le négociant indélicat trompe les acheteurs ; tous et chacun parce qu'ils comprennent ainsi leur bonheur, et qu'il est pour eux dans le culte de la passion dominante.

L'homme méconnaîtrait à ce point sa félicité, que de préférer le mal dont il éprouva les conséquences désolantes, ou bien dont il sait les effets bénis ! L'homme encore ici serait le maître, et la loi même de son intérêt ne l'assujétirait pas ?

Oui, l'homme reste le maître, et le pouvoir qui le doit dompter est encore à trouver.

L'homme est le maître, parce que dans la question de son intérêt propre, rien ne le saurait empêcher de demeurer arbitre unique et souverain. Que son bonheur provienne en réalité de l'obéissance à la vertu, ou de l'abandon au péché ; son bonheur est pour lui, là où il le voit. Il le voit de travers, c'est possible ; ses appréciations sont fausses ; nous l'accordons ; mais c'est à l'intérêt bien entendu de les redresser, et s'il ne le fait point, c'est qu'il ne le peut faire. Une puissance, sous peine de n'être pas puissante, doit accepter l'homme tel qu'elle le rencontre ; elle doit le soumettre en dépit de sa force et malgré sa résistance. Si elle attend pour le dompter, que de lui-même il s'incline humble et obéissant devant elle, elle joue le rôle ridicule d'un médecin qui attend pour guérir son malade, que celui-ci revienne à la santé. Il faut qu'elle subjugue l'homme ; il faut qu'elle s'établisse

logiquement sur lui; il faut qu'elle triomphe du mal, du mal actif, luttant, vivant; elle ne se constitue, elle ne règne, elle n'existe qu'à cette condition; et si elle ne la remplit pas, elle n'est pas.

Ce dernier cas est celui de l'intérêt bien entendu. L'homme est le plus fort, l'homme se fait loi à lui-même, il est juge en même temps qu'il est partie; et la balance penche invariablement du côté des passions qui le dominent. Les règles de son intérêt restent immuables, c'est vrai; il en subit malgré lui les conséquences, c'est encore vrai; mais s'il ne peut dérober sa vie à leur influence, il se conserve de droit et de fait, indépendant à leur égard, et il use largement de cette incontestable liberté.

Quelle autorité l'intérêt invoquerait-il pour se faire respecter; à quel pouvoir se rattacherait-il pour s'imposer à l'homme? L'homme n'est-il pas ici, comme lorsqu'il s'agissait du bien absolu, interprète, et par cela même créateur de l'idée qui réclame sa soumission? Sanction, et par cela même souverain maître de la loi qui veut le contraindre? Vous le sommer, au nom de son bonheur, de renoncer à ses vices, d'échanger une vie facile et toute pleine de jouissances matérielles, contre les travaux, contre les fatigues et contre les privations d'une vie consacrée à l'accomplissement d'obligations pénibles; au nom de son bonheur, il refuse de vous obéir. Vous l'avertissez que ses joies sont illusoires, que ses sensations sont menteuses, qu'il rencontrera certainement l'infortune, sur le chemin où

il pensait trouver la félicité ; il vous répond que c'est là son affaire et qu'il en sait plus que vous sur ce qui, pour lui, constitue le plaisir ou la peine. Vous persistez, il vous demande en vertu de quel droit vous le venez troubler dans sa paix ; vous en appelez encore à son bien qui vous touche, il s'en déclare seul appréciateur ; et la discussion finit, car dans le domaine de ses intérêts personnels, il est roi, d'une royauté que nul ne saurait lui ravir.

Si l'étude de ses rapports avec l'homme ne nous avait démontré l'impuissance du mobile de l'intérêt, l'examen de ce mobile pris en lui-même nous le prouverait. Au lieu de s'appuyer sur les facultés élevées de l'âme, et d'exciter ses besoins les plus nobles ; le mobile de l'intérêt s'assied sur une base impure, l'amour de soi, et s'efforce d'amener le bien par la satisfaction de désirs coupables, ceux de la personnalité. Or, demander la régénération de l'homme à l'une de ses passions, de quelque nom qu'on l'appelle et sous quelque forme qu'elle se déguise, c'est vouloir extraire le bien du mal, et grâce en soit rendue à Dieu, il ne nous est pas donné de faire ce miracle. Si soigneusement qu'on l'épure, l'égoïsme restera toujours égoïsme ; c'est-à-dire, le plus desséchant, le plus odieux de nos vices, l'obstacle le plus insurmontable à notre sanctification, aussi incapable de produire un mouvement généreux ou une velléité d'amendement, que le fer fondu et refondu cent fois au creuset, est incapable de produire de l'argent ou de l'or. Il peut bien imiter

de certaines vertus, mais par ce fait seul qu'il y touche, elles perdent et leur valeur et leur caractère ; il peut bien régénérer les apparences, mais c'est à la condition de corrompre d'autant plus le cœur ; il est l'éternel ennemi de la conversion réelle, et son essence même le condamne à n'engendrer jamais que l'hypocrisie. Non, ce n'est pas cette loi étroite ; ce n'est pas cette loi qui nous fait Dieu pour nous-mêmes, envers et contre les instincts de notre âme, malgré les cris de notre conscience, malgré ces impétueux élans qui nous portent à chercher, en dehors de nous, un pouvoir qui n'est pas nous ; ce n'est pas cette loi qui vaincra notre nature ; ce n'est pas cette loi qui nous mettra sur la voie du renoncement et de la persévérance ; ce n'est pas cette loi qui attirera notre respect avec notre amour, ce n'est pas elle qui nous fera captifs et heureux de l'être. Dans le mariage, elle produira des égards intéressés, une affection calculée, des semblants de tendresse, des semblants d'union, quelque chose de froid, de mesquin et de faux, qui n'aura ni vie, ni avenir. Partout et toujours, ses conséquences seront entachées de péché, comme elle l'est elle-même ; elle sera partout et toujours semblable à ces soleils d'hiver, dont la lumière blafarde est sans chaleur, est sans éclat, est morte comme la nature qu'elle éclaire.

Quant à nous, qui ne reconnaissons pas son autorité de mauvais aloi, nous demanderons à d'autres mobiles, la force dont nous attendons secours.

Pourquoi la chercher tout-à-fait en dehors de nous, comme la puissance du bien qui plaît à notre raison, mais qui n'enchaîne pas notre volonté ? Pourquoi tout-à-fait en nous, comme celle de l'intérêt bien entendu, qui, plus que l'autre encore, soumise à nos interprétations, subit plus que l'autre les variations que nos passions lui impriment ; et qui, reposant sur un principe d'égoïsme, ne peut développer chez nous que des tendances personnelles, ne saurait communiquer à notre cœur des vertus qu'elle n'a point ?...

Ce qu'il nous faut, c'est un pouvoir que notre bon sens adopte, auquel nous soumette notre inclination, qui s'impose à nous de par lui seul, et non de par notre caprice. Tout en planant au-dessus de notre sphère d'influence, ce pouvoir doit avoir avec nous de secrets rapports, au défaut desquels il resterait sans prise sur notre individualité. Il faut, pour que nous le comprenions, que quelque chose en nous entende son langage ; et pour qu'il nous prenne d'assaut, il faut qu'il se soit ménagé chez nous quelques intelligences. Supériorité sur nous, affinité avec nous, tels seront nécessairement ses caractères. Nous l'avons demandé à notre pâle et froid amour pour le bien ; nous l'avons demandé à notre aveugle, à notre exclusif amour pour nous-mêmes, et nous ne l'avons pas trouvé.

Cependant, cette soif de l'infini qui consume notre âme, ces inconstantes, mais réelles aspirations vers le beau moral, ce besoin pressant d'adorer et d'obéir,

ne seraient-ils pas des jalons plantés sur la route inconnue qui nous doit conduire au but. Ne dirait-on pas à ces désirs et à ces rêves, les vagues ressouvenirs de l'enfant égaré dès ses plus jeunes années, qui se rappelle confusément les traits de son père, et qui, sentant bien qu'il n'aura d'abri, d'affection qu'auprès de lui; quitte sa patrie d'emprunt et le cherche par toute la terre, tantôt ardent et rapide dans sa course, tantôt las, découragé, mais toujours persévérant. Ces souvenirs, cet amour instinctif sont les seules traces qu'ait laissées le père dans le cœur de son enfant. Pourtant ces marques, si indistinctes qu'elles soient, suffisent à rattacher le fil qui les unit. Les besoins que ressent notre âme; cette mémoire qui se réveille en elle, ces idées qui lui viennent d'ailleurs; ces idées qu'elle ne crée pas, qu'elle possède, qu'elle trouve à ses premiers mouvements et qu'elle porte comme une empreinte; ces idées ne sont-elles pas, elles aussi, des chaînes qui la lient indissolublement au pouvoir suprême dont elle réclame des lois; cette empreinte n'est-elle pas celle d'une perfection qui a la vie, qui a la force en elle, et dont notre âme tient tout, le sentiment de l'existence comme l'existence elle-même?

Jetons les yeux autour de nous, sur ce monde extérieur qui s'offre à nos investigations; la beauté, l'utilité, l'harmonie; ces signes évidents d'une influence qui a conscience d'elle-même et d'une éternelle prescience, n'éclatent-ils pas de toutes parts. Ne reconnaissons-nous point à chaque détail, le cachet d'une

domination souveraine et intelligente. De l'examen de la nature comme de l'étude de notre âme, ne ressort-il pas pour nous une idée claire ; celle d'un être infini par la pensée et par la puissance, comme il l'est par la perfection. Pourrions-nous nier un instant le Dieu providentiel, sans être contraints d'admettre l'éternité de la matière ; cette absurde croyance des gens qui n'ont d'autre refuge contre la foi en la vérité, que la foi en l'erreur, si fortement qu'elle répugne à leur bon sens. En un mot, ne voyons-nous pas partout un grand et universel Créateur, à l'égard duquel nous nous trouvons dans la position de l'œuvre, vis-à-vis de l'ouvrier.

Ah ! nous sentons en lui notre maître, celui sans lequel nous ne serions pas, et par lequel seul nous sommes encore. Celui qui, ayant formé notre cœur, possède sur ce même cœur des droits incontestables. Celui auquel nous sommes chers, puisqu'il nous a si généreusement dotés ; celui qui ne peut vouloir que notre bonheur, puisqu'il est essentiellement bon. Celui qui a sur nous cette autorité indépendante de nous, à laquelle ne pouvaient prétendre, ni le bien absolu, ni l'intérêt entendu sagement. Nous sentons se réveiller en nous un autre amour que l'amour du bien, que cet amour stérile qui ne porte en lui ni flamme, ni chaleur. Un autre amour que l'amour de nous-mêmes, que cet amour rabougri, impuissant à créer rien de grand ou rien de noble. L'amour que nous sentons, puise son principe dans la vie elle-

même ; il va se développant sans cesse, il multiplie nos forces, il a en lui le germe de l'éternité. C'est l'amour de Dieu, du Dieu *qui est, qui était et qui sera* (1).

Qu'Il parle ce Dieu, nous voilà prêts à obéir, notre volonté va plier sous son immuable volonté, nos passions vont se taire, nos résistances s'évanouir, nous allons marcher fermes et courageux dans le chemin que nous tracera son doigt. Qu'Il ordonne, et par amour, ou par respect, ou par crainte, nous nous soumettrons. La conviction de sa puissance, nous l'avons ; la certitude de sa bonté, nous l'avons ; la conscience de nos obligations envers lui, elle respire en nous comme notre vie. Nous savons qu'Il peut vouloir, et qu'Il veut ; nous savons que ce qu'Il veut, est notre véritable bien ; et nous savons encore que ce qu'Il aura voulu, nous le devons faire.

Mais, si les points essentiels qui forment la base de sa loi, ne nous sont pas inconnus ; si nous sommes sûrs que, conséquente à son principe, cette loi ne peut nous prescrire le mal, qu'elle doit tendre au contraire à nous perfectionner, que c'est là sa couleur générale. Les détails, les détails pratiques et journaliers, les directions spéciales dont nous avons besoin, la lumière pénétrante, dont nous attendons des clartés pour notre sentier difficile et sombre ; ces préceptes exacts, si bien adaptés à notre cœur, qu'il ne puisse échapper à leur précision ; cela, nous manque encore,

(1) *Apoc. I, 4.*

et c'est pourtant avant tout, cela qu'il nous faut.

La création, ces œuvres où se reflètent les splendeurs de Dieu, nous l'ont manifesté dans sa gloire; elles nous révéleront peut-être les secrets de sa volonté. Nous contemplons, et la fleur qui nous réjouit par son éclat, qui nous charme de ses parfums; l'insecte qui nous éblouit de sa pourpre et nous émerveille par son admirable structure; les fruits abondants qui nous rafraîchissent, les dons de la terre que chaque été renouvelle, l'accord qui règne entre les climats et leurs productions, entre les besoins de chaque être et les organes dont il se trouve pourvu; la pompe des cieux, les phénomènes de notre vie à nous-mêmes; tout nous dit que notre Dieu est un Dieu dont la puissance dépasse notre intelligence; la sagesse, notre entendement; la bénéficence, notre cœur. Mais rien de tout cela ne nous dit ce que nous avons à faire, pour régénérer ce cœur que nous sentons mauvais, pour rectifier cet entendement que nous sentons faussé, pour illuminer cette intelligence que nous sentons obscurcie. Le péché est là; les passions sont là; l'un travaillant à corrompre notre conscience, les autres à nous enivrer du vin de leur convoitise. La vie, les tentations aussi sont là; il faut choisir: du côté de la vertu, les combats, les souffrances peut-être; de l'autre, le repos, les doux entraînements. La voix des séductions se fait de plus en plus harmonieuse, de plus en plus vibrante, et celle de Dieu reste faible, éteinte. Les séductions se colorent, elles se revêtent

de formes enchanteresses, la loi du Maître demeure incertaine, effacée. Notre âme bientôt vaincue, se prosterne devant le mal auquel elle pense résister encore, et se détourne de Dieu, qu'elle ne croit pas offenser.

Ce pouvoir que nous reconnaissons, mais qui ne se manifeste à nous que d'une manière incomplète, se formulera-t-il plus distinctement dans les cas particuliers? L'idée du mariage, dans sa sainteté suprême, n'attra-t-elle pour nous de l'étude de l'univers ou de celle de notre intelligence? Puiserons-nous dans l'une ou dans l'autre, ces directions spéciales que chaque circonstance de la vie conjugale réclame impérieusement. Notre route sera-t-elle nettement dessinée, et après avoir reconnu la légitimité de la loi, ne pourrions-nous plus lui échapper, en nous réfugiant derrière une interprétation arbitraire?—Non; et c'est là que réside le vice. Là encore nous nous trouvons forcément maîtres, forcément rois. Nous traduisons les ordres de Dieu, et nous sommes traducteurs infidèles. Nous ne pouvons le créer, lui, à notre guise; mais l'appréciation de ses vouloirs nous appartient, et ces vouloirs, nous les faisons conformes aux nôtres. Nous ne lui déniions pas l'empire, mais nous nous y soustrayons. Loin et haut placé comme Il est, nous nous disons qu'Il ne peut descendre à la direction des détails de notre existence; sa grandeur, que nous entendons comme il nous convient, s'oppose à ce que nos mesquins intérêts le touchent; nous nous faisons contre

lui un rempart de notre petitesse , et derrière ce rempart nous retrouvons toute notre indépendance.

Pour qu'une loi devienne pratique , pour qu'elle s'impose réellement à l'intelligence qu'elle a mission de régler, il faut qu'elle soit ferme de contours. Aussi longtemps qu'elle reste à l'état de principe abstrait, elle demeure sans force et sans vie; chacun peut lui désobéir, puisqu'elle n'ordonne rien de précis; chacun peut, tout en faisant fausse route, se croire dans ses limites, puisqu'elle n'en pose aucune. C'est par cette absence de netteté qui s'oppose éternellement à l'action du pouvoir, que pèche la religion naturelle. Nous savons que, semblable à Dieu dont elle émane, ce qu'elle nous prescrit, c'est la recherche du bien, c'est la soumission au bien; mais ce bien sur lequel nous n'avons que des renseignements habituellement altérés, et par notre intérêt du moment et par l'influence de notre position morale; ce bien sur lequel elle ne nous apprend rien, si ce n'est qu'il existe, que Dieu en est l'essence, et que nous le devons poursuivre; ce bien nous échappe sans cesse. Il n'a pas de traits saillants auxquels nous soyons contraints de le reconnaître et nous le violons à chaque instant, sans que notre conscience, qu'absout notre incertitude, en soit effrayée ou froissée. Il ne se formule pas en maximes précises, applicables à notre vie de tous les jours; il ne nous rattache pas à lui par des rapports étroits, qui nous obligent à suivre une ligne unique, et nous pouvons l'éluder, nous pouvons le modifier à notre guise,

sans nous apercevoir des altérations que nous lui faisons subir. Il est pour notre âme ce qu'une plaine immense serait pour un coursier fougueux ; l'arène sans bornes et sans obstacles, dans laquelle, impétueux et n'ayant d'autre frein que celui de son caprice, il prend ses ébats, il s'élançe indomptable au gré des désirs qui le mènent.

La puissance de Dieu et ses droits sur nous, nous les admettons en eux-mêmes ; mais notre volonté qui reconnaît l'existence du joug, ne le subit pas. Il est trop large pour elle. Tout en invoquant l'autorité souveraine, elle nous gouverne encore et nous fait bien voir que nous ne possédons point cette règle qui, une fois acceptée, de l'idée du devoir, nous conduira rigoureusement à la pratique.

Ah ! si Dieu non content de s'écrire dans la création et dans notre âme, en lettres majestueuses mais vagues, s'était en quelque sorte traduit en une langue plus riche de mots ; s'Il avait revêtu ses justes exigences d'une forme arrêtée, en-deçà et au-delà de laquelle notre pensée ne pût s'égarer ; s'Il nous avait transmis une loi si bien faite pour notre cœur, si bien adaptée aux divers accidents de notre vie, si supérieure à toutes les philosophies humaines ; qu'en conséquence de sa perfection, nous n'en pussions méconnaître l'origine ; qu'en conséquence de nos rapports avec elle, nous ne pussions la rejeter ; qu'en conséquence de sa netteté, nous ne pussions nous y soustraire ; alors nous serions vraiment captifs, et après

nous avoir éclairés pour nous conduire jusqu'à elle, notre raison lui laisserait désormais le soin de nous diriger.

Cette loi, notre raison nous dit qu'elle doit exister. Elle nous dit que le Dieu parfaitement bon et parfaitement sage, qui a pourvu si abondamment à nos besoins matériels, n'a pas réveillé dans notre âme des besoins plus pressants et plus sérieux, pour les laisser à jamais insatisfaits. Elle nous dit que ce Dieu qui veut notre bonheur, ne le saurait vouloir que dans les conditions où il existe, par notre paix et par notre sanctification. Elle nous dit que pour amener ce renouvellement intérieur et ce calme, il faut plus que nos lumières vacillantes, plus que nos inconstants désirs. Elle nous dit que Dieu ne nous a pas abandonnés à la merci de notre faiblesse, mais qu'Il nous a tendu sa main miséricordieuse. Elle nous dit que ce secours particulier est une conséquence nécessaire de l'existence de Dieu, car l'indifférence du Créateur envers ses créatures mentirait si fort à la bonté et à la perfection suprêmes, qu'en présence de ce fait seul, l'idée de la divinité s'écroulerait.

Cette révélation positive que demande notre âme troublée, qu'implore notre cœur partagé, que réclament ces mille circonstances difficiles, qui viennent journellement se soumettre au tribunal insuffisant et impuissant de notre conscience; cette révélation, qui doit exister, elle existe en effet. Elle existe communiquée aux hommes par l'Esprit de Dieu. Elle est là,

près de nous, écrite pour tous, à la portée de tous, parlant et s'imposant à chacun. Elle se présente comme souveraine, et appuie ses droits sur d'irrécusables preuves. Cette révélation, c'est la Bible.

L'accepterons-nous cependant, sans nous assurer si c'est bien l'Éternel qui nous l'envoie ; si elle répond bien au signalement que nous en donnait notre raison ? Non, certes, et nous examinerons avant d'admettre (1).

La Bible, nous enseigne notre raison ; la Bible doit refléter Dieu dans sa splendeur, le contenir dans son immensité, nous le montrer dans sa magnificence ; et cependant le mettre constamment à notre portée, le faire constamment arriver à notre cœur, remplacer l'éblouissement par la connaissance, la crainte par la tendresse, et aggrandir assez notre âme, pour que sans le mutiler elle le puisse concevoir. Nous ouvrons la Bible, nous la lisons tout entière, et non-seulement nous y trouvons le Dieu que nous pressentions, non-seulement nous y trouvons Dieu tel qu'Il ne peut pas ne pas être ; mais nous y trouvons Dieu, tel qu'Il est en effet. Partout nous enveloppant, nous surpassant, nous pénétrant d'un tel respect que nous nous voilons la face en sa présence. Et partout s'adap-

(1) L'auteur ne s'est ici préoccupé que des difficultés morales ; l'examen des difficultés historiques ne pouvait entrer dans le plan de son travail. Il les a donc considérées comme vaincues, et il renvoie le lecteur qu'elles arrêteraient encore, aux recherches spéciales et connues qui les ont pleinement éclaircies.

tant à notre mesure, détachant un par un les rayons de sa gloire pour les faire doucement arriver jusqu'à nous; nous réchauffant sans nous consumer, et nous éclairant sans nous aveugler. Si juste et si terrible, que notre âme à sa rencontre semble défaillir; si abondamment miséricordieux, compatissant d'une compassion si paternelle, que nous sentons notre cœur se fondre en nous de gratitude. Grand de toute sa grandeur, et petit de toute notre petitesse. Resplendissant devant nous, dans la plénitude de sa perfection, et nous faisant incessamment franchir l'abîme immense qui nous sépare de lui, en nous tirant par les cordeaux de son amour?..... Alors, le voyant si élevé au-dessus de nous, et pourtant si bas près de nous. Si abstrait, si insaisissable dans son essence, et pourtant si compréhensible, si clair dans ses manifestations; débordant de toutes parts notre cœur, et pourtant se glissant en lui pour le toucher; dépassant notre intelligence, et pourtant se faisant assez distinct pour qu'elle le reconnaisse; nous inspirant l'admiration par sa beauté, le respect par sa puissance, l'amour par son amour; nous nous écrions: C'est là notre Maître, c'est là notre Père, lui seul, lui seul est Dieu!

La Bible, nous enseigne encore notre raison; la Bible doit renfermer des doctrines qui s'élèvent autant au-dessus des préceptes conçus jusqu'à ce jour par l'esprit humain, que Dieu lui-même s'élève au-dessus de l'homme. La morale de la révélation écrite, doit nous sur-

passer comme nous surpasse Dieu, et comme lui, s'appliquer à notre cœur, en connaître les facultés pour les développer à l'infini, en connaître les vices pour les écraser dans le germe. Elle doit non-seulement poser des principes généraux, mais nous donner des directions pratiques et détaillées; non-seulement régénérer l'âme, mais régénérer en quelque sorte la vie pièce à pièce. Nous ouvrons la Bible, nous la lisons tout entière, et nous y trouvons ces lois divines que l'homme n'avait jamais soupçonnées, et qui sont faites cependant pour sa faiblesse comme pour sa force. Nous y trouvons l'égoïsme, cet élément d'amoindrissement et de mort, chassé par le désintéressement, cet élément de progrès et de vie. Nous y trouvons l'orgueil, cet hydre aux cent têtes, dont on avait fait un Dieu parce qu'on n'en pouvait faire un esclave, combattu et vaincu. La charité découle abondante des compassions de l'Éternel, pour s'étendre sur tous les hommes, et réveiller en eux cette affection fraternelle, que les théories philosophiques avaient laissée engourdie, improductive, ou plutôt ignorée. La pureté chrétienne, cette vertu tout autre que la pureté antique, nous apparaît pour la première fois avec son angélique douceur, avec sa fermeté sainte, avec ses charmes ineffables. Le pardon, la miséricorde, la débonnairété, se substituent au droit, à la vengeance, à l'inexorable justice. L'abnégation, la reconnaissance, ces puissants mobiles des efforts persévérants et sincères, renversent le culte de la personnalité, celui du bien abstrait;

ces principes stériles, qui n'engendrent que des fantômes de bonnes actions. Tandis que les philosophies qui ont tenté de produire le renoncement, ne l'ont pu faire qu'en tuant l'individualité; qu'en la remplaçant, elle si riche d'organisation, elle si colorée, elle si forte, par je ne sais quel tout informe, qui blesse notre raison et qui détruit nos espérances; le christianisme le crée ce renoncement, et le crée persévérant, délicat, actif, en conservant l'individualité intacte, en l'ennoblissant, en la rattachant sans cesse à la divinité.

Tandis que les philosophies, en dressant leurs autels devant l'homme, exaltent sa vanité; excitent en lui une satisfaction illusoire, d'où suit l'inaction; une confiance illimitée en ses propres vues, d'où suit l'erreur. Tandis que s'agenouillant devant les vices qu'elle ne peuvent dompter, elles érigent les faiblesses humaines en vertus, et s'efforcent à les faire concourir au progrès général; le christianisme abaisse l'homme à salut. Il réveille son activité, en lui montrant quelle distance le sépare de la perfection; il éclaire son esprit, en le ramenant à la source de toute lumière; il poursuit et stygmatisé le péché, dût-il pour cela déchirer le cœur qui le renferme. Sans nous arracher une seule de nos facultés, il les règle, il les purifie toutes, et nous fait marcher vers la sanctification par le travail, par la foi et par la connaissance.

Partout le mal est attaqué dans sa cause; partout la leçon est donnée au cœur; partout le baume est placé sur la blessure; partout il y a brisement

des volontés égarées, relèvement des forces morales; partout sagesse, bonté, puissance infinies..... Et voyant cette loi si sublime, si nouvelle, si écrasante pour nos conceptions; la voyant si merveilleuse dans les richesses de ses détails, dans l'accord de son ensemble, dans la justesse de ses vues; la voyant si inépuisable dans les trésors de ses révélations, si matresse dans la connaissance de notre cœur; la sentant si bien d'un Dieu et si peu d'un homme; nous adorons en elle l'œuvre immédiate du Créateur de toutes les intelligences, du type de toutes les perfections; nous l'acceptons avec joie, nous nous y soumettons avec docilité, nous y croyons avec foi!

Quoi! à toute la loi, à toute la Bible? Aux mystères, quelque inconcevables, quelque effrayants qu'ils puissent être pour notre raison? Aux menaces, aux promesses, aux affirmations en quelque opposition qu'elles puissent se trouver avec les notions qu'ont amenées chez nous, et l'étude des œuvres de Dieu et celle de notre âme? Quoi! sans confronter les théories de la révélation écrite, avec les théories de la révélation naturelle, pour conserver ce qui s'accorde avec les leçons de cette dernière, et rejeter ce qui les contredit évidemment? Quoi! admettre tous ces préceptes, toutes ces déclarations qui, bien qu'inspirées par l'Esprit-Saint, ont passé par des lèvres d'hommes cependant; ont pu subir jusqu'à la défiguration, l'influence du caractère et des passions humaines? Quoi! accepter tous ces faits, tous ces récits qui, avant de parvenir

jusqu'à nous , ont traversé des siècles ignorants , ont traversé des langues dissemblables , et ont pu laisser dans la main de chaque copiste, dans celle de chaque traducteur , quelque chose de leur exactitude et de leur divinité? Quoi! recevoir tout, s'incliner devant tout et voir constamment Dieu, dans ce qui n'est peut-être qu'une créature aussi faible , aussi égarée que nous ?

Oui, constamment oui. A l'aide de notre raison, nous avons compris les besoins et les désirs qui agitaient notre âme ; guidés par elle, nous nous sommes élancés à la poursuite de cette puissance que nous ne possédions pas, qu'elle n'avait pas non plus, et à laquelle seule il était réservé de nous gouverner. Avec le secours de notre raison, nous avons examiné les lois qui prétendaient à la souveraineté de notre cœur, et nous les avons trouvées inhabiles à le diriger. Eclairés par elle, nous sommes arrivés à rencontrer le seul pouvoir qui portât le sceau divin. Elle-même a cherché, elle-même a trouvé son maître, elle ne saurait aspirer à dominer encore sans le détrôner; son règne est fini, celui de la foi commence. Dès que la révélation écrite est acceptée, dès que l'origine en est constatée, que l'authenticité en est prouvée, qu'un examen consciencieux nous a fait reconnaître en elle une émanation directe de l'Esprit de Dieu ; il n'y a plus de possible, il n'y a plus de sensé, qu'une soumission complète aux détails comme à l'ensemble de la Parole. Notre raison qui jusqu'alors nous avait servi de pierre

de touche, devient un instrument plus humble, qui ne doit nous aider désormais qu'à bien comprendre le livre sacré.

Contrôler les Ecritures, et les contrôler par qui, par quoi; par notre sens, par nos opinions propres? Mais ne serait-ce pas reprendre la place de juge que nous venons de quitter; mais ne serait-ce pas rejeter la loi de Dieu, pour nous faire de nouveau loi à nous-mêmes; mais ne serait-ce pas retomber dans toutes les incertitudes; mais ne serait-ce pas nous replacer sous tous les jougs, auxquels nous cherchions à échapper?

Contrôler la révélation écrite, cette révélation applicable à notre vie, à notre cœur; cette révélation exacte, forte, parfaite; la contrôler, et par qui, et par quoi; par la révélation naturelle? Mais n'est-ce pas nous assujétir encore ici à nos idées, à nos préjugés? Car la révélation naturelle ne se formule pas d'elle-même, il faut une interprétation, et l'interprète, qui sera-ce? Nous, toujours nous! Nous avec nos passions, nous avec nos vues bornées, nous avec nos préventions, nous avec nos faiblesses; nous qui comparerons, nous qui trierons; nous qui rejèterons comme œuvre d'homme, comme falsification, comme absurdité, tout ce qui choquera nos idées, tout ce qui surpassera notre esprit. Nous, qui reconstruirons en démolissant la puissance sacrée, cette loi de la raison, dont nous savons déjà l'insuffisance. Nous qui en substituerons les principes vagues et flexibles, à

l'autorité précise de la loi de Dieu ; à cette autorité qui, une fois admise, exerce une influence invariable sur l'homme et sur sa vie !

Oui, nous acceptons les mystères du monde moral que nous présente l'Écriture. Ils ne nous feront pas plus reculer, pas plus douter de la divinité de la Bible, que les mystères du monde physique et du monde intellectuel, ne nous arrêtent devant eux, ne nous font douter de nous-mêmes. Si notre raison ne voulait pas y croire, sous prétexte qu'ils lui semblent impénétrables, elle serait en cela bien déraisonnable ; elle qui chaque jour admet sans hésiter les plus échoquants et les plus obscurs, elle qui chaque jour reconnaît son ignorance à l'égard de toutes choses, elle qui touche de toutes parts à ses propres limites. Elle s'humilie devant les énigmes qui se trouvent à la base des philosophies et des sciences. Elle n'en reçoit pas moins, pour les y rencontrer, les systèmes des premières et les travaux des secondes, parce qu'elle pressent là un de ces problèmes dont l'Éternel a voulu se garder la solution ; et lorsque, craignant de se briser contre leur front d'airain, elle se résigne au silence de certains mystères, elle se révolterait audacieuse et superbe contre le silence des autres ! Lorsque dans le livre où elle-même a signalé d'évidentes marques de divinité, elle rencontre un point difficile, insoluble, contradictoire même à ses notions, elle déchirerait la page incomprise ! Elle qui admet sans disputer les phénomènes écrasants du monde matériel, elle refuserait

sa foi aux phénomènes du monde spirituel, de ce monde plus vaste, plus infini, plus ténébreux sans comparaison que l'autre. C'est justement à ceux-ci qu'elle demanderait d'arracher leurs voiles, de se rencontrer, de s'expliquer! Mais dussent-ils lui obéir, elle ne les comprendrait pas davantage. Elle exigerait encore des éclaircissements, de l'évidence, des preuves; car ces mystères, Dieu qui se les est réservés, ne lui en a pas donné la clef; Dieu qui l'a créée elle-même, n'a pas mis en elle la faculté de les percevoir, et tant qu'elle restera ce qu'elle est, ils lui demeureront cachés.

Oui, nous acceptons toutes les affirmations, toutes les promesses et toutes les menaces de la Bible. Nous les acceptons, parce que l'Esprit qui les a dictées les a maintenues intactes au travers des siècles et des individualités. Nous les acceptons, parce qu'il ne serait ni de sa sagesse, d'avoir fait un instant éclater sa lumière, pour la laisser s'éteindre sous le souffle empoisonné du mensonge; ni de sa puissance, d'avoir révélé sa volonté au monde, sans la maintenir forte et complète; ni de sa bonté, d'avoir permis que le temps ou les accidents auxquels sont soumis les œuvres humaines, vinssent altérer une seule de ces vérités capitales, desquelles dépendent et le bonheur, et le salut de ses enfants (1). Douter de l'intégrité de la Parole,

(1) L'auteur éprouve le besoin de protester contre ceux qui lui attribueraient l'intention de mettre au rang des révoltes d'une intelligence orgueilleuse, toute recherche scientifique, ou

ce serait nier Dieu en Dieu, ce serait l'assujétir au hasard, ce serait le faire inconséquent et faible; ce serait le supposer balotté, influencé et vaincu, par tout ce qui nous trouble et par tout ce qui nous dompte. Ce serait blasphémer! Oui, nous acceptons la Bible, toute la Bible; nous croyons à la Bible, à toute la Bible!

Quoi! à la Bible telle que nous la lisons, nous; telle que nous la comprenons, nous. Quoi! à la Bible étudiée sans autre secours que celui des instincts de notre cœur et des lumières de notre raison? Quoi! en nous prenant nous, pour seuls guides et pour seuls juges; en abordant sans hésiter cette interprétation malaisée, qui met en contradiction les théologiens les plus habiles; en recevant dans toute leur obscurité, pour les appliquer à notre vie, ces passages qui, mal entendus, ont favorisé les crimes les plus odieux; ont exalté, ont en quelque sorte sanctifié le déchaînement des passions humaines? Quoi! orgueilleusement, hardiment, avec une confiance sans bornes en notre sens propre?...

Oui, et constamment oui. Ce n'est pas en notre sagesse que nous avons foi, mais en celle de Dieu. En cette sagesse qui, nous le répétons, ne serait pas sage, si pour tout ce qui concerne directement les intérêts spirituels de notre vie présente et de notre éternel ave-

historique, qui, faite avec conscience et simplicité, a pour but de raffermir la foi, ou de rendre la vérité plus claire.

nir, elle ne se laissait aussi facilement pénétrer par le bon sens des ignorants et des simples, que par l'intelligence exercée des savants. En cette sagesse qui ne serait pas sage, si elle ne s'adressait qu'à ceux-là seuls, rares et exceptionnels, que des circonstances favorables et de longues études, auraient mis en état d'être instruits, sanctifiés, sauvés par elle. En cette sagesse qui ne serait ni sage, ni miséricordieuse, ni divine, si elle ne se faisait comprendre aux petits, aux humbles, aux altérés de sa justice et de sa grâce ; comme aux grands, comme aux fiers, comme aux rassasiés.

Oui, et constamment oui. Car la Parole sainte, n'est ténébreuse qu'aux aveugles volontaires ; car elle n'a de difficultés insolubles, que celles-là seules qu'y apportent notre duplicité, notre orgueil, notre esprit de contestation ; car pour quiconque la lit avec prière, avec détachement de soi, avec la ferme et franche intention d'y voir tout ce qui y est, et de n'y voir que ce qui y est ; elle demeure claire, précise, harmonieuse, et ne permet de divergences que sur des points secondaires.

Oui, et constamment oui. Car lorsqu'il s'agit de nos relations avec Dieu, et que Dieu lui-même s'est manifesté directement à nous ; introduire un truchement là où Dieu n'en a pas mis ; c'est installer notre raison humaine à la place de sa suprême raison, c'est altérer volontairement la pureté de ses doctrines, qui ne peuvent nous arriver intactes, qu'autant qu'elles passent immédiatement de lui à nous ;

c'est préférer à notre erreur individuelle et passagère, l'erreur officielle et durable, d'un homme, pécheur comme nous et comme nous sujet aux illusions ; c'est en étendre à l'humanité tout entière, les conséquences qui pouvaient s'arrêter à un seul individu.

Oui, et constamment oui. Car les interprétations criminelles des hommes, n'ôtent à la Bible ni sa sainteté, ni sa netteté. On peut bien se refuser à la comprendre, et se tromper soi-même ; mais on ne peut la faire mentir ; elle reste toujours expresse, identique à son principe, invariable dans son influence sur l'âme et sur la vie. Si elle a mission d'instruire ceux qui gémissent de leur ignorance, si elle a mission de réchauffer ceux qui déplorent leur froideur, si elle a mission de sauver ceux qui se sentent perdus ; elle n'a pas mission d'illuminer notre cœur par contrainte, de l'assujétir par violence, d'arracher à l'homme son reste de liberté, d'agir arbitrairement sur lui et de le faire machine. Elle veut l'homme avec toutes ses facultés, celle de résister, comme celle de plier ; elle veut de lui plus qu'une soumission stupide, plus qu'un consentement prévu et forcé ; elle veut de lui l'obéissance par la conviction, et c'est pour cela qu'on la peut repousser, qu'on peut tordre ses enseignements sans qu'elle en demeure moins limpide, ou moins forte ; c'est pour cela aussi qu'elle est divine, et c'est pour cela que nous la choisissons pour guide unique, pour unique conseiller.

Nous la prenons telle qu'elle est, ne lui voulant d'autre interprète qu'un cœur obéissant et sincère. Nous l'étudions avec humilité, cherchant non pas à l'instruire elle-même de ce qu'elle doit nous enseigner, mais l'écoutant parler, et recevant avec une égale docilité toutes ses leçons. Nous la lisons, préparés d'avance à lui assujétir notre raison, nos inclinations, nos instincts; ce qui nous éclairait en un mot, et ce qui nous guidait, avant qu'elle jetât sa lumière dans notre cœur. Nous la lisons; chose étonnante, au lieu des contradictions que nous attendions, des froissements que nous redoutions, des difficultés qui nous effrayaient d'avance; nous ne trouvons qu'harmonie, que consolation, que clarté! Notre chair, il est vrai, et notre orgueil, et nos préjugés frémissent, ils s'étonnent, ils s'irritent; mais notre cœur, mais ce bon sens inné que Dieu mit en nous et qui parle juste, aussi longtemps que le contact des passions ne le fausse pas; mais tout cela ratifie, approuve la parole sainte.

Elle nous dit que notre âme est immortelle. Et aux déceptions que lui font éprouver les joies de la terre; à ces élans vers ce qui ne pourra jamais être renfermé dans les limites du fini et du temporel; à l'idée même, quelque incomplète qu'elle soit, qu'elle se forme de l'éternité; nous reconnaissons que la Bible dit vrai et que son affirmation vient appuyer un de nos plus intimes pressentiments.

Elle nous dit que nous sortîmes parfaits des mains

du Créateur. Et à quelques-uns de nos mouvements naturels, à l'idéal du bien, tel que nous le concevons parfois ; au bonheur qui nous émeut lorsque nous rencontrons les vestiges de ce trésor perdu ; aux douleurs qui nous étreignent, lorsque entraînés par d'autres penchants, nous mettons l'abîme du péché entre lui et nous ; nous reconnaissons les traces évidentes de notre pureté primitive.

Elle nous dit que nous sommes déchus, que notre corruption actuelle nous prouvera cette déchéance. Et à l'examen de nos œuvres, toutes entachées dans les conséquences ou dans le principe ; aux défaillances de notre volonté, à l'inconstance, à la malignité de nos désirs, aux agitations de notre cœur, au trouble de notre vie, à ce chaos, à ces vices, à ces tristesses ; là où devaient régner l'ordre, la piété et la joie, nous reconnaissons qu'il y a chute, qu'il y a pour nous banqueroute de félicité et de vertu.

La Bible nous dit qu'en péchant, nous nous rendons coupables. Et à cette impression de crainte, de mécontentement, d'horreur de nous-mêmes, qui nous saisit au moment où nous avons failli ; à ces remords puissants qui, en dépit des protestations de notre intelligence et des oppositions de notre orgueil, s'emparent de nous pour nous traîner à la barre d'un tribunal invisible. A l'aspect des mêmes effets amenés par les mêmes causes, se répétant partout, se reproduisant dans toutes les mœurs, dans tous les cultes, avec des formes plus ou moins grossières suivant la

barbarie des nations; exprimant la repentance, tantôt par des sacrifices étrangers à l'homme, tantôt par des martyrisations; mais obéissant toujours à cette même conviction, la responsabilité humaine à l'égard de Dieu. Nous reconnaissons, nous sentons que la Bible ne ment pas.

Elle nous déclare que l'union de Dieu avec le péché n'est pas possible. Et à l'incompatibilité qui règne entre les pâles vertus dont nous conservons quelques traces, et le vice qui domine en nous. A la seule contemplation de la perfection divine, telle que la peut comprendre notre nature dégradée; au seul examen du péché; à l'expérience fatale des répugnances qu'il nous inspire contre Dieu lorsqu'il nous subjugue; nous reconnaissons qu'il y a antipathie, repoussement, inimitié éternelle entre l'éternel principe du bien, et l'éternel principe du mal.

La Bible nous dit qu'il n'y a de bonheur qu'en Dieu, que par Dieu, qu'en présence de Dieu. Et aux langueurs mortelles qui remplissent notre âme dès qu'elle succombe à la tentation; aux angoisses qui la tourmentent lorsqu'elle se cache loin de son Créateur. A ses extases, à ses ravissements lorsque touchée d'amour, elle le cherche, et le trouve; à cette plénitude de bonheur qui l'ennoblit alors et la fait participer aux gloires célestes. Nous reconnaissons que la Bible ne nous a pas trompés, que la source de toute joie est Dieu, et que hors de Dieu, il n'y a ni contentement, ni repos.

La Bible nous dit que coupables et pécheurs, nous ne pouvons entrer en la paix de notre Dieu, aussi longtemps que notre passé, comme notre présent, comme notre avenir, ne sont pas purifiés; aussi longtemps que notre cœur et notre volonté n'ont pas secoué le joug du péché. Et ces fruits de notre révolte nous paraissent conséquents; nous ne concevons pas plus le bonheur en présence de Dieu, notre âme restant vicieuse, que tout à l'heure, nous ne comprenions la monstrueuse fusion du bien et du mal.

La Bible nous dit qu'il faut une expiation, qui vienne effacer nos transgressions répétées; qu'il faut une régénération, qui vienne nous mettre en état d'aimer Dieu et de le servir. Mais elle dit en outre que cette régénération, que cette expiation, nous ne pouvons les effectuer par nous-mêmes; que tout comme les ténèbres ne sauraient enfanter la lumière, nous sommes, nous pécheurs, également inhabiles à nous laver, à nous sanctifier. Elle dit que Dieu nous accordât-il le don de nous maintenir parfaits dans l'avenir, toute notre justice ne réhabiliterait pas notre passé, qui s'élève en témoignage contre nous! Cette déclaration nous épouvante, notre orgueil se dresse contre elle. Nous serions descendus si bas! nous ne pourrions effacer nos fautes! nous ne pourrions remonter seuls à la place d'honneur d'où nous a précipités notre égarement! Oh! Dieu n'a pas prononcé cet arrêt. Nous essaierons, nous nous efforcerons, nous parviendrons... Nous

essayons, nous usons nos forces, et nous retombons plus faibles, et nous nous sentons perdus; car chaque tentative nous amène la preuve de notre impuissance; car nos désirs eux-mêmes nous sont infidèles; car alternativement, nous ne pouvons pas, et nous ne voulons pas; car nos actions les meilleures, portent encore la marque du péché; car ce péché, nous l'aimons, et nous nous sommes nous-mêmes faits ses esclaves.

La Bible nous dit que Dieu, prévoyant dès le commencement l'impossibilité où nous mettrait notre chute de nous racheter nous-mêmes, a voulu, dans sa miséricorde, nous ménager un moyen de salut qui s'accordât avec sa justice. Son Fils, un avec lui, Dieu éternel comme lui, est venu sur la terre pour nous y annoncer la bonne nouvelle du pardon, pour prendre la responsabilité de nos fautes, et pour les expier en se courbant trois jours, lui notre Créateur, lui Maître de l'univers, sous le joug de la mort. Elle nous dit que Dieu accepte ce sacrifice, et que si nous croyons en son efficace, notre dette nous sera remise. Elle nous dit qu'en échange de nos péchés, dont Jésus a porté le fardeau, il nous couvrira de sa justice, sans laquelle nous ne pouvons subsister devant l'Éternel. Ici notre âme éperdue sent qu'il y a un mystère plus profond et plus grand qu'elle. Elle ne saisit pas bien cette alliance intime, de la compassion avec la justice divine. Elle s'étonne de cette dispensation, qui rend l'innocent passible des châtimens dus au coupable, qui communique au pécheur la

pureté du Saint des saints ! Et cependant, elle se sait criminelle, elle se sait impuissante, elle sait que le salut ne peut lui venir que du dehors. Elle conçoit qu'il faut que la grâce comme la sanctification, lui soient appliquées par Celui-là seul qui les possède. Elle conçoit qu'il faut qu'elle les prenne sous la forme dont il lui plaît de les revêtir ; elle conçoit qu'il y a là pour elle question de vie ou de mort, qu'elle a besoin d'une porte pour pénétrer dans le royaume des cieux, et que cette porte trouvée, que cette porte ouverte, il ne lui reste plus qu'une chose à faire, c'est d'entrer. Puis, elle comprend aussi qu'un salut différent, qu'un salut sans expiation ne la toucherait point ; qu'il n'exciterait ni ses facultés actives, ni sa gratitude. Elle le comprend ; en présence d'un tel pardon, elle ne se convertirait pas mieux que ne se convertissent les vicieux endurcis, qui croient à la *bonté* du *bon Dieu*. Elle le comprend encore, le sacrifice offert pour l'amour d'elle, peut seul réveiller en elle la vie, parce que seul il y peut réveiller la tendresse ; et comme elle sent aussi qu'elle ne saurait jouir de la présence de Dieu, si elle n'est née de nouveau ; comme elle est convaincue que Dieu ne lui imposera ni le respect, ni l'affection sans le concours de sa volonté ; elle se réjouit de ce qu'Il lui ait appliqué le seul mode de rédemption qui pût absoudre son passé et sanctifier son avenir, en faisant naître en elle la conviction.

La Bible nous dit que ce rachat, qui s'effectue dès ci-bas à l'égard du péché ; qui transforme le cœur,

les désirs, les œuvres, n'est pas le résultat d'un simple consentement de l'intelligence, mais celui d'une foi profonde; elle nous dit que cette foi, l'homme ne la saurait concevoir sans le secours du Saint-Esprit. Et ces révélations, en même temps qu'elles nous troublent, dissipent cependant quelques obscurités dans notre âme. Les fréquents appels de Dieu à la volonté de l'homme, ces appels qui supposent son indépendance; à côté d'eux; ces déclarations de notre impuissance, ces mots de *choix* (1), d'*élection* (2); ces mots qu'on n'a pas inventés dans la Bible, mais qui y sont; voilà qui nous écrase. Lorsque nous nous efforçons de trouver le point de jonction entre ces doctrines contradictoires, nous nous perdons. Mais si nous acceptons, au contraire, ces deux dogmes, si les voyant tous deux clairement exprimés dans les Ecritures, nous les recevons tous deux avec simplicité, en laissant à Dieu le soin de les accorder ensemble. Si nous nous courbons devant ce mystère impénétrable, comme nous nous courbons devant l'impénétrable mystère, nous disons plus, devant la folie d'une âme *esprit*, contenue dans un corps *matière*; alors la paix nous vient, et avec la paix, une douce clarté. Alors, si nous ne comprenons pas l'énigme d'une harmonie abstraite, entre deux faits moraux qui nous semblent se nier l'un l'autre; nous

(1) *Deut.* VII, 7. — *Evang. selon St Marc*, XIII, 20. — *Evang. selon St Jean*, XV, 16. — *Act.* X, 41. — 2^o *Epit. aux Thess.*, II, 13.

(2) *Epitre aux Rom.*, XI, 5. — 1^{re} *Epitre aux Thess.*, I, 4. — 2^o *Epit. de St Pierre*, I, 10. — *Evang. selon St Matth.*, XX, 16. — *Rom.*, VIII, 33.

en saisissons la coexistence dans notre cœur, nous la voyons pour ainsi dire de nos yeux, nous la touchons de nos doigts. Tout comme nous nous étions sentis responsables, et par conséquent libres à un certain point, lorsqu'il s'agissait de notre culpabilité; nous nous sentons incapables et par conséquent esclaves du péché, lorsqu'il s'agit de notre conversion. Oui, si la grâce de Dieu n'excite nos vœux, ne répond à nos prières indécises, nous ne pouvons pas plus accepter le pardon, pas plus y croire, pas plus adorer le Seigneur et lui obéir, que sans son sacrifice nous ne pouvons reconquérir le ciel. Oui, nous n'étions pas perdus à demi, mais entièrement surmontés par le mal. Il nous faut tout recevoir de Dieu, et l'absolution qu'Il accorde à ceux qui la lui demandent, mais qu'Il n'accorde qu'à ceux-là; et la faculté de la demander et celle de nous l'approprier, que l'asservissement volontaire de notre liberté nous avait ravies. Nous commençons à l'entrevoir, le raisonnement seul ne saurait nous faire embrasser, ni l'étendue de notre misère, ni l'immensité des compassions de notre Dieu. Nous commençons à l'entendre, l'assentiment de l'intelligence n'est pas la foi et ne donne pas la foi; il reste passif comme un fait; il ne nous conduira jamais repentants, humiliés, et joyeux pourtant, et resplendissants d'espérance, à la croix du Sauveur. Nous ne nous chargeons pas de déterminer les proportions de l'action de Dieu et de l'action de l'homme, dans l'œuvre de la conversion; seulement nous affirmons avec

la Bible, que Dieu fait tout dans l'homme et qu'il ne fait rien sans l'homme. Nous sentons que nous ne pouvons dire *Jésus Seigneur* (1), si l'*Esprit* ne nous l'enseigne, nous sentons que si notre volonté ne consent pas librement à cette profession de foi, cette profession est vaine, blasphématoire. Nous sentons que lorsque ce merveilleux concours de l'influence divine et de l'assentiment humain, ont fait naître en nous un commencement de réveil, nous sentons que nos inclinations, que notre cœur, que tout en nous se tourne vers Celui qui le premier s'est tourné vers nous; que tout appartient, à Celui qui le premier s'est donné à nous; que tout se dévoue, à Celui qui le premier s'est renoncé pour nous. Nous sentons que croire et agir, c'est une seule et même chose; nous sentons que la loi qui devait nous soumettre, que la puissance qui devait nous contraindre, que le principe qui devait diriger toute notre conduite; c'est la loi, c'est la puissance, c'est le principe de l'amour. Nous sentons que cet amour, un juge sévère duquel on a tout à redouter ne peut l'inspirer, et que le libérateur dont on reçoit la grâce, le fait seul naître. Nous sentons que plus le bienfait est inouï, plus aussi la reconnaissance est infinie, plus les œuvres sont nombreuses. Nous sentons que par une dispensation sublime, en même temps que Jésus paie notre rançon, il nous rend aptes à la liberté; que notre

(1) 1^{re} *Épître aux Corinth.* XII, 3.

salut est à la fois le résultat de son sacrifice et de son influence sur notre cœur; et que notre âme cherchant, servant ce Dieu, source de tout bonheur, qu'elle fuyait jadis, recouvre par le fait unique de son changement, la faculté de jouir incessamment en sa présence.

Alors, un des mystères les plus effrayants et les plus inconcevables de l'Écriture, celui de l'éternité des peines, commence à s'éclaircir pour nous. Nous comprenons cet état d'insatisfaction, de souffrance; cet état, inhérent à la nature même du mal; cet état indépendant en quelque sorte de toute culpabilité, de toute pénalité; cet état que les vicieux ne peuvent pas plus éviter dans l'autre vie, qu'ils ne peuvent, dans celle-ci, éviter les suites de leurs fautes. Nous comprenons que, dans toutes deux, cette douleur qui se cramponne à l'âme corrompue, soit une conséquence forcée de son abandon au péché. Et comme nous n'avons vu nulle part qu'en dégageant notre âme des entraves de la matière, la mort la métamorphosât; qu'elle remplaçât ses répugnances par des sympathies, ses inimitiés par des affections, ses dégoûts par des désirs; nous comprenons que l'âme continue à semer et à recueillir au-delà de la tombe, ce qu'elle semait et ce qu'elle recueillait en-deçà. Nous comprenons que le cœur qui haïssait Dieu, à cause même de ses perfections, le haïra d'une plus forte haine, lorsque tous les voiles arrachés et tous les nuages dissipés, laisseront ces perfections briller plus éblouissantes devant lui. Nous croyons que des pécheurs déterminés

à Dieu, il y a une telle répulsion, que si l'Éternel leur ouvrait son paradis à la condition de l'aimer et de lui obéir, ils s'enfuiraient loin de ces délices, la rage, mais l'antipathie au cœur.

La douleur comme la joie, se mesurent à la pureté de nos vœux. Un grand amour de Dieu, une envie ardente de le posséder, fussent-ils réveillés à la dernière heure; amèneront nécessairement une félicité aussi illimitée qu'ils sont infinis, pendant que la froideur et l'éloignement, entraîneront le malheur dans les proportions où ils sont eux-mêmes. Si le règne de Dieu est le règne du bonheur éternel, l'empire du mal est l'empire de la souffrance. Pour passer de l'une à l'autre loi, il faut une force supérieure à la nôtre; pour effacer en nous le sceau du péché, il faut une justice que nous n'avons pas. Abandonnés à nous-mêmes, nous resterons toujours soumis à la puissance et aux conséquences du vice, parce que nous le préférerons toujours à la vertu. Tandis que, touchés par l'appel du Tout-Puisant, qu'acceptant, durant l'épreuve de cette vie, un salut qu'Il ne nous offre qu'alors, nous le servirons et nous participerons à sa gloire, par cela seul qu'il deviendra l'unique objet de notre adoration... Et nous ne demandons point : pourquoi de cette manière et non de celle-ci; pourquoi dans cette mesure, et non dans une autre; pourquoi dans le temps, et non dans l'éternité : ce serait empiéter sur les droits de notre Père. Nous nous abattons devant Lui dans la poussière, et nous nous préparons à commencer courageuse-

ment notre œuvre, car nous avons trouvé notre foi, nous avons trouvé notre loi.

Cette œuvre, les besoins de notre âme sujette à mille variations, ne nous auraient pas donné de l'accomplir. Ce n'est pas même en ses pressentiments, que nous aurions pu trouver l'idéal du mariage ; elle nous fournissait bien quelques traits épars et beaux encore, de cette admirable image ; elle s'élançait par de-là le cercle des réalités décourageantes, pour se recomposer avec ses souvenirs et ses vœux, un tableau où nous reconnaissons quelques éblouissantes figures dont le chaud coloris, dont le dessin pur nous révélait la céleste origine. Mais des disparates choquantes blessaient notre œil ; les proportions manquaient partout, et nous ne rencontrions nulle part ce caractère de vérité, qui seul amène la persuasion. De plus, l'aspect même de cet idéal dans sa splendeur, les émotions qui nous agitaient à sa pensée, les mouvements de notre cœur vers lui, nos tentatives pour y atteindre, rien de tout cela ne nous assurait le succès. Le premier choc avec les obstacles du dehors, nous aurait fait douter de nos forces, et la première lutte avec nos passions nous aurait fait douter de notre foi. Bientôt, nous aurions mis nos espérances au rang de ces folles théories, dont se bercent les esprits exaltés, et qui prennent dans la vie des hommes sages, la place qu'occupent les jouets dans l'existence des enfants. Nos essais, nos travaux commencés, nous les aurions tenus pour une de ces entreprises hasar-

dées, qu'enfante l'imagination et que la raison réprouve ; pour une de ces erreurs dont rougissent les gens sensés, pratiques, et qu'on abandonne en les tenant secrètes, crainte des risées publiques.

Avec une vue plus claire du but, il nous fallait donc une conviction moins ébranlable, moins dépendante des changements de notre volonté. Il nous fallait une obligation morale, qui ne fût pas seulement reconnue par notre intelligence, pas seulement admise sous forme de précepte, et rejetée comme telle dans ces recoins de notre âme, où gisent tant de doctrines excellentes, dont la stérilité est l'unique défaut ; mais une loi forte, applicable, parfaite, enserrant notre cœur pas des liens, qu'une fois acceptés, il ne peut briser ; par les liens de l'amour, de la gratitude, de l'espérance éternelle et du devoir. Cette foi, la Parole de Dieu nous l'a donnée. De même qu'en elle seule nous avons trouvé le mobile régénérateur du mariage, en elle seule aussi nous avons trouvé le type du mariage, tel que Dieu l'a institué, tel qu'Il le veut et tel qu'Il le comprend. Ce type s'est offert à nous, non pas vague, non pas chatoyant, sans forme précise et ne favorisant que nos rêves, mais grave, solennel, riche de toutes les richesses que l'Éternel a mises en lui, dessiné à traits exacts et divins, appuyé à chaque page par des déclarations formelles. En même temps, la révélation écrite nous prouvait par des faits son influence sanctifiante sur l'union conjugale. Partout où elle a pénétré, le mariage s'est constitué. Là où

son règne n'est qu'extérieur, l'institution ne s'est relevée que dans la forme ; là où il est réel, l'institution s'est régénérée dans le fond. Ses perfectionnements et les progrès du christianisme se maintiennent dans un rapport constant. Le christianisme, adopté par le cœur, rendrait au mariage sa dignité première ; le christianisme altéré, contredit, accepté des lèvres seulement, nous donne le mariage affaibli, mais cependant compris encore avec les seules conditions qui rendent son existence possible, et séparé des associations qui, chez les peuples non chrétiens, prétendent au même titre, par toute la distance qui sépare leurs ténébreuses religions de la foi évangélique. C'est que la Parole divine ne se contente pas de nous présenter l'idéal du mariage, dépouillé de tout alliage humain ; elle développe chez nous les facultés sans lesquelles nous ne pourrions ni le concevoir, ni le poursuivre. En elle, nous puisons cette connaissance délicate de nous-mêmes, qui nous donne le secret de notre faiblesse, en elle, ces conseils pleins de sagesse et d'affection, qui nous guident au travers des circonstances les plus difficiles de la vie ; en elle, ces tendres invitations qui font pénétrer la conviction jusque dans les profondeurs de notre âme. Elle nous accorde tous les secours dont nous avons besoin ; elle attaque toutes les tendances, tous les vices qui, plus spécialement que d'autres, s'opposent éternellement en nous et hors de nous, à la sanctification de l'union conjugale. Elle nous en impose les vertus comme

devoir, quand nous les repoussons comme moyen de félicité. Elle rend à l'institution divine sa beauté avec sa puissance sanctifiante.

La loi chrétienne sera donc l'âme des efforts que nous tenterons pour la réhabilitation du mariage, de même qu'elle est l'âme du mariage lui-même. On ne s'étonnera pas si, après l'avoir choisie pour base unique de nos travaux, nous lui demandons toujours, et nous ne demandons qu'à elle, les directions et l'appui dont une si grande tâche nous fera sans cesse éprouver le besoin.



CHAPITRE QUATRIÈME.



Importance des débuts dans le mariage.

En général, on accorde peu d'importance aux débuts dans le mariage. La lune de miel est, de l'avis de tout le monde, un temps consacré aux jouissances exclusives de l'affection et aux émotions que font naître les nouveautés charmantes de la vie à deux.

Dans quelques heures, les réalités de l'existence vont arracher les jeunes époux à la douce préoccupation où ils sont d'eux-mêmes; dans quelques heures, une illusion, puis l'autre, s'effaçant tour à tour, vont

laisser ce beau ciel si brillant et si coloré naguères, un peu triste, un peu morne, un peu froid ; l'orage peut-être grondera, et les splendeurs de ce soleil s'éteindront sous de noirs et pesants nuages. Voilà ce qu'on pense. Puis on admire, avec un attendrissement mêlé de compassion, ces félicités où le rêve a tant de part. On dit : pauvres gens, laissons-les sommeiller, ils se réveilleront assez tôt ! Et ces premiers mouvements de deux âmes attachées l'une à l'autre, et ces premiers essais d'une action commune, et tous ces détails si sérieux, puisqu'ils vont former la base des liens ; tout cela n'excite que bien rarement la réflexion, n'appelle que bien rarement un conseil amical et consciencieusement donné.

On marie les fiancés. Pendant un temps plus ou moins long, et suivant que les nécessités de leur position sociale le permettent ; on leur laisse la liberté de s'aimer beaucoup, de vivre l'un pour l'autre à l'exclusion de l'univers entier. Rien ne paraît absurde, rien ne paraît exagéré dans les raffinements de leur affection. La lune de miel autorise tout et répond à tout. On sourit bien quelquefois à l'expression de leur amour ; plus encore à leur confiance dans cet amour ; mais l'on s'en remet à la réalité du soin de les détromper, et la réalité en effet les détrompe.

C'est ce dégrisement que le monde lui, regarde comme la chose la plus naturelle, comme la plus raisonnable et la plus conséquente ; c'est cette indifférence après cette tendresse, cette indépendance après

cette unité, ce désaccord après cette harmonie; que nous regardons, nous, comme le plus triste des faits, et contre lequel nous lutterons de toutes nos forces.

Nous donnons aux débuts dans le mariage, une gravité particulière; nous pensons qu'ils exercent une influence très-directe sur le reste de la vie conjugale, et c'est à cause de cela que nous les prenons pour notre point de départ.

La transition douloureuse qui fait passer les époux de ce qu'on nomme les *illusions*, à ce qu'on appelle la *vérité*, n'est ni brusque, ni instantanée. Le mouvement s'effectue d'une manière insensible, et c'est à peine si de temps à autre on s'aperçoit d'une secousse. Les défauts du caractère, les exigences mutuelles, la société, ses vœux, ses maximes; tout travaille à l'amener. L'exaltation même du cœur et l'exagération de ses vœux aux premiers moments de l'union, prépare cet abaissement, en mettant trop de distance entre la réalité telle qu'ils la font, et la réalité telle qu'elle doit être. Il faudrait se placer de façon à ce que le niveau pût être maintenu, à ce que des progrès journaliers pussent être opérés; et il y a un si grand abîme entre la vie telle qu'elle est autorisée alors, et telle qu'elle est dans la suite modifiée par les circonstances, ou par les vices de notre nature, que de toute nécessité il en résulte une chute.

Nous savons bien qu'au commencement du mariage, il y a pour les époux des besoins et des émotions qui, plus tard, s'atténuent ou se tempèrent, parce

qu'à les examiner de près, ils sont en quelque sorte extérieurs au sentiment lui-même; parce qu'ils sont plus le résultat de l'inexpérience, de l'*inhabitude*, qu'on nous passe ce terme, que la conséquence d'un amour profond et solide. Nous savons bien que le temps, tout en laissant à la tendresse conjugale sa chaude vigueur, tout en lui apportant cette force que produit une plus ample connaissance des caractères, une fusion plus complète, de doux et tristes souvenirs communs; nous savons bien que le temps change quelque chose à la forme de l'affection. Mais nous ne voulons pas qu'il étende son empire sur le fond pour l'altérer; nous ne voulons pas que des apparences insignifiantes du sentiment, il passe à des détails plus intimes et plus importants pour les soumettre; là, il commencerait une œuvre de destruction presque irréparable.

Un des plus grands périls qui attendent les femmes à ce moment de leur vie, c'est leur inexpérience. Elles ignorent tout du pays nouveau dans lequel elles entrent. Si la foi religieuse les instruisait seule, un savoir basé sur la vérité morale ne tarderait pas à naître pour elles, de leurs observations qu'éclairerait la piété. Mais les leçons leur arrivent de partout; chaque fait leur parle son langage, elles ne le comprennent pas, elles le traduisent mal, et ne savent à qui prêter confiance, car elles n'ont point encore appris à distinguer le cliquetis du mensonge, de la voix sonore et pure de la vérité. Quoiqu'elles se sentent

vaguement sur un terrain qui vacille, quoiqu'elles aient une conscience instinctive de la gravité de leur situation ; elles sont loin cependant d'attacher au pli que prend leur existence et aux événements qui viennent l'accider, l'importance qu'ils ont réellement. Elles se laissent entraîner par les courants les plus rapides, quelquefois avec regret, d'autrefois avec indifférence, presque toujours sans prévision.

La foi chrétienne que nous demanderons aux femmes, leur donnera, nous en sommes certains, la divination des devoirs et des écueils, qui se présenteront à elles dans les premiers mois du mariage ; mais cette divination, elle ne la leur donnera pas tout de suite. Comme elle-même n'est ni parfaitement pure, ni parfaitement conséquente dans aucune âme humaine ; comme, pour mieux dire, aucune âme humaine n'est complètement à l'abri des atteintes du péché, qui altèrent cette foi et qui la gênent dans son influence ; il pourra y avoir pour les femmes même chrétiennes, des moments de trouble, d'erreur, et presque inévitablement une lenteur, un tâtonnement, qui ralentiront leur marche et la rendront moins sûre. Tant d'hésitations naissent déjà pour nous, de la moindre décision à prendre dans les circonstances les mieux connues ; tant de remords, tant d'amertumes suivent souvent ces déterminations où tout étant clair, tout semblait devoir être simple ; que nous ne saurions trop vite écarter les voiles d'une situation qui, laissée obscure, est d'une difficulté au-dessus de nos forces,

et qui, dégagée de ses ombres, reste encore bien malaisée. Avoir reconnu le danger, c'est pour les esprits bien faits reconnaître la nécessité de le prévenir. Nous allons promener notre flambeau sur la toile où se dessinent les traits les plus saillants de cette époque de l'existence conjugale. En déterminant les périls qui environnent alors les femmes, nous espérons exciter chez elles, non pas des méfiances exagérées, mais une salutaire vigilance.

Le premier effet du mariage, c'est d'ébranler tout notre être, c'est de nous jeter hors de notre assiette, c'est de nous décentraliser. Dans la mêlée intérieure de nos pensées et de nos sentiments, qui résulte inévitablement d'une telle secousse; nous ne retrouvons, pendant un temps au moins, rien de précis où nous puissions nous arrêter, rien de fixe sur quoi nous puissions nous appuyer. Nos impressions sont changées, nos habitudes détruites, nos souvenirs indistincts, nos émotions nombreuses et confuses; nous sentons beaucoup, mais d'une manière orageuse et embrouillée, car la fièvre morale qui nous trouble ne nous permet pas la réflexion. Cependant l'agitation qu'elle nous cause n'est pas sans charmes, nous trouvons une certaine douceur à cette vie toute passive par l'intelligence, toute active par le cœur; et bien que nous comprenions la nécessité d'un changement dans cet état; bien que nous n'en concevions la durée, ni comme possible, ni même comme désirable; nous éprouvons quelque peine à soumettre nos sensations

au rigoureux examen de la raison , à faire intervenir un ordre quelconque dans nos occupations ou dans nos idées, à retomber d'une existence toute exceptionnelle, dans la vie sage et régulière qui va bientôt s'ouvrir devant nous. Sous cette répugnance , il y a la prévision des déboires qui nous attendent , toutes les fois que le fait prend pour nous la place de l'idée. Nous sentons que le passage ne s'effectuera pas sans froissements; que de l'idéal soigneusement préservé de tout contact grossier, que de cet idéal adoré qui va croissant de beauté dans un monde illusoire , où la chaude atmosphère d'une sympathie constante encourage ses développements ; où le ciel limpide et toujours bleu d'une espérance qui ne meurt pas , s'étend au-dessus de lui ; nous sentons que de cet idéal à la réalité , plus matérielle , moins séduisante et moins aimée , par cela seul déjà qu'elle est vérité et non pas rêve ; nous sentons que de cet idéal à la réalité qui veut d'autres forces que celles de l'imagination , qui rencontrera des difficultés consistantes et tenaces , qui nous prépare de véritables larmes et des découvertes cruelles ; nous sentons que la distance est immense ; nous sentons que la route est pénible , qu'elle est longue , et c'est pour cela que reculant un peu à l'entrée , nous cherchons à nous tromper nous-mêmes , en arrêtant nos regards , notre cœur , tout notre être , au point où nous sommes !

..... Et déjà , nous n'y sommes plus. Déjà la vie nous entraîne , elle nous a entraînés , elle a mis entre

nous et cet admirable pays des songes, un imperceptible intervalle. Nous chancelons, mal affermies, comme le nocher dont la nacelle quitte insensiblement le bord, et qui ne sait si le vertige trouble sa vue, ou si les chaînes qui le retenaient à la rive glissent et s'allongent pour le laisser partir. Il essaie parfois de se retenir, mais ses deux mains qui s'appuient sur le rocher, impriment une impulsion plus franche à la nef; elle s'élançe, et lui fait perdre l'équilibre en s'enfuyant. Ainsi, lorsque nous nous attachons aux illusions loin desquelles nous emporte la réalité, notre âme succombe et demeure éperdue, à la merci des orages. Là est le danger. Et nous ne l'évitons pas toujours, et au lieu d'envisager le vrai, avec ses formes et ses couleurs moins poétiques, mais plus riches que celles des chimères; au lieu de nous en emparer comme d'un coursier sauvage, pour lui imposer le frein de notre volonté sanctifiée; au lieu de marcher au devant de lui et de le fasciner par notre ferme, par notre calme regard, nous nous détournons, nous nous cramponons à notre idéal, la frayeur nous paralyse, et nous sommes maîtrisées quand nous pouvions régner.

Nous venons de passer sans transition, de l'état de fiancée à celui d'épouse; ce premier choc nous a remuées jusqu'au fond. Du coup, se sont écroulées beaucoup d'idées chères et douces, qui, n'étant pas en rapport avec l'existence réelle, devaient peu à peu s'évanouir d'elles-mêmes et sans nous occasionner de

douleur ; mais qui, détruites instantanément, nous causent un déchirement subit, et nous inspirent ces mélancoliques regrets qu'excitent toujours en nous les habitudes soudainement rompues, les biens soudainement ravés.

Lorsque nous sommes aimées, cet amour, qui des hauteurs de la pensée où il s'était constamment maintenu, descend, se fait plus positif et se mêle aux détails de la vie ordinaire ; cet amour nous semble avoir perdu sa beauté. Nous ne le reconnaissons plus ; la transformation qui s'est opérée en lui nous paraît une dégradation ; autant il nous émouvait, autant il nous laisse froides. Ces liens de l'affection, lorsqu'ils ne s'étendaient que sur nos âmes pour les attirer l'une vers l'autre et les confondre, ne nous semblaient ni assez étroits, ni assez forts ; maintenant qu'ils attachent nos deux vies et qu'ils les unissent par tous les points, nous les trouvons presque grossiers. Notre ciel en s'abaissant sur la terre s'est chargé de vapeurs, il n'a plus de transparence, il nous oppresse.

Lorsque les convenances ont seules formé le nœud de notre mariage, la souffrance est pire. Nous n'avons pas à faire, il est vrai, le rapide et douloureux échange de l'illusion contre la réalité ; mais l'intimité de fait ne s'en établit pas moins. Elle s'installe impérieuse dans la vie, avant de s'être glissée dans le cœur. Ce rapprochement immédiat qui froisse, même alors que la communauté des sentiments et des émotions l'a longtemps préparé ; ce rapprochement blesse

doublement, alors qu'il s'impose à des individualités qui sont demeurées étrangères l'une à l'autre. Mille désirs purs en sont détruits, mille secrètes pudeurs en sont flétries. Il en va de l'âme, comme d'une prairie toute brillante de fleurs menues et sveltes, qu'un pied brutal aurait foulées; il faut bien des aurores, bien des rosées, bien des rayons chauds et restaurant, bien des zéphirs mous et tièdes pour les relever une à une, pour leur rendre leur port gracieux, leurs teintes si fraîches, leurs parfums si subtils.... Et encore, beaucoup d'entr'elles ne redressent plus leur élégante tige, n'ouvrent plus leurs pétales nuancées, ne répandent plus leur suave odeur.

De toutes manières, il y a dans ce moment solennel, où la réalité se dessine, il y a quelque chose d'effrayant; il y a quelque chose qui nous agite et qui nous fait souffrir. Il y a quelque chose de doux aussi et de bon.

Sous cette affection qui nous semble s'être abaissée, parce qu'elle s'exprime différemment et qu'elle a d'autres exigences; nous pressentons un amour plus fort, une protection plus assurée. Dans cette intimité que nous aurions voulue toute morale, et qui s'est saisie de notre existence entière; nous sentons un lien plus immédiat, plus indissoluble. Dans ces habitudes qui, en nous rapprochant continuellement et à propos de tout, nous choquent, parce qu'elles mettent sans cesse nos pensées les plus délicates en présence de mille riens vulgaires; nous reconnaissons pourtant un effi-

cace et puissant moyen de fusion ; nous sentons que l'union devient plus étroite, la communauté plus vraie, l'attachement plus solide. Mais tout cela, nous l'éprouvons vaguement et comme au travers d'un nuage. Nous évitons de nous en rendre compte, car nous tenons à notre passé, car nous voulons le regretter, car il nous paraît d'un caractère léger et d'une imagination déjà bien dépoussiérée, de ne lui laisser qu'un soupir, puis de nous tourner sans autre façon vers le présent. Nous ne nous l'avouons point, parce que nous aimons à vivre en dehors de la vie, à nous nourrir de chimères, et que ces mêmes ailes, qui avant le mariage nous transportaient incessamment dans l'avenir, pour nous y laisser longtemps occupées à contempler ses trésors ; nous emportent maintenant dans le passé, pour nous y laisser éplorées, en face des splendeurs que lui prête notre imagination et dont nous le croyons éternel possesseur.

Cependant, comme l'âme éprouve un invincible besoin de bonheur, que si elle aime à jouer à l'infortune, c'est à la condition que le jeu reste un jeu ; qu'il lui faut dans la réalité l'épanouissement, les jouissances, tout au moins la paix ; que les émotions douloureuses, quand elles sont extrêmes, ne lui durent pas, et qu'elle se crée une sorte de félicité relative jusque dans le malheur même. Comme d'une autre part, cette réalité, dont les beautés lui semblaient vulgaires, comme cette réalité qui contrastait si fort avec ses désirs intimes et qui la blessait si

grièvement, commence à se révéler riche et merveilleusement douée; qu'elle lui dit peu à peu ses secrets, qu'elle l'initie à ses caractères; l'harmonie se rétablit et la satisfaction renaît.

La satisfaction et non le calme. Dans cette réalité-là, dans la réalité telle qu'elle est au commencement du mariage, il y a bien du trouble et bien des agitations pour le cœur. Ce ne sont plus les émotions violentes et refoulées, qui marquent le passage du célibat à l'union conjugale; ce n'est plus cet adieu mélancolique au temps qui a fui, et cet effroi du temps qui s'approche; c'est un ébranlement plus doux, c'est la confiance qui naît, la timidité encore, la réserve toujours. C'est à la fois l'envie et la crainte de deviner et de se laisser lire. C'est la vie qui ne touche à la terre, que par les formes positives qu'ont revêtues les affections, que par la transformation qu'ont subie les rapports, et qui, par ce qui la remplit, par ce qui l'embellit, par ce qui l'obscurcit même, est encore toute idéale. C'est l'union dans les occupations et dans les faits matériels, comme c'est l'union dans la pensée. Et les faits matériels, ainsi que les occupations, gravitent autour d'un centre unique, la tendresse mutuelle. C'est le même sentiment se retrouvant partout, animant tout. En un mot, c'est le demi-dieu, qui ne s'est pas encore fait homme.

Puis, il y a dans cette existence une nouveauté qui plaît; il y a l'attrait de l'inconnu; il y a quelque chose de mystérieux qui tient le cœur en émoi, et qui colore

chaque détail. L'imagination s'y attache, parce que là où rien n'est absolument précis, elle a toujours beaucoup à faire et beaucoup à recueillir. L'âme s'y affectionne, parce qu'elle y pressent des impressions fortes, une action plus grande, quelque chose de grave, de large, de puissant, qui sourit à ses facultés. Le cœur s'y dilate, parce qu'il y rencontre des sympathies qui le ravissent. Tout est doux alors, tout est bon. Il semble qu'un tel bonheur apporte la sanctification, et qu'avec la jouissance il y ait le progrès. Il semble que dans ce sentiment qui tient deux êtres élevés au-dessus des intérêts humains, qui les rapproche de Dieu par la gratitude et par la délicatesse même de leurs émotions ; il semble que dans cette union assez forte pour abstraire ainsi deux individualités, et pour les confondre dans une même pensée ; il y ait beaucoup d'énergie, beaucoup de vertu ; tous les éléments du perfectionnement, de la félicité ; tous ceux qui peuvent amener le développement le plus noble et le plus étendu, Eh bien, non ! A cet état, il manque une chose, l'action, et Dieu n'a pas voulu qu'il durât. Cette terre n'est point le lieu du repos, elle est celui du travail. Même pour des esprits chrétiens, le bonheur continu, cette espèce d'immobilité dans le contentement a du danger ; il favorise l'égoïsme, il tend à métamorphoser l'affection en idolâtrie, et nous ne sommes pas à l'épreuve d'une satisfaction si parfaite. avec les conditions de notre nature, elle nous rendrait vite paresseux au service de notre maître. Ce n'est

que dans la vie à venir qu'il nous sera donné de supporter, sans faiblir, le poids d'une joie éternelle et complète.

Cette nécessité que les chrétiens comprennent et qu'ils acceptent ; le monde aussi l'a comprise, l'a acceptée, mais à sa manière. Pour lui, elle entraîne habituellement le fait, et nous dirions presque le devoir de l'indépendance après l'union. Quelques semaines, parfois quelques jours à peine se sont écoulés, et le voilà qui réclame ses droits. Il avait fait aux époux une obligation de s'enfoncer dans leur bonheur, de rétrécir leur intimité, d'unir leurs volontés et leurs actions dans tout, sur tout, à propos de tout. Le voilà qui leur crie que le temps des illusions est passé ; que ces recherches sont puérides et ces exigences ridicules ; que chacun a rêvé dans sa vie, mais que chacun s'est réveillé, et que pour eux, l'heure du réveil est venue. Heureux, quand cette voix ne retentit pas immédiatement après le mariage ; quand la femme ne va point heurter brusquement son ignorance et ses espérances encore vierges, contre toutes les réalités d'une existence, dont elle ne sait pas le premier mot.

Quoi qu'il en soit, et surtout si les moments d'intimité ont été courts, si la solitude n'a pas été absolue, si les deux époux n'ont pas eu la possibilité de s'initier complètement à la connaissance l'un de l'autre. Si la gêne arrête encore leurs mouvements, si une sorte de pudeur morale, qui chez les âmes délicates fait très-

lentement place à la familiarité, s'oppose à la manifestation de leurs sentiments; si elle en retient d'autant plus fortement l'expression, qu'ils sont plus puissants et plus profonds. Si, comme il se trouve d'une manière presque inévitable, cette heureuse halte au milieu de la vie positive, a été plutôt consacrée à se laisser doucement bercer par la félicité, qu'à s'essayer à l'existence mâle et orageuse. S'il y a encore de la défiance, et il y en a, parce qu'il y a encore quelque chose de mystérieux dans les caractères et dans les âmes; si l'harmonie se maintient plus par ce qui sort du cœur, que par ce qui respire dans le cœur. Si enfin il est arrivé ce qui arrive en général, c'est que le bonheur même, ait été un obstacle à l'influence modératrice et régulatrice de la foi, sur l'âme et sur la vie. Qu'absorbés par le présent, les époux n'aient regardé dans l'avenir, que pour s'y tracer des plans qu'ils sentaient impossibles à réaliser, mais qu'ils trouvaient doux à faire. S'ils ne se sont pas préparés à la rencontre avec le vrai; s'ils ne se sont pas unis d'une union religieuse et sage, pour résister à certains chocs, pour plier sous de certains jougs, pour naviguer d'un seul et victorieux accord, sur cette mer houleuse; alors, la première étreinte du monde qui les trouve désarmés et qui les prend au dépourvu, les étonne et les abat. En eux, comme autour d'eux, tout s'ébranle; ils ne se défendent pas, ils courent au-devant du danger, ils repoussent les moyens de salut. Et que de naufrages, que d'infortunes dont l'ignorance est la

cause, autant que la perversité naturelle du cœur!

La jeune femme plus inexpérimentée que l'homme, plus attachée à la poésie de ses affections, et moins forte, moins propre que lui à les préserver d'atteintes qui pourraient les altérer ou les détruire; se trouve tout-à-coup lancée dans la carrière active. Elle ne connaît de l'existence conjugale au sein de la société, que ce qu'elle en a rêvé dans ses exaltées imaginations de jeune fille; elle n'en sait que ce que lui en a laissé voir son époux, durant cet instant qu'elle vient de traverser, confuse, partagée entre mille sensations, incapable de former une résolution pratique. Et les devoirs de cent espèces, la vie positive, le monde, la réclament; il faut sortir du sanctuaire, pour exister dans un autre milieu. Or, comme nous l'avons déjà dit, la femme à cette époque de son mariage, a contre elle le désordre que lui ont amené une foule d'émotions pénibles et douces, éprouvées presque simultanément. Elle voit tout à la clarté d'une lumière nouvelle et dont elle n'est pas bien sûre. C'est à peine si elle se comprend elle-même. Il y a entre sa vie de jeune fille et l'existence qui lui est révélée, entre les chimères d'alors et les réalités d'aujourd'hui; des contrastes à la fois et des ressemblances, qui la jettent dans le doute à propos de beaucoup de choses; qui l'empêchent de recueillir ses idées, d'asseoir ses jugements, de rien classer. Seulement, ce qu'elle sent et ce qu'elle sent très-clairement, c'est que cette subite rentrée dans la vie ordinaire lui déplaît; c'est que ces

obligations extérieures, c'est que ces occupations et ces préoccupations, qui viennent s'imposer forcément à son âme; forment avec les dispositions morales de cette âme, une opposition qui la froisse. Elle trouve absurdes, les nécessités qui l'obligent à ces transitions si multipliées, si douloureuses; et pourtant elle fléchit sous cette dispensation qu'elle appelle une fatalité; sous cette dispensation qui de fait est excellente, tant que se soumettant aux règles du christianisme, elle ne devient pas l'interprète des volontés du monde.

Mais une seconde épreuve l'attend qui doit l'ébranler plus fortement encore; cette épreuve c'est la connaissance du mal!

En général, et quelle qu'ait été l'éducation d'une jeune fille, (nous entendons d'une jeune fille élevée sous les yeux de ses parents, et abstraction faite des principes plus ou moins délicats qui ont pu la diriger;) cette éducation l'a jusqu'à un certain point protégée contre le contact avec l'immoralité. La jeune fille a vécu, a grandi dans une atmosphère de pureté, ou si l'on veut, d'ignorance. Que sa jeunesse se soit écoulée dans la solitude de la famille, qu'elle croie savoir déjà ce qu'est le monde, parce qu'elle a vu des salons brillants et des réunions nombreuses; il y a toujours pour elle un univers d'inconnu, et cet inconnu, c'est la corruption dans sa signification vraie. Certainement, la jeune fille que les vivantes croyances d'une mère, ont éloignée de la vanité des fêtes et du bruit des conversations frivoles, est encore plus chaste de

pensée. Dans les ténèbres qui lui dérobent de honteux égarements, pas une lueur n'est venue dessiner quelque forme, même indécise, même indéterminée. Mais pour toutes, les vices de la société demeurent un mystère, et cette connaissance précise, qui amène une idée nette de la dégradation; cette initiation qui ouvre l'esprit, elles ne l'ont pas; elles ne la sauraient avoir qu'au prix de leur innocence même.

Des mots imprudents ont été prononcés devant elles; ils ont offensé leurs oreilles, ils ont fait rougir leur front; parce que ces vagues instincts que possèdent toutes les femmes et qui sont comme les avant-gardes de la pudeur, leur en ont fait pressentir la témérité. Elles ont compris la tendance générale d'une conversation inconvenante, mais non le sens positif; il en est résulté pour elles de l'embarras, mais non une idée exacte. A la longue, elles se sont accoutumées à ces sons; bravant leurs premières répugnances, ces répugnances innées et modestes, elles les ont entendus sans se plus alarmer; elles ont souri peut-être, comme si elles s'associaient à de scandaleuses ironies; mais sous cette hardiesse même, il y a un fond d'ignorance qui les défend et qui les défendra tant qu'elles resteront jeunes filles, contre la science approfondie du mal. Des principes relâchés pourront bien être exposés devant elles; on pourra bien en leur présence, sinon plaider la cause du vice, au moins en parler avec une indifférence dangereuse. On pourra bien les avoir ainsi familiarisées avec l'expression de pensées et de

faits déshonnêtes, on pourra bien leur avoir arraché ces premiers voiles de la chasteté de l'âme, qui font le charme et la vertu la plus touchante de la femme ; mais cette âme restera fermée encore, à la connaissance de vérités hideuses. Les définitions ne lui auront rien défini ; la réalité qui se présentait à elle, elle ne l'aura pas vue, parce qu'elle n'avait pas d'yeux pour la voir ; et l'entrée dans la carrière du mariage, lui apprendra qu'elle ne savait rien.

Il y a donc, pour toute femme qui, de la vie de jeune fille, passe à la vie conjugale ; il y a révélation soudaine. On en conçoit les effets. Tout comme la jeune fille croyait connaître les secrets de l'existence, elle croyait connaître aussi les secrets du cœur. Elle croyait avoir pesé la valeur de chaque fait moral ; elle se croyait certaine de ses impressions, de leur nature, de leur profondeur ; elle avait calculé d'avance l'influence de tel ou tel événement sur son avenir ; elle pensait se soumettre sans peine à telle ou telle exigence du monde, elle avait adopté telle ou telle de ses opinions, elle se sentait invulnérable à tel ou tel de ses coups. Elle s'était faite légère, facile, indifférente, à ce qui le trouve froid, railleur, insensé. Elle avait accepté de lui ce qu'il avait voulu (nous parlons de la jeune fille placée dans les plus défavorables conditions) ; elle était sûre d'elle, sûre de ses émotions, sûre de sa philosophie ; et voilà que tout change en elle, parce que tout s'éclaire autour d'elle. Elle ne retrouve plus son calme, plus, surtout, son insouciance ; il lui

renait comme une modestie nouvelle, qui lui fait voiler son esprit devant ce qu'elle entrevoit de mauvais. L'affection de son mari, ne fût-ce que son union avec lui, lui fait toucher de la pensée l'énormité du vice. Ce qui la laissait sans indignation, la révolte; ce qui ne l'avait jamais émue de douleur, la déchire. Elle a senti pour la première fois qu'elle avait un trésor, le bonheur conjugal, à conserver; et pour la première fois, elle a vu sous leur véritable aspect, les ennemis de ce bonheur. Elle frémit d'en trop apprendre, et pourtant elle veut en savoir assez, pour défendre ce bien précieux. Les habitudes du monde qui ne la choquaient point, parce qu'elle n'en saisissait pas les conséquences; cette séparation, entre les époux, cette indépendance, cet éloignement, tout cela lui fait peur. Ah! ce n'est pas dès l'abord qu'elle accepte de telles lois; non, avant de tomber dans un dégradant esclavage à l'égard de la réalité corrompue, elle essaie de lutter contre elle; elle oppose à ses flots envahissants la digue de ses répugnances, de ses instincts; si ce rempart est fréquemment renversé, c'est que tout seul, c'est que sans la foi chrétienne, il n'a point de force.

Mais cette initiation est plus pénible encore, pour la jeune femme complètement ignorante. Elle ébranle toutes les confiances de son cœur et la jette dans une angoisse, que peuvent seules appaiser ses croyances religieuses. Comme le mariage lui a donné le mot de bien des énigmes, et que d'un autre côté, le langage

des gens du monde, se dégageant de certains détours, se fait plus libre devant elle; l'immoralité lui apparaît telle qu'elle est en soi, et telle qu'elle a cours dans la société. Elle la voit hideuse, et soufferte si ce n'est choyée. Les écarts, la corruption de la vie, n'emportent pas le mépris avec eux; les mêmes lèvres qui viennent de donner sur la conduite d'un homme, des détails scandaleux, le déclarent en terminant, *honnête et digne d'estime*. Les relations criminelles qui souillent le mariage ou qui flétrissent la jeunesse, sont qualifiées du nom de *faiblesse*, mais non stigmatisées de celui de *vice*; on les regarde tout au plus comme un mal, tout au moins comme une inévitable nécessité de notre organisation. Et de ces choses, on parle tranquillement, indifféremment; comme si ce serpent de l'impureté n'étreignait pas de ses replis des milliers de vies, et avec elles des milliers de cœurs, pour salir les unes de sa bave, pour torturer les autres de ses morsures.

Nous n'exagérons rien. Nul n'a échappé à cette apparition du mal. Toute femme qui ne s'est pas renfermée dans le cercle étroit de la famille et d'une famille chrétienne; toutes celles qui ont franchi le seuil d'un salon, toutes celles qui n'ont pas borné leurs relations à des personnes éprouvées dans la foi. Que disons-nous, hélas! toutes celles qui ont vécu comme sont obligées de vivre les plus sérieuses, et qui ont eu des rapports à soutenir avec leurs semblables, toutes celles-là, ont dû faire ces horribles découvertes. Chez

beaucoup d'entre elles, l'esprit ne s'est pas arrêté à ce qu'il comprenait, et l'imagination est venue travailler sur la toile assez vaste encore de l'inconnu. Autant l'oreille de la femme modeste, s'efforçait au premier moment de repousser les mots qui la blessaient; autant l'heure de la lutte passée, son cœur tourmenté de mille sollicitudes, s'efforce de rappeler ces souvenirs odieux et de les sonder. Il n'y a pas seulement dans ces recherches la curiosité fatale que souffle le démon; cette soif de savoir, quand bien même la science doit empoisonner notre vie; il y a le besoin d'éclaircir des doutes qui oppressent, des doutes qui altèrent l'affection, qui déchirent le cœur. Plus tard, quand il en sera temps, nous essaierons de prémunir les femmes contre le danger de satisfaire un el besoin aux dépens de la réserve, nous les rattacherons fortement à leur ignorance; maintenant nous nous bornons à établir des faits. Eh bien! ces investigations pleines de trouble, pleines d'anxiété; ces investigations sont celles du possesseur d'un riche trésor, qui examine, tout palpitant d'émotion, les verroux de ses portes, la défense de ses issues; parce qu'il vient de voir commettre des vols et des assassinats autour de lui. Il s'en retrace les circonstances, il s'en repaît avec une sorte de volupté malade, et rapprochant les détails, étudiant des indices négligés jusque-là; il se demande si déjà son trésor à lui n'a pas été entamé, si le passé ne renferme rien qui lui soit funeste, si l'avenir ne recèle rien qui le menace!

Ces préceptes, ces récits que la jeune femme chassait avec effroi de sa mémoire; elle les rappelle avec terreur, mais elle les rappelle pour les interroger. D'eux et du monde extérieur, elle passe à elle, à ce qui la touche. Elle se demande, en tremblant, si de tels principes n'ont jamais entraîné celui à qui elle a tout donné; celui de la vertu et de l'amour duquel, son bonheur temporel dépend désormais. Elle se demande s'ils inspirent à son époux, cette indignation qu'ils lui font éprouver à elle-même; elle se demande s'il saura se défendre lui, et la défendre elle, et défendre leur union, contre les mortelles atteintes du monde. Elle se le demande et ne le lui demande pas; car ces appréhensions, elle se les avoue à peine. Elle sent vaguement que là, déjà, il y a une défiance qui n'est pas bonne; elle n'oserait au moyen d'une question, trahir ce qu'elle sait ou ce qu'elle craint; la peur de profaner, par la pensée même qu'elle pourrait être détruite, cette unité qu'elle espère toujours complète, mille gênes, mille considérations la retiennent. Par pudeur, par un reste de contrainte, par une honte qu'on appelle *fausse* et qui provient souvent de causes légitimes; elle n'ose ouvrir son âme à un époux. Elle se cache de lui, tout en désirant qu'il la devine; elle fuit les épanchements même qu'elle a cherchés, et frémit à l'idée que son regard la pourrait pénétrer, bien qu'elle soupire parfois de le voir si loin de soupçonner quelles sont les émotions qui l'agitent. Par pudeur encore, par respect pour l'union, par crainte de se voir

mal comprise, en s'adressant à un cœur, qui, tout tendre et tout sage qu'il soit, bat cependant et respire dans un autre milieu que le sien ; la jeune femme ne confie pas toujours de telles inquiétudes à sa mère. Elle répugne instinctivement à rompre l'intimité du mariage, en introduisant fût-ce le tiers le plus aimé et le plus respecté, dans ce sanctuaire où deux seuls doivent avoir entrée. Nous ne voudrions pas que ce système d'exclusisme fût poussé trop loin, mais nous le disons ici en passant, parce que nous y reviendrons plus tard ; ces scrupules de la jeune mariée, qui seraient condamnables s'ils l'empêchaient d'aller chercher près d'une mère, beaucoup d'avis utiles et beaucoup de secours ; ces scrupules sont bien entendus et assurent plus qu'on ne pense la sainteté avec la solidité du mariage, lorsqu'ils environnent d'un infranchissable mur les relations conjugales dans ce qu'elles ont de spécial ; quand ils font au mari une royauté absolue, vers laquelle nul ne peut étendre la main ou seulement le désir.

Cependant, la jeune femme reste seule avec son trouble, et il s'accroît ; seule avec ses soupçons, et ils se font plus précis ; et comme il arrive de toute idée, de tout sentiment renfermés dans les profondeurs de l'âme, privés du contact des opinions et des impressions d'autrui ; les siens sortent du vrai, ils s'exercent à l'envi dans le champ des suppositions déraisonnables.

Les femmes ne vont pas toutes aussi loin, toutes

n'apportent pas cette fiévreuse ardeur à leurs premières études de la vie; mais pour toutes, la vue subite du vrai amène une secousse, au moins un étonnement douloureux.

D'ailleurs, ce ne sont pas les doctrines seules qui inquiètent la jeune mariée, ce sont les réalités. Elle regarde autour d'elle, et elle voit des vies très-divisées, un encombrement d'intérêts et d'affaires qui s'oppose à l'unité. Non-seulement les obligations sérieuses, mais les riens, mais les occupations les plus frivoles et les plaisirs mêmes, séparent les époux. Les habitudes sont prises, reçues, approuvées, qui les placent chacun dans une sphère différente. On distingue malaisément la chaîne, qui unit encore par quelques points leurs vies et leurs âmes. Ils communiquent à peine l'un avec l'autre, lorsqu'il s'agit de quelques détails matériels; sur le terrain de la foi religieuse, de la pensée, du sentiment, ils se rencontrent moins encore; on dirait plutôt qu'ils se fuient et qu'ils n'agissent en commun, que pour se mieux désunir.

Le monde trouve tout cela naturel. On hausse les épaules aux répugnances de la jeune femme; on sourit de pitié, chaque fois qu'un mot révélant soudain les secrets de son âme, met en présence les idées qu'elle se faisait de l'intimité conjugale, et ce que la société, elle, a fait des relations du mariage. On flétrit ses espérances, on lui prédit un retour prochain à ce qu'on nomme la raison; on lui fait entrevoir le

moment, où non-seulement sa propre vie ressemblera à toutes les vies qui l'entourent et qui lui font horreur; mais où son cœur ne demandera, ne voudra rien d'autre, où il se trouvera ridicule d'avoir pu désirer davantage. Ces assertions, ces moqueries l'affligent, mais ne la convainquent pas. Les hommes et les femmes, qu'on lui peint comme souverainement heureux de l'existence à demi-indépendante qu'ils se sont créée; des intérêts et des joies personnelles, qu'ils cherchent et qu'ils trouvent en dehors du mariage; ces hommes, ces femmes, elle les voit presque constamment accablés, mélancoliques, portant sur leur front les traces d'un indicible malheur. Quelques-uns, soumis de fait, mais dont l'âme résiste encore, gémissent sous le joug du monde, sans avoir le courage de le briser pour reprendre celui de la famille et du devoir. Beaucoup de jeunes femmes ont versé devant elle des larmes amères, beaucoup lui ont laissé voir leurs souffrances de chaque jour. D'autres lui ont vanté les charmes d'une vie dégagée et libre, elles ont essayé de lui faire comprendre comment une union très-suffisamment intime, pouvait marcher de concert avec la division dans les faits moraux et dans les faits matériels; mais elle a bien senti que celles-là ne disaient pas vrai, et que si jamais d'ailleurs, ce mensonge devenait vérité pour elle-même; que si jamais elle s'accommodait d'une telle existence et s'en trouvait bien, cette satisfaction, cette paix-là, ne vaudraient pas sa douleur.

Cependant les présages du monde la troublent. Elle a tant gagné et tant perdu depuis quelques mois ; tant d'idées nouvelles se sont introduites chez elle, et tant d'idées anciennes se sont enfuies ; il lui a fallu si souvent croire à ce qui lui répugnait et retirer sa confiance à ce qu'elle aimait ; qu'elle n'est pas bien sûre de tout ce qui lui reste encore de croyances, d'espoir ou de désirs. Elle ne sait pas si elle-même ne changera point, et cette pensée la jette dans un découragement funeste, il énerve son âme au lieu de la relever.

Cependant, effrayée de tout ce qu'elle a découvert au dehors, la jeune femme reporte son attention sur sa vie intime pour reconnaître si, là aussi, il y a des illusions à perdre. Elle vient, émue, prédisposée à la tristesse, s'exagérant le mal, comme elle s'était exagéré le bien ; faire l'examen de ce qui lui reste, interroger tour à tour les détails de son existence, pour les comparer avec le passé, pour les confronter avec ses espérances et marquer du doigt les places vides. Là encore, tout n'est pas comme aux jours qui ont précédé le mariage, comme aux jours qui l'ont immédiatement suivi. L'union a pris un caractère plus sérieux et plus positif. Au lieu des longues rêveries à deux, avec le silence, et quelques regards qui suffisaient à l'expression de toutes les pensées ; il y a des entretiens plus courts, plus fournis de mots, et déjà la manifestation de deux individualités. Au lieu de cet exclusisme de l'amour, qui bannissait les sujets étrangers à

lui, qui brûlait de sa propre flamme et qui se nourrissait de son essence ; il y a, sinon la recherche, du moins l'accueil de toutes les idées. Au lieu de cette émotion constante, de cette vibration continuelle des cordes sensibles du cœur ; il y a plus de tranquillité et plus de possession de soi. Au lieu de cette aspiration pleine de trouble vers l'être aimé, qui communiquait à l'affection quelque chose de doucement inquiet ; il y a une satisfaction pleine et calme ; il y a, échangée contre les agitations de l'espoir, la paix du bonheur acquis. On vivait en dehors de la vie, et l'on est rentré dans son cadre ; elle fait parler ses exigences, et on leur obéit ; partout la réalité gagne, et partout l'idéal se retire devant elle. Ces occupations communes, ces travaux qui n'en étaient pas, mais qui remplissaient délicieusement les journées ; ce qui suffit à des gens qui s'aiment, et qui s'essaient à l'union ; tout cela qui était un univers, se rétrécit peu à peu. De véritables travaux, tyranniques, positifs, s'emparent des heures et de l'esprit. La jeune femme s'aperçoit qu'il faut autre chose encore à son mari, que le don d'un cœur naïf et plein de lui ; qu'il lui faut autre chose que de doux entretiens, que de douces études à deux. Elle s'aperçoit que ce monde qu'elle lui voulait faire de son affection, a des bornes trop resserrées pour lui ; qu'il lui faut plus, qu'il lui faut moins peut-être, mais qu'il ne lui faut pas cela seulement. Elle s'aperçoit que cette âme, jusque-là pénétrée d'un seul sentiment, s'attache à d'autres intérêts, leur donne de

sa vie, et qu'eux aussi règnent. Elle voit dans son existence morale comme dans son existence matérielle, ce qui n'est ni elle, ni son amour, conquérir du terrain. Elle ne sait où s'arrêteront ces progrès, elle ne s'oppose pas même à eux, on dirait que le germe d'activité s'est détruit en elle. C'est que le rapide et saisissant passage de tant d'émotions inconnues, c'est que l'éclat qu'en glissant devant elle, a jeté l'image d'une union telle qu'elle l'avait rêvée ; c'est que la révélation instantanée d'une affection, d'une harmonie des âmes, qu'elle n'avait osé soupçonner ; c'est que tout cela, en lui ouvrant les deux portes d'un paradis terrestre resplendissant de lumières, c'est que tout cela lui a fait la réalité pauvre, la lui a faite pâle et mesquine. Les études qui la charmaient avant le mariage, n'ont plus le pouvoir de fixer sa pensée ; celle-ci s'échappe, elle erre sans cesse et ne s'arrêtent nulle part qu'aux regrets. Les devoirs qui fournissaient un utile emploi à ses moments de loisir, lui semblent bien fades, bien vulgaires, et si elle les remplit encore, c'est comme en dehors d'elle-même. Tout s'est déplacé pour elle ; elle ne se trouve plus en rapport avec rien de ce qui l'entoure. Là où cet entourage est resté le même, c'est le cœur qui a changé ; et là où le cœur en est resté à sa dernière impression, c'est l'entourage qui s'est fait autre. Il n'y a rien chez elle de net, qu'un sentiment profond et presque un peu amer de découragement.

La jeune femme ne se dit pas que tout est bien dans

la transformation qui s'opère. Elle ne cherche pas à en soumettre les symptômes à l'examen de la foi religieuse, pour les modifier avec le secours de Dieu et pour se reconstruire dans la réalité, un idéal meilleur et plus solide, que celui qu'elle avait créé dans ses songes. Non, par cela seul qu'il n'est plus ce qu'il était, le présent lui semble déshérité. Ce qui de fait n'est qu'une autre expression du bonheur et de l'intimité dans le mariage, lui paraît être la perte de ce bonheur, la fin de cette intimité. Elle l'avait compris sous de certains dehors, et lorsque ces dehors disparaissent, lorsque ces habits tombent et que d'autres les remplacent; elle ne le reconnaît plus, elle le veut pleurer comme s'il s'était à jamais enfui. Parce que tout en animant sa vie active et en dominant son cœur; la tendresse d'un époux ne le retient pas immobile au sein de l'action des autres; parce qu'elle ne l'absorbe pas au point de le rendre indifférent au mouvement des choses et des hommes, parce que l'empire du devoir se fait sentir à lui et qu'il s'y soumet avec joie; elle se croit moins aimée et s'éloigne même un peu de lui, comme s'il l'avait déçue. Parce que leur vie à tous deux se régularise, que pour elle comme pour lui, naissent des obligations et qu'il s'engage à les reconnaître. Parce que les moments deviennent plus rares et plus courts, où seuls et libres, ils peuvent se rencontrer; rétablir entre leurs deux cœurs, cet unisson que détruisent parfois les impressions différentes qu'il a fallu recevoir chacun

de son côté ; parce que durant ces instants rapides, les faits matériels prennent quelquefois la place des confidences délicates, des émotions mystérieuses, de toutes les félicités sans nom des heureux oisifs ; elle croit se courber sous le joug du monde, elle croit voir s'insinuer dans son intérieur, les habitudes de séparation et d'indépendance qu'il approuve. Elle suit immobile et comme glacée, les progrès que font les occupations et les passions extérieures, dans l'âme et dans la vie de son mari ; elle pressent déjà par la pensée, le moment où rien de lui, ni dans le temps, ni dans le cœur, ne lui appartiendra plus ; elle ne veut pas raisonner ; elle ne veut pas examiner si elle n'est point le jouet de quelque erreur de son imagination, s'il n'y a pas dans ses impressions une exagération funeste ; elle veut se désoler, et elle se désole. Puis, par fierté, par cette réserve naturelle, mais mal entendue dont nous avons parlé déjà ; tremblant peut-être de hâter en laissant deviner sa tristesse, l'heure où décidément tout bonheur aura fui et où toute affection sera éteinte ; elle renferme ces orages en elle, et ils labourent son cœur. Mais elle ne peut si bien les maîtriser, que quelque éclair n'en jaillisse au-dehors. Alors, il y a, dans son caractère et dans sa conduite, d'inexplicables inconséquences qui frappent vaguement son mari et qui l'étonnent ; il ne remonte pas à la cause, il n'en a pas le temps ; ses habitudes, non plus que sa nature, ne l'y portent point ; mais il en sent le contre-coup, et après s'être affligé, après avoir

interrogé sans obtenir de réponse, il se lasse, il se blesse et s'irrite à son tour. On craignait de ne se plus entendre, et de fait on ne s'entend plus ; et quand il ne faudrait qu'un mot, on ne le prononce pas ; qu'un effort, on ne le fait point.

D'ailleurs, ces obstacles ne sont pas les seuls qui nuisent à l'épanchement. La présence d'une famille nouvelle, l'influence de chacun de ses membres ; l'examen, les conseils de personnes qui, tout en nous aimant, ne font pas un avec nous ; qui n'ont compris ni les exigences, ni la délicatesse de notre union ; qui se sont fatiguées peut-être, de ses recherches et de ses besoins ; voilà qui s'oppose autant que le reste, à l'établissement complet de l'unité conjugale.

Il est malaisé de peindre cette position, où tout parle et où tout parle confusément dans le cœur de la femme ; où la défiance domine, où plane la vague conscience du danger, où s'efforce de régner la foi peut-être ; mais où la violence et la multiplicité des impressions, rendent en quelque sorte inadmissibles les mesures qui ne sont pas extrêmes. L'ordre, la réflexion paraissent impossibles ; l'acceptation d'un moyen terme semble absurde ; l'on ne comprend que les secousses, l'on ne veut à aucun prix de transitions douces ; on ne consent à passer de la félicité idéale, telle qu'elle s'est laissée entrevoir une seconde, qu'au malheur absolu, tel qu'on l'a sondé autour de soi. On se fie à la fausse lumière de ses émotions, de son expérience d'un jour, et lorsqu'on pense tenir un

flambeau dont les clartés sont sûres, on ne fait que se laisser décevoir par de trompeuses lueurs. De là, nulle énergie pour régénérer la réalité dans ce qu'elle a de mauvais, pour régler l'existence et l'élever peu à peu à sa plus haute portée. De là, nulle force pour se dompter soi-même, et se mettre en rapport avec les devoirs conjugaux. Quand surgissent les véritables épreuves, quand les saillies du caractère se dessinent, quand viennent les tentations; que les défauts de l'époux, que ses vices peut-être se montrent à découvert; plus de dévouement, plus de mâle support, plus de tendresse religieuse, plus de communs efforts qui surmontent les difficultés. Le découragement a commencé son œuvre de destruction, et il l'achève vite.

Nous allons dire une niaiserie, mais les grandes vérités en sont presque toutes; c'est que, de même que la foi est l'unique remède à l'incrédulité, l'union est l'unique préservatif contre la division. Eh bien! sentir seule, penser seule, s'affliger seule, se désabuser seule; rester immobile, triste, découragée, quand un mari entre, lui, dans la vie active; quand un mari est heureux, qu'il est plein de courage et plein d'espoir; c'est déjà pour la jeune femme se séparer de lui. Et comme dans la vie morale il n'y pas d'arrêt possible; comme on avance ou qu'on recule toujours; l'âme de la jeune femme, et après elle son cœur, et après son cœur, son existence positive; font beaucoup de chemin, et le font dans un mauvais sens. C'est le monde,

ce monde qu'elle déteste, qui la gagne et l'enveloppe, parce qu'elle ne lui a opposé que ses répugnances instinctives, personnelles, et que celles-là ne lui coûtent guère à renverser. Ce sont les chimères de son imagination qui l'isolent, qui l'égarent, elles aussi, et la rendent non moins impropre que des illusions frivoles, à remplir sa carrière. Elle devient un terrain neutre, qui appartient au plus hardi, au plus persistant; et le plus tenace, et le plus audacieux, c'est le péché à tous les degrés sans doute, mais certainement à un degré quelconque.

Nous avons retracé celle des faces du tableau qui nous a paru la plus saillante et la plus étendue. Les femmes, nous le savons, ne passent pas toutes par de telles épreuves, et pour un grand nombre d'entre elles, la nature même de ces épreuves est fort différente.

La femme futile, qui n'a vu dans le mariage qu'un moyen d'obtenir une certaine indépendance, un certain rang, qu'une manière plus sûre de jouir des plaisirs du monde et de satisfaire la vanité de ses goûts; la femme futile n'éprouvera presque aucune des douleurs que nous venons d'esquisser. Ses chagrins à elle, elle les trouvera dans l'opposition qu'apporteront d'insurmontables obstacles à l'accomplissement de ses volontés; dans la nécessité de céder aux raisons d'ordre et d'économie, qui viendront régler ses dépenses; dans celle de se soumettre aux préférences d'un époux, qui l'obligeront à échanger la vie bril-

lante des villes, contre la paisible et modeste existence de la campagne. Elle se souciera fort peu d'un degré de plus ou de moins d'intimité, d'affection, et laissera l'entrée libre à toutes les innovations qui lui pourront alléger la chaîne. Mais les conséquences, que nous poursuivons de notre blâme et de nos efforts; la profanation morale du mariage, la séparation, l'isolement égoïste et desséchant; ces conséquences-là n'en deviendront que plus inévitables.

La femme que son esprit positif et que son cœur un peu froid, mettent à l'abri des grandes agitations intérieures; cette femme verra sans trouble et sans regrets, sa vie se modifier sensiblement après les premiers mois de l'union. Mais si de telles prédispositions la préparent bien mieux qu'une autre à l'acceptation douce et résignée de l'avenir, elles lui font courir un grand danger cependant, celui de ne pas s'arrêter à temps dans les concessions qu'elle fait; celui de subir les lois reçues, aussi bien dans ce qu'elles ont de mauvais et de déraisonnable, que dans ce qu'elles ont de bon et de sensé.

La femme dont l'enfance s'est écoulée au sein d'une famille chérie; la femme dont l'âme s'est fortement liée à des parents qui lui firent éprouver de bonne heure toutes les félicités d'un amour pur, d'un entier abandon, de ce laisser-aller si charmant qu'inspire la tendresse d'une mère; cette femme rencontrera sa première souffrance dans l'acte qui la donne à un autre, qui lui fait un saint devoir de le placer au

premier rang dans son cœur et à la première place dans sa vie. Là aussi, elle trouvera sa pierre d'achoppement, et si elle n'écoute que ses impressions instinctives, si elle n'accepte pas ces nouveaux liens dans leur étendue illimitée ; si elle se réserve, à elle ou à d'autres, quelque chose en dehors d'eux ; elle les verra bientôt se dénouer, et l'union, privée des traits moraux qui la distinguent de toutes les autres relations, devenir cette je ne sais quelle institution prosaïque, terne, gênante, qui écrase sous son poids tant d'âmes impatientes d'elle.

Les difficultés tiendront tantôt aux circonstances, tantôt aux individus. Ce sera, tantôt des rapports malaisés à établir, des exigences fatigantes à satisfaire, des devoirs pénibles à remplir, non-seulement envers le mari, mais envers ses parents et ses alentours ; tantôt des besoins exagérés, des rêves, de l'exaltation ou de la froideur, de l'apathie ou de la légèreté, des vouloirs opiniâtres ou de l'inconsistance. Ce sera peut-être des illusions à perdre, non plus sur les choses, mais sur l'homme ; ce sera la pensée vulgaire, détrônant l'élévation momentanée des idées ; la personnalité, remontant arrêtée, anguleuse, sur le piedestal d'où l'avait passagèrement chassée un sentiment passionné. Ce sera la pauvreté de l'intelligence, laissant à nu le grand vide que l'amour avait comblé. Ce sera *cel autre*, que vous n'aimez pas, que vous ne sauriez aimer ; qui viendra prendre la place de l'être auquel vous aviez donné votre foi, parce qu'il était selon votre cœur,

parce qu'il vous comprenait et qu'il vous aimait tendrement à son tour. Ce sera ces mots, *trop tard*, retentissant incessamment à vos oreilles et vous jetant dans le désespoir. Ce sera cela peut-être; mais ce que cela sera toujours, c'est quelque chose d'ignoré, d'inattendu, que vous aborderez avec des idées, avec des habitudes préexistantes; avec un incroyable fond d'ignorance de vous-même, des autres et du monde. Cela sera pour l'âme, et pour la foi, et pour la vie religieuse, un ébranlement qui les modifiera du plus au moins, dans leurs tendances et dans leurs œuvres.

A ce moment si court, duquel on éloigne toute pensée d'effort raisonné, d'action grave et sainte de l'âme; à ce moment pourtant se décide la grande question du bonheur temporel des deux époux, et jusqu'à un certain point, celle de leur éternel avenir. A ce moment, les opinions s'établissent, les croyances se fortifient ou se détruisent, les plis de la vie se forment, les sentiments se réveillent, les caractères se fondent ou se heurtent, les cœurs se rapprochent ou se séparent, l'existence se colore ou se flétrit. Et ce choix si solennel, et ce choix définitif, il se fait presque à l'insu des intéressés.

Chaque détail, chaque particularité morale jette ses conséquences dans l'âme; l'âme toute malléable encore, reçoit l'empreinte, puis se durcit et la garde ineffaçable. Et ce temps où plus de clairvoyance, plus d'énergie, plus de foi sont nécessaires que dans tout autre; ce temps est celui de l'insouciance, du laisser-

attler, de l'oubli. Il ressemble à un carrefour où le voyageur attardé, ne sachant quel chemin prendre, choisit au hasard la première route et la plus aisée, qui le conduit vers un point diamétralement opposé à son but.

Ce que nous essaierons de faire, c'est de planter des jalons sur la seule voie droite et sûre, afin que le voyageur la reconnaisse entre toutes.

Cet instant si dangereux par le trouble qu'il apporte dans le cœur, et si important par ses conséquences sur la vie; cet instant nous parait le plus favorable au développement des principes qui doivent sanctifier l'union. Même dans les mariages que les convenances sociales ont seules préparés et faits, il y a alors un rapprochement passager, des émotions communes qui confondent pour quelques jours les individualités, ou qui les rendent moins étrangères, moins hostiles l'une à l'autre. Avant que l'habitude ait blasé l'esprit sur toutes les impressions, avant que les jugements se soient formulés, avant que les préventions se soient consolidées; il y a une heure, heure décisive, durant laquelle on peut asseoir les bases d'une union solide et pieuse; il y a une heure, heure à la fois d'agitation, de crainte, d'espoir et de bonne volonté, durant laquelle on peut introduire les éléments du progrès et ceux du bonheur. Lorsqu'elle est passée cette heure, lorsque les caractères et l'existence se sont en quelque sorte ossifiés, lorsque les souvenirs et les sensations en s'accumulant, se sont effacés les

uns les autres; lorsque le cœur s'est pendant des années, heurté contre les mêmes réalités; qu'il s'y est froissé, qu'il s'y est blessé, et que ses plaies, après avoir longtemps saigné, se sont enfin cicatrisées; lorsque partout où se présente la foi régénératrice, elle trouve des expériences accomplies, des idées ancrées, la vie spirituelle et matérielle moulée, durcie en quelque sorte; il reste bien peu de chances d'une transformation complète.

Serait-ce à dire qu'il n'y en a plus, et que passé cette époque, les moyens que nous allons indiquer perdent toute leur efficace. Oh non! nous croyons qu'il n'est pas un moment, pas une circonstance où ces moyens ne puissent agir. Ils agiront, par cela seul que ce qui en fait l'essence et la force, c'est l'esprit chrétien; cet esprit qui convertit les cœurs, qui sanctifie les existences les plus dépravées; cet esprit a qui sont possibles, même les choses impossibles.

Ce qui va suivre s'appliquera donc à toutes les phases de l'union conjugale. Seulement, comme nous ne nous sommes pas dissimulé que les probabilités de succès diminuaient en raison de la tenacité des habitudes; nous nous plaçons de préférence au point des débuts dans le mariage, parce qu'en même temps qu'il nous paraît le plus naturel, il nous paraît le plus propice. Si à notre avis, il n'est jamais trop tard pour corriger le mal, il n'est jamais trop tôt non plus pour le prévenir.

DEUXIÈME PARTIE

ÉLÉMENTS ESSENTIELS DE L'UNION.

CHAPITRE PREMIER. —



Nécessité de la foi chrétienne chez la femme mariée.

Hors du mariage, il faut à la femme des convictions solides et actives. Sans elles, elle comprend mal sa vie, elle en sent tous les jours les épines et n'en saisit pas le but; elle y porte des désirs qui restent éternellement insatisfaits, et se regardant comme une enfant déshéritée d'avance, elle ne met aucun intérêt à la gestion du bien commun. Il y a chez elle languueur d'âme ou rébellion, il y a un funeste développement des facultés, ou un amoindrissement non moins fatal; il y a de la tristesse, un mécontentement tantôt vio-

lent et amer, tantôt morne et doux, et il y a tout cela, parce que la lumière divine manque à son cœur.

Si dans le célibat, la femme éprouve de hautes difficultés de compréhension et de pratique ; dans le mariage, un redoublement de devoirs, une sujétion plus immédiate, plus d'activité et par conséquent plus de frottements ; l'élargissement de la scène, l'importance qu'acquière tous les actes moraux ou matériels ; les révoltes aussi fréquentes pour le moins de l'imagination ou du cœur contre la réalité, rendent la position plus critique et la foi plus indispensable. N'oublions pas que c'est à des natures déchues que nous avons à faire, et que ces relations, et que ces devoirs si touchants, si fertiles en joie, si faciles tant qu'ils rapprochent des êtres purs ; deviennent malaisés et presque effrayants, lorsqu'ils enchaînent des âmes assujéties au péché.

En même temps que l'existence de la femme se complète et s'enrichit, elle se complique. Son union avec l'homme, les rapports qui s'établissent de cœur à cœur et de caractère à caractère, font naître à chaque instant de douces émotions, mais font jaillir des difficultés aussi. La vie journalière lui apporte les siennes, les circonstances exceptionnelles lui jettent leurs événements ; tous d'ordinaire, et les grands et les petits, émeuvent ses passions, réveillent ses craintes ou ses espérances, touchent à quelque fibre délicate et sensible. Elle a plus à sentir, plus à agir, et sentiment comme action, tout se fait plus grave pour elle. Sou-

vent, trop souvent, ce ne sont pas des principes sérieux qui ont déterminé, pour elle, le choix d'un époux. L'accord est partout, dans la fortune, dans la position sociale, dans les dons extérieurs, dans les facultés et les talents; mais non dans ce qui fait la réalité de l'union, non dans les croyances. Et les volontés cependant doivent agir simultanément à chaque heure du jour, et il doit y avoir de la part de la femme, non seulement de la soumission, mais du bonheur dans l'obéissance!

Ah! son éducation ne finit pas au moment du mariage; elle commence alors, pour ne s'achever qu'au tombeau. Seulement, au lieu de la tendre mère qui la suivait d'un œil indulgent et lui facilitait tout effort, c'est elle-même qui se fait sa propre institutrice, et c'est la vie qui lui donne les leçons. De l'influence sympathique et si douce de l'amour maternel, elle passe à l'influence plus ardente, plus mâle, moins délicate peut-être et plus forte de l'amour conjugal. Son horizon s'est agrandi, mais quelques nuages se montrent de temps à autre dans son ciel autrefois serein. Elle est plus énergiquement soutenue, mais pour saisir ce secours, une sorte de vigueur morale lui est nécessaire. Jeune fille, elle se laissait guider; maintenant elle peut, elle doit s'appuyer sur la puissante affection qui l'entoure, mais il lui faut se mesurer avec l'existence telle qu'elle est. Sous le toit paternel, chacun de ses progrès était apprécié, chacune de ses tentations était devinée, chacune de ses vic-

toires faisait triompher une mère. Ses découragements, toujours partagés et toujours compris, se dissipaient par l'effet de cette compréhension même ; ses fautes excitaient plus souvent la compassion que le blâme, et l'atmosphère dans laquelle elle vivait, était toute pareille à cet air doux, au sein duquel on élève les plantes jeunes et débiles. L'atmosphère du mariage, plus lumineuse, moins égale, ressemble à l'air extérieur où brille le soleil, où s'amoncellent les nuées, où tombent tour-à-tour, et les tièdes rosées, et les pluies d'orage ; à cet air extérieur où viennent se fortifier, puis fleurir les plantes écloses en serre chaude. Eternellement renfermées sous les vitraux qui les protégeaient naguère contre les intempéries du dehors, elles se seraient allanguies, peut-être fanées ; transplantées à temps dans un terrain plus généreux, elles se font plus belles et plus odorantes, mais elles luttent ; à mesure qu'elles reçoivent la force, elles rencontrent des circonstances qui en sollicitent l'exercice ; avec les facultés, naît l'emploi.

Sous le toit conjugal, la jeune femme trouvera du travail, des combats, des secours aussi ; tout cela différent de ce qu'elle connaissait. A la place des lisières qui la soutenaient d'une manière constante, elle sentira, au moment du besoin, l'étreinte forte et tendre d'une énergique main qui l'aidera puissamment, mais qui, le danger passé, se retirera pour la laisser de nouveau marcher seule. Les combats changeront de proportions et de caractères ; elle aura sou-

vent à faire avec le monde extérieur, souvent avec son propre cœur, souvent avec le cœur de son mari. Elle devra tout à la fois se diriger par elle-même et s'incliner devant une volonté supérieure; le chemin lui était tracé d'avance, il lui faudra faire chaque jour son sentier. Puis, elle ne rencontrera pas toujours de la sympathie, pas toujours de la protection; le fardeau pèsera peut-être de tout son poids sur elle, le reproche viendra l'attérer dans sa faute, et l'encouragement ne viendra pas la seconder dans ses efforts; elle luttera, et luttés comme succès resteront ignorés. Au lieu d'une affection toujours dispose, toujours prête à se répandre; elle devra traverser sans défiance et sans ressouvenir amer, les variations extérieures d'un amour qui, tantôt s'exprimant avec chaleur, se montrant plein de sollicitude, plein de douce curiosité, plein de doux babil, illuminera sa vie; tantôt disparaissant pour un temps derrière quelque préoccupation morale, se faisant distrait, se faisant exigeant, hautain peut-être, laissera son cœur sombre et désolé. Et ce n'est pas seulement avec les imperfections d'un mari qu'il lui faudra compter, pas seulement avec les faibles de ce caractère, avec les défauts ou les vices de cette âme, mais avec les mauvaises tendances de sa propre nature. Elles lui rendront la tâche plus pénible et les obstacles plus insurmontables. Ce mot cruel qui serait venu mourir sur un cœur miséricordieux, excitera une tempête dans le cœur vindicatif; cette démarche, que se serait naturellement expliquée

le cœur innocent, réveillera de dévorants soupçons, dans le cœur que la connaissance du mal aura flétri. L'égoïsme de l'un, rencontrera la personnalité de l'autre; l'orgueil se heurtera contre l'orgueil, et alors.... alors s'il n'y a pas un pouvoir sauveur et régénérateur, il y aura l'enfer conjugal.

Le monde, exercera lui aussi son influence sur les époux. Ignorant ses ruses comme sa puissance, la femme devra préserver contre lui le sanctuaire de son bonheur, de ses affections, de sa pureté. Elle devra prendre dans la société cette place à la fois belle et difficile que lui fait le mariage, cette place qui demande tant de prudence, une modestie si vraie, un sentiment si exquis des convenances morales.

L'avenir lui gardera des douleurs, la mort fera sa moisson autour d'elle; les vicissitudes de fortune, en changeant son entourage, étendront leur influence sur son existence intérieure; elle sera deux pour supporter, il est vrai, mais elle sera deux pour souffrir.

Il y a plus, des peines cuisantes naîtront parfois pour elle, de ce dont elle attendait son bonheur. On lui avait tout donné et on lui retirera tout; on la précipitera des enchantements d'un amour plein de confiance, dans les désespoirs d'une affection outragée; le lien, intact aux yeux des indifférents, sera pour elle à jamais brisé; et la vie, et les devoirs la réclameront, la réclameront heureuse en apparence, tranquille; et il faudra qu'elle réponde aux exigences de la vie!

Si déshéritée que l'ait faite le péché, un avenir aussi triste ne plane pas toujours sur l'union conjugale. Cependant elle offre constamment des difficultés graves. La plus sérieuse, est la question de responsabilité; celle-là s'élève et s'élèvera toujours dans tous les mariages. Oui, la femme est à un certain degré, responsable de la moralité d'un époux. Qu'elle en ait ou non la conscience, qu'elle le veuille ou qu'elle s'y refuse, elle exerce une influence quelconque sur cette âme. De telles relations, par la seule spécialité de leur caractère, confèrent à chacun des êtres qu'elles rapprochent, un pouvoir qu'il ne peut pas ne pas étendre sur l'autre. Cette action sera négative, les résultats en paraîtront contradictoires; mais elle sera, mais elle aura des résultats; et cette loi poursuivra son accomplissement toujours le même, au travers des accidents les plus variés et les plus inattendus.

L'influence d'une femme aimée sur son mari, n'a sans doute pas besoin d'être prouvée; mais la croit-on aussi puissante qu'elle l'est en effet. Nous ne parlons point ici de ces moments, où sur un sujet donné, elle cherche à s'établir, et emploie pour y parvenir ses armes les plus sûres; non, ces instants, de quelque éclat qu'elle y semble briller, ces instants ne sont pas ceux où elle se montre le plus dominatrice. C'est dans la vie habituelle, c'est dans le commerce de chaque jour, c'est dans l'échange des pensées, c'est dans ce cotoiement de toutes les heures, qu'elle agit et qu'elle triomphe. Elle le fait alors à son insu, et

c'est justement parce qu'elle s'ignore, qu'elle est si forte.

Ne comprend-on point, même sur une âme que ne subjugué pas une passion aveugle, ne comprend-on point l'action directe et pressante d'une autre âme, qui l'accompagne dans toutes les circonstances; qui est là, avec son caractère à elle, avec sa tendance à elle, avec sa vie à elle, pour prendre sa moitié de toutes choses et de toutes pensées? Ne comprend-on point qu'ainsi resserrées, et nécessairement unies de volonté en mille occurrences; ces deux natures ne peuvent échapper à une sorte de fusion? Qui ne sait l'empire de la longue coutume, et qui ne sait que tel fait, tel mot, telle opinion, si ils se répètent chaque jour; s'enfoncent dans l'esprit sur lequel ils tombent, comme la goutte d'eau dans le rocher qu'elle frappe incessamment? Eh bien! les idées, les goûts, les façons d'agir de l'être auquel nous associe le mariage; ces mille détails qui constituent le caractère, sont les gouttes d'eau, que l'union conjugale met en mesure d'agir sur nous avec une invincible force. Les actes réfléchis et les actes spontanés, la couleur spirituelle, si nous pouvons nous exprimer ainsi; ce qu'on connaît en soi, et ce qu'on ne connaît pas, tout porte coup. De là, il ressort que nos défauts comme nos qualités, que la présence comme l'absence en nous de certains traits moraux; qu'en un mot, tous les membres de notre être immatériel, agissent constamment sur la personne à laquelle nous unit le mariage; de même

que celle-ci, agit constamment sur nous. Il ressort de là, qu'à quelques exceptions près, nous lui inoculons notre individualité, en proportion de la puissance de cette individualité même.

N'allons pas croire que l'indifférence des époux, détruise cette influence; elle en altère les conséquences, elle ne l'atteint pas elle-même. Quelque délaissée que soit une femme, quelque petite qu'on lui fasse sa part d'autorité dans la vie; elle n'en exerce pas moins une certaine action, sur l'existence et sur l'âme de celui qui la repousse hors du cercle intime. Son abandon, les dédains dont on l'abreuve, la confiance qu'on lui refuse, le support ou l'impatience qu'elle témoigne amènent, chacun leurs fruits, et ces fruits, il faut bon gré mal gré les recueillir.

En général, c'est aux femmes qu'appartient la royauté modeste des détails de l'intérieur; c'est dans la maison, c'est dans la famille qu'elles l'exercent le plus directement. Là tout porte leur empreinte, là elles nous attirent ou nous repoussent, par une foule de riens qui semblent être sans signification, et qui renferment cependant le secret de leur individualité. Si l'étranger est souvent impressionné par cet ensemble de nuances révélatrices; si la sympathie ou l'éloignement naissent pour lui des sensations qu'elles font naître dans son cœur; combien ne sera pas plus énergique et plus profonde, l'influence de ces atômes qui forment un monde, sur celui qui respire incessamment sous leur action. Que de sublimes réso-

lutions, que de chutes déplorables, que de mesures énigmatiques, dont on trouverait la cause et le mot au coin du foyer domestique. Que de vies généreuses, dont la flamme s'est allumée au sein de l'amour pieux et dévoué d'une compagne ; que d'âmes perdues, qui doivent leur corruption à la haine, peut-être à l'affection dépravée d'une épouse. Quel homme n'a subi du plus au moins, les modifications que lui imposait cette atmosphère de la famille, et quel homme ne les a du plus au moins imposées au monde.

Si le monde nous parle de la puissance de la femme, la Bible l'établit clairement. Depuis la fatale séduction d'Eve, jusqu'aux prières exaucées d'Esther ; depuis les abominables fascinations d'Hérodiad, jusqu'à l'invitation touchante de la Samaritaine « *Venez et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, celui-ci n'est-il point le Christ (*)*. » Partout la Bible lui donne sa part, sa grande part d'influence, sur les hommes et sur les choses.

Y aurait-il là un sujet d'orgueil ; non, mais bien plutôt d'effroi. Car ce n'est pas seulement de la vie terrestre, du bonheur temporel de l'homme qu'il s'agit ici ; c'est de tout son avenir ; entendons-nous, de l'avenir d'une âme immortelle, d'une âme susceptible d'éternelle joie ou d'éternelle souffrance. Et sur cette âme, un pouvoir immense nous est conféré ; et si notre foi peut la convaincre, notre incrédulité peut l'endurcir ;

(1) *Evangile selon saint Jean*, chap. IV, vers. 28.

si notre énergie la fait forte, notre faiblesse l'accable ; si notre obéissance au Seigneur, amène souvent sa sanctification, nos rébellions excitent presque toujours ses révoltes. Notre amour, notre amour même ne suffit pas pour attirer sur elle les bénédictions du ciel. Il peut lui porter la mort, comme il peut lui porter la vie. Charnel, idolâtre, il la tue ; épuré, religieux, il en est méconnu parfois, et il faut toute la persévérance chrétienne accompagnée d'une grâce spéciale, pour la toucher.

Mais notre influence ne s'arrête pas à l'intimité conjugale. Dieu nous accorde des enfants, ces enfants grandissent sous nos soins ; ils reproduisent, miroirs fidèles, cette image morale que grave en eux, chacun des menus événements de la vie journalière. Ils se nourrissent de notre sève ; avec les sucs salutaires, ils pompent les sucs empoisonnés ; et à leur tour, ils réagissent sur les choses, sur les individus ; et notre caractère va ainsi rayonnant au loin, d'après des lois dont la rigueur nous épouvante !

Ah ! qui sommes-nous donc, pour porter cette brûlante responsabilité ; qui sommes-nous, pour marcher ainsi chargées de ce double fardeau, à la rencontre des tentations et des douleurs de la vie ! — De pauvres créatures pécheresses, inconstantes dans toutes leurs voies ; de pauvres cœurs balottés par tout vent de doctrine ; des roseaux froissés, pliant au moindre souffle, plus propres à percer, qu'à soutenir la main qui s'appuiera sur eux.

La perspective des éventualités de l'union, nous faisait soupirer après cette toute présence, après cette toute sollicitude, après cette sympathie souveraine du Seigneur ; qui nous crée un univers d'amour et de joie, au sein de l'existence la plus tourmentée. Le poids de cette responsabilité terrible, nous fait soupirer bien plus profondément encore, après ce *rocher des siècles* (1), après ce *bras étendu* (2), après cette croix sanglante et puissante, qui nous relèvent et nous maintiennent debout, au milieu des flots de l'incrédulité ou de la folie humaine.

Nous sentons quelle grave chose c'est que l'union de deux cœurs. Nous sentons que ce n'est pas avec un esprit frivole, et que ce n'est pas avec nos seules forces que nous pouvons affronter le mariage. Nous sentons que ses félicités comme ses douleurs, que ce qui nous sourit en lui, autant que ce qui nous épouvante ; que tout a sa valeur, que tout a ses conséquences, que tout nous surpasse.

Les devoirs qui nous sont imposés ; le devoir touchant et sublime de prêter notre secours à un être plus puissant que nous en apparence ; d'orner sa vie terrestre, de le préparer à une existence meilleure. Les joies qui nous sont promises, le bonheur qui naît de la sympathie et de la confiance entre les époux ; tout cela nous émeut délicieusement et cependant nous rend craintives. Nous comprenons bien que

(1) *Esaië XXVI, 4.*

(2) *Jérémië XXXII, 21.*

cela est fait pour nous, mais nous comprenons aussi que cela est au dessus de nous. Nous reconnaissons qu'il est nécessaire de remplacer par l'infinie, par la respectée puissance de Dieu, le pouvoir tumultueux et passager des attachements temporels, des passions contraires, ou des circonstances indépendantes de notre volonté. Nous reconnaissons que notre âme, si elle ne s'appuie sur le Christ; aura le sort de ces vaisseaux que font dévier, tourner sur eux-mêmes et puis sombrer des courants opposés. Nous reconnaissons qu'il faut cette influence divine et détaillée, pour transformer nos vellétés pieuses en vertus réelles, pour leur communiquer une logique, une persévérance, sans lesquelles elles resteront à jamais inertes.

Alors, nous nous sentons pressées d'aller vers celui qui, avec les paroles de la vie éternelle, a encore les secrets de la vie présente. Vers Celui qui ne dédaigna pas de se manifester à nous, dès le commencement du monde; qui, en même temps qu'Il nous foudroyait de sa malédiction, faisait résonner ses promesses vivifiantes à notre oreille. Vers Celui qui consolait Sarah, qui écoutait les supplications de la femme stérile, qui parlait par la bouche de Débora la prophétesse. Vers Celui qui se fit petit enfant dans le sein de Marie, qui reprenait si doucement Marthe, qui releva la pécheresse, qui rendit son fils à la veuve de Naïn, et qui se montra d'abord, aux femmes prosternées devant le sépulcre vide. Vers Celui qui confiait à la pieuse sollici-

tude des premières chrétiennes, le soin des pauvres, des apôtres, des disciples. Vers Celui qui toujours présent, soutenait la foi des vierges martyres dans le cirque, et exauçait les prières de la mère d'Augustin. — Ah ! Celui-là qui nous a toutes appelées à la même destinée glorieuse, Celui-là qui a posé lui-même les bases de notre union avec l'homme, qui en a sanctifié les liens ; qui a fait découler sur eux, pour les rendre plus souples et plus doux son inexprimable amour. Celui-là qui pleurait avec les sœurs de Lazare, qui disait à la femme adultère : *ne pèche plus*, (1) qui s'écriait : *Ne séparez pas ce que Dieu a joint!* (2) Celui-là seul sait ce qui convient à nos âmes ; seul, il sait quelle est notre faiblesse, et combien de nos désirs à notre action, il y a de distance. Celui-là seul qui connaît les difficultés de notre vie et l'étendue de notre responsabilité, peut rétablir entre la tâche et nos moyens de l'accomplir, ces proportions que le péché a détruites.

Demandons-lui tout, nous obtiendrons tout.

Mais ici, il ne s'agit pas d'une foi spéculative, banale ; ce ne sont pas les dehors de l'existence que nous avons à replâtrer, ce sont les plus secrètes profondeurs de notre âme que nous avons à régénérer, aussi est-ce notre âme que nous conduirons à Christ.

Dès l'instant où s'avouant son insuffisance, la femme a promené sa pensée autour d'elle pour chercher du secours, et qu'elle a trouvé le Seigneur ; elle n'a plus

(1) *Evangile selon saint Jean*, VIII, 11.

(2) *Evangile selon saint Marc*, X, 9.

qu'une chose à faire, c'est de lui abandonner absolument la direction de son cœur, avec celle de son existence. Serait-ce à dire que dès ce moment, ses facultés doivent rester inactives; non, mais ses facultés doivent se soumettre à une action unique, celle du christianisme, et se faire les agents fidèles de cette puissance. Ceci ne se peut accomplir sans un grand amour, mais comment concevoir cet amour, si l'objet en reste enveloppé, mystérieux; si l'âme, loin de s'appliquer à en sonder les traits et les caractères, poursuit mille objets profanes qui la dissipent, évite toutes les occasions de le rencontrer face à face?

Bien qu'elles aient une tendance marquée à l'élévation des sentiments et des idées, les femmes, rattachées aux détails de la vie positive par des devoirs habituels; forcées de cheminer terre à terre, contraintes d'occuper leur intelligence de questions mesquines en apparence, quoique importantes au fond, succombent souvent, aux dangers de ces nécessités de leur existence. Elles laissent aisément leur esprit se courber sous le faix des préoccupations matérielles, leurs vues se rétrécir, les petits événements, la poussière que fait chaque jour, envahir leur temps et ternir leurs pensées. Elles s'ensevelissent volontiers dans le présent, plus volontiers encore dans les minuties du présent. *Elles s'inquiètent pour beaucoup de choses*, (1) et les effets de cet amoindrissement sont d'autant plus fâ-

(1) *Évangile selon saint Luc, X, 41.*

cheux, qu'ils s'étendent à la famille; que le mari, au lieu de recevoir de sa compagne des impulsions plus généreuses, au lieu de puiser dans son commerce des idées plus dégagées de tout alliage humain, au lieu de rencontrer dans son affection, cette paix qu'elle pourrait lui transmettre, si elle vivait dans une intime communion avec Dieu; retrouve près d'elle les soucis, le trouble, l'esclavage, auxquels il s'efforçait d'échapper, et les retrouve vêtus d'une forme plus chétive. Loin d'alléger le fardeau qui l'opprime, la femme l'aggrave; loin de lui ouvrir un ciel pur et lumineux, elle le plonge dans une atmosphère obscurcie de nuages; elle devait être le mobile de tout élan, elle devient le poids qui s'attache à lui pour le fixer au sol; et d'aide puissante, elle se fait insurmontable obstacle. Il lui faut donc, tout autant, plus qu'à l'homme peut-être, des heures de méditation, de prière, de lectures saintes, durant lesquelles elle puisse retremper son âme. Il lui faut, par-dessus sa vie pratique, *une vie cachée avec Christ en Dieu* (1), afin que de celle-ci, descendent constamment sur l'autre, des rosées célestes qui la fertilisent pour les bonnes œuvres.

Point d'amour sans connaissance, et point d'action sans amour. Pour obtenir la connaissance, pour éprouver l'amour et pour exercer l'action; nous ne savons qu'un moyen, c'est de remonter à la source de tout cela. C'est de s'en aller avec simplicité vers son Dieu

(1) *Épître de saint Paul aux Colos.*, III, 3.

et vers la Bible ; de prier l'un, d'interroger l'autre, et de se laisser vivifier.

Nous avons essayé , dans un précédent chapitre , d'exposer ce qu'enseignent les Livres saints, ce que sont les convictions chrétiennes ; nous n'y reviendrons pas. Les Ecritures venant de Dieu, nous dirons seulement que le premier soin de toute femme qui cherche à devenir pieuse, c'est de les étudier. Les Ecritures restant *livre fermé*, pour quiconque les examine sans le secours du Saint-Esprit ; nous dirons encore que de ferventes prières à cet Esprit, doivent en accompagner la lecture. Les Ecritures étant appelées la nourriture de l'âme, nous dirons enfin, que l'âme, sous peine de périr, doit prendre cet aliment d'une manière régulière et fréquente.

Quant aux différents modes qu'emploie le Seigneur pour convertir les pécheurs, il n'entre pas dans le plan de notre travail de les déterminer. Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'il faut une *conversion* pour arriver à l'acceptation des vérités évangéliques ; c'est que le développement même le plus étendu et le plus parfait du *cœur naturel*, n'y amènera jamais ; c'est que cette conversion, Dieu l'opère ; c'est que la méditation des Ecritures y prépare ; c'est que les supplications de la foi l'obtiennent.

Les caractères de la vie chrétienne chez la femme, se dérouleront au travers des situations très-diverses, que l'étude de la carrière conjugale amènera sous notre observation ; nous nous bornons ici à l'exa-

men de quelques traits, qui nous paraissent plus sail-
lants et plus importants que d'autres.

Avant tout, la foi que nous désirons à la femme, la foi qui l'élèvera à la taille de sa mission, la foi qui lui fera transporter les montagnes; c'est la foi simple, confiante, ferme; et celle-là, qui est une grâce du Seigneur, elle ne l'obtiendra qu'en s'effaçant elle-même, pour ouvrir tout son cœur aux dons de l'Eternel. Si elle trie parmi ces dons, si elle pose des conditions à Dieu; si dans son esprit, si dans son existence, elle se réserve quelque chose où l'Eternel n'ait point de part; si elle guide la main souverainement habile qui retranche et qui plante en elle; oh! alors, comme elle aura mutilé l'action du Tout-Puissant, les effets de cette action lui naîtront mutilés et rabougris. Sa force réside dans sa soumission à la volonté du Seigneur. Qu'elle écoute donc et qu'elle accepte; qu'elle s'assise aux pieds de Jésus comme faisait Marie; qu'elle repasse en son âme les paroles du maître; et que tout en elle soit humilité, renoncement aux idées propres, naïve obéissance.

Mais en même temps qu'elle puise une foi candide et modeste dans le trésor des saints livres; la femme ne doit pas craindre d'affermir ses croyances, par le moyen des preuves que lui fournit le travail de sa raison ou que lui apportent des études profanes. Nous ne sommes pas de ceux, nous l'avouons, qui ne lui veulent que des convictions toutes de soumission, et plus solides de la solidité que leur prête l'ignorance de

l'esprit, que de leur propre puissance. Si l'âme de la femme était par sa nature fermée au doute ; si jamais un mot, si jamais un sourire ne devaient jeter d'incertitude dans ses opinions ; si jamais elle n'était appelée à les faire parler ces opinions, dans l'intimité de la famille, ou dans le cercle plus étendu de ses relations sociales ; si jamais ces croyances, claires à ses yeux, ne devaient rencontrer d'intelligence rebelle ; si jamais elle ne devait attacher un prix immense à leur triomphe ; peut-être alors, penserions-nous qu'une foi inraisonnée est pour elle la meilleure foi ; qu'ainsi faite, elle convient mieux qu'une autre à son esprit, qu'effarouchent les recherches abstraites ; mieux qu'une autre à son cœur, qui demande surtout à croire, surtout à aimer. Mais la réalité lui prépare des luttes.

A peine au sortir de l'aile maternelle, qui protégeait ses convictions et qui les réchauffait ; la jeune femme va se heurter contre le doute, contre la négation. Non-seulement on ne croit point à ce qui a sa foi, mais on ne le respecte pas toujours. Et ces objections, et cette incrédulité, ce n'est pas uniquement chez de grands pécheurs, chez des hommes légers ou corrompus qu'elle les rencontre. Là ils l'étonneraient moins, là ils ne l'ébranleraient pas ; mais c'est quelquefois près d'elle qu'ils se manifestent, c'est revêtus d'un caractère respectable qu'ils se présentent ; c'est par la bouche de ses nouveaux parents, d'un frère, d'un père, qu'ils lui parlent ; c'est par la voix de ce qu'il y a de plus cher et de plus digne de confiance au monde,

par la voix d'un époux. Quel trouble alors dans cette âme mal assurée, quelle peur de se laisser agiter, de se laisser surprendre par ces idées hardies, horribles; et quel effroi de ne leur pouvoir répondre victorieusement. Ah! certainement, quelque chose s'élève au fond de ce pauvre cœur, quelque chose qui plaide en faveur de Dieu. Un sentiment intime dit à la femme chrétienne, que les vérités dont elle a si souvent éprouvé la puissance; que ces vérités qui l'ont purifiée, consolée, soutenue, sont des vérités éternellement vraies. Mais ces preuves qui lui suffisent, on les rejette autour d'elle : ou bien encore on évite la discussion, on lui laisse sa foi par condescendance, et cette pitié l'effraie plus que la colère. N'exposons pas à de telles angoisses, à de tels périls, ces âmes dont la chute peut entraîner d'autres pertes. Rappelons-nous que les femmes vont, elles aussi, combattre le bon combat, et qu'il leur faut des armes à la main droite et à la main gauche.

Il y a plus que de la paresse, dans l'éloignement qu'éprouvent les femmes pour les études philosophiques; pour les opérations du raisonnement, appliquées à la recherche des vérités spirituelles. Il y a une peur secrète de découvrir que leur foi, que cette foi qui leur semblait si forte; est vulnérable cependant par quelque point. Il y a la crainte de la placer tout-à-coup, devant une difficulté qu'elle ne pourra pas résoudre. Il y a chez elles, avec de l'amour pour cette foi, manque de confiance en elle. Et par un senti-

ment qui n'est pas très-rationnel si l'on veut, mais qui est très-naturel et qui prend sa source dans la conscience innée de leur faiblesse; les femmes, qui reculent devant l'idée d'exposer leur croyance aux investigations de la philosophie, et qui ne reculent que parce qu'elles ne sont pas sûres de l'issue de la lutte; ces femmes, dans l'âme desquelles s'est donc glissé à un certain degré le doute; au lieu de se l'avouer et de le combattre à huis ouvert, le font taire, et se cramponnent avec d'autant plus de ténacité à leurs croyances, que ces croyances leur semblent moins solides. Nous l'avons dit, il y a là de l'inconséquence, mais qu'il y a de touchante simplicité aussi, qu'il y a de merveilleux instinct, et souvent quel bon moyen d'échapper à l'incrédulité, que de se réfugier, que de s'enfermer dans sa foi; comme dans une forteresse dont on baisse la herse, et dont on lève les ponts après soi. Cependant, comme ce moyen n'est pas infailible, comme il repose sur un principe faux et qu'il peut entraîner des égarements funestes; comme l'esprit de la femme, plus enclin à recevoir passivement qu'à examiner et à choisir par lui-même ce qui est bon, admet trop aisément toute idée présentée avec autorité, penche un peu vers la docilité ignorante et s'ouvre facilement aux préjugés et aux superstitions : comme, d'une autre part, la lumière fait la force et la gloire de la vérité; comme il ne nous appartient en aucune façon et sous aucun prétexte, de la priver de cet auxiliaire qu'elle a constamment réclamé dans toutes ses manifestations; nous pensons

que la foi de la femme, pour être inébranlable et pour être efficace; pour étendre un empire reconnu et sur son cœur, et sur celui des autres; doit se mettre en mesure de répondre à tous, avec la charité dont parle l'Apôtre. Nous pensons qu'elle doit se sentir assez puissante pour ne s'effaroucher, pour ne s'offenser d'aucune objection; nous pensons encore qu'elle ne le peut faire qu'après s'être essayée contre ses ennemis, et par cette lutte s'être assurée de sa force.

Qu'on nous comprenne bien, nous ne prétendons pas imposer aux femmes une suite d'études philosophiques, entreprises avec un cœur sec et secondées par les seules clartés de la raison. Nous n'en voulons pas faire des docteurs. Nous croyons seulement, qu'appelées à discuter leurs convictions avec un mari; à les établir dans l'âme confiante, mais active de leurs enfants; à les défendre humblement tout à la fois et courageusement au milieu d'un cercle d'amis; nous croyons qu'il leur est nécessaire, de les étayer par les connaissances de l'intelligence.

Qu'elles ne s'effraient pas; l'examen des quelques systèmes qui s'élèvent contre les vérités chrétiennes, et qui suffiront à les mettre en présence des principales négations de l'incrédulité, ou du rationalisme; cet examen fait avec humilité et prières, les convaincra dès l'abord de la puérilité de leurs craintes. En voyant ces travaux humains d'un si formidable aspect, s'écrouler l'un après l'autre, à mesure que le bon sens les vient toucher de son doigt; elles s'étonneront d'avoir tant redouté, des

adversaires si faibles. Leur foi, qu'elles tremblaient de sentir s'amoinrir et s'effacer en elles; prendra au contraire des formes plus nettes, quelque chose de plus consistant et de plus assuré. Elles éprouveront ce bien-être délicieux, que ressent le voyageur égaré dans une forêt à demi désassombrie par les rayons de la lune; lorsque s'avancant craintif il reconnaît un vieux tronc décharné, aux longues mousses, aux branches noueuses; dans l'objet qui lui apparaissait de loin sous des formes fantastiques, auxquelles son imagination prêtait la vie et le mouvement.

Cette foi qui se rend compte d'elle-même, qui est triomphante parce qu'elle a vaincu et non pas parce qu'elle n'a point combattu; cette foi, en même temps qu'elle s'affermir, s'adoucit et se fait charitable. Elle ne se froisse plus du doute, comme si le doute pouvait l'atteindre; elle a cette dignité, ce calme qui vient de la conscience de la force; elle ne cherche pas à éblouir, parce qu'elle sait qu'elle peut éclairer; elle est modeste, parce qu'elle sait qu'elle n'a pas besoin d'une vaine représentation pour s'imposer. Il y a en elle quelque chose de grave et de paisible, qui inspire le respect. L'allure inégale, l'affectation dans les dehors, les luttes irréfléchies, la rigidité amère, ces formes qui éloignent les cœurs au lieu de les attirer; appartiennent aux convictions qui, édifiées sur un fond d'ignorance, sont inquiètes d'elles-mêmes et vacillent. La marche persévérante et conséquente, la simplicité, la mesure, le tact des convenances mo-

rales ; ce savoir se taire et ce savoir parler ; cette indulgence, qui ne vient pas de l'indifférence pour les doctrines, mais de la compassion pour l'homme ; toutes ces vertus, qui émeuvent en dépit d'elles-mêmes les âmes rebelles ; sont le propre de la foi basée sur l'humilité, mûrie par la connaissance, fortifiée par le choc contre les échafaudages de la sagesse humaine.

C'est avec le sentiment de leur faiblesse naturelle, c'est avec l'intercession dans le cœur et un esprit sincère, que les femmes doivent entreprendre de telles recherches. Qu'elles prennent d'une main leur Bible, de l'autre ces livres dont l'orgueil a tracé les pages, qu'elles lisent, qu'elles comparent ; nous ne demandons rien autre, et nous ne craignons pas l'issue.

Certainement, toutes les femmes ne sont pas appelées à approfondir un tel examen ; nous croyons même qu'il n'y a rien de très-utile pour elles, qu'il y a peut-être quelque chose de dangereux, dans cet emploi de leur temps. Mais nous pensons que toutes, sont appelées à détruire l'abri que fait leur ignorance à leur foi, pour mettre celle-ci au grand air et au grand jour.

Nous aussi, nous avons passé par ce temps de doute inavoué, qui nous faisait peur de l'étude. Il nous en coûtait d'exposer nos convictions, au contact de l'air et de la lumière. Nous voulions croire, parce que nous sentions instinctivement notre foi bonne ; mais nous ne voulions point examiner les objections qu'on élevait contre elle, parce que nous n'étions pas sûre de sa supériorité. Si elle nous l'avait souvent révélée

cette supériorité, dans les combats intérieurs contre notre nature ; elle ne nous l'avait point encore prouvée, par ses succès contre le raisonnement incrédule ; car cet ennemi, nous l'avions soigneusement écarté. Bien plus, il nous semblait que permettre à notre foi de se mesurer avec de tels adversaires, c'eût été la laisser s'abaisser ; il nous semblait que les admettre à l'examen, c'était presque nous rendre coupable de sacrilège et de blasphème ; et ce respect, nous le sentions bien lorsque nous sondions notre âme, ce respect n'était lui-même, qu'un fruit de notre méfiance.

Les rois inhabiles et débiles, ont besoin de tous les prestiges du mystère, pour maintenir leur autorité intacte. Ils s'élèvent ainsi tellement au dessus du niveau, ils s'enveloppent si exactement dans leur majesté, ils s'entourent de tant de nuages ; que leurs peuples, frappés par cet appareil à la fois magnifique et redoutable, ne cherchent pas à pénétrer dans le sanctuaire qu'ils se font, et ignorent leur médiocrité, jusqu'au moment où quelque circonstance imprévue, les mettant en contact ; ils trouvent au lieu de la divinité qu'ils adoraient, une idole de bois ou de pierre ; qu'ils méprisent et qu'ils brisent. Les rois énergiques et vaillants, au contraire, dédaignent cette vaine représentation. Ils sentent que rien ne les établira plus sûrement dans l'estime de leurs sujets, que leur présence au milieu d'eux, que leur action propre ; ils sentent que leur force, réside tout entière

en eux-mêmes; que l'imagination ne les fera jamais si grands, que la nature ne les a faits; et ils se montrent, et ils se mesurent hardiment avec les événements et avec les hommes; parce qu'ils savent que chaque difficulté vaincue, fixe plus solidement la couronne sur leur tête.

Eh bien, notre foi à nous, notre foi peureuse, ennemie de la discussion, défendue par les remparts que lui faisait le doute, contre les tentations du doute. Notre foi ressemblait aux rois chétifs dont nous parlions tout-à-l'heure. Cependant, il nous fallut triompher de nos préventions. On nous mit en défiance d'elles, et autant par soumission que par conviction, nous commençâmes des recherches qui nous causaient un secret effroi. Nous les entreprîmes avec trouble, nous dirions presque avec larmes; nous les achevâmes avec actions de grâce. Les fantômes s'étaient partout évanouis; dès les premiers pas, il est vrai, nous avions compris que ce pouvaient bien être là nos seuls adversaires. A mesure que nous avançons, nous sentions notre âme se raffermir, notre cœur battre plus librement; notre foi se dégager lumineuse, des obscurités qui nous en dérobaient l'éclat; comme les pics neigeux des Alpes, des nuées qui les voilent. Elle avait dépouillé sa chrysalide, elle planait souveraine, et laissait bien loin, bien bas sous elle; ces arguments entassés dont elle se riait dans sa force. Et pour arriver à un tel résultat, il ne lui avait fallu ni beaucoup de peine, ni beaucoup de secours étrangers; elle s'é-

lait montrée, elle s'était appuyée sur ses soutiens naturels ; d'un côté la Bible, de l'autre la conscience, les instincts du cœur, le bon sens ; quant à nous, nous avions prié Dieu, Dieu qui ne trompe pas ; et les objections s'étaient comme entre-détruites les unes les autres ; un jour plus serein, plus chaud, plus clair se levait pour nous, nous pouvions dire avec les habitants de Samarie : « Ce n'est plus à cause d'une parole humaine que nous croyons, mais nous-mêmes nous avons entendu le Christ, et nous savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde (1). »

On a saisi notre pensée : pas d'études exclusives, pas de préjugés non plus ; mais un court et sérieux examen des doctrines philosophiques, qui apporte la confiance à l'âme timorée des femmes, et qui rende leur attitude morale plus franche, plus noble et plus ferme. Nous savons bien que le raisonnement ne communiquera jamais la foi, que la discussion, si chrétienne qu'on la fasse, n'amollira jamais les cœurs ; mais nous savons aussi qu'au raisonnement, qu'à la discussion, il appartient de préparer les voies, de déblayer en quelque sorte les sentiers. Nous savons de plus que les preuves de sentiment, si elles vont en secret convaincre les âmes ; si, avec leur simple et touchant langage, elles les ébranlent et les convertissent parfois à leur insu ; nous savons que ces preuves s'évanouissent devant la logique serrée de l'esprit,

(1) *Évangile selon saint Jean*, IV, 42.

que celui-ci refuse même d'entrer en contestation avec elles, qu'il n'en admet pas l'existence, qu'il les repousse avec dédain du domaine de l'intelligence pour en faire la part de la faiblesse; et nous savons encore, que de ce mépris, il rejaillit quelque chose sur la foi; et que si elle se retire volontairement devant un ennemi quelconque, sa retraite compte à cet ennemi comme une victoire. Nous la voulons dans toute sa vigueur, avec tous ses moyens; nous la voulons complète. Nous voulons que la femme mariée, n'en soit pas réduite à voir ses croyances souffertes par complaisance, mais qu'elle les puisse mettre à la place d'honneur qui leur appartient. Nous voulons qu'elle soit pénétrée de la pensée que ce trésor, elle le porte dans *un vase de terre* (1); mais qu'elle se souvienne aussi que ce qu'elle porte en elle, c'est un *trésor*. Nous voulons que ses convictions douces, humbles, militantes avec paix, si l'on nous permet une telle expression; parlent au cœur, parlent à l'esprit de ceux qui doutent d'elles, et ne doivent leurs succès qu'au pouvoir de la vérité.

Mais ici, nous éprouvons le besoin de signaler un danger, aux femmes qui aborderont l'examen philosophique de leur foi; c'est celui que leur fera courir une certaine duplicité innée, qui s'efforce constamment de nous tromper sur la nature, comme sur l'efficace de nos croyances. Il est bien facile de les laisser, ces croyan-

(1) 2 *Épit. aux Corinth.*, IV, 7.

ces, remonter du cœur dans la tête. Là, leur joug est facile, il n'y a plus de passions à détruire, plus de désirs à régler; il n'y a plus ce travail incessant sur le vif, ce scalpel qui va fouillant et qui coupe, malgré les souffrances et le sang; il n'y a plus ce combat corps à corps avec les convoitises et la chair, que commande l'Évangile. On raisonne, on disserte, on met des idées à la place d'autres idées; et pendant ce temps, le vieil homme se débarrasse de ses entraves, il agit à sa guise, il mange sans remords le fruit défendu; et au lieu de cette guerre si meurtrière, si douloureuse, entre les deux natures d'un même individu; il y a paix. Fausse paix! Parce qu'on se prouve sa foi, on se figure qu'on la possède; parce qu'on lui assujétit ce qui répugne fort peu à sa domination, on se figure qu'on lui est esclave; parce qu'on s'arrête volontiers à des questions purement spéculatives, on se figure qu'on se nourrit de la nourriture spirituelle; parce qu'on crie souvent *Seigneur, Seigneur*, on se figure qu'on prie; et parce que contestant habituellement avec des ennemis de la vérité, aussi froids adversaires qu'on en est froid partisan, on renverse quelques unes de leurs négations; on se figure qu'on lutte et qu'on remporte des palmes. Tout cela n'est ni de la vie chrétienne, ni du progrès; c'est un jeu, un jeu effrayant, comme tous les jeux où l'Éternité joue, elle, le grand rôle. Ainsi faite, et tant qu'elle ne descend pas dans le foyer de tout sentiment et de toute action, la foi n'est qu'une hypocrisie de plus. Que les femmes

n'espèrent donc pas, aussi longtemps qu'elle reste à l'état de théorie, lui faire produire chez un mari, chez des enfants, des fruits qu'elles n'en obtiennent pas pour elles-mêmes.

Les curiosités vaines, lui tendent encore leurs pièges. De l'examen modeste des questions dont la résolution est permise, on passe vite à l'audacieuse interrogation des mystères. On s'arrête volontiers aux problèmes oiseux, l'on remplace encore ici le travail de l'âme, par le travail de la pensée; avec cette différence, qu'outre la perte du temps et la destruction des facultés régénératrices de la foi, il en résulte pour l'esprit ainsi égaré, d'incroyables éivrements d'orgueil; et de folles hardiesses, qui vont presque jusqu'au sacrilège.

On le sent, ce terrain où il faut cependant marcher, ce terrain est glissant, parsemé d'embûches; mais la prière, la droiture et l'humilité surtout; sont les fils directeurs, qui suffisent à nous faire trouver l'issue des plus tortueux labyrinthes.

La foi que nous désirons à la femme, est essentiellement une foi du cœur. Qu'elle se retrempe donc dans la contemplation, dans l'amour du bien; et qu'elle verse immédiatement sur la vie, tous les dons qu'elle reçoit du Seigneur. Nous ne demandons ni du mysticisme, ni de l'extase; nous croyons seulement que pour obtenir des fruits, il est nécessaire d'avoir un arbre, et qu'à cet arbre il faut des racines. Nous pensons que les femmes ne deviendront modestes, charitables, affectionnées; qu'en allant chercher ces vertus

vers Celui qui les possède absolument, et qui seul a pouvoir de les communiquer. C'est en étudiant la pureté, la sagesse infinie, l'éternelle miséricorde dans leur type; que l'âme deviendra plus délicate et plus difficile envers elle-même; c'est en sondant les profondeurs de la sainteté divine, qu'elle s'initiera à la perfection. Pour vaincre dans cette lutte journalière contre les vices naturels, il faut agir avec les regards et la tête en haut; il faut que l'intercession et la foi tiennent les pensées dirigées vers le Seigneur, comme autrefois Aaron et Hur, tenaient les bras de Moïse élevés vers Jéhova, durant la bataille de Réphidim.

Nous ne saurions assez le répéter, la femme chrétienne doit travailler de toute sa puissance à la conversion de son cœur; de cette conversion naîtront forcément les œuvres extérieures. En s'attachant à l'ensemble de sa mission, en considérant sa vie sous le point de vue purement religieux, en remontant constamment à ce principe et en le cultivant, lui d'abord; elle prendra des idées plus larges, plus vraies; elle mettra plus de douceur dans l'accomplissement de ses devoirs; elle donnera moins d'importance aux détails et davantage au grand tout; elle se soumettra mieux à ces mille contrariétés qui s'opposeront parfois aux manifestations de sa piété; elle ne s'en allarmera pas, comme si elles avaient le pouvoir de paralyser sa foi. Comprenant que les difficultés mêmes qui s'élèvent sur la route du ciel, sont de salutaires épreuves; que son âme, si elle les accepte avec docilité,

en retire une amélioration supérieure, à celle que lui aurait amenée la réalisation de ses désirs les plus chrétiens; elle s'en servira comme de moyens de progrès, elle en remerciera Dieu, comme de puissants secours.

Cette foi, telle que nous la dépeignons; nous n'avons pas peur qu'elle dégénère en un de ces passifs amours qui, ne descendant jamais sur terre; restent à l'état de rêves indécis, et bercent l'âme aux accords d'une sorte d'harmonie spirituelle, plus propres à l'efféminer, qu'à la sauver. Ce n'est pas la lecture de l'Évangile, de cet Évangile dont toutes les pages nous parlent de combats et de labeurs; de cet Évangile qui nous peint la vie comme une lice, où le plus vaillant remporte la couronne de gloire; comme une arène, où il faut courir sans regarder derrière soi; comme un court espace de temps, durant lequel le serviteur, doit faire diligemment valoir le *talent* du maître. Ce n'est pas la prière, cette prière qui va chercher des consolations, de la force vers Dieu; et qui, avec l'énergie, avec les leçons, avec la joie, nous rapporte une plus grande ardeur d'obéissance. Ce n'est pas l'étude de la révélation, ce n'est pas la prière, qui feront notre cœur paresseux, qui le feront lâche. Non, la conséquence inévitable d'une telle foi, c'est la nouvelle naissance, c'est la sanctification de la vie.

Nous sommes tout aussi peu partisans que d'autres, de la religion contemplative, de l'amour sans résultat, de la piété immobile, si nous pouvons nous exprimer

ainsi. Nous croyons, que dans le trop de temps accordé à la partie toute immatérielle de nos devoirs, il peut y avoir un danger. Ce danger ne tiendra jamais à l'intercession en elle-même, à la communion avec Dieu, à la méditation sur ses caractères et sur les nôtres ; mais à la faiblesse de notre âme qui, sans cesse sollicitée par le péché, penche à droite, penche à gauche, et tire aussi habilement le mal du bien, que Dieu tire le bien du mal. Ainsi, notre indolence naturelle, la répugnance que nous inspirent les sacrifices à offrir, les preuves d'affection à donner, la peine à prendre ; ainsi, cet égoïsme qui se réfugie jusque dans l'abnégation apparente, et qui vient se placer devant toutes nos idoles pour les défendre ; ainsi, les mille désirs de notre cœur désespérément malin, s'efforcent chacun à leur manière, de nous faire prendre le change. Comme il faut un aliment à notre âme, ils le lui donnent aussi semblable que possible, à la nourriture céleste qu'elle réclame ; mais la partie vraiment nutritive manquant à cette alimentation, l'âme au lieu de se fortifier, s'allanguit ; elle abandonne la direction des faits, elle ne lutte plus, et la chair toujours veillante et toujours alerte, ressaisit le pouvoir. La vie nécessairement active de la femme mariée, la garantit plus qu'une autre de ce péril, qui menace surtout les personnes solitaires. Mais si la nature de ses devoirs l'éloigne, la nature de son esprit l'appelle, et là encore il faut des yeux ouverts, avec un cœur vigilant.

Nous le redisons encore, la foi qui ne se traduit

pas incessamment par des œuvres, œuvres spirituelles et cachées, œuvres matérielles et palpables ; cette foi là est morte, ou plutôt, cette foi-là n'est pas la foi. La femme reconnaîtra donc à ceci la réalité de ses convictions, qu'elles la tiendront en éveil ; qu'elles lui prescriront un examen subtil et constant, de ses pensées, comme de ses actes.

Dans le mariage, les penchants les plus contraires à l'accomplissement de ses obligations, exciteront particulièrement sa surveillance. Elle se mettra surtout en garde, contre cet orgueil, qui lui souffle l'esprit de révolte, les prétentions à l'égalité, l'aveuglement dans la volonté propre, le long ressouvenir des torts passés. Elle poursuivra à outrance, cette personnalité qui s'oppose à l'intimité de l'union, qui désenchante des devoirs du mariage, qui flétrit le cœur. Elle se courbera devant les exigences de son époux et devant celles de sa position. Sa pensée, ses affections, qu'elle enchaînera par les cordeaux de l'amour de Dieu, à sa mission telle que Dieu la lui a faite ; sa pensée et ses affections, ne s'échapperont pas à tout moment pour s'élaner vers le passé, vers l'avenir, vers le pays des illusions ; et y faire une ample récolte de regrets, ou de souffrances imaginaires. Ses désirs ne connaîtront d'autre chemin, que celui qui d'un cœur pieux, monte vers le Seigneur. Celui-là, ils le parcourront souvent, et chaque fois qu'ils redescendront, ils lui apporteront plus de paix et plus d'activité.

Elle saura qu'avec la soumission, il lui faut de l'é-

nergie; qu'elle est la compagne de l'homme, non-seulement pour lui obéir, mais encore pour le soutenir; que le mariage, tout en la liant étroitement à un autre elle-même; l'émancipe, dégage son individualité, lui amène des événements qui réclament d'elle une action propre, indépendante, et une certaine valeur intrinsèque. Elle saura qu'un époux, heureux de ses progrès, envieux de la perfection pour elle; ne la surveillera pas toujours cependant, avec cette sollicitude tendre et détaillée, qui l'aiderait puissamment dans son éducation morale; et qui la remettrait à cette douce place d'enfant, qu'elle tenait auprès de sa mère. Elle saura que ces soins, que cet amour-là, ne sont ni dans le caractère ni dans les habitudes de l'homme; que la nature de ses devoirs tout extérieurs, s'opposent à ce qu'ils se développent chez lui; et placée dans cette position, où il lui faut devenir son propre mentor; où elle doit, non-seulement dompter son cœur, mais le conserver joyeux; où elle doit non-seulement subir les épreuves que l'Éternel lui envoie, mais donner quelquefois le signal du sacrifice; marcher à la fois la seconde et la première; derrière et devant; elle se fera forte d'une force humble, douce, chrétienne; et cette force, elle la puisera tout entière dans la conscience de son insuffisance, dans la conscience de la puissance de Dieu. Elle saura en qui elle croit, pourquoi elle croit; et sa foi solidement assurée ne rétrécira point, mais ouvrira son âme; mais la disposera à l'affection, à la miséricorde. Ce ne seront pas les

misères physiques seules, qui exciteront sa compassion, mais les maladies morales. Elle ne sentira pas à l'aspect des dernières, ces mouvements d'irritation, qui viennent plus de l'exaltation de l'esprit, que de la conviction du cœur; elle ne les combattra pas avec cette violence, avec cette dureté, qui sont les armes des croyances mal affermies. Appuyée sur l'éternelle vérité, elle ne se blessera pas des attaques du doute; elle s'en affligera, comme elle le ferait des injures d'un insensé. Au lieu de la colère, c'est une immense charité qui l'embrâsera; elle verra dans ses adversaires, beaucoup moins des ennemis à terrasser, que des amis égarés à remettre dans le bon chemin. Elle repoussera de ses lèvres les expressions mordantes, les jugements sévères. Elle n'usera jamais de ces moyens, qui par leur nature même, jettent de la défaveur sur la cause qu'ils servent. Des explications limpides, modestes, des efforts persévérants, de ferventes prières; elle n'emploiera rien d'autre pour gagner des âmes au Seigneur.

Elle se rappellera surtout, elle se rappellera que sa grande mission sur la terre, c'est de glorifier Dieu. Pensées, sentiments, comme action; elle fera tout concourir à l'accomplissement de cette obligation sacrée. Elle le glorifiera dans ses affections, en les lui subordonnant, en les épurant, en les consacrant au bien spirituel de ceux qui les lui inspirent. Elle le glorifiera dans son esprit, en se revêtant intérieurement de cette ignorance du mal, qui constitue la virginité de

l'âme ; en se souvenant que dans le sanctuaire où Dieu veut habiter à toute heure, rien que de modeste, rien que de chaste ne peut être souffert ; en ne permettant pas que l'apparence même, que le récit, que le reflet des choses déshonnêtes qui se font dans le monde, vienne le profaner. Elle le glorifiera dans ses œuvres, en anéantissant sa volonté devant celle du Seigneur ; en faisant disparaître toute considération mondaine, égoïste ou charnelle, devant la grand considération du bon plaisir de l'Eternel. Elle poursuivra le royaume du ciel avec sa justice ; et son horizon s'éclaircira, et ses devoirs se feront plus simples et plus doux.

Nous ne disons pas que, pour elle, la vie se dépouillera de toutes ses épines. Non, mais comme elle ne lui aura fait, ni dans ses désirs, ni dans ses espérances de bonheur, une place plus grande que Dieu ne la lui fait Lui-même dans la réalité ; comme elle aura un baume prêt pour toutes les meurtrissures, un conducteur assuré pour tous les passages difficiles ; elle s'avancera confiante, résignée avec joie, au devant des mystères de l'avenir.

Nous ne disons pas que sur sa route, il n'y aura plus d'obstacles ; qu'elle n'aura plus, ni forteresses à prendre d'assaut, ni précipices à franchir, ni pièges à éviter. Non, mais la foi qu'elle portera en son cœur, cette foi qui lui servira de flambeau, de cuirasse et de levier ; sa foi triomphera et la fera triompher avec elle. L'ensemble de cette charge si effrayante, pour qui ne va pas demander le secret de la remplir à Celui

qui l'a imposée ; ces grands intérêts et ces menus détails ; ces devoirs, cet amour envers un mari, envers des enfants ; et cet amour, et ces devoirs envers Dieu. Cette vie méditative et cette vie pratique ; cette recherche des choses d'en haut, et ce soin des choses d'ici-bas ; cette masse d'obligations toutes pressantes, toutes importantes, et qui toutes semblent se contrarier ; rien ne l'étonnera, rien ne la troublera, car Dieu lui révélera l'accord de toutes ces choses entre elles.

Nous ne disons pas que son cœur gagné à l'Éternel, ne se révoltera plus ; qu'il ne mentira à ses convictions dans aucune circonstance ; qu'elle n'aura plus, ni à contester avec lui, ni à pleurer de ses chûtes. Oh non jusqu'à la fin, aussi longtemps qu'elle demeurera dans ce *corps de mort* (1) sous le poids duquel gémissait saint Paul ; il y aura pour elle un état de guerre intérieure et des défaites. Mais il y aura des relèvements aussi, mais elle sentira près d'elle la main du Dieu Sauveur, mais ses vivantes croyances, ne la laisseront pas stationnaire. Elle avancera, et si en fixant les yeux sur le but, elle est abattue par la pensée de l'incommensurable distance qui l'en sépare encore ; elle sera fortifiée et doucement consolée, en franchissant du regard la distance qui la sépare aussi, du point de départ.

Nous ne disons pas que dans ses rapports conjugaux, il n'y aura jamais de nuages. Que jamais la défiance, que jamais une excitation soudaine, que jamais l'é-

(1) *Épître aux Romains*, VII, 24.

goïsme ne viendront les altérer. Que dans son influence sur son mari, rien que de pieux, rien que de complètement désintéressé, rien que d'inspiré par un amour chrétien, n'agira jamais. Que jamais des vues étroites, légères, ne s'opposeront à son propre perfectionnement. Oh non ! car nous savons que tout comme l'apôtre avait une écharde en sa chair, qui l'avertissait incessamment de sa misère physique ; elle porte, elle, des échardes en son âme, qui l'avertiront constamment de sa débilité morale. Mais nous savons aussi, que si, dans sa vie, il y a des disparates affligeantes pour son cœur ; il y aura pourtant et il y aura toujours un élément homogène, la foi en Christ, qui produira, elle, de larges progrès ; et qui donnera à sa tendresse, comme à ses œuvres, comme à son influence, des caractères prédominants et victorieux.

Alors, son mari trouvera en elle une lumière, dont l'éclat égal et doux réchauffera son cœur. Alors, elle deviendra pour lui comme un ange qui le guidera vers les cieux, sans laisser ses ailes s'appesantir ou se souiller ; comme un instrument harmonieux, dont toutes les notes le raviront et l'élèveront, parce qu'un seul maître, l'Eternel, en tirera des accords. *Elle lui fera du bien tous les jours de sa vie, son prix surpassera de beaucoup celui des perles* (1). Rachetée de Christ, elle s'appliquera avec son époux, aux choses qui sont de Christ ; et son attachement pour lui le sanctifiera. Ses

(1) *Prov. XXXI, 10.*

devoirs, elle les accomplira avec le zèle joyeux que demande et qu'envoie le Seigneur. De sa vie, s'exhalera comme un parfum de bonnes œuvres, de sentiments paisibles et purs, qui pénétrera ses alentours; et tandis qu'à chaque heure de son existence, elle éprouvera la vérité de ce principe: que le meilleur moyen de se donner à son mari, c'est de se donner premièrement et avant tout à Dieu; son mari, lui, éprouvera la force de ces paroles de la Bible « *La maison et les richesses sont l'héritage des pères; mais la femme prudente, est de par l'Éternel!* » (1)

(1) *Prov. XXXI, 10.*



CHAPITRE SECOND.



Nécessité d'une même croyance entre les époux

Sans union morale, il n'y a pas de bonheur pour les époux. Cette union, les mobiles souvent très-opposés qui dirigent les deux âmes, les défauts du cœur ; les travers de l'esprit, qui vont s'accroissant par l'exercice et se raidissant sous la contradiction ; l'existence, en un mot, avec ses conditions ordinaires, la détruisent presque inmanquablement. Si on laisse à ces caractères leur indépendance sauvage, il ne se

passera pas longtemps, sans que l'œuvre de séparation soit consommée. Si on les soumet à un pouvoir douteux, que tantôt ils reconnaissent et que tantôt ils rejettent, ils seront momentanément gênés dans leurs développements; mais la lutte ne tardera pas à leur prêter une énergie plus prudente, et le compromis avec la loi de la conscience sera bientôt fait, qui laissera à celle-ci le gouvernement de dehors insignifiants; pour leur réserver, à eux, la direction souveraine de la vie intérieure.

C'est l'unité dans ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré pour l'homme; c'est l'unité dans les convictions religieuses, qui nous donnera l'accord dans les mouvements de l'existence. Tant que les deux individualités que lie le mariage, n'auront pas accepté la même royauté. Tant que les cœurs des époux ne se seront pas, avec leurs intelligences, définitivement et librement courbés sous ce même joug; la dissension viendra, sur les traces de la personnalité; les arracher au centre commun et les renfermer chacun dans le cercle de ses idées, de ses volontés propres. Il leur faut à tous deux un même élément d'action, un même but, un même objet d'adoration; il faut que ce point de ralliement se maintienne inébranlable, au travers de tous les accidents de la vie. Et si ce pouvoir, outre qu'il est unique, outre qu'il est absolu, est encore régénérateur; si sa conséquence immédiate, est l'épuration de toutes les facultés de l'individu; si son influence est essentiellement progressive; on le comprend,

les âmes qu'il soumettra, perdant une à une les aspérités qui les faisaient se repousser l'une l'autre; s'uniront de plus en plus étroitement, et se confondront bientôt.

Ce pouvoir, c'est le pouvoir chrétien. Ce sont les croyances chrétiennes, passant de la tête au cœur, s'immiscant aux affaires de la vie pour les régler, après s'être mêlées à la pensée et aux sentiments, pour les convertir. C'est l'Évangile, s'ouvrant dans le sanctuaire conjugal, pour donner aux époux les divines leçons d'affection pieuse, de support, de détachement et de charité, dont ils ont besoin à chaque heure.

Sans cette base indispensable au mariage, il y aura peut-être quelque vague sympathie, des rapprochements occasionnés par une soif instinctive de tendresse, par une sorte de ressemblance superficielle; mais il n'y aura ni cette paix, ni cette confiance, ni cette gravité, ni cette élévation dans l'amour; dont les âmes délicates éprouvent l'impérieuse envie, et qui seules les satisfont pleinement.

Oui, l'amour seul, l'amour privé des secours d'une foi sérieuse; cette émotion qui transporte deux êtres dans un monde tout spirituel, cet élan qui leur fait franchir la forteresse de leur égoïsme; pour les rattacher à un centre qui n'est pas *le moi*; ce besoin d'abnégation à l'égard d'un autre, ce respect de ses désirs, cette sollicitude à les accomplir, cet échange de pensées, d'opinions, de volontés; tout cela, sans la foi chrétienne, tout cela meurt, tout cela laisse le cœur pauvre

et mécontent. Nous voulons l'amour immense, nous le voulons aussi puissant qu'il puisse l'être, sans les convictions chrétiennes; nous le voulons aussi pur qu'il puisse l'être, sans la sanctification; nous le voulons aussi grand qu'il puisse l'être, sans l'éternité devant lui; nous le voulons nourri, fortifié par la beauté, par les dons naturels, par la conformité des caractères et de l'esprit. Et bien que nous lui fassions ainsi, des conditions telles, qu'il ne les trouvera jamais réunies au même point ici-bas; nous l'affirmons, cet amour-là ne résistera pas, à la jouissance prolongée des mêmes biens. Il ne résistera pas aux sollicitations du péché; il ne résistera pas aux épreuves que lui peut garder l'avenir; il n'asservira pas tellement l'individualité, que de temps à autre elle ne rompe violemment ses liens, pour venir se montrer à lui indomptée et hideuse, dans l'ivresse de sa royauté reconquise. Il ne remplira pas tellement l'âme, qu'il n'y ait en elle du vide encore, et le besoin de plus que lui; il ne satisfera pas tellement le cœur, que le cœur ne se sente d'infinies tristesses, des langueurs insurmontables, un profond ennui de ce bonheur sans Dieu.

Il ne faut pas avoir marché longtemps à deux dans la vie, pour savoir à quoi s'en tenir, sur l'amour que la piété n'étaie point. Il ne faut pas s'être beaucoup exposé au contact du monde, pour voir les sentiments les plus purs, se matérialiser et se flétrir sous son souffle. Il ne faut pas s'être laissé bien souvent surmonter par le péché, pour sentir les affections et les mouvements

désintéressés, se tarir sous son influence. A mesure que le mal nous domine, nos attachements se dégradent sous son action; nous les voyons s'altérer, puis se mourir; nous voudrions les ranimer, et nous n'en avons pas la force, et notre désir même, est plutôt un regret qu'une résolution efficace. Par une nécessité, contre laquelle nous ne pouvons rien; il se trouve que, dépourvues des croyances religieuses, qui les dégagent de l'alliage humain; nos affections perdent ce caractère élevé, qui seul contentait nos besoins spirituels. Nous leur fermons l'avenir, nous les sevrans de l'aliment qui les sanctifie, nous retranchons en elles tout ce qui tend à les développer immatériellement; et de cet amoindrissement que nous imposons aux facultés de notre âme, il résulte que les facultés de notre cœur, se débilitent et s'effacent elles aussi. Se passer du christianisme dans le mariage, c'est se passer de tout ce qui l'ennoblit et de tout ce qui le complète. Hors de lui, on comprend une convention temporelle; mais on ne comprend pas cette association d'ordre divin, qui rattache par tous leurs caractères l'homme à la femme; et qui, en les liant de la sorte, met le nœud de la chaîne entre les mains du Seigneur. Car le fait qu'elles ont écarté d'elles, les seules croyances qui leur pussent assurer l'infini; l'infini dans le beau, dans le bon, dans les sentiments, dans le progrès; ces relations se sont condamnées à rester mesquines, à ne satisfaire que des penchants plus ou moins charnels. Elles n'unissent l'existence

de l'homme à celle de la femme, que par les points les plus vulgaires et les plus grossiers ; elles s'appuient sur les passions, et les passions qui les ont établies les détruisent bientôt. Elles ne durent qu'autant que le permet l'égoïsme ; et durassent-elles , et parussent-elles défier les lois de Dieu, par les semblants de bonheur dont elles se parent ; qu'on aille au fond , qu'on interroge les êtres qu'elles rapprochent , et l'on verra quelle mélancolie, quel dégoût elles recèlent ! comme ces âmes dépaysées regrettent leur véritable patrie, comme le bannissement leur pèse , comme elles s'en vengent, en se reprochant l'une à l'autre leur erreur ; combien sous cette apparente tendresse, se cache de lassitude et d'éloignement.

Dieu ne nous a pas permis de gâter impunément son œuvre ; de transplanter notre âme dans le sol aride de l'incrédulité ou de l'indifférence, et de lui demander alors tous les fruits qu'elle nous promettait, lorsqu'elle tirait sa vie avec ses richesses, d'une humble et intelligente foi. L'amour, ce don magnifique du Seigneur, n'est descendu ni tout entier, ni tout parfait dans notre sein ; il tient encore au ciel par ses racines ; l'Esprit de Dieu lui est, ce qu'est au prisme la lumière : sa beauté. Ecartez le rayon du prisme , il perd ses étincelantes couleurs, il redevient un pâle morceau de verre. Faites l'amour indépendant de la conviction religieuse ; et au lieu de ce sentiment si pur, si généreux , qui remplit délicieusement tout votre être, qui se répand comme une bénédiction sur votre

vie; vous avez une ivresse fiévreuse, qui vous trouble et ne vous contente point; qui fait passer devant vous de trompeuses images de bonheur, après lesquelles vous courrez sans les pouvoir saisir; qui vous embrâse, qui vous éblouit, qui vous enveloppe dans un tourbillon de fausses joies; pour vous laisser déçu, chagrin, et presque toujours avili.

Et puis, comprend-on pour deux êtres qui s'aiment, comprend-on le doute sur l'avenir au-delà du tombeau? Comprend-on l'affection, sans la soif de l'éternité? Peut-on s'être unis, de désirs, de mouvements, d'émotions; et soutenir la pensée d'une séparation sans fin, d'un anéantissement total? Peut-on, cette question d'éternité, ne la pas résoudre quand elle se présente? et peut-on se contenter d'une solution vague, d'un à peu près d'espoir. N'est-ce pas le propre de l'affection, que de s'élançer par delà le temps, et de ne s'épanouir librement que dans l'infini? Et quand en s'élevant à plein vol vers l'avenir, elle rencontre une limite infranchissable, ne retombe-t-elle pas blessée, ne se souille-t-elle point, contrainte qu'elle est de ramper sur la terre?

Ab! il y a une sainte inquiétude dans l'amour, il y a un besoin d'espace, qui nous portent instinctivement en dehors du présent. Notre bonheur n'est rien, ou plutôt il est une moquerie, si l'éternité ne lui ouvre pas ses portes.

Se contenter de l'heure qui s'enfuit; se donner pour quelques jours, pour quelques années; renfer-

mer toutes ses espérances, dans le cercle étroit de la vie humaine ; les soumettre aux conditions d'imperfection et de misère, inhérentes à notre état en ce monde ; ne les pas fonder, sur des convictions de sainteté et de félicité futures. S'être fortement attaché à une âme, l'avoir chérie pour sa noblesse, pour sa sensibilité, pour sa bonté ; l'avoir suivie dans l'existence, avec une sollicitude toute maternelle ; et s'accommoder de l'incertitude sur sa destinée, et s'arrêter sur les confins de la vie qui ne finit point, et se résigner à l'abandonner là. Se résoudre au mystère, quand le cœur est avide de clarté ; osciller de la crainte du malheur éternel, à la crainte du néant ; pour ne se reposer que dans un espoir plein d'angoisse, en la bonté d'un Dieu qu'on ne connaît pas. Est-ce bien possible ? Est-il des époux, qui se soient volontairement soumis à ce supplice ? en est-il, qui supportant le poids d'un tel doute, aient pu s'avancer rians, légers dans la vie ; et cueillir en chemin, les fleurs éphémères qu'elle leur offrait ? A-t-on pu savourer les douceurs de l'union ; les regards ont-ils pu se rencontrer, les efforts se tenter en commun, de nobles buts se poursuivre, des plaisirs purs se goûter ; et ces mots : *C'est pour le temps !* ne pas désenchanter le cœur de toutes ces joies, si touchantes qu'elles fussent ? A-t-on pu, lorsque la plénitude du bonheur fatiguait l'âme sans la remplir, et qu'elle demandait à se dilater dans un autre univers ; a-t-on pu la satisfaire ? A-t-on pu, lorsque les épreuves venaient secouer l'échafaudage

de la félicité temporelle ; a-t-on pu le rassurer, en s'abîmant dans la jouissance des biens que le présent emporte. Et quand la mort est venue et que d'un coup de son aile, elle a balayé notre bonheur ; quand nous sommes restés épouvantés et seuls, devant cette place toujours et partout vide ; avons-nous bien pu nous résigner au silence du sépulcre ? Et quand notre pensée, qui essayait de l'interroger parfois, revenait à nous avec une réponse ambigüe ; notre cœur, un instant soulagé, ne s'est-il point affaissé de nouveau, comme écrasé sous le faix d'une douleur plus inouïe ?

L'amour, le véritable amour, n'est-il pas jaloux de vertu pour celui qu'il a choisi ? Ne se sent-il pas froissé de ses défauts, encore plus parce qu'ils le déparent, que parce qu'ils exercent une influence dissolvante sur les relations ? L'aime-t-il pour autre chose, que pour ce qui l'élève au-dessus du niveau commun ? S'attache-t-il à un être dont la dégradation lui est prouvée, et lorsque la réalité lui présente des laideurs morales qui le choquent, ne jette-t-il pas sur elles, le riche manteau de ses illusions. En un mot, l'affection ne tend-elle pas de partout à déborder la vie, ne repousse-t-elle pas de toutes ses forces les bornes de cet horizon ; n'aspire-t-elle pas de toute sa puissance, à la possession de l'idéal ? Ah ! s'il en est ainsi, pourquoi donc, pourquoi se leurrer soi-même ; pourquoi se condamner à la captivité dans le temps ; pourquoi ne pas s'en aller vers Dieu, pour lui demander le mot de ces secrets d'éter-

mité, de salut, de sainteté, qui sont l'âme de l'affection? Pourquoi ne pas s'unir dans ses saintes recherches; pourquoi ne pas marcher fraternellement à la rencontre de la vérité; se réchauffant par une commune envie de connaître, se fortifiant pas un même besoin de croire, et ne s'arrêtant qu'après avoir trouvé le Seigneur, qu'après s'être prosterné devant lui, qu'après l'avoir adoré.

Mais si l'amour sans la foi ne peut suffire au cœur, s'il ne peut en régir les passions, s'il ne peut se soutenir par sa seule force; s'il ne peut dans l'union conjugale, suppléer la vertu d'une conviction commune et fondée sur la vérité; l'indifférence le pourra-t-elle davantage? Fera-t-elle ce que la tendresse n'a point fait?— Nous ne le pensons pas; et c'est ici justement qu'éclate la puissance du christianisme.

Livrés à leur naturel, l'homme et la femme réunis par le mariage et séparés de pensées; ne trouveront, dans une telle association, que des sujets de contrainte et de péché. Il n'y aura pas de jour qui, en naissant, ne leur fasse déplorer le joug qu'ils se sont imposé; qui, en fuyant, ne dépose dans leur sein des regrets plus amers. Que la secrète antipathie qui les éloigne, soit venue remplacer des illusions chéries; que dès la première heure, elle ait obscurci leur horizon; il y a pour eux dans ce rapprochement forcé et dans cette division profonde, quelque chose qui ressemble au martyr du galérien, que des anneaux de fer lient pour toujours, à un compagnon de souffrance et de crime. Le supplice va croissant, les susceptibi-

lités s'irritent, les défauts se hérissent ; on ne peut plus se toucher sans se blesser ; on a beau rendre les occasions rares, où il faut se rencontrer, elles vous trouvent de plus en plus vulnérable. Ce sont des maux sur lesquels on ne se blase point. Quand il n'y a pas de rébellion, il y a du découragement ; il y a l'écrasante conscience d'une vie perdue, il y a une paresse, une apathie douloureuse, dont on ne se peut affranchir. C'est toujours, et de toute manière, une géhenne morale, qui à force de mettre le cœur à la torture, l'exaspère ou l'abaisse. Et cela, parce que dans l'unité absolue du mariage, deux centres se sont formés, qui exercent chacun leur influence attractive et répulsive ; deux autels et sur les autels deux idoles se sont élevées, qui chacune ont leurs prétentions à l'autorité et à l'adoration. Cela, parce que le pouvoir s'est évanoui, qui, pour un temps avait muselé cette meute brutale des passions et des vices individuels ; qui avait confondu les deux centres, qui avait renversé les idoles, qui avait tout asservi au profit d'un même sentiment. Ce pouvoir s'est éteint, parce qu'il devait son règne à une concession, et non pas à une victoire. A ce pouvoir incomplet, débile, substituez une force qui se fasse consentir, qui se fasse aimer, et l'union renait.

L'union renait, malgré l'absence des affinités naturelles. Elle nait, même avec la répulsion instinctive, même avec le souvenir de beaucoup de souffrances, même avec cette méfiance, qui accompagne l'expé-

rience de la séparation ; avec cette masse de déceptions, qui désenchantent de l'espoir. Oui, même avec tout cela, dès que la foi rayonne dans l'âme des deux époux ; il y a déjà pour eux le besoin, presque le fait du rapprochement. Ils s'unissent sur le sujet le plus sérieux, sur celui qui remue le plus profondément le cœur, et qui, après qu'il l'a fait trembler et saigner ; lui communique le plus de félicité, le plus de paix. Ils se rencontrent forcément, dans une commune douleur d'avoir offensé leur Dieu ; dans une commune espérance d'en recevoir le pardon, dans une commune reconnaissance de l'avoir obtenu, dans des efforts communs, pour déraciner le péché en eux-mêmes. Leur tristesse, lorsqu'ils retombent ; leurs angoisses, lorsqu'ils doutent ; leur énergie lorsqu'ils sont affermis, leurs combats, leurs triomphes, tout est pareil. Et déjà, ils se sentent attendris ; déjà leurs mains se joignent pour la prière, déjà ils s'aident de leurs vœux, de leurs conseils ; déjà une émotion inconnue, l'affection chrétienne, vient les agiter doucement. Ce n'est plus à cause de tel ou tel don, de telle ou telle conformité morale, qu'ils se sentent attirés l'un vers l'autre ; c'est parce qu'ils ont compris que leurs âmes étaient précieuses au Seigneur, et que là, s'est révélée pour eux une parenté plus réelle, que toutes celles créées par le sang, le devoir, ou les inclinations. Il n'est plus au pouvoir de telle ou telle imperfection, de tel ou tel acte, de tel ou tel incident d'altérer cette grave tendresse ; de lui imprimer des balottements ou des fluc-

tuations; elle a sa source plus haut que les sentiments naturels, elle la prend dans le vaste amour de Dieu pour ses créatures. Et à mesure que les volontés, que les pensées, que les âmes se lient; le travail intérieur qui se fait à deux, la lutte contre les entraînements favoris; la soumission de plus en plus délicate à tous les devoirs; la recherche des vertus chrétiennes : de la charité qui ne croit point au mal, du support qui sourit angéliquement à la souffrance, de la candeur qui met le cœur à découvert, de la douceur qui désarme, de l'abnégation qui efface l'égoïsme; la grande œuvre de la régénération, en un mot, qui s'accomplit et se perfectionne de jour en jour; assied l'union sur d'inébranlables bases, et la met en mesure de défier tous les assauts.

Jusqu'ici, nous n'avons traité que la question du bonheur de l'homme. Il en est une cependant, bien autrement importante, et que nous ne négligerons pas; c'est celle de sa destinée. Celle-là, qui ne se résout, nous l'avons vu, nulle autre part que dans l'acceptation de la foi chrétienne; celle-là doit marcher la première dans le mariage. Lors même que la croyance évangélique, ne répandrait pas sur l'union conjugale, une douceur infinie; nous devrions la faire régner sur lui d'un règne absolu, car elle est notre reine, et une fois son droit reconnu, nous n'avons plus, ni à examiner ses prétentions, ni à peser ses conséquences; nous avons à obéir. Dût-elle nous imposer des sacrifices (et elle nous en imposera). Dût-elle, ce qui ne se peut faire,

se montrer hostile au mariage. Dût-elle mettre une souffrance, à la place de chaque joie, et changer toutes nos espérances en déboires ; il faudrait obéir encore, et obéir de plein cœur ; car c'est pour cette œuvre, œuvre de soumission persistante et volontaire ; œuvre d'activité dépendante et humble ; que Dieu nous a mis sur la terre. Il faudrait obéir, car nous sommes à Lui, avant d'être à nous ; car le bonheur, les développements de l'âme, les liens qui nous unissent aux hommes, ceux qui nous attachent aux choses ; rien de tout cela n'a de valeur, que celle qu'y met Dieu. Le rechercher ce Dieu, comme un moyen de félicité ; c'est faire un calcul égoïste, et il n'appartiendra jamais aux calculs de l'égoïsme, d'aboutir ni au salut, ni aux joies éternelles. L'esprit du christianisme, est et sera toujours *l'amour sans conditions*, avec le *renoncement infini* et la *foi illimitée*. Animé par lui, le chrétien marche au travers des épreuves, comme au travers des félicités ; sans trop s'abattre sous celles-là, sans trop s'éprendre de celles-ci. Résigné devant les premières, paisible et modéré devant les secondes. Sachant que quelque chose de meilleur l'attend. Le front plus rayonnant de la pensée des gloires à venir, que de la jouissance des biens présents ; et cependant goûtant ceux-ci, et les goûtant mieux qu'un autre ; avec plus de tact du cœur, avec plus de reconnaissance. Mais avant et par-dessus tout, fervent à courir dans la lice ; regardant à la couronne de vie, que tient le Seigneur ; et ne se laissant ralentir, ne se laissant affaiblir, ne se laissant

distraire, par rien de ce qui passe ici-bas ; pas même par les plus précieuses faveurs de Dieu.

Donc, premièrement et par le seul motif que telle est la volonté du Très-Haut ; secondement, parce que cette volonté est bonne ; établissons la foi chrétienne dans notre union.

Cette foi ne vient pas toute seule, elle n'anime pas les deux cœurs en même temps ; elle est active, elle est dominatrice, et les âmes, qui pressentent en elle un maître impérieux, en ont peur, se défendent longtemps contre elle. On ne la conçoit ni sans travail, ni sans souffrance. On voit plus les sacrifices qu'elle exige, que la paix qu'elle amène. On ne sait pas que pour de nouvelles œuvres, que pour de nouvelles affections, que pour de nouveaux intérêts, elle donne un cœur nouveau ; et l'on s'attend à un désaccord perpétuel ; tandis qu'elle crée par degrés l'harmonie, en mettant d'autres besoins et d'autres désirs, à la place de ceux qui la repoussaient. Vaincre les répugnances qu'elle inspire, la laisser doucement luire aux yeux de l'homme, le conduire à elle, la faire descendre vers lui ; l'introduire dans tous les rapports de l'existence conjugale, et la laisser dans tous, produire ses fruits, voilà l'œuvre de la femme chrétienne. Pour l'entreprendre, il faut croire à l'excellence de cette foi. Il faut que la femme, en ait elle-même goûté la douceur, éprouvé l'efficace. Il faut, pour lui obéir, qu'elle puisse même résister à ses affections, qu'elle puisse même affronter la pensée d'un refroidissement ; qu'elle puisse se

résoudre, même à froisser, même à blesser s'il était nécessaire; celui qu'elle voudrait protéger contre la douleur morale, au prix de ses souffrances à elle, mais non pas au prix de son éternel bonheur à lui. Il faut que la femme, soit tellement saisie de la conviction que cette foi est la seule qui sauve, la seule qui régénère, et qu'elle sauve et qu'elle régénère certainement; que son cœur ne puisse plus s'attacher à l'homme, sans s'élancer en même temps vers Dieu, pour implorer de lui la conversion de celui qu'elle aime. Il faut que de sa tendresse, naisse immédiatement et toujours, son travail religieux. Il faut que cette monstruosité de l'affection pour la vie présente, alliée à l'indifférence pour la vie à venir; de la sollicitude, qui veille minutieusement au bonheur dans le temps, et se laisse arracher l'éternité tout entière; il faut que cette monstruosité, ne se puisse jamais reproduire. Ce sont les âmes faibles qui l'enfantent, mais l'âme croyante est forte; elle court au-devant des solutions et n'en a pas peur, parce qu'elle va les chercher vers Dieu, et que ce Dieu est son Père.

La femme chrétienne est attachée à ses convictions, elle s'assure en leur puissance; il arrive cependant que confiante lorsqu'il ne s'agit que d'elle-même; elle doute un peu, lorsqu'il s'agit des autres. Cette foi, qui lui semble si invincible, si triomphante, lorsqu'elle l'examine du point de vue féminin; elle craint de la trouver moins dominatrice, moins irrépliquable, lorsqu'elle la regarde au travers des ca-

ractères de l'âme masculine. Elle a bien senti, que cette foi s'imposait à son cœur, de par une autorité suprême ; elle a bien senti qu'elle le faisait en toutes choses plus vaillant, plus vaste et meilleur. Mais elle se demande si le fier cœur, de l'homme, cette foi le pourra complètement dompter ; si ces orageuses passions, elle les pourra bien calmer ; si ces désirs fougueux, elle les pourra satisfaire ; si ces fortes et changeantes volontés, elle les pourra fixer et assouplir. Elle a reçu les promesses de l'Évangile, elle a goûté déjà l'accomplissement de beaucoup d'entre elles ; elle s'est émue à ces joies de la prière, de la communion avec le Seigneur, que nulle bouche ne saurait redire. Mais ces félicités si délicates, si dépouillées de ce qui séduit les sens, et si contraires aux exigences de la nature déchue ; toucheront-elles l'homme au même degré ? En appréciera-t-il la céleste douceur ? Se laissera-t-il dilater par elles ? Ces eaux limpides, étancheront-elles sa soif ? — Elle a vu, sous l'influence de cette foi, ses facultés s'aggrandir, son intelligence s'enrichir, sa carrière se faire plus facile et mieux remplie ; elle a vu chaque intérêt de son existence, chaque devoir, chaque affection, recevoir de ce soleil de la foi, un rayon qui le colorait et qui l'embellissait. Mais cette foi s'adaptera-t-elle aussi merveilleusement, aux forces morales de l'homme ; leur donnera-t-elle un emploi digne d'elles ; prêterat-elle à ses vastes pensées, à ses vastes travaux, à toutes les parties de sa tâche immense ; le même

éclat, la même vigueur ? Cette foi, qui peut bien contenter son cœur et utiliser sa destinée ; régnera-t-elle sur l'homme et sur sa vie, sans l'amoindrir lui, et sans l'appauvrir elle?... Elle n'en est pas bien sûre.

Qu'on ne s'étonne pas, de nous voir poser des questions presque blasphématoires ; le monde les a souvent adressées, le monde les adresse constamment encore, à l'esprit timoré des femmes chrétiennes ; et les femmes chrétiennes, ne lui répondent pas toujours victorieusement. Ces questions irrésolues, ont plus qu'on ne le pense, arrêté les efforts, glacé la sollicitude d'esprits religieux. Elles ont laissé descendre au fond de l'abtme, des âmes que la persistance dans le prosélytisme conjugal et chrétien ; eussent retenues sur ses bords. Elles ont rendu ternes, impuissantes pour le bonheur et impuissantes pour le bien ; des unions, que l'action d'un ardent et humble désir de conversion, eussent à jamais bénies. Elles ont partout, rempli la mission destructive de l'incrédulité, et nous les voulons, s'il se peut, réduire au silence.

Quelques mots donc, sur l'application des croyances chrétiennes, aux facultés, et à la vie de l'homme.

On a dit, qu'éminemment propre à soutenir la femme dans les épreuves qui lui sont envoyées ; à étayer la faiblesse de son caractère, à contenter son âme plus sensible et plus contemplative qu'active ; la foi chrétienne, ne suffisait pas à modifier le caractère, à dompter les passions, à diriger les puissances intellectuelles de l'homme. Que les convictions, que les pré-

ceptes, que le Dieu qui la guidaient, elle, au travers de sa simple et modeste existence; ne le pouvaient conduire lui, au travers de sa vie tumultueuse, extérieure et grave. Que cette Bible, que cet Évangile, dont les paroles la calmaient dans ses heures d'angoisse, et l'éclairaient dans ses heures de doute; n'avaient pas de mots qui pussent le fortifier lui, dans ses rudes travaux; le relever lui, dans ses accablements, le sanctifier lui, dans ses espérances. On a dit que le Seigneur, Dieu des faibles, n'était pas le Dieu des forts; et que la religion, n'avait des ailes ni assez vastes, ni assez nerveuses; pour recouvrir et pour protéger, les grands avec les petits!

A qui, la foi chrétienne s'est-elle montrée de la sorte incomplète et mutilée? Est-ce à ceux qui la sollicitaient et la voulaient tout entière; est-ce à ceux qui l'acceptaient dans sa grandeur et avec ses mystères; est-ce à ceux qui ne faiblissaient devant aucun des sacrifices qu'elle impose, parce qu'ils prétendaient à toutes les joies qu'elle promet. Est-ce à ceux qui l'interrogeant et la scrutant jusqu'au fond, tout palpitants d'une sainte ardeur de connaître; s'élançaient vers elle, poussés par la faim et par la soif de leur âme, après s'être détournés de toutes les citernes crevasées, et s'être lassés de toutes les cymballes retentissantes? Est-ce à ceux-là!... Qu'ils nous répondent alors. Qu'ils nous répondent, ceux qui l'ont pleinement reçue. Que les patriarches qu'elle guida, qu'elle consola dans leurs longs pèlerinages; que Moïse,

qu'elle illumina dans sa forte vie ; que les apôtres, qui furent réjouis et comme portés par elle ; que les martyrs, dont elle changea les tortures en délices ; que les vrais chrétiens, de tous les temps et de toutes les nations, répondent ? Mais si ceux qui l'accusent ainsi, sont les hommes qui la flagellent de leurs sarcasmes, sans la vouloir entendre. Si ceux qui lui nient son influence, sont les hommes qui, l'ayant d'avance condamnée, la traînent à la barre de leur raison, de leurs préjugés ; lui crient : parle ! et quand elle parle, bouchent leurs oreilles ; lui crient : éclaire-nous ! et quand elle resplendit de sa lumière, ferment leurs yeux ; lui crient : convertis-nous ! et quand elle s'approche pour toucher leur cœur, prennent ce cœur à deux mains et le cuirassent contre elle. Si ceux qui nient sa puissance, sont ces hommes qui n'ont jamais consenti à l'étudier, comme elle voulait être étudiée ; qui se méfiant et s'effrayant d'elle, l'examinent de loin et la tiennent écartée, de peur de se trouver soudainement convaincus. Si ceux qui lui nient sa supériorité, sont ces hommes qui, avec des paroles de franchise sur les lèvres et la déloyauté dans l'âme, affichent une inébranlable impartialité, une sincère envie de connaître ; et qui, désireux seulement de conserver intact, leur orgueil avec la philosophie de leur égoïsme ; ne se sont occupés que de faire triompher l'une, que d'élever des autels à l'autre. Ah ! si ses ennemis sont ceux-là, nous les récusons pour juges. Ils ne l'ont ni éprouvée, ni sondée ; ils n'ont

pas le droit de la soumettre à leurs arrêts. Nous voulons d'autres accusateurs, d'autres témoins, d'autres arbitres.

Mais qu'on nous permette de faire ressortir en passant, l'absurdité de leurs attaques.

S'il était prouvé que la vie des femmes, toute passive qu'elle est, n'en contient pas moins de grandes douleurs; des douleurs plus inouïes, que celles mesurées aux hommes par l'Éternel. S'il nous était prouvé que leur nature même, nature sensible et profonde, les rend plus vulnérables au malheur; qu'elles en ont des perceptions plus fines et plus durables; qu'elles sont en quelque sorte, douées de plus grandes facultés pour la souffrance; que leur âme est ainsi faite, que comme les harpes éoliennes, dont le moindre souffle anime les cordes, elles tressaillent sous les plus légères étreintes de l'angoisse morale. S'il nous était prouvé en outre, que dans leur existence, telle que la font leurs devoirs d'épouses, de mères, de filles; il se rencontre à chaque instant pour elles, de ces contraintes de cœur, qui amènent les contrastes forcés du désespoir intérieur et de la sérénité du visage; de ces douleurs, qui imposent l'obligation de renfermer les sentiments les plus extrêmes; de ne leur donner passage que par le tranquille sourire, que par le limpide et calme regard du bonheur. S'il nous était prouvé que pour supporter de tels maux, il faut plus d'énergique volonté, que pour affronter les terribles coups de la fortune. S'il nous était prouvé encore,

qu'il y a une religion, qu'il y a une foi, qu'il y a un Dieu; qui fortifient ces faibles cœurs, qui les élèvent à la hauteur de leur mission; qui leur donnent d'en si bien surmonter les difficultés, qu'elles s'en jouent, s'il se peut dire ainsi; que se sentant fermes et que se sentant joyeuses, elles défient la douleur de jamais détruire leur constance ou leur paix. Ne nous écrierions-nous pas que cette foi, que cette religion, que ce Dieu; sont la vraie foi, la vraie religion, le vrai Dieu!

Eh bien, cette preuve, chaque jour nous la présente. Chaque femme, que nous voyons passer, le front pur et serein au travers de la misère, nous la fournit. Chaque mourante nous la donne, dont les lèvres décolorées, s'ouvrent en même temps pour laisser échapper les faibles gémissements de l'agonie, et pour faire retentir l'action de grâce avec le nom de Christ. Chaque mère, chaque épouse qui agenouillée auprès du lit où expire un enfant, un mari, lève ses regards vers le ciel, pour suivre cette âme qui s'envole; et les yeux en pleurs, mais l'éclat de la douce résignation sur le visage, dit ces simples paroles : « *L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté, que le nom de l'Eternel soit béni !* » (1) Chaque épouse, chaque mère pieuse, la font briller devant nous, dans toute sa gloire, dans son incontestable évidence.

On a dit, qu'impropre à satisfaire les besoins spiri-

(1) Job, I, 24.

tuels de l'homme, la foi chrétienne tuait en lui l'activité; qu'elle bornait ses facultés avec son action; et que des mobiles tels que l'amour-propre, que l'ambition, que la soif des richesses; toutes passions qu'elle réproouve et qu'elle éteint; faisaient, introduites avec mesure dans l'âme, des hommes plus actifs qu'elle, et mieux préparés aux exigences de la réalité.

L'orgueil, l'avarice, voilà les dieux qu'on impose à l'homme! Mais ces idoles, elles sont de fange et non pas d'or. Ces mobiles, vous les puisez dans la source impure, d'une individualité déjà dégradée. Vous ramenez l'homme à l'homme; vous le retrempez dans ses propres vices; vous le lavez dans ses propres souillures; vous prétendez qu'il se dote de vertus qu'il ne posséda jamais, et qu'il ne vous demande, que parce qu'il sait bien qu'il ne les a pas.

Vous voulez qu'il fortifie son âme, qu'il fournisse un vaste travail à ses facultés; et pour cela, vous lui donnez l'orgueil. L'orgueil, qui va l'enivrant d'illusions, le nourrissant de fumée et lui montrant plutôt l'espace franchi, que l'espace à franchir. Vous lui donnez l'ambition; l'ambition qui détruit son équilibre; qui lui prête momentanément des forces factices, pour le rendre plus vulnérable après. L'ambition, qui le fait courber devant le vice, quand le vice la peu taidier; qui fait fléchir sa ligne et ses principes, quand leur inflexibilité la gêne; qui lui montre pour but *son* bien, et non pas *le* bien; qui lui mesure pour sa plus haute tâche, de se satisfaire lui, ou d'étonner les hommes;

qui regarde sa mission comme bien remplie, lorsqu'ils ont applaudi et qu'il s'est glorifié. Vous lui voulez un cœur qui s'ennoblisse, qui s'élargisse; et ce cœur, c'est lui que vous lui proposez pour récompense, pour modèle. Ah! faites-le sortir de lui-même; enflammez-le pour quelque chose qui ne soit pas lui; repoussez cet horizon, ouvrez-lui ce ciel étouffant et lourd; qu'il ait de l'espace, de la lumière; ne l'enchaînez pas à son infirme individualité; il prendra son essor peut-être, et vous le verrez s'élever, et vous le verrez planer.

La raison ne vous le dit-elle pas, qu'il faut pour monter, se prendre à plus haut que soi. L'expérience et le passé ne vous le crient-ils pas, que les grandes œuvres, et que les grands hommes qui les ont accomplies; étaient inspirés, par une pensée qui leur venait d'ailleurs que d'eux. Qu'ils semblaient avoir respiré, dans une autre atmosphère que la nôtre; avoir contemplé de plus sublimes beautés, que celles de notre univers; qu'il semblait qu'un souvenir, qu'un amour qui n'était point de ce monde, animât leur regard, fit resplendir leur visage; et qu'ils n'avaient touché la terre, que pour y imprimer les traces de leurs pas. Eh bien, ce qui brûlait en eux, ce qui les éclairait ainsi, c'était la foi. La foi dans l'art, qui répandait sur les vierges de Raphaël, leur sérieuse candeur et leur joie recueillie. La foi dans l'art, qui donnait au ciseau de Michel-Ange, ses mâles et franches allures. La foi dans l'art, qui faisait parler le Créateur dans les œuvres de Haydn; et les créatures, dans les œuvres de Bethoven.

Là, les anges et les chœurs séraphiques; ici, les hommes, avec leurs passions, avec les étreintes de leurs douleurs, avec leurs passagères félicités. C'était la foi dans la beauté, dans la bonté parfaites; qui mettait aux lèvres de Platon, ses enseignements presque révélateurs. C'était la foi dans la dignité de l'homme, qui donnait aux Romains de la république, leur orgueilleux, leur cruel patriotisme. C'était la foi en la science, qui faisait crier au prisonnier de Florence : *Elle tourne, elle tourne*. C'était la foi en la victoire, qui a produit les Alexandre, les César, les Napoléon. C'est la foi en leur propre valeur, qui a fait les ambitieux triomphants. C'est la foi au mal, qui a fait les criminels hors ligne. Partout où il y a eu de grandes vies et de grandes œuvres; la foi, toujours la foi. Partout où il y a eu développements, jets immenses; vigueur dans l'âme et vastes proportions dans les faits; partout où l'homme, où son action, franchissant le niveau, soit par le haut, soit par le bas; l'ont brisé pour le dépasser; il y a eu la foi, toujours la foi.

Plus elle est pure cette foi, plus elle s'avoisine par les racines du sol céleste; plus aussi les conséquences en sont belles, plus les fruits en sont exquis et doux. Elle donne, en mesure de ce qu'elle reçoit. Enflammée par la pensée de l'infini, tel que le peut concevoir l'homme sans Dieu, elle lui rend ses vagues rêveries en formes saisissables, en riches couleurs, en mots harmonieux; mais elle ne leur communique pas, à ces rêveries, les caractères de divine beauté qu'elles

n'avaient pas, et qu'elle n'a pas non plus. Excitée par l'honneur, par la gloire, elle inspire des actions éclatantes; mais comme elle n'a d'autre source, que des désirs toujours personnels dans l'essence; comme la personnalité, alors même qu'elle s'épure, n'en reste pas moins un milieu qui dénature la lumière; ces actes, qu'une telle foi rendait éblouissants au premier aspect, présentent à l'examen de l'observateur, des taches qui en obscurcissent la beauté. Que le péché se serve à son tour de cette faculté de notre cœur, et elle nous fera trembler, par l'horrible grandeur de ses crimes; elle sera là, multipliant les forces de notre pensée, et en assurant l'exécution. Toujours miraculeusement énergique, et toujours invariablement caractérisée par la chose, par l'idée, ou par l'être, qui la fait naître.

Et cette foi, cette foi qui excitée par les arts, par le besoin de la perfection, par le sentiment de la dignité humaine; a fait descendre quelques rayons du ciel, sur la page du poète, sur la toile du peintre. Cette foi, qui élargissant l'intelligence du philosophe; a fait passer devant lui et sans voile, quelques-uns des mystères du monde moral. Cette foi, qui a permis au savant, de saisir quelques-unes des harmonieuses lois, qui régissent le monde matériel. Cette foi, qui a fortifié les mains de l'homme de guerre, qui a bronzé l'âme des héros, qui a imprimé de généreux élans aux nations. Cette foi, qui a produit tant et de si magnifiques résultats; bien qu'imparfaits comme la pen-

sée qui l'alimentait. Cette foi ne ferait pas davantage, lorsqu'elle s'irait plonger dans l'amour de Dieu? Elle ne ferait pas davantage, lorsqu'elle redescendrait toute rayonnante; et que ses feux embrasant notre cœur, en consumeraient les penchants indignes, en ranimeraient les languissantes vertus? Cette foi ne ferait pas davantage, lorsque nous détachant violemment de nous-mêmes; elle nous lierait étroitement à Celui qui tient dans ses mains, la vie de tout ce qui a vie, la puissance de tout ce qui est puissant, la beauté de tout ce qui a beauté? Elle ne ferait pas davantage, lorsque révélant à l'homme, la vanité de ses soi-disant mérites; elle le laisserait un instant abattu, devant les cadavres qu'animait son orgueil; puis que l'élevant dans ses bras, elle le déposerait aux pieds de l'Éternel et lui dirait : Voilà Celui, qui désormais est ta force, est ta justice, est ta sauve-garde? Elle ne ferait pas davantage, lorsqu'après avoir affranchi son âme, des convoitises qui l'appesantissaient; elle lui crierait : Marche, Dieu est ta fin; demande, Dieu est ton Père; combats; Dieu est ton frère d'armes.

Pour nous, il nous semble que l'homme ainsi soutenu, ainsi sanctifié, se transfigurerait dans sa valeur, comme dans sa beauté morale. Il nous semble qu'en lui, nous verrions éclater dans un sublime accord; ces dons qui, épars, qui, obscurcis, nous ravissent encore jusqu'à l'émotion. Il nous semble que les moindres facultés, comme les plus éminentes; que les charmes modestes et secrets du cœur, comme les mâles

et imposantes vertus de l'âme ; que tout en lui , se ferait et plus majestueux , et plus touchant. Il nous semble que dans sa vie , débarrassée de mille intérêts chétifs, de mille recherches creuses, de la poursuite de toutes les chimères , que se crée un esprit dérégé ou perversi ; il y aurait comme le reflet de la merveilleuse unité , qui brille dans le conseil de Dieu. Il nous semble,..... Mais pourquoi emprunter à notre imagination , les traits d'un caractère que l'histoire, nous peint de sa main ferme et sûre. Pourquoi nous efforcer d'enfanter un type, que la terre a possédé ; qui s'est renouvelé sous diverses formes et sous diverses individualités, aussi souvent que les croyances chrétiennes, ont fait palpiter le cœur de l'homme.

Ah ! laissez-nous interroger ces patriarches , ces prophètes , ces apôtres , ces martyrs ; qui confessèrent la puissance de la foi en Dieu, qui la confessèrent de leurs lèvres et de leur sang. Qu'ils se lèvent ; qu'ils la défendent contre les accusations de faiblesse et d'insuffisance , que le monde intente contre elle. Qu'Adam nous dise , qui le soutint après la condamnation ; qui lui donna la force de creuser sans murmurer la tombe de son fils premier-né , dans cette terre, qu'il avait tant arrosée de ses sueurs. Que Noé nous dise , qui cautérisa son âme contre l'incrédulité des hommes, et qui lui fit entreprendre, achever la construction de l'arche, en dépit de leurs rires et de leurs injures. Qu'Abraham nous dise qui dompta les rebel-

lions de son cœur ; qui arma sa main du couteau ; qui la fit s'abaisser tremblante, et pourtant décidée, sur le fils de sa vieillesse, sur l'espoir de son avenir. Que Moïse nous dise, qui plaçait sur ses lèvres, ces mots avec lesquels il apaisait et soulevait tour-à-tour, les grondantes vagues du peuple des Hébreux ; qui lui donnait de les traîner, ces hommes de col raide et d'âme impatiente ; qui lui donnait de les traîner quarante ans par le désert, tantôt les assouplissant sous sa volonté, tantôt les jetant tout bouillants et tout terribles d'obéissance, sur les nations païennes qu'ils effaçaient du sol. Que David nous dise, qui agrandissait ainsi son cœur, lorsque se glissant dans la caverne, où dormait l'ennemi qui mettait à prix sa tête ; il lui laissait la vie et se contentait de couper le coin de son manteau royal ; qu'il nous dise, qui le venait consoler, lorsqu'*environné par les cordeaux de la mort, baignant son lit de larmes, les os épouvantés et le regard envieux* (1), il s'écriait tout-à-coup : mon âme, demeure tranquille ; mon âme, réjouis-toi ! Que Salomon nous dise, qui lui découvrait les plus intimes secrets de la nature humaine ; qui ornait sa parole de sagesse et de grâce ; qui lui donnait d'élever au Dieu vivant ce temple, où venaient chaque année, s'enfouir la cargaison des mille vaisseaux que Tyr, qu'Ophir, que Tarsis lui envoyaient tout chargés d'or et de pierres précieuses, d'ivoire et de bois étrangers. Que Daniel, qu'Ésaïe, que Jérémie,

(1) Ps. VI.

que les prophètes nous disent, qui leur mettait au cœur d'affronter la fureur des rois et des nations ; de faire descendre sur celles-ci et sur ceux-là, les malédictions ou les promesses ; toujours graves, toujours fermes ; et se riant des menaces, comme l'écueil se rit de l'écume des flots. Que saint Mathieu nous dise quelle force l'entraîna sur les pas du Seigneur, lorsque celui-ci, passant, laissa tomber ces paroles : *Suis-moi*, (1) et qu'il quitta son gain, sa carrière, pour marcher après celui qui *n'avait pas où reposer sa tête* (2). Que saint Pierre nous dise comment, après avoir par trois fois répondu : « *Je ne connais point cet homme ! aux Juifs qui, rassemblés dans la cour du prétoire, s'écriaient : Tu es de ces gens-là !* (3) » Que saint Pierre nous dise comment il se présenta courageux, devant la multitude qui murmurait : *Ils sont pleins de vin doux !* (4), comment il domina ces voix tumultueuses, de sa voix sévère ; et s'écria : *Que toute la maison d'Israël sache certainement que Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié* (5). Que saint Paul nous dise, qui lui donnait de passer joyeux au travers des dangers sur mer, des périls sur terre, *en peine et en travail, en faim et en soif* (6), *persécuté, mais non pas abandonné, abattu, mais non*

(1) *Evang. saint Math. IX, 9.*

(2) *Evang. saint Math. VIII, 20.*

(3) *Evang. saint Math. XXVI, 69 à 74.*

(4) *Act. II, 13.*

(5) *Act. II, 36.*

(6) *2^e Epître aux Corinth. XI, 27.*

pas perdu ! (1). Qu'il nous dise, qui lui dictait ces mots : *Au reste, mes frères, fortifiez-vous en notre Seigneur et en la puissance de sa force* (2). *Prenez toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister au mauvais jour, et après avoir tout surmonté, demeurer fermes* (3). Et celles-ci non moins énergiques : *Quiconque lutte, vit entièrement de régime ; je cours donc, mais non pas sans savoir comment ; je combats, mais non pas comme battant l'air ; je mortifie mon corps et je me le soumets, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé en quelque sorte non recevable* (4). Que les martyrs de l'Évangile, que ceux qui ont baigné de leur sang le cirque de Rome, que ceux qu'ont réduits en cendres les bûchers d'Espagne, d'Italie, de France et d'Angleterre ; que ces saints confesseurs nous disent, qui les maintenait paisibles sous les ongles des lions et des tigres ; qui soufflait une brise délicieuse, sur leurs membres que dévoraient les flammes ; et comment il se faisait, que du milieu de l'arène, comme du sein de la fumée, des voix s'élevassent, qui célébraient l'amour avec les compassions du Très-Haut. Que les missionnaires nous disent, qui les pousse à quitter leur mère ; une patrie toute parée des souvenirs de leur enfance, la vie facile, heureuse qui s'ouvre devant eux, pour franchir l'Océan et s'enfoncer au milieu des sauvages peuplades, dans ces

(1) 2^e *Épître aux Corinth.* IV, 9.

(2) *Eph.* VI, 10.

(3) *Eph.* VI, 13.

(4) 1 *Corinth.* IX, 25, 26, 27.

contrées inconnues et désolées, dans ces champs semés et moissonnés par la corruption, où ils trouvent si souvent une mort horrible ; où les attendent toujours les privations, de rudes travaux, une existence hérissée d'incroyables difficultés et labourée par d'inouïes douleurs. Que ces chrétiens modestes, qui se consacrent en secret, à la pratique des bonnes œuvres ; que ces chrétiens nous disent qui les a engagés, lorsqu'ils étaient pauvres, à se priver de leur nécessaire pour en soulager d'autres misères ; à consacrer leur temps, leur pain, non seulement à la nourriture du corps de leurs frères, mais à celle de leur âme. Qui les a, lorsqu'ils étaient riches, engagés à se séparer des jouissances, qui les avaient entourés dès le berceau ; à descendre de leur rang, à se faire petits, à laisser les oisifs travaux des heureux de la terre, pour se créer de véritables, d'impérieuses occupations ; pour se courber sous la loi d'un devoir strict et austère, pour se faire une vie dure, utile, sérieuse. Qu'ils nous disent encore, qui leur a donné le courage de résister au monde, tout en se mêlant à lui, et de le dominer et de le vaincre. Que ces hommes gangrenés de cœur et de caractère, qu'on a vu subitement changer et renaître en quelque sorte ; nous disent par quel pouvoir, ils ont ainsi transformé leur âme et leur existence. Comment, d'impurs, ils sont devenus chastes ; comment, de colères, ils sont devenus pacifiques ; comment, détachés d'eux-mêmes, actifs pour le bien, pleins d'amour et pleins de connaissance ; d'égoïs-

tes, de paresseux, d'insensibles et d'ignorants qu'ils étaient ! Et à cette grande voix qui s'élève de tous les bouts de la terre, en faveur de la foi chrétienne ; à cette grande justice que lui rendent des milliers et des milliers de créatures ; l'incrédulité ne se sentira-t-elle pas surmontée ; s'il était possible, rappetissée encore !

On a dit enfin que, propre à nourrir les méditations de cabinet ; cette foi, ne saurait prendre la direction des affaires de la vie. Que les incidents les plus ordinaires, la mettent en défaut ; qu'elle est trop haute, pour s'abaisser aux détails qui captivent nos pensées ; et que l'ordre d'idées qu'elle réveille en nous, que les facultés qu'elle y fortifie, bien loin d'être celles que réclament impérieusement, les nécessités de toute carrière active ; s'opposent au travail, dans les conditions posées par Dieu même ; et nous jettent dans une sorte de contemplation stérile, où nous ne valons plus, ni pour le monde, ni pour nous-mêmes.

Tantôt sous prétexte de grandeur, tantôt sous prétexte de faiblesse, on l'a refoulée dans son ciel. On l'a rationnée, en lui accordant quelques heures à part ; heures oisives, irrégulières, distraites, qui bientôt se sont rétrécies, puis entièrement effacées. Déclarant qu'elle n'avait pas le secret, de certaines difficultés vulgaires et quotidiennes ; que ces préceptes ne pouvaient s'appliquer victorieusement à tous les cas ; que la réalité en démontrait constamment l'insuffisance ; on l'a franchement chassée de la vie. Ou bien, l'admettant en la

dénaturant; on l'a fait fléchir sous les lois de cette société, sous les exigences de ces caractères et de ces passions, qu'elle avait mission de réformer. Mais elle repousse avec dédain, la part mesquine qu'on lui assigne, dans l'âme et dans l'existence de l'homme. Elle n'accepte point cette demi-royauté mensongère, qui lui assure le domaine de la pensée, en lui refusant celui de l'action. Elle se sent assez puissante, pour régir l'une et l'autre. Elle veut le tout et les parties, les apparences et le fait; elle ne s'accommodera jamais de ces semblants d'autorité, qui lui paraissent une injurieuse dérision. Elle se déclare elle-même, *divinement inspirée, utile pour enseigner; pour convaincre; pour corriger et pour instruire selon la justice; afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement instruit* POUR TOUTE BONNE ŒUVRE (1). De la théorie, elle fait rigoureusement découler l'application; elle serre de près la vie et ne se souffre écartée, ne se souffre éludée nulle part. Elle est si clairvoyante, elle est si jalouse de ses droits, elle pressent si bien quel genre d'obstacles, lui suscitera le péché, que, dès le principe, elle a solennellement rejeté parmi ses ennemis déclarés; ceux qui, sous couleur de respect, la reléguaient dans les hauteurs de leur pensée, et lui déniaient le gouvernement de leur existence positive.

Son ambition, c'est de guider l'homme, non seulement dans les cas graves et dans les situations

(1) 2 *Épître à Timoth.* III, 16, 17.

extrêmes; mais encore dans ses habitudes et dans ses travaux de chaque jour. C'est d'être le mobile de tous ses mouvements, et la couleur de toute sa vie.

Voyons si elle justifie cette ambition.

Dans le principe, cette foi qui s'adresse à l'âme pour la régénérer. Cette foi qui, se souciant peu des formes, marche droit aux sentiments intimes, pour les scruter et les refondre. Cette foi qui remonte toujours aux sources, et ne s'arrête jamais aux dérivés. Cette foi pénétrante, incisive, qui se prend corps à corps avec toutes les forces agissantes de l'homme. Cette foi, nous paraît devoir obligatoirement réagir sur la vie, non pas à des moments donnés, non pas d'une manière indirecte ou intermittente. Non pas en maîtresse esclave, qui tour-à-tour abandonne et ressaisit son sceptre; mais en tyran qui se veut obéi, et se fait obéir par les faibles, comme par les puissants; dans les circonstances graves, comme dans les indifférentes; toujours et partout. — En s'emparant des pensées de l'homme, de ces pensées qui s'imposent au monde, à la société et aux choses; elle s'est emparée de l'univers entier, et l'a fait plier sous elle.

Justifie-t-elle ses prétentions, par la nature des doctrines qu'elle présente, par leur application à l'existence. Nous l'allons voir.

Ce sont ses rapports avec Dieu, avec lui-même, avec ses semblables; qui constituent la vie de l'homme. Eh bien, la foi chrétienne soumet chacune de ces relations, à des lois particulières.

Quand il s'agit des devoirs de l'homme, envers Dieu ; elle attache celui-là à Celui-ci, par les plus forts liens, ceux de l'amour. Elle lui présente ce Dieu, dans la gloire de ses perfections, après le lui avoir montré dans la magnificence de sa bonté. Puis, elle délie la conscience humaine, des langes où la tenaient en serrée l'ignorance avec les vices naturels ; elle trace, entre le bien et le mal, une ligne inflexible ; et cette division, dans laquelle ont échoué les plus habiles casuistes ; cette division, qu'elle opère avec une lame si tranchante, que les plus fines jointures en sont comme dénouées ; cette division, elle en fait un abîme, et défend à l'homme de le franchir.

Quand il s'agit des devoirs envers lui-même ; la foi chrétienne inspire à l'homme un saint respect pour son âme ; elle lui en révèle la valeur, elle lui en montre la destinée, et loin de se contenter d'une vertu relative ou vague ; elle se fait positive et rigoureuse dans ses exigences.

Quand il s'agit des relations avec le prochain ; elle ne se borne pas à prescrire une équité, une justice, une bienveillance générale ou théorique. Ce que la charité a de plus ingénieux, ce que l'amour a de plus tendre, ce que la compassion a de plus touchant ; elle ordonne, elle inspire tout cela.

Elle ne laisse pas, en l'homme, une seule fibre indépendante. Chaque élan du cœur, chaque question qui se soulève, chaque événement qui se présente, chaque émotion, chaque doute, et l'action au travers

de ces milieux si différents; tout se retrouve dans les Ecritures, tout s'y retrouve avec le mot qui console, qui fortifie, qui éclaircit. Ainsi resserrée dans ce réseau, dont les mailles flexibles sont de fer cependant, et ne se laissent pas rompre; l'existence en subit la pression, sans en être rétrécie; elle est certainement dominée, jamais étouffée.

Il ne faut que parcourir quelques pages des saints Livres, pour respirer ce souffle régénérateur qui vivifie la conscience, et la pénètre si bien de l'amour de Dieu, qu'elle en est comme renouvelée à son image. Il ne faut qu'écouter un instant le Christ et ses apôtres, pour saisir dans sa merveilleuse puissance, cette doctrine qui tantôt s'abaisse aux détails les plus matériels pour les régler; tantôt s'élève par dessus les plus sublimes pensées, pour les dominer; et tantôt s'enfonce dans les plus impénétrables replis du cœur, pour les purifier. Ici, ce sont des encouragements, au travail, qui viennent démentir le caractère débilitant, qu'on ose prêter au christianisme. Là, ce sont des applications de l'affection fraternelle, qui surpassent en exquise délicatesse, tout ce qu'enseigne la politesse la plus raffinée; le plus ardent et le plus savant désir de plaire. Ailleurs, ce sont des définitions si précises, si spirituelles de la vérité; qu'avec leur secours, les questions les plus malaisées, se simplifient pour l'homme droit.

Et les faits, les faits que nous ne craignons jamais d'invoquer, quand il s'agira de l'apologie ou de la

défense du christianisme ; les faits ne prouvent-ils pas, eux aussi, son influence prodigieuse sur la vie !

Quelques hommes exceptés qui, égarés par leur imagination, qui se cherchant eux-mêmes dans les Livres saints ; s'y lurent eux avec leurs erreurs, au lieu de la volonté divine ; et crurent y voir ces prescriptions de contemplation excessive, d'inaction corporelle et intellectuelle, dont jamais les pages sacrées ne furent souillées. Quoi de plus actif, quoi de mieux rempli que l'existence du chrétien véritable. Par cette dénomination, nous entendons, non pas les hommes qui s'enrégimentent sous ce drapeau, et se conservent aussi indépendants à son égard, qu'ils sont esclaves des désirs de leurs cœurs. Nous entendons les hommes qui renouvelés d'intelligence et d'âme, servent l'Évangile et ne servent que Lui ; puisant directement à leur source, toutes les instructions qu'il contient.

Quoi de plus élevé, quoi de plus pratique que la vie de saint Paul, avec ses contrastes de travaux philosophiques et de travaux manuels ; avec ses cachots à Rome et sa liberté de parole devant les rois ; avec cette course sans relâche, sans un regard jeté en arrière, vers le but que Jésus, lui montre des cieux. Quelle vie, que celle des réformateurs ; vie de lutte, de travail, de douleurs et de périls ; qu'ils traversaient fermes, excités, relancés sans cesse par cette foi mystique, par cette foi contemplative et inerte, au dire du monde. Quelle vie que celle de Pascal, s'attaquant au men-

songe puissant; et sans que son bras s'en lasse, lui lançant, durant toute sa carrière, les flèches acérées de ses mordantes convictions. Quelle vie que celle de Wilberforce, imprimant ses vœux à l'Angleterre qui se cabrait sous lui; et par sa persistance, et par la force de sa persuasion, lui arrachant l'émancipation des esclaves, la contraignant tout entière, à se faire généreuse, évangélique! — Mais ce n'est pas seulement à ces destinées brillantes, que nous en appelons; c'est à l'existence sans gloire, de l'humble racheté de Christ. C'est à cette existence simple et droite, où tous les genres de devoir trouvent un accomplissement joyeux; où des obligations inconnues au reste des hommes, viennent s'ajouter à celles que le monde admet; où la soumission absolue aux Écritures, où l'amour pour le Seigneur, où la domination des intérêts éternels, se gravent en caractères saillants. C'est à cette existence, devant laquelle, s'arrêtent les uns frappés de respect, comme troublés d'une émotion involontaire; tandis que les autres, sourient d'un sourire orgueilleux et sardonique.

« Ces vies-là, nous les connaissons, » s'écriera-t-on peut-être. « Vies étranges, dont l'exagération avec ses étroits scrupules, retranche les plus innocents plaisirs; qu'une exigeante piété, encombre de travaux insipides; où les empiètements de la charité, du renoncement, de cent devoirs superflus, ne laissent plus d'espace à la liberté naturelle; où les instincts, où les volontés et les facultés, sont constamment asservis par un

tyrannique pouvoir. Vies incompréhensibles, qui se détournent des buts communs, pour s'élancer vers je ne sais quelle fin dont on ne voit ni la beauté, ni les avantages. Vies inexplicables, que n'agite aucune des passions qui nous remuent, et qu'anime pourtant un principe chaleureux. Vies à part, où règne bien une certaine joie, une certaine activité ; mais où, ni cette activité, ni cette joie, ne ressemblent aux nôtres. Vies, dont l'esprit comme les œuvres, en un mot ; répugnent profondément à tous ceux qui pensent avec nous, que la vertu peut se développer, en dehors du fanatisme et du martyre. »

Ici, entendons-nous. En affirmant que la foi chrétienne, était propre à régir l'existence ; nous n'avons pas dit, qu'elle la régirait selon les désirs du monde. Nous n'avons pas dit qu'elle la soumettrait mieux que les passions, à ses volontés ; nous n'avons pas dit que le chrétien accompli, serait un mondain accompli ; nous n'avons pas dit que la foi le réchaufferait pour les intérêts, pour les affections terrestres ; comme elle l'embrâse, pour les intérêts et pour les affections spirituelles. Nous avons dit seulement, et nous le répétons, que la foi chrétienne satisfaisait l'âme de l'homme ; qu'elle en développait souverainement les facultés ; et qu'appliquée à sa vie, loin de la stériliser, ou de la rétrécir, elle l'enrichissait, elle la faisait active et productive ; plus que pas une.

Maintenant (et nous n'ajouterons que cette considération secondaire) nous ne pensons pas que les

principes chrétiens, soient autant qu'on le veut penser, d'insurmontables obstacles au succès. Nous croyons qu'ils dicteront nécessairement des sacrifices douloureux, qu'ils exposeront certainement à des douleurs spéciales. Mais nous croyons aussi, que communiquant à l'homme une droiture, qui vaut l'habileté, et qui la déjoue souvent; que lui donnant une unité d'action, qui crée et qui épure la conscience morale; qu'élaguant de sa vie, beaucoup de faux intérêts qui lui préparaient des chutes; que l'exerçant par le travail, que l'élevant par un amour divin, que l'animant par un mobile en dehors de toute petitesse humaine. Nous croyons que ces principes, le rendront plus propre qu'un autre, à remplir toutes les missions qui lui seront confiées; nous croyons qu'ils le feront partout supérieur, de la supériorité de l'Évangile.

Si cela est vrai. S'il est vrai que la foi chrétienne, assure seule la sainteté et le bonheur dans l'union conjugale; si seule elle amène l'homme à son plus complet développement, si seule elle éclaire et utilise parfaitement sa vie; il n'est pas pour la femme d'obligation plus pressante, que celle de lui communiquer une telle foi. Répugnances, méfiance, appréhensions; tout doit s'effacer devant elle.

Cependant, pour la faire partager cette foi, il faut la posséder soi-même. Or, à celles qui n'en ont pas senti la douceur. A celles qui n'ont jamais éprouvé de quelle joie, la miséricorde de Dieu fait battre le cœur, lorsque éclatant en un rayon lumi-

neux, elle montre au coupable la croix de Christ et le sang répandu pour lui. A celles que le renouvellement intérieur, n'a pas vivifiées; à celles-là, comment faire concevoir l'efficace des croyances chrétiennes. Comment enflammer leur âme, de ce désir de croire, qui naît quelquefois après l'expérience de la vanité des plaisirs mondains; mais qu'on étouffe souvent alors, en le niant, ou en le trompant. Comment les contraindre à chercher pour un mari, ce qu'elles négligent pour elles-mêmes. Nous avons essayé de leur peindre les beautés de la foi, il ne nous reste plus qu'à les conjurer, de ne pas s'arrêter à ce que nous leur en avons dévoilé; mais d'aller plus avant dans l'étude de sa nature et de ses rapports avec l'homme. De l'interroger, là où elle parle elle-même, dans l'Ancien, dans le Nouveau-Testament; de l'examiner, et de s'examiner après, pour voir si entre ces enseignements, leurs conséquences, et notre cœur, et ses besoins; il n'y a pas une relation immédiate, qui leur crie que ceux-là, ont été faites pour celui-ci. Oh! qu'elles ne se détournent pas, avant d'avoir sondé ces choses.

Elles ont souffert, elles souffrent encore. De cuisantes douleurs, des mécomptes, de grandes lassitudes de la vie, se cachent derrière leur insouciance. Oh! qu'elles jettent ce masque, qui ne trompera pas Dieu; qu'elles viennent en pleurant, telles qu'elles sont, abattues, tristes, et non pas fardées d'une fausse gâté ou d'un faux calme; qu'elles viennent à l'Évangile,

qu'elles lui demandent le repos de leurs âmes, le pardon de leurs fautes, le plan d'une nouvelle vie, la force de l'exécuter. Certainement alors, elles recevront tout cela, plus encore ; et leur foi, après avoir accompli son œuvre intérieure, se manifestera au-dehors et se fera saintement, doucement militante. Elles la voudront répandre, elles la voudront communiquer ; nous n'aurons plus à nous entretenir avec elles, que des moyens d'y parvenir.

Mais il est une autre classe de femmes, toute aussi impuissante que celle-ci, à réveiller l'élément religieux dans l'âme d'un époux. C'est la classe très-nombreuse des femmes, chez lesquelles la *religiosité*, tient lieu de la piété positive. De vagues idées sur la grandeur et la bonté de Dieu, de vagues espérances d'une vie à venir, de vagues élans de prière, de passagères véléités de conversion, de l'amour fraternel par accès. Ce qu'il faut de christianisme enfin, pour ouvrir à l'imagination un certain champ de rêveries ; pour ajouter de certaines émotions, à celles que procure le monde ; pour se faire un petit sanctuaire dans la pensée, où l'on se réfugie quand on est las de frivolité, comme autrefois on passait de son salon dans son oratoire, quand on était las de recevoir des visites ; voilà une sorte de foi, très à la mode, très-facile, et qui ne produira jamais rien. Sous cette forme religieuse, on retrouve les penchants naturels, dans leur intégrité ; on retrouve la répugnance, à vivre de la vie de l'Évangile ; on trouve la recherche des plaisirs, l'hor-

reur des sacrifices, l'indifférence à l'égard du péché, tout ce qui constitue l'état de dégradation.

Comment ces illusoire croyances, qui ne régénèrent rien, qui ne soumettent rien, et qui prêtent à peine une teinte indécise, aux superficies de l'âme; comment ces convictions commodes, qui s'arrangent de toutes les vies et de toutes les passions; comment cette foi, qui semble craindre de descendre dans l'existence ordinaire, pour la modifier; comment une telle foi, comment de telles croyances, enfanteraient-elles le prosélytisme chrétien. Elles qui n'ont jamais réchauffé que la tête, elles qui n'ont jamais astreint le cœur à un travail régulier, elles qui ne savent ce que c'est, que de réformer l'action avec ses mobiles; comment pourraient-elles, mortes qu'elles sont, embrâser l'âme de cet amour de Dieu qui ne recule devant aucun effort; de cet amour de Dieu, qui maîtrise et la pensée, et ses manifestations; qui partout veut en venir aux résultats, et qui ne triomphe que parce qu'il lutte. Et, lors même qu'elles inspireraient à la femme, le désir d'unir son mari à elle, dans le culte incomplet qu'elle rend, bien plus aux tendances spiritualistes de son âme, qu'à l'Eternel Dieu; quelles conséquences produirait un tel accord; quels fruits pour le perfectionnement, quels pour le bonheur, quels pour la sanctification des relations du mariage? Le néant ici, comme le néant là.

Qu'on ne s'y méprenne donc pas, la foi à laquelle nous faisons appel, c'est une foi vivante, parfaitement

nette et parfaitement pratique. Tant qu'elle n'existe point, elle ne produit point, et la première chose à faire, quand on ne l'a pas, c'est de la demander.

Mais, à celles qui la possèdent, cette foi ; à celles qui ont écouté l'Évangile, qui sont chrétiennes dans l'acception vraie du mot ; à celles-là, nous répéterons qu'elles n'ont pas de devoir plus immédiat, que de convertir leurs maris au christianisme.

Cela semble tout simple et ne l'est pas tant cependant, qu'il ne nous faille détruire encore quelques prétextes, derrière lesquels se pourrait bien réfugier la lâcheté naturelle.

A l'idée de traiter avec un mari, ces sujets si délicats et si graves. A l'idée de l'éloigner, en le voulant attirer ; de le détacher de soi, en essayant de l'attacher au Seigneur ; d'exciter des discussions pénibles, là où il n'y avait que de l'harmonie ; de rester muette aux objections, et de faire rejaillir sur Dieu, ce qui n'est que l'ignorance humaine ; la femme pieuse, se sent arrêtée. Elle cherche à se persuader, qu'il n'est point temps d'agir encore, que son mari, s'il ne croit pas, croira bientôt ; que son rôle à elle, doit rester passif. Et se séduisant elle-même, en appelant du nom de prudence, ce qui n'est que de la méfiance et de la pusillanimité ; elle recule devant la tâche. Ah ! notre cœur est trop habile à nous leurrer, pour que nous n'usions pas contre lui, de précautions extrêmes.

La seule efficace, c'est de tirer de notre foi religieuse, toutes ses conséquences ; pour les appliquer à notre

conduite, avec une logique chrétienne moins sèche, mais tout aussi serrée, que la logique du raisonnement.

La première conséquence de cette foi, c'est l'exclusisme. Non pas l'exclusisme étroit, qui à propos de différences sur des points étrangers à la vie, et à l'essence de la doctrine; élève des murs de division, on prononce des anathèmes. Mais l'exclusisme tolérant, qu'on nous passe cette expression; l'exclusisme tolérant et ferme, qui provenant de la force même des convictions; rejette absolument les opinions qui s'en séparent par la racine, tout en souffrant les divergences, qui s'établissent sur des questions secondaires.

Nous n'admettons pas, qu'il soit possible de reconnaître pour également vraies, deux vérités opposées; comme également fondées, deux croyances contraires. A notre sens, la vérité est essentiellement une; on ne peut l'accepter, qu'à la condition de repousser à outrance, les principes qui prétendraient au même titre.

Se courber devant les enseignements de la Bible, y lire la chute de l'humanité, le salut par l'expiation, la sanctification par l'Esprit et par l'amour, la condamnation de tout autre moyen de rédemption ou de perfectionnement. Admettre ces dogmes, leur donner la direction de son âme, en éprouver les effets particuliers; puis, comprendre que d'autres, trouvent dans les mêmes Ecritures, des doctrines contradictoires à celles-là. Tout en gardant ses convictions à soi, accorder une valeur, une efficacité pareille; à celles-là qui

leur sont ennemies. Concevoir encore, la possibilité de la régénération et de la félicité à venir, en dehors de la révélation ; croire à ce qu'on croit, et croire aussi, à ce qu'on ne croit pas ; c'est ne croire à rien. Accepter tout, en un mot, c'est tout rejeter. La foi chrétienne n'est pas ainsi faite. Elle ne comprend d'autres nuances, que la couleur profondément tranchée, qui distingue la vérité du mensonge. Elle ne conçoit d'autres chemins, que la ligne droite et la ligne courbe ; d'autre fin, que la perte, ou le rachat. Elle estime que seule, elle est cette ligne droite ; que seule, elle est ce rachat ; et dès la minute où elle se relâche de cette prétention, elle perd sa force, elle n'est plus.

Sa seconde conséquence, c'est le prosélytisme.

Dès qu'il est prouvé, qu'il n'y a qu'une vérité. Dès qu'il est prouvé, que cette vérité n'est pas une abstraction, propre seulement à satisfaire l'esprit de l'homme, mais indifférente à sa destinée. Dès qu'il est prouvé qu'elle forme la base de ses espérances, qu'elle est l'élément actif, de sa vie présente comme de sa vie future ; qu'elle a sur son cœur, une influence directe et incalculable. Oh ! alors, le premier besoin de quiconque a découvert cette vérité ; c'est de crier à pleine voix : *La voici ! je l'ai rencontrée ! venez, voyez !* Son premier soin, c'est d'amener à elle, ceux qui l'ignorent encore ; c'est d'y pousser ceux qui résistent, c'est d'y entraîner ceux qui doutent. En présence de cette grande question, du bonheur ou du malheur éternel des âmes ; il

ne peut se laisser arrêter par aucun des motifs, qui entravent habituellement notre action.

Ces principes appliqués, dans toute leur rigueur, à la vie de la femme mariée; faciliteraient beaucoup sa tâche. C'est l'incertitude qui complique ses devoirs, parce qu'elle lasse et qu'elle affaiblit son cœur; c'est la décision puisée dans la foi, qui simplifie ses obligations, parce qu'elle fortifie et qu'elle calme son âme.

La femme chrétienne, regarde la séparation dans les croyances religieuses; non-seulement comme fatale à la félicité, mais comme funeste au sort à venir, de l'être qui lui est le plus cher. Cette opinion, résultat nécessaire de sa foi; ne diminue ni son amour, ni son respect. Elle ne refroidit pas une relation, elle n'excite pas une hostilité; mais réveillant dans son cœur, une tendresse plus sérieuse, une sollicitude plus spirituelle; elle se traduit par un travail incessant. Sa tolérance, lui sert à excuser les torts de son mari; jamais, à sanctionner des erreurs de conviction ou de pratique. Elle ne se laisse pas endormir, par des espérances illusoires; elle ne se laisse pas désarmer, par une charité qui serait à la mort; elle ne se laisse pas détourner du but, par des arguments spécieux.

On l'effraie, en lui parlant des divisions qu'amène l'Évangile; des oppositions qu'elle va soulever, de la paix intérieure qu'elle va détruire. On lui montre les effets du prosélytisme dans les familles; les époux autrefois unis, maintenant éloignés; une contrainte insupportable, là où était l'intimité avec l'amour; la

séparation partout, dans les plaisirs, dans les devoirs, dans le culte, dans les espérances ; et partout, aussi la tristesse et le malheur.

A ce tableau, dont elle reconnaît quelques traits ; la femme chrétienne se souvient de ces mots de l'Évangile : « *Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre... mais l'épée (1),* » et de ceux-ci : « *Celui qui aime son père, ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi (2),* » et de ceux-là : « *Nul qui met la main à la charrue, et qui regarde en arrière, n'est bien disposé pour le royaume de Dieu (3).* » Puis, comme elle a fortifié son cœur, par ces déclarations qui lui font une loi de l'obéissance quand-même ; elle le console, par les nombreux passages qui lui affirment que cet Évangile est paix, qu'il est amour ; qu'on ne trouve de véritable paix, qu'on ne trouve d'affection véritable qu'en lui, que par lui. Elle le rassure, par l'examen des rapports si touchants et si tendres, que la Parole sainte établit entre les époux. Elle se dit que s'il y a guerre, c'est contre le péché, non contre le pécheur. Que s'il y a division, cette division est le fruit du mal et de sa résistance ; non celui de la foi et de ses œuvres. Elle s'affermit, en pensant que Dieu peut-être, couronnera ses efforts de succès ; et qu'alors la joie, le calme ; une joie et un calme qui ne ressemblent point à ceux du monde ; renaîtront dans sa famille, pour y demeurer à toujours.

(1) *Évang. selon saint Math. X, 34.*

(2) *Évang. selon saint Math. X, 37.*

(3) *Évang. selon saint Luc, IX, 62.*

D'ailleurs, cette paix mondaine, qu'on oppose au trouble qu'amène le christianisme; est-elle bien pure, est-elle bien réelle? Est-ce que nulle violence, nulle mélancolie, nul dégoût, nul repoussement ne l'altèrent jamais? Est-ce que ces deux âmes, qui ne reconnaissent d'autre joug, que celui de leurs passions prédominantes; ne sont jamais séparées par des volontés contraires, jamais embrasées l'une contre l'autre, par le ressentiment? Y a-t-il dans leurs relations, cette affection modeste, profonde, égale; y a-t-il cette patience, y a-t-il cette abnégation, y a-t-il cette recherche de leur mutuel bien; qu'on remarque dans les relations chrétiennes? Et d'un autre côté, cette foi qui inspire à l'épouse, un plus grand attachement pour son mari; qui la rend plus humble, plus désireuse de lui plaire, plus difficile envers elle-même, plus active à poursuivre tout ce qui est bon. Cette foi chrétienne, qui réveille chez elle, les vertus les plus essentielles au bonheur conjugal; cette foi, est-elle donc si contraire à ce même bonheur conjugal? Ne saurait-elle régner, qu'en le flétrissant? Peut-il résulter autre chose, de cette recherche d'union religieuse; que l'échange d'une félicité douteuse, contre une félicité certaine. Oserait-on bien imputer, à l'action de la piété sur les âmes; des conséquences odieuses, qui ne sont à tout prendre, que la manifestation du péché?

La femme chrétienne sent là, un de ces raisonnements captieux dont le monde essaie l'effet sur les

cœurs encore indécis ; un de ces épouvantails, qu'il place sur la route des néophytes et qui les effraient un instant, mais ne les arrêtent pas. Ses souvenirs aussi, lui rappellent la paix mensongère, dont elle jouissait avant sa conversion ; la guerre intérieure, qu'elle soutenait contre l'Esprit saint. Mais cette paix-là, ne se peut comparer avec sa joie présente ; et les souffrances que lui fit endurer ce combat, sont plus qu'effacées, par le bonheur que lui cause le triomphe de l'Évangile. Elle comprend alors, que les mêmes faits et les mêmes incidents ; se reproduisent chaque fois que le christianisme, s'efforce de dompter les âmes ; et confiante en Dieu qui donne la victoire, elle ne se laisse pas ébranler.

On sourit à ses tentatives. On lui demande si elle espère, elle, faible créature ; dont l'esprit ne s'exerça jamais aux luttes philosophiques, et dont l'influence dépend toujours, du bon plaisir de l'homme. Si elle espère lui imposer ses croyances ; si elle espère leur soumettre ce cœur, qu'agitent tant de mouvements fougueux, que maîtrisent tant d'intérêts tyranniques ; si elle espère leur soumettre cette vie, qui si longtemps n'a relevé que du monde, et n'a demandé qu'à lui, ses travaux comme ses plaisirs. Et elle se confirme dans sa confiance, en songeant que le même doux et secret empire de la femme ; qui s'étend sur ces parties futiles de l'existence ; où la volonté de l'homme se présente souvent plus tenace, que dans maintes circonstances graves. Que cette faculté de le captiver, qu'elle possède,

et qu'elle n'a que trop exercée pour le mal ; que ces dons de persuasion et de séduction, qui lui procurèrent de si fréquents, de si honteux triomphes ; agiront plus puissamment pour l'éternel salut de l'homme, qu'ils ne le firent jamais pour sa perte, lorsqu'ils seront sanctifiés par la foi chrétienne. Soumise avant tout au Seigneur, croyant en sa miséricorde, s'assurant en l'excellence d'une loi dont les fruits sont doux ; mais s'attendant au travail, à l'épreuve. Résignée s'il le fallait, à offrir à ses convictions, le sacrifice de ses plus précieuses joies ; de cette union, qu'elle veut plus étroite ; de cette affection, qu'elle veut plus intime ; de ce bonheur, qu'elle veut plus élevé ; elle se prépare courageusement, à commencer son œuvre.

Cette œuvre est difficile ; elle demande de l'activité, du renoncement, une grande simplicité devant Dieu, et un abandon complet à sa direction. Le zèle même qu'elle inspire, nuit habituellement à son succès. Cette œuvre, qui doit être de tous les instants, qui doit occuper toutes les facultés de l'âme féminine, qui doit accaparer en quelque sorte, sa vie morale et sa vie matérielle ; cette œuvre, ne souffre l'emploi d'aucun des moyens, que le christianisme désavoue. Si on l'a mal comprise, si on l'a souvent attribuée à l'ambition, à l'étroitesse ; si l'on n'a vu dans l'esprit qui l'inspirait, qu'un orgueil mal déguisé ; qu'un secret besoin de domination. Si les efforts qu'elle dictait, ont souvent paru le résultat du calcul, plutôt que les effets d'un sentiment respectable et vrai ; c'est, il faut en convenir, que les

passions humaines ont joué un trop grand rôle, là où la foi chrétienne devait seule agir. C'est que les prétentions individuelles se sont glissées, là où l'amour fraternel seul, devait régner. C'est que l'impatience de la victoire, et l'émotion même que causait l'importance de l'entreprise; c'est que la confiance en soi et la méfiance de Dieu; en rendant imprudent et maladroit; ont attaché à l'idée du prosélytisme une défaveur, qui ne devait retomber que sur des apôtres indignes d'elles. Le monde a fait une règle générale, des fâcheuses exceptions que présentait la réalité; puis, il a condamné. C'est à la femme, qu'il appartient de prouver l'injustice de ces arrêts.

Ah! où est-elle, la femme qui après s'être recueillie en elle-même; qui après avoir examiné sa charge de confesseur de l'Évangile, au sein de la famille; n'a pas senti le besoin de se tourner vers le Seigneur? Où est-elle, la femme, qui en présence de ce devoir si fort au-dessus d'elle, ne s'est pas anéantie devant l'Éternel; et dans le sentiment profond de son incapacité, à toucher, à convaincre; ne s'est pas écriée: mon Dieu, mon Dieu, supplée à mon insuffisance; mets la foi dans mon cœur, mets les paroles sur mes lèvres; pousse-moi, arrête-moi selon ton bon plaisir; conduis-moi, comme la mère conduit son enfant!

Ces élans de confiance, qui jettent l'âme chrétienne toute palpitante d'espérance et d'adoration, aux pieds du Seigneur; ces élans qui, pour un instant, lui communiquent une vie nouvelle, et lui donnent de surmonter

dans sa première ardeur, de formidables obstacles ; ces élans s'évanouissent trop tôt. Il est même dans leur nature de s'éteindre, et de laisser après l'âme plus languissante, plus découragée. Un échec inattendu, une interruption dans les progrès, une lutte prolongée, un redoublement de difficultés ; voilà qui les met en défaut. C'est que bien souvent l'excitation, plus que la conviction les fait naître. C'est que la fougue de l'imagination, plus que la foi du cœur les alimente. C'est qu'ils viennent plutôt d'un mouvement irréfléchi, que d'une sorte d'expérience chrétienne ; c'est qu'ils sont plutôt un entraînement momentané vers Dieu, qu'un besoin longtemps éprouvé de son secours.

Nous voudrions chez la femme, une confiance égale, illimitée, constante ; et nous sommes certains qu'avec cette recherche de l'Eternel, telle que nous l'entendons ; il y aurait quelque chose de moins saccadé dans ses efforts. Nous sommes certains que sa conduite en deviendrait plus conséquente, que ses tentatives amèneraient des résultats plus sûrs ; et que sous sa ferveur, s'établirait un fonds de calme, qui ôterait à celle-ci ce qu'elle a parfois d'exagéré ou d'intempestif. Nous voudrions que tout en restant active, elle remit à Dieu la direction supérieure, la haute administration, et si nous pouvons nous exprimer ainsi, les embarras avec les soucis de l'œuvre. Nous voudrions qu'elle en abandonnât le succès, à la bonne volonté du Seigneur. Nous voudrions qu'elle demandât chaque jour, les forces qui lui sont nécessaires ; recevant ainsi son pain quotidien, se

faisant humble, docile ; marchant par la foi, et se renonçant jusque dans ses espérances, s'il était possible que l'Eternel l'exigeât d'elle. Nous en sommes convaincus, on trouverait alors chez elle cette angélique sérénité, cette persévérance, cette mesure, qui lui manquent trop souvent. Il y aurait dans sa piété un charme, dans ses manières une simplicité, dans son prosélytisme une douceur ; qui ne triompheraient peut-être pas toujours de l'endurcissement de l'âme ; mais qui ne l'aigrieraient point. Et s'il ne lui était pas donné de goûter cette joie surhumaine, qui éclate dans les cieux, pour un seul pécheur qui s'amende ; elle n'en espérerait pas moins, elle ne s'en assurerait pas moins en la compassion de Dieu ; son énergie, ne s'en affaiblirait pas un instant.

Entre tous les travaux qu'entreprend la femme chrétienne, pour amener son époux à la connaissance de l'Evangile ; il en est un, plus particulièrement béni que les autres ; c'est celui qu'un homme pieux, appelait *le travail à genoux*. Que de fois, en présence de son mari, le cœur de la femme pieuse n'a-t-il pas brûlé de s'ouvrir, et l'expression ne s'est-elle pas glacée sur ses lèvres ! Que de fois, n'a-t-elle pas voulu lui peindre avec des paroles de feu, et la puissance de l'Eternel, et ses gratuités infinies, et notre état de péché, et le bonheur de croire, et ces mille beautés, et cette grandeur, qui la pénètrent d'admiration ! Que de fois, une indicible crainte ne l'a-t-elle pas retenue !

Elle s'effrayait de l'accueil que recevraient de telles

pensées ; elle s'efforçait de faire dire à ses regards, ce que n'osait proférer sa bouche ; puis se reprochant sa faiblesse, elle essayait un mot ; et à la froideur, à la distraction, à l'incrédulité de son mari ; elle retombait dans le silence. Une douleur poignante, un profond abattement, succédaient à la fugitive espérance, qui l'avait un instant émue.

Eh bien, qu'elle dise à Dieu, ce qu'elle n'ose dire à l'homme. Qu'elle fasse monter vers Celui auprès duquel ils trouvent toujours accès, ces soupirs qu'ici-bas on ne comprend pas, et qui fatiguent, au lieu de toucher.

Qu'elle lui demande, à Lui tout-puissant, de convertir ce cœur qu'Il a formé, et dont Il sait les détours. Qu'elle Le prenne pour confident de ses inquiétudes, de ses défaillances ; de tout ce qui la fait gémir et de tout ce qui la trouble. Qu'elle implore de Lui, et les directions de détails, et l'esprit qui la doit animer. Qu'elle aille se réjouir en Lui de ses victoires, et Lui raconter ses douleurs, afin qu'Il les apaise. Qu'elle Le presse avec cette ferveur pleine d'abnégation, qui saisit les promesses et se les approprie ; avec cette affection, avec cette sainte opiniâtreté qui obtiennent.

Ne Le connaît-elle pas ce Dieu, pour Celui qui, avec la volonté, donne l'exécution. Ne se souvient-elle pas de la Cananéenne (1), de la veuve et du juge ini-

(1) *Evang. selon saint Math. XV, 22.*

que (1), de ces paroles : « *Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et il vous sera ouvert* (2). » N'a-t-elle pas éprouvé déjà, la puissance de la prière. Ne s'est-elle jamais relevée les yeux brillants de joie, l'âme fortifiée et tout son être plein d'un calme divin ; après s'être agenouillée, le cœur brisé, l'âme désolée, le sein agité de mortelles angoisses ? N'a-t-elle pas vu revenir, toutes chargées des grâces du Très-Haut ; ces prières qui étaient montées vers Lui, tremblantes, chétives, mais soutenues cependant, par l'amour et par la foi ?

Oh ! qu'elle prie, qu'elle *prie sans cesse*, suivant l'ordre même du Sauveur ; elle verra les bénédictions abonder et surabonder autour d'elle. L'Éternel lui répondra des cieux, en la sanctifiant dans ses espérances et dans son action. Ce qu'elle ne pourra faire, Lui l'accomplira. Elle moissonnera là même où elle n'aura point semé, car l'Éternel travaillera avec elle, et vaincra pour elle.

Mais à cette ardeur dans la prière, il faut qu'elle joigne la patience. C'est parce qu'elle ne sait pas attendre, que la femme pieuse est souvent exigeante envers l'âme qu'elle veut convaincre, et la retarde en la voulant trop hâter. C'est parce que ne remettant point à Dieu, le soin de mûrir les fruits en leur temps, elle les demande à l'arbre qui fleurit à peine ;

(1) *Evang. selon saint Luc, XVIII, 1—7.*

(2) *Evang. selon saint Luc, XI, 9.*

qu'elle se désespère et le croit à jamais stérile, lorsqu'il les refuse à ses premières sollicitations. C'est parce qu'elle n'est pas soumise en toutes choses, au bon plaisir de l'Éternel, c'est parce qu'elle lui veut substituer ses propres volontés; qu'elle se laisse si facilement abattre, qu'elle doute à la moindre contradiction; et qu'elle se ralentit, alors justement qu'il faudrait redoubler de zèle.

Qu'elle apprenne la patience, qu'elle l'apprenne dans l'Évangile, où de si magnifiques exemples nous en sont offerts. Qu'elle l'apprenne dans la contemplation du Dieu, qui souffre longtemps le pécheur sur la terre. Du Dieu qui l'appelle sans se lasser, du Dieu qui, après l'avoir touché, le conduit pas à pas; le relève quand il tombe, l'affermir quand il chancelle; et le guide, mesurant la tâche à ses forces, les secours à ses besoins; jusqu'à ce qu'il l'ait recueilli, dans l'éternelle félicité. Alors, se contentant d'implorer la grâce du Seigneur; certaine qu'il l'exaucera; lui abandonnant le choix du moment et de la manière, elle deviendra vraiment persévérante.

Ni les oppositions, ni les mécomptes, ne lui feront rebrousser chemin. Repoussée sur le terrain du raisonnement, elle se réfugiera sur celui de l'affection; écartée là, par de l'indifférence, par des manifestations d'ennui, par de l'irritation peut-être; elle se fortifiera dans la prière. Que des mois ou des années s'écoulent, et qu'elle n'aperçoive aucun progrès; que ses paroles excitent toujours le même éloignement,

que sa tendresse ne réveille qu'un peu de condescendance; que le cœur reste sec, déshérité de foi; qu'il semble même se faire, en raison contraire des soins qu'elle lui donne, de plus en plus hostile à l'Évangile. Que l'avenir s'avance aussi pauvre, aussi désolé que le passé s'est enfui. Que le Seigneur ne paraisse plus entendre, les supplications qui s'entassent vers son trône; la femme chrétienne ne se troublera pas.

Elle sait que l'Éternel est fidèle, et qu'il fera une œuvre abrégée en son temps. Elle sait qu'une seconde, suffit pour éclairer les pécheurs, à Celui qui appela l'ouvrier vers la onzième heure (1), et qui convertit le brigand sur la croix (2). Elle sait d'ailleurs, que l'âme lutte longtemps contre l'Esprit, avant de se laisser vaincre. Elle sait que le moment où elle se défend avec le plus de violence, est celui où elle se sent le plus près d'être captivée. Sans s'étonner, soutenant par son amour, ce pauvre cœur qui se débat contre la vérité; le soutenant par ses prières; le portant aux pieds du Seigneur, comme autrefois on portait les paralytiques; elle ne se blesse pas, elle ne s'attriste pas outre mesure, de ses lenteurs à croire. Elle poursuit son entreprise, humble toujours, toujours fervente; et ferme dans sa foi, encore même que Dieu la rappellerait à lui, sans lui avoir fait, comme à son prophète, contempler de loin la terre promise.

(1) *Évang. selon saint Math.* XX, 1—16.

(2) *Évang. selon saint Luc*, XXIII, 39—43.

Un autre caractère du prosélytisme chrétien, sur lequel nous appuierons spécialement, parce qu'il est difficile à maintenir et trop fréquemment oublié ; c'est ce caractère de douceur, que des combats constants, que les défauts de notre nature, tendent sans cesse à détruire.

Quand la foi n'est pas bien assurée, il y a dans l'âme un fond d'inquiétude, qui communique aux efforts quelque chose de tendu, aux avertissements quelque chose d'anguleux, à tous les rapports une raideur, qui ne sont pas en harmonie avec l'Évangile. On revêt les austérités de la religion, avant d'en prendre la réalité ; on en exagère les conséquences extérieures, tandis qu'à l'intérieur elle ne porte aucun fruit ; on demande beaucoup, pendant que soi-même on donne peu ; et de là naît, entre les exigences et la conduite ; un désaccord qui choque les moins clairvoyants, et les dispose mal en faveur des principes qu'on professe.

Pour une guerre chrétienne, il faut des armes chrétiennes.

On s'est souvent étonné de l'insuccès des prières, de l'inefficace des tentatives. On avait pourtant la conscience de son ardeur, on savait avec quelle opiniâtre ferveur on assiégeait l'Éternel ; on pouvait se rendre le témoignage, que nulle occasion n'avait été négligée. On avait mis et remis la vérité, devant l'âme qu'on désirait rendre sérieuse ; on l'avait sollicitée sans relâche, on l'avait courageusement éclairée ; il y avait eu con-

fiance en Dieu, persistance, acharnement même; et cependant, quels étaient les résultats de tant de travail et de tant d'espoir? Des froissements habituels, des discussions orageuses. D'un côté, une antipathie plus décidée que jamais contre les choses spirituelles; de l'autre, un zèle amer, plus d'amour-propre que de véritable tendresse; et de tous deux, du mécontentement, des griefs. C'est que l'individualité, avait pris la place de Dieu. C'est qu'elle avait apporté ses prétentions, sa susceptibilité, son orgueil, là où Dieu, Lui, met sa miséricorde avec sa longanimité. C'est qu'elle avait été minutieuse, là où Dieu est large; c'est qu'elle avait irrité, là où Dieu apaise; c'est qu'elle avait déchiré, là où Il guérit; c'est qu'elle avait exigé avec son impérieuse, avec son offensante autorité humaine; ce qu'Il sollicite avec sa tendresse divine et patiente. C'est qu'elle avait menti aux doctrines qu'elle voulait imposer, et que dès lors, elle les avait discréditées.

Il y a pour la femme mariée, plus encore que pour tout autre disciple de Christ; il y a un très-grand danger, attaché à la prédication sincère de l'Évangile. Au premier moment, il semble même que ce que cette mission réclame d'énergique franchise; que l'espèce de domination qu'elle confère dans de certaines circonstances; s'accommode mal avec la réserve, avec la soumission prescrites à l'épouse; avec ce cortège de vertus cachées, qui la doivent accompagner en toute occasion. Elle-même, lasse sans s'en douter peut-être, d'avoir à maîtriser ses pensées et ses mouvements;

impatiente de l'obscur vie qui lui est tracée ; laisse quelquefois passer, sous la livrée de l'Évangile, ses passions orgueilleuses et ses sentiments personnels. Ils parlent et parlent seuls, alors qu'elle croit prêter une voix aux préceptes divins. Ce sont eux qui se fatiguent des délais, qui se choquent des objections, qui donnent à l'avertissement une pointe acérée ; ce sont eux qui jugent, qui condamnent ; ce sont eux qui peignent de sombres couleurs, les abords du christianisme , et ce sont eux qu'on hait. Aussi, que d'intercessions, que d'examens devant Dieu , que d'études dans les saints Livres ne faut-il pas, avant de commencer ce travail et pendant toute sa durée. Combien de vigilance, pour que l'argile du vase, ne dénature pas la précieuse liqueur qui y est contenue ; et de quel abattement n'est point saisie la femme, en présence d'une telle œuvre.

Le sentiment qu'elle a de son insuffisance est salutaire, lorsqu'une foi vive en la plus que suffisance du Seigneur, s'y vient ajouter. Il fait disparaître le pédagogue, pour ne laisser que la compagne de misère et d'espérance. En effet, beaucoup de charité, beaucoup d'humilité, beaucoup d'amour. Beaucoup de cette compassion qui s'afflige du péché, mais que les fruits du péché dans l'homme, n'effacent, ni ne mettent en défaut ; beaucoup de cette humilité qui, rejetant loin d'elle toute ambition malséante, ne donne pas prétexte à la prévention , et prépare l'esprit au consentement ; beaucoup de cet amour qui pénètre , parce qu'il est

immense ; qui purifie, parce qu'il vient de Dieu ; qui ne se dément jamais, parce qu'il participe à la nature de celui que Christ, nourrit pour les âmes égarées ; c'est là, le secret de la puissance d'une femme chrétienne. C'est ce qui communique la persuasion à ses lèvres, la patience à son cœur et la douce persévérance à ses efforts. C'est ce qui fait qu'elle ne recule point, et qu'elle ne s'impose point non plus par violence ; c'est ce qui fait qu'elle console, en même temps qu'elle afflige ; et qu'elle soutient courageuse, mais modeste et marchant toujours derrière lui ; l'époux qu'elle guide vers le Seigneur.

Elle est prudente aussi. La mémoire qu'elle garde de son apprentissage chrétien, lui donne un tact qui la garantit contre les entraînements de son zèle. Comme elle ne s'inquiète que d'une chose, le salut de son mari ; comme ses propres convenances, comme les petites victoires qu'elle pourrait remporter sur lui, ne la touchent pas, qu'elles lui déplaisent même ; elle évite de l'indisposer inutilement. Elle garde le silence et retient un mot, une preuve, fût-il décisif, fût-elle convaincante, lorsqu'elle voit qu'une prédisposition fâcheuse, en détruira l'effet. Elle interroge le Seigneur, elle interroge les circonstances extérieures, elle interroge l'humeur de son époux ; mais ce qu'elle n'interroge point, ce sont ses volontés à elle, ce qui appartient de trop près à son individualité. Ces précautions, n'ôtent rien à sa fermeté. Non, elle sait quand il le faut, parler en temps et hors de temps ;

elle sait surtout maintenir sa foi complète et la présenter toujours dans son austère pureté.

On a cru rendre la vérité plus acceptable, en la dissimulant dans quelque-une de ses parties; mais sans compter qu'on en détruisait ainsi l'harmonie, qu'on touchait à l'œuvre du Grand-Maitre et qu'on ne pouvait en y touchant, que la gâter; on a fait plus, on lui a ôté ce quelque chose d'incisif, qui blessait peut-être, mais qui convainquait. Lorsqu'on corrige la vérité, ce n'est jamais que dans ce qu'elle a de saillant; et ce qu'elle a de saillant, c'est justement ce qui fait sa force. On lui arrache son aiguillon, parce qu'il pourrait piquer; mais en l'arrachant, on la tue. C'est par leurs angles, que les vérités s'enfoncent dans le cœur; par le côté poli, elles ne font que le durcir. Qu'on leur laisse donc leurs aspérités, Dieu les a créées ainsi, Dieu les a ainsi armées, qu'elles fassent ainsi leur chemin dans le monde.

La femme chrétienne ne consent jamais aux concessions de principes; elle ne pense pas rendre sa foi plus pénétrante, en la privant de sa saveur, plus respectable en la faisant descendre. Elle ne l'arrange pas à la mesure d'une âme abaissée, car elle n'ignore point que c'est pour les relever, que la foi a été donnée aux âmes. Elle ne rapetisse pas ses croyances, afin de les approprier à l'étroitesse d'un esprit déchu, car elle sait bien que c'est à lui, de se grandir à leur taille. Elle ne conçoit point à leur sujet, de ces fausses humilités, de ces vanités

malentendues, qui viennent plus d'une secrète méfiance que d'une tendre sollicitude. Elle ose avoir foi en sa foi; elle la montre comme elle l'a reçue, comme elle l'aime, comme elle la vénère, comme elle resplendit dans la Bible et comme elle doit régner sur les hommes. Prompte à se renoncer dans ce qui n'est qu'elle et ne vient que d'elle; elle maintient intacts, l'unité, les droits, les exigences du christianisme. En mettant une netteté parfaite dans sa conduite à cet égard, elle ne s'imagine point accumuler un plus grand nombre de difficultés sur sa route; elle ne croit pas rendre son œuvre plus lente, elle ne pense pas même avoir besoin d'un plus grand déploiement de volonté ou de plus d'efforts. L'expérience lui a fait voir qu'il n'en coûte pas tant, pour tracer une ligne inflexible et la suivre; que pour la laisser se courber, et la redresser après. Elle lui a montré que les lois précises et arrêtées, rencontrent une opposition moins tenace que les principes vagues, ou que les règles élastiques; elle lui a montré que cette immutabilité, qui est la force du fait accompli, est aussi la puissance, comme l'essence de la vérité.

Maintenant, nous voici arrivés au point critique, du passage de la théorie à l'application. C'est là que nous attendent ces obstacles dont nous nous sommes représenté la gravité, dont nous avons cherché à deviner l'effet sur nos cœurs; mais dont la présence réelle nous surprend et nous bouleverse, comme si notre pensée les avait toujours ignorés.

Que le tentateur sait bien alors nous ébranler! Avec quelles couleurs il nous peint les difficultés de l'œuvre! Quelles montagnes il accumule devant notre foi!

Nous adresser à cet époux que nous connaissons à peine, qui depuis quelques jours est entré dans notre intimité; dont les regards et la parole nous troublent encore. Le questionner sur ses convictions, lui exposer les nôtres, les motiver, les défendre, les lui faire admettre, les lui faire aimer! — Ou bien, après dix, après vingt ans d'union, passés dans l'indifférence à l'égard de Dieu; faire, pour la première fois, retentir son nom au foyer domestique; braver la première surprise; amener sur les intérêts de l'âme, ces entretiens, qui n'ont jamais eu que la vie, que ses plaisirs ou ses soucis pour objet. Dire qu'on est chrétienne, proclamer la puissance de cet Evangile délaissé, porter pendant un temps, pendant un long temps peut-être, l'ignominie de la croix; quelle perspective! Que de force, que d'abnégation veut une telle entreprise, et comme elle fait tressaillir, comme elle fait frémir la chair.

On en médite longuement le plan, ne fût-ce que pour en retarder l'exécution; on choisit, on rejette, on se décide, pour retomber après dans l'incertitude. Puis, la faiblesse aidant et la défiance aussi; on prend d'ordinaire quelque moyen détourné, quelque savante combinaison, qui épargnent il est vrai l'embaras d'une démarche positive; mais qui excitent les

souçons, qui réveillent une opposition opiniâtre, et n'amènent aucun des résultats qu'on espérait. A force de se vouloir faire habile, on se fait gauche; l'on rencontre les inconvénients de cette habileté, sans en recueillir les avantages.

Nous pensons qu'ici, comme partout où le mobile est pur et l'intention droite, toute la finesse, toute la circonspection, toutes les imaginations du monde, ne valent ni la franchise, ni la simplicité.

Au lieu de ces ruses pieuses, pour entourer un mari de gens sérieux; pour le placer de gré, ou de force, dans un milieu chrétien; pour lui infiltrer la foi à son insu; pour lui faire arriver de droite et de gauche, des vérités qui lui paraissent étranges venues de là, et qui, sur les lèvres d'une épouse lui sembleraient naturelles. Au lieu de le soumettre à un traitement tout extérieur; au lieu de l'envelopper dans un réseau de mesures, dont il ignore le motif comme le but, et qui font naître par cela seul déjà, ses préventions ou son impatience. Nous voudrions que la femme pieuse, raffermissant son cœur par la prière, s'en allât vers lui modeste, affectueuse, émue et pourtant pleine de confiance; timide, et pourtant pleine de douce fermeté; telle qu'elle est enfin, avec tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle redoute, et tout ce qu'elle espère. Nous voudrions qu'elle lui ouvrît son âme, qu'elle lui exposât ses désirs, dans leur candeur et dans leur force. Nous voudrions qu'elle lui avouât son envie de le convaincre, qu'elle lui fit part elle-

même des moyens qu'elle emploiera pour y parvenir ; qu'elle le mit de moitié dans son secret, qu'elle ne lui déguisât rien, et qu'elle le suppliât de l'aider lui-même dans son entreprise. Ou nous sommes bien trompés, ou cet aveu si touchant, si loyal et si sérieux, exciterait plus de respect que de raillerie, plus de reconnaissance que d'irritation. Il pourrait bien y avoir, et il y aurait certainement de la surprise. Il pourrait bien y avoir de la légèreté, dans la manière dont on le recevrait, et du doute sur les motifs qui l'amènent ; on pourrait bien accueillir cette première confiance avec froideur, même avec un sourire, même avec un peu de dédain. Il est des hommes orgueilleux, égoïstes, qui n'y verraient qu'une offense à leur dignité, qu'une atteinte à leur repos, qu'une absurde fantaisie. Mais, quand après une telle déclaration ; l'humilité, l'affection de leur femme, au lieu de se démentir, s'accroîtraient chaque jour ; quand la prédication se continuerait encore plus au moyen de la pratique, qu'au moyen de la parole ; quand ils rencontreraient partout, en tout et toujours, ce tendre et fervent désir du salut de leur âme ; ce soin de la protéger contre le vice, ces efforts pour la convaincre, cet espoir de la voir rachetée, cette conduite constamment limpide, et constamment chrétienne ; n'y aurait-il point de leur part, quelque estime au moins, à défaut de conviction.

Ah ! s'il est une manière d'inspirer la foi, nous en sommes certains, c'est celle-là. Nous en sommes

certains, parce que l'Évangile nous le dit; parce que loin de trouver en un seul endroit, que les grandes conversions se soient opérées au moyen des feintes de l'esprit; elles nous semblent être toutes le fruit d'appels directs, dont la franchise, dont la naïveté, sont presque enfantines. Jésus et les apôtres, usaient-ils de beaucoup d'art, pour toucher les âmes? Une simplicité majestueuse, la vérité dans sa pauvreté si merveilleusement belle; une interrogation précise, affectueuse, c'est là tout ce qu'ils employaient, et c'est là ce qui a gagné le monde.

Et si le monde a été conquis, par cette foi candide et droite, pourquoi pas un cœur, un seul cœur placé sous l'influence immédiate de notre amour et de nos prières!

Puis, de la franchise, nait la facilité dans la marche. A chaque nouvel essai qu'on tentait, il fallait de nouvelles luttes intérieures, il fallait de nouvelles combinaisons. Les mêmes difficultés se représentant sans cesse, sans cesse il fallait les tourner, car on avait toujours la même crainte de se laisser prévenir. Mais si votre mari sait tout, s'il connaît vos vœux, s'il s'attend à vos efforts; vos appréhensions, avec vos hésitations, s'évanouissent. Votre action n'a rien qui le surprenne. Vos supplications à Dieu, vos essais auprès de lui, il n'approuve pas tout peut-être, mais il comprend tout. Vous l'avez presque fait votre complice.

Il s'agit ici de pratique, avons-nous dit. La foi,

pour devenir efficace, ne doit pas être morte; il faut qu'elle vive, et sans une abondante nourriture, elle se débilité et s'éteint. La nourriture que nous lui voulons, c'est le culte religieux, établi entre les deux époux.

Au commencement, comme au milieu, comme à la fin de l'existence conjugale, il en coûtera pour le fonder. Une telle habitude à prendre, à soutenir, demande beaucoup de conviction, entraîne beaucoup de sacrifices. La paresse et la lâcheté naturelles, s'accommodent bien mieux d'un christianisme spéculatif; sans vigueur pour produire, comme sans vigueur pour détruire; sans force pour attirer, comme sans force pour réprover. Dans certains cas, la fausse honte; dans d'autres, la puissance d'un passé qui s'élève contre l'innovation; la répulsion d'un mari, ses étonnements, ses refus; les défiances de la femme, son amour même, son respect; tout se réunit pour lutter contre l'habitude chrétienne, pour en empêcher, ou du moins pour en ajourner l'introduction au sein de la famille. Chaque retard cependant, entraîne un redoublement de faiblesse, un accroissement d'obstacles. Pour qui veut agir, il n'y a pas de renvoi possible. Dès que l'utilité suprême du culte, est reconnue par l'un des époux; il ne lui reste plus qu'à l'établir, en employant pour y réussir tous les moyens que Dieu met à sa disposition.

Ouvrir la Bible dans sa maison, en méditer quelques passages, prier ensemble; est-ce donc un acte si

étrange, que pour l'accomplir il faille vaincre mille oppositions secrètes ou déclarées, mais toutes redoutables? Hélas oui! Nous en sommes réduits à cette honte, de devoir dans un pays chrétien, prouver l'efficacité, prouver l'urgence de l'étude du livre de Christ.

Le courage qui ne manque point, tant qu'il n'est question que d'efforts indirects; abandonne subitement le cœur, alors qu'il en faut venir à des mesures précises. On connaît les subtilités dont il use, lorsqu'il espère échapper à la dure obligation d'appliquer les principes qu'il professe. Mais si on les examine bien, au fond des prétextes qui se groupent devant chaque devoir, pour en empêcher l'exécution; sous toutes les raisons dont se paie l'esprit, lorsqu'il s'agit d'éluder un sacrifice; on trouve l'orgueil avec l'incrédulité, ces ennemis qui vont jusqu'à la fin, se tapisant derrière les retranchements que leur bâtit notre faiblesse. La femme chrétienne ne s'en laisse pas séduire; elle se souvient que Dieu a dit en parlant de la révélation : « *Sondez les Ecritures* » (1), et convaincue de leur puissance, pénétrée de ses obligations; elle ne balance pas un instant à proposer la Parole divine, aux méditations de son mari.

Qu'elle demeure ferme alors. On cherchera à éloigner le moment décisif; qu'elle le fixe. On essaiera de la dégoûter par des manifestations d'ennui; qu'elle ne s'y arrête point. On s'approchera du Livre saint

(1) *Evang. selon saint Jean*, V, 39.

en juge et non pas en disciple, on s'efforcera de l'étonner, de l'éblouir, de la confondre par des raisonnements humains ; qu'elle réponde avec douceur, avec sécurité ; qu'elle ne s'irrite pas, qu'elle ne se froisse point ; qu'elle empêche surtout sa personnalité, de se déguiser sous les apparences de l'amour de Dieu ; qu'elle soutienne le culte par sa confiance, par son affection, par son oubli d'elle-même, et qu'elle se montre en tout, plus forte que le mal.

Rien ne peut remplacer ce culte, qui sert à l'alimentation des croyances, et qui en est aussi l'expression. Rien ne peut suppléer ces lectures de la Bible et ces prières faites à deux. Là est la source des eaux vives, où l'âme vient se désaltérer ; là le trésor abondant, où elle puise dans les bons comme dans les mauvais jours. Pour que les époux y rencontrent vraiment Dieu, il faut qu'ils l'y cherchent. Ce culte ne doit pas être une concession aux coutumes religieuses ; une affaire de forme, un exercice de l'esprit ; il faut que le cœur, que tout le cœur s'y trouve présent et actif. Nous savons bien quelle haine il nourrit, ce misérable cœur, contre les vérités régénératrices ; nous savons qu'il s'efforce constamment de les rejeter à sa superficie, et que s'il les adopte comme livrée, il les repousse opiniâtement, lorsqu'elles veulent faire corps avec lui. Ici donc, la femme chrétienne aura deux obstacles à vaincre, sa propre répugnance et celle de son mari ; leur commune tendance à la froideur, à la sécheresse, au formalisme ; la répulsion de leurs deux natures contre la

foi, leurs essais continuels pour lui ôter sa force. C'est à la femme, qu'il appartient de communiquer et de conserver au culte, ce quelque chose d'intime, qui le préservera contre un appauvrissement progressif. C'est à elle, plus expansive, moins fière que l'homme; plus accoutumée à vivre avec elle-même, plus habituée à faire ces excursions dans le cœur d'autrui, qui demandent une délicatesse, une humilité que l'homme n'a pas au même point; c'est à elle d'animer le culte par ses réflexions. Il faut qu'elle écarte l'espèce de raideur qui s'y glissera certainement, si elle n'y apporte les soins d'une volonté soutenue. Il faut qu'elle opère une fusion religieuse, sans laquelle ces lectures et ces prières resteraient choses mortes. Il faut qu'elle donne la première, une voix à ses sentiments les plus secrets; qu'elle raconte ses expériences, qu'elle manifeste ses désirs, et qu'elle fasse tout cela, non pas avec une contrainte qui se communiquant vite à son mari, les glacerait tous deux; mais avec abandon et sous les yeux de Dieu.

Nous insistons particulièrement sur ce point, parce qu'il est le plus important et le plus malaisé à obtenir. Il est possible en effet, il est facile, de consentir en apparence à l'Évangile et de fixer une heure pour le lire; mais l'accepter en réalité, mais l'introduire dans son âme, mais l'étudier avec amour; voilà contre quoi se défendra toujours notre nature. Des personnes profondément pieuses, échouent habituellement contre la difficulté d'établir l'expansion chrétienne, dans les

relations de famille. Mille prétextes servent la fausse honte, qui met obstacle à ce genre d'intimité. Pourtant ce sont ces entretiens sans contrainte, ce sont ces discussions sans aigreur, c'est cette effusion de la pensée religieuse ; qui amènent le plus souvent les âmes à la conversion. Ces habitudes bénies, assurent seules à l'union une durée sans fin, parce que seules elles la pénètrent de l'élément éternel. Les vers avec la rouille, ne s'arrêtent que devant les choses et les êtres que Christ, vainqueur de la mort, a imprégnés de son Esprit. Que la femme donc, sans examiner ce que son mari apporte de bonne volonté, d'épanchement dans leurs rapports religieux ; que la femme y mette toute son ardeur pieuse, toute son envie de réussir. Alors les communications deviendront de plus en plus directes, les prières sortiront du cœur et non de la mémoire ; et ces saintes relations, revêtues de la liberté qui est en Christ, produiront des fruits de sanctification, de bonheur, au-dessus même de ses espérances.

Oh ! si elle savait quelle douceur souveraine, elle trouvera dans cet hommage rendu au Seigneur ; quels secours, dans cette heure de recueillement, d'où les pensées étrangères sont bannies ; quelle paix, dans ce sanctuaire vers lequel les bruits mondains viennent mourir, où les passions se taisent, où l'âme se fait calme, et n'est plus dominée que par l'amour de Dieu ! Si elle savait quel prix ont ces mutuels aveux, ces conseils donnés avec une gravité tendre et reçus avec

soumission ! Si elle savait quel parfum répand sur toute la journée , cet instant de communion plus particulière avec le Seigneur ! Si elle savait quelle énergie on prend là, pour la résistance et pour l'action ; combien les liens s'en resserrent, comme ils en deviennent purs, et quel horizon nouveau s'ouvre à la pensée ! Si elle savait avec quelle joie on s'agenouille tous deux le matin, pour rendre grâces, pour demander la protection divine et pour méditer sur quelques versets de la Bible ; et avec quel bonheur on revient s'agenouiller tous deux le soir, pour rendre grâces encore, et implorer la bénédiction de l'Éternel, et s'unir dans un même sentiment d'humilité, d'espérance, de gratitude ! Si elle savait quel rafraîchissement c'est pour l'âme, quelle sanctification c'est pour les affections, et comme alors disparaissent les impressions pénibles ; comme s'éteignent les petites rancunes, comme à la confession si sincère des torts, le cœur s'épanouit ; comme les larmes qu'elle fait parfois couler sont délicieuses, comme elles soulagent ! Oh ! si elle savait tout cela, écouterait-elle encore les pauvres considérations qui l'arrêtent dans l'accomplissement d'une des parties les plus sacrées de sa mission ? Réchauffée par sa foi, ne calculant point, commençant par l'exécution et non par l'examen du devoir ; n'établirait-elle pas, sans retard chez elle, ce culte béni ? Aujourd'hui et non pas demain ; car demain sera plus habile qu'aujourd'hui, à fournir des objections victorieuses. Complet, tel qu'il doit définitivement exister, tel que Dieu,

tel que la conscience le prescrivent; car il en coûtera tout autant, car il en coûtera plus, pour y ajouter dans un mois, dans une année, ce qui y manque à cette heure; que pour le faire adopter du premier coup dans son entier.

Si une seule femme, en parcourant ces lignes, a senti s'é mouvoir en elle le désir de servir Dieu, et de le servir avec son mari; si elle a senti que le bonheur présent, sans l'avenir éternel, ne lui suffisait plus; si elle a senti que nul amour ne pouvait subsister ou satisfaire, sans la bénédiction du Seigneur; si elle a senti que l'union en Christ était assez puissante, pour suppléer à la sympathie, et lier étroitement deux cœurs par sa seule force; si elle a compris que la foi évangélique, était faite pour l'âme et pour la vie de l'homme, aussi bien que pour son âme et pour sa vie à elle; qu'elle cherche le Seigneur. Qu'elle n'attende pas pour se convertir avec son époux, le moment où l'âge aura refroidi leurs impressions, blasé leurs esprits, affaibli leurs facultés; qu'elle ne fasse pas cette injure à Dieu, de lui apporter les restes de deux existences dont le monde ne voudra plus; mais qu'elle les lui offre, avec la plénitude des dons qu'elles ont reçu de Lui.

Hélas, à peine aura-t-elle lu ces pages; à peine, le cœur agité par l'espoir de réveiller la foi chez son époux, de donner un caractère chrétien à leur union; aura-t-elle formé quelque projet pieux, s'y sera-t-elle attachée, aura-t-elle remercié son Père cé-

leste, comme si le travail était commencé et le succès obtenu; que la réalité, la réalité rude, hostile, viendra la désenchanter. Nous ne lui avons déguisé et nous ne lui déguiserons, aucune des épreuves qui l'attendent. Oui, elle aura de grands sacrifices à faire, elle aura de grands mécomptes à supporter. Après les obstacles intérieurs, après la lutte contre elle-même, viendra la lutte contre les préventions de son mari; et à celle-ci, s'ajoutera la lutte contre le monde. Elle le verra par des sarcasmes ou par des conseils perfides, détruire son ouvrage, s'élever contre ses intérêts les plus précieux et les compromettre. Elle rencontrera son opposition près d'elle, dans sa famille, chez ses amis; et cette opposition se manifestera loin d'elle encore, sous les traits de l'opinion publique.

Puis, lorsqu'elle aura vaincu ici et là, lorsque les convictions chrétiennes, pénétrant dans le cœur de son époux, l'aurent cautérisé contre les jugements, contre les menaces du monde; le monde exercera sur lui ses vengeances, et il les faudra soutenir. C'est alors, c'est quand les coups porteront sur cet être chéri et non plus sur elle. C'est quand il devra confesser Dieu, au prix de ses propres souffrances. C'est quand les conséquences de la foi qu'elle lui aura communiquée, se feront amères. C'est quand la société se détournera de lui, que les succès temporels lui seront refusés; que les carrières se fermeront devant ses pas, que sa conscience lui fera le chemin toujours plus étroit, toujours plus raboteux; c'est alors que la femme se sentira trou-

blée, que le doute viendra tenter son cœur, et qu'elle se demandera si le Seigneur veut bien réellement charger d'une croix si lourde, ceux qui l'aiment et qui le servent. Nous l'en conjurons, à ce moment difficile, qu'elle puise ses inspirations dans la Parole de Dieu. Qu'elle ne soit ni plus ni moins ambitieuse, ni plus ni moins impatiente que l'Éternel. Qu'elle cherche avant tout sa gloire, et nous osons le lui promettre, Il la protégera.

En tous cas, en toutes positions, qu'elle persévère. Peut-être verra-t-elle son époux recevoir peu à peu la vérité, peut-être lui sera-t-il permis de s'unir à lui dans la communion chrétienne; peut-être au contraire, devra-t-elle quitter cette terre, alors qu'enserré encore par les liens du péché, il n'aura ni accepté, ni même examiné l'Évangile. Mais qu'elle ne doute point. Le Tout-Puissant l'a dit, qu'Il exaucerait la prière faite avec confiance; et ni les intercessions de la femme pieuse, ni sa vie, ni même, ni surtout sa mort, ne seront perdues pour cette âme bien aimée. Courage donc et persistance. Persistance dans la foi, dans le travail, dans la prédication pratique; courage dans les sollicitations prudentes, affectueuses. Courage et sainte ténacité : « *Car, que sais-tu femme, si tu ne sauveras point ton mari !* » (1)

(1) 1 *Épître aux Corinth.* VII, 16.



CHAPITRE TROISIÈME.



L'amour conjugal.

Il y a quelques années qu'une personne sérieuse, qui recherchait l'Évangile, mais qui n'en avait pas encore compris l'esprit ; affligée de voir ses travaux intérieurs lui coûter toujours la même peine et lui amener si peu de fruits, résolut de consulter un ecclésiastique, afin de lui découvrir l'état de son âme.

Elle lui fit part de ses inquiétudes, et sur la demande de celui-ci, elle lui décrivit les moyens qu'elle employait afin d'arriver au salut. La prière, la lecture

des Livres saints, la méditation ; rien n'était négligé. Elle s'appliquait aux œuvres intérieures et extérieures ; elle avait pris corps à corps tous ses défauts et les combattait à chaque occasion ; elle s'imposait de grandes tâches qu'elle essayait d'accomplir, et s'efforçait constamment d'exécuter, à la lettre, les commandements du Seigneur. Mais en fin de compte, elle n'éprouvait ni sanctification, ni soulagement. Son orgueil était encore intraitable, son égoïsme encore impérieux, sa chair encore rebelle ; et ce qui la chagrinait surtout, c'est qu'elle ne sentait aucun plaisir à faire la volonté de Dieu. Elle se trouvait placée, au milieu de ses devoirs, comme dans un chaos ; sans directions, sans lumières ; s'attachant tantôt à ceux-ci, tantôt à ceux-là, tantôt à tous à la fois ; puis se rebutant par les difficultés qu'ils lui présentaient, ou se dégoûtant par le peu de joie qu'elle y rencontrait. Elle obéissait à contre-cœur, et concevait bien que sa conduite se ressentant nécessairement de cette révolte secrète ; elle avait beau offrir au Seigneur les témoignages de sa soumission, Celui-ci ne pouvait ni s'arrêter à de tels dehors, ni s'en satisfaire. Ainsi, dans une vie qui semblait exemplaire au monde, et après tant de soins ; elle se sentait avec douleur aussi peu avancée que le premier jour, du côté de la joie intérieure, comme du côté du perfectionnement.

« Hélas ! s'écria l'ecclésiastique lorsqu'il eut écouté, c'est que vous n'aimez pas Dieu ! » — L'étonnement, presque l'indignation, arrachèrent une exclamation

à cette femme pieuse. Elle, n'aimer pas Dieu ! Elle qui lui avait tant sacrifié ! Elle, qui journellement encore, souffrait pour lui plaire mille déplaisirs secrets, affrontait mille obstacles, acceptait une existence rude et fastidieuse !.... « C'est que vous n'aimez pas Dieu, » répéta l'ecclésiastique, et il l'abandonna, sans ajouter un mot, à ses propres réflexions.

Elle réfléchit en effet, et ces paroles si blessantes d'abord, s'adoucirent pour elle en s'éclaircissant. Elle comprit qu'il se pourrait bien faire, qu'à toute cette surface, le fond manquât. Elle comprit, que Dieu ne pouvait pas plus s'attacher à ces démonstrations et s'en contenter, qu'elle ne pourrait, elle, s'attacher aux compliments d'une personne qui désirerait captiver sa bienveillance, sans lui donner son cœur. Elle comprit qu'il ne sera jamais permis à la contrainte, d'imiter parfaitement les œuvres de l'affection, encore moins d'en recueillir les fruits. Elle comprit que l'amour étant le consentement de l'âme, sans cette soumission-là, fondamentale et permanente ; tous les renoncements partiels, ne sont que de faux semblants. Elle comprit enfin, que pour accomplir la volonté de Dieu, il fallait la trouver agréable ; et que pour s'y complaire ainsi, il fallait aimer parfaitement Celui qui l'imposait.

Cette femme pria, demanda l'affection qu'elle n'avait pas. Et lorsque, ses supplications exaucées, elle vit le feu de la tendresse chrétienne, poindre dans son cœur ; toutes choses s'en éclairer, s'en animer ; ses

inclinations l'entraîner vers ses devoirs et ses devoirs lui sourire; une paix délicieuse, s'établir là où régnait le désordre; les obligations s'accumuler, et elle, croître en détachement, en activité, en bonheur; elle s'écria dans la force de cette conviction, que donne l'expérience; « Oui, l'amour est le secret de l'action ! Sans amour, point d'obéissance, sans amour; point de félicité ! »

Ceci est vrai, non pas seulement dans nos rapports avec Dieu, mais dans nos rapports avec l'homme; mais partout, où il y aura des œuvres à faire et notre nature à dompter. L'amour est le seul principe qui assujétisse notre liberté morale, sans la détruire. C'est à lui, que le christianisme doit sa puissance. C'est parce qu'elles ne l'ont pas pris et ne le pouvaient prendre pour base; que les philosophies qui se sont disputé l'empire de notre âme, n'en ont jamais possédé que les simulacres, et nous ont toujours laissé notre indépendance.

Dans le mariage donc, dans ces relations qui plus que toutes les autres, demandent l'abdication de la personnalité, parce qu'elles sont plus que toutes les autres étroites et sacrées; dans le mariage, il faut le secours de cette force, et il le faut absolument.

Nous le savons; tout le monde ne pense pas comme nous. Beaucoup de gens s'imaginent au contraire, que si l'amour dans l'union conjugale, peut seul satisfaire des besoins très-déliés; que s'il devient un élément indispensable, aux âmes très-développées; en

thèse générale et lorsqu'il s'agit de la grande majorité des individualités médiocres ; il n'est plus qu'un sentiment superflu, inapprécié, gênant même ; et qu'un certain degré d'estime, joint à du respect pour l'institution, le supplée dans le bonheur qu'il doit donner, comme dans les résultats moraux qu'il doit produire. Nous savons que beaucoup de personnes s'effraieraient, à l'idée d'aimer ou d'être aimées comme nous le demanderons ; et que les joies que promettent de telles affections, leur souriraient aussi peu que les obligations qu'elles imposent. Mais nous l'avons déjà dit, ce n'est pas à subir la réalité que nous travaillons, c'est à la relever. Nous la repoussons quelque réelle qu'elle soit, dès qu'elle est mauvaise ; et nous ne lui reconnaissons point la vertu de métamorphoser par l'unique fait de son existence, le bien en mal, ou le mal en bien.

Or, il y a plus ici que de la grossièreté dans les appréciations, il y a de l'erreur. On suppose à la loi, à la règle morte, un pouvoir qu'elle ne posséda jamais. Cette loi, qui ne régit qu'une partie de l'individualité, ne saurait modifier qu'une partie des actes de cette individualité. Comme la volonté dans son essence, ne se courbe pas sous elle ; elle se voit incessamment contrariée, brisée par cette volonté. Jamais la froide contrainte qu'elle fait peser sur le cœur, n'enfantera que des œuvres contraintes et froides comme elle. Jamais cette contrainte, n'amènera l'entier accomplissement du devoir que l'amour atteint et

dépasse, parce qu'il est principe créateur. Jamais elle ne satisfera notre conscience, ou les exigences d'autrui ; parce que tout ce qui sortira d'elle sera forcément incomplet, comme elle est incomplète elle-même. Dans les détails les plus vulgaires de l'existence conjugale, aussi bien que dans les plus nobles rapports des époux entre eux ; elle se montrera toujours insuffisante. Si mesquine, si petite que soit la tâche, cette tâche restera partout et constamment au-dessus d'elle.

Unissez un homme et une femme par le mariage, inspirez-leur du respect l'un pour l'autre, le désir de vivre en paix, ne leur inspirez que cela ; puis serrez les chaînes, et vous verrez les conséquences. Quand chaque jour fera naître pour tous les deux et à chaque instant, l'obligation de renoncer dans une idée, dans une habitude favorite ; quand les caractères demeurant entiers et les cœurs libres, les passions n'auront d'autre frein que celui de l'intérêt bien entendu. Vous verrez quels écarts aux principes préétablis ; et comme les deux natures, se dessinant chacune avec ses traits saillants, ressortiront dans cette unité factice, avec quelle rapidité elles la détruiront.

Admettons que le devoir triomphe. Dans les relations des époux, rien au premier abord ne froissera le cœur ; il y aura entre eux une sorte de bon accord, un échange d'égards qui frapperont agréablement. Mais en examinant mieux, on trouvera qu'il manque quelque chose à cette union. On trouvera qu'elle est

plus apparente que réelle; qu'étroite ainsi qu'elle semble, elle ne produit pas les fruits, elle n'amène pas la félicité, qu'on serait en droit d'attendre d'elle. Que tout, dans ces rapports est terne, que tout est morne, comme dans ces régions boréales où luit un soleil trompeur, et où nulle végétation ne témoigne de sa chaleur fécondante. On sentira qu'il y a là un grand vide dans l'ordre des faits, comme dans l'ordre des sentiments; que ces gens qui devraient être heureux, ne le sont pas; que ces gens qui devraient ne faire qu'un, se conservent très-indépendants; que ces dehors d'affection sont tristes et insignifiants, comme une voix sans pensée; que ce masque ne trompe pas plus ceux qui le portent, que ceux qui le rencontrent; que là où la joie, où le mouvement, où le progrès ne sont point; la vie aussi demeure absente, et que sans elle, tout le reste est une illusion, une vanité.

Tant que le cœur de la femme, n'aura point accepté les liens qui l'attachent à son époux; tant qu'elle n'aimera, ni l'institution qui la place dans la dépendance de l'homme, ni l'homme que l'institution lui donne pour seigneur; elle restera résistante, même sous le consentement; désobéissante, même sous la soumission. La personnalité et l'orgueil, se redresseront d'autant plus fiers, d'autant plus libres dans le fond de son âme, qu'ils seront plus contraints à se dissimuler dans l'expression. A chaque acte de renoncement, il y aura chez elle comme un démenti secret; et si elle est assez forte pour n'en rien laisser voir, pour étouffer ces re-

bellions intérieures ; elle ne parviendra point à communiquer à sa conduite, cette liberté, cette spontanéité, cette conséquence, qui répondent seules aux caractères de sa mission.

Il lui est impossible d'accomplir les devoirs du mariage, dans leur étendue et dans leurs détails ; sans avoir donné à son époux, après Dieu, la domination de son âme. Il lui est impossible de s'assujétir, de fait et de pensée, à un autre ; il lui est impossible de considérer le bonheur, la sanctification de cet autre, comme son premier but ; il lui est impossible d'embrasser cet ensemble immense de travaux, et de l'embrasser sans crainte, et de l'aborder avec une confiance joyeuse ; si l'affection ne résout pas ces difficultés, disons mieux, ces impossibilités ; en l'attachant par toutes les fibres de son cœur, à l'être qui va régner absolument sur son existence.

L'infini, est dans les obligations de l'épouse envers l'époux. Ce sont les âmes, que Dieu a liées ; dès lors, il n'y a plus de limites aux soins, plus à la sollicitude, plus à cette belle et douce tâche, qui doit devenir la grande affaire de la femme en ce monde. Elle ne peut en retirer son amour ou son plaisir, sans la dénaturer. En vain, elle essaierait de substituer un autre mobile, à celui-là ; aucun autre ne sera puissant au même degré, parce qu'aucun autre, ne soumettra l'individualité d'une manière aussi parfaite.

C'est peut-être à cause de cet assujétissement réel de l'individualité, que les femmes essaient quelque-

fois de remplacer ce principe absolu, par celui de l'intérêt, des convenances, d'un droit circonscrit, qui laissent leur indépendance plus intacte. Elles veulent se réserver à l'égard de leur mari, la liberté que nous voulons nous réserver à l'égard de Dieu ; liberté funeste qui, en maintenant notre âme indifférente, nous laisse maîtres de nous, par conséquent séduits par le mal ; de telle sorte, que nous nous trouvons n'avoir brisé le joug divin, que pour tomber dans l'esclavage de notre nature.

Ainsi les femmes, et nous ne parlons point de celles qu'une inclination involontaire, domine passagèrement ; les femmes cherchent à se garder quelque chose, en dehors du mariage ; ce quelque chose, c'est la direction, c'est le don de leur cœur. Elles s'efforcent de séparer les résultats de la cause, pour maintenir l'indépendance de celle-ci et n'aliéner que ceux-là. Elles essaient de solder avec des apparences, ce compte immense qui ne veut que des réalités. Elles tentent de se tromper elles-mêmes, en se prouvant que l'accomplissement du devoir, équivaut aux conséquences de l'affection. Et elles ne se prouvent rien, parce que la conscience n'admet pas de tels compromis. Et elles n'accomplissent rien, parce que le premier de leurs devoirs, étant l'amour conjugal lui-même ; aussi longtemps que celui-là reste éludé, les autres ne sauraient être remplis. En retranchant la racine de leurs œuvres, elles en arrêtent la végétation. Elles ressemblent aux enfants qui coupent des

fleurs, qui les plantent dans le sable, qui les arrosent; puis qui s'étonnent, puis qui se dépitent, lorsque revenant le lendemain, ils les trouvent penchées sur leur tige et toute flétries.

Cette royauté intime du mari, excite une opposition générale. La femme mondaine, la repousse au moyen d'une rébellion ouverte. La femme plus sérieuse ou plus habile, qui en réfléchissant sur sa destinée s'est vue nécessairement dépendante; s'y résigne de bonne grâce en maintes circonstances, pour s'y soustraire avec adresse, dans les occasions qui lui importent davantage. La femme pieuse, glisse parfois elle aussi, à côté du commandement. Elle fait plier sa vie, puis reste jusqu'à un certain point maîtresse d'elle-même; se persuadant que l'amour qu'elle a pour Dieu, supplée à tous les autres, et ne se souvenant pas, que ce Dieu a fait de la tendresse entre les époux, une obligation capitale.

On sent que si l'on aimait, on trouverait son bonheur dans l'assujétissement; on sent qu'on ne chercherait plus à y échapper; et l'on frémit à la pensée de s'enchaîner de la sorte, sans songer que le cœur étant consentant, le sacrifice en devient doux ou pour mieux dire nul.

Et puis, l'on se berce d'une chimère fatale : *l'accomplissement du devoir, sans la joie dans le devoir*. On se dit sérieusement : J'obéirai à mon mari, j'embellirai sa vie, je m'associerai à lui dans son action; mais au fond, je garderai ma manière de voir et de sen-

tir; je conserverai mon caractère avec mes opinions; je maintiendrai mon âme distincte de la sienne; et si je souffre, cela ne sera qu'un mérite de plus! Et l'on ne s'aperçoit pas de tout ce qu'il y a d'absurde, de tout ce qu'il y a d'impossible, dans une telle prétention. On ne voit pas combien ces expressions forcées, d'une affection qui n'est point, sont disproportionnées et factices. On ne voit pas qu'elles ne répondent à rien, qu'elles sonnent faux, qu'elles ne satisfont pas un besoin, pas une exigence; et qu'elles ne témoignent que d'une chose, de l'insubordination du cœur.

Ah! qu'elle tombe, cette illusion funeste, à l'ombre de laquelle nait le culte de l'égoïsme et croissent les folles rêveries de l'imagination! Qu'elle tombe cette illusion, qui en favorisant la division morale, prépare les plus inconcevables écarts de la conduite! Non, le cœur et les actes ne se séparent point; non, il n'est pas possible de respecter un époux, de se soumettre à lui, de le rendre heureux, de travailler à sa conversion, sans l'aimer. Sans l'aimer, non point de cette affection bannale et facile, qu'on éprouve pour tout être inoffensif, dont les jours sont liés à nos jours. Non pas même de cet amour plus vif, qu'une certaine sympathie, que des intérêts identiques, que des peines souffertes et des plaisirs goûtés en commun, nous inspirent. Non pas davantage de cette émotion passionnée, qui troublant le cœur pour quelques instants, laisse les individualités entières, distinctes; prêtes, le rêve passé, à reprendre chacune leurs prétentions

avec leur marche particulière. Mais de cet amour solide, chrétien avant tout ; qui s'attache à une âme, qui la chérit pour elle, qui la veut sainte, qui la veut heureuse, et qui fait de cette sainteté comme de ce bonheur ; sa pensée, son occupation première.

Voilà l'amour qui crée les œuvres ; les autres ne produisent que des fantômes. Dans ces relations si étroites et si vastes ; dans ces relations où l'on ne peut pas dire, là est le devoir, et là il s'arrête, mais où l'obligation se trouve partout ; dans ces relations, il ne saurait y avoir de règle bornée. Les élans du cœur, sa vie, ses forces, tout cela doit être volontairement assujéti ; il ne faut pas moins que tout cela pour remplir la mission, quelque pauvres qu'en soient les apparences.

Nous simplifierons cette thèse, en posant une vérité ; c'est que de tels rapports ne comportent pas l'indifférence, et que deux sentiments contraires, l'affection ou l'inimitié, à des degrés très-différents sans doute, mais toujours à un degré quelconque ; animent seuls, les personnes qu'unit le mariage. Tout mauvais qu'il est, ce rempart d'indifférence abrite des dégoûts et des antipathies, qui n'osant se montrer hardiment, pensent agir en sécurité derrière lui.

On se ferait scrupule de nourrir ouvertement de la haine contre son mari ; mais de l'indifférence, qui s'en pourrait scandaliser ? Il n'a pas droit à davantage, et ce qu'il obtient par-dessus est un pur don, qu'on est également libre d'accorder, ou de refuser. L'on ne

comprend point, qu'il n'y a là que le nom de changé; que les effets, que la pensée, que la cause et les conséquences restent les mêmes; que cette indifférence n'existe pas et ne saurait exister; que les habitudes sont ainsi mêlées, les existences ainsi tressées, le droit sur l'individu ainsi étendu, ainsi impérieux; que d'une telle communion de fait, il ne peut naitre que la communion des âmes, ou leur séparation tranchée!

Ce n'est pas le cotoiement de deux vies, que veut le mariage et qu'il amène, c'est leur fusion. Et l'âme se maintiendrait indifférente, sous cette influence vive, qui l'interroge, qui la presse et ne la laisse pas un instant, pas un seul, indépendante ou inactive. Pour admettre un fait pareil, il faudrait admettre aussi l'indifférence de l'âme, au sujet de ce qui lui est inhérent: de ses pensées, de ses goûts, de ses affections, de ses croyances; car le mariage touche à tout cela, et s'impose à tout. Et cette supposition même est si déraisonnable, qu'on ne peut l'exprimer, qu'en se servant de termes absurdes.

Non, encore une fois non, l'indifférence dans le mariage n'existe pas, elle ne saurait exister; ce qu'on appelle de la sorte, c'est de l'éloignement, c'est de l'ennui; c'est peut-être un sentiment incomplet; c'est inévitablement un sentiment réel, ce n'est jamais une négation. Ces deux affections demeurent et demeurent seules: l'amour, ou l'inimitié. Ces deux résultats restent seuls: l'union ou la division. Et si le cœur hésite, s'il essaie d'échapper à l'obligation de

choisir, en refusant de se soumettre à celle de comprendre; la raison elle, avec sa droite et saine logique, ne peut se soustraire, ni à l'évidence de cette vérité, ni à la nécessité de prendre une décision.

Serait-ce à dire, que l'âme se trouve complètement dominée par la tendresse ou par la haine? qu'il n'y a pas en elle cet inexplicable mélange de penchants contraires, qui l'agitent et qui la partagent, à propos de tous ses autres intérêts, de tous ses autres devoirs? Nous ne le pensons pas. Nous la croyons complexe, là comme ailleurs. Nous croyons que dans le mariage, et tant qu'elle n'est pas surmontée par une passion prédominante; tant qu'elle n'a pas subi le joug que nous lui voulons imposer; elle ne hait, ou n'aime pas plus absolument, l'être qui lui est associé; que dans l'état naturel, elle ne déteste ou ne chérit franchement et entièrement Dieu. Mais ce dont nous sommes certains, c'est que dans les deux situations, elle s'aime elle, elle se rend un culte à elle; et que ce culte, et que cet attachement, s'opposent au règne de toute autre affection, comme de toute autre religion. De là, résulte une hostilité secrète; hostilité intermittente en apparence, et permanente en réalité, parce qu'elle vient toujours du même fond d'égoïsme. C'est cet égoïsme, aussi contraire que la haine, à l'accomplissement des devoirs conjugaux, que nous nous efforçons de remplacer par l'amour.

L'amour! Ce nom a été si souvent profané, il a servi si souvent à qualifier les mouvements les plus désor-

donnés et les plus honteux de l'âme; si souvent il s'est appliqué aux jeux les plus puérils de l'imagination, comme aux égarements les plus coupables du cœur; tant de faiblesses, tant d'offenses à Dieu, tant d'injures à la pureté; tant de dégradations, en un mot, se sont cachées derrière lui; qu'on ne s'entend plus sur sa signification réelle. La touchante idée qu'il représentait, le sentiment délicat et puissant, qu'il révélait avant sa chute; se sont tous deux altérés dans leur beauté première. Cette magnifique faculté de notre organisation morale, a perdu un peu de sa valeur. Avec l'admiration, avec l'émotion de reconnaissance qu'elle devait exciter uniquement, elle inspire quelque sourde défiance, quelque secret dédain aux âmes sérieuses.

Et comment l'amour aurait-il prêté son nom, à un si grand nombre de passions éphémères ou viles, sans que de leur abjection, il ne rejaillit quelque chose sur lui? Comment serait-il sorti lumineux et limpide, d'un tel désordre dans les termes, et d'une telle confusion dans les faits. Car, il faut le dire, ce n'est pas seulement une même expression, qui rapproche des sentiments si opposés dans l'essence; c'est quelque affectation de ressemblance dans les formes, ce sont quelques résultats pareils. C'est, dans les plus dégradés, comme dans les plus élevés, de l'énergie, de l'abnégation, du bonheur. Tout cela gangrené par le vice, tout cela faux et menteur; mais tout cela si bien fardé, que les cœurs inexpérimentés s'y trompent; et

que, conservant encore leur erreur au réveil, ils enveloppent dans une même haine, ils foudroient sous un même anathème, le penchant funeste qui les a leurrés et perdus, avec le saint et doux mobile, qui les eût pu satisfaire, en les sanctifiant.

Le monde qui fait partout son œuvre de perturbation, s'est emparé de ce don de Dieu, pour l'altérer et l'offrir empoisonné à ses victimes. Il l'a corrompu, ici en lui conservant ses apparences; là sans prendre souci des dehors; l'accommodant toujours au degré d'abaissement, où se trouvaient descendues les âmes qu'il dominait. Et cette force harmonieuse, calme, efficace, il l'a changée en un pouvoir désordonné, qui traîne après lui les angoisses et les douleurs; qui tantôt rampe sur la terre et s'y cramponne, tantôt s'élance vers le ciel, pour retomber plus lourdement; qui trouble, qui oppresse, et qui fait naître, sans l'éteindre jamais, une soif ardente de l'infini et du bonheur.

Aux cœurs difficiles, aux cœurs que de brutales joies ne sauraient satisfaire; le monde présente l'amour comme un culte. Il leur ôte Dieu, il leur donne la créature, et il laisse au désir de félicité qui les embrâse, le soin de les séduire, le soin de les décevoir.

Aux cœurs légers, aux cœurs qui demandent à être plutôt distraits, qu'intéressés; plutôt amusés, qu'assujétis par un sentiment sérieux et conséquent, il présente l'amour encore, mais un amour superficiel,

un éblouissement passager, une émotion à peine sensible ; quelque chose qui les occupe et qui les berce, sans les absorber.

Aux cœurs appesantis par le vice, il jette les grossiers plaisirs ; et ceux-là s'y plongent pour s'y avilir encore.

Puis, de ces émotions si différentes et toutes si éloignées, de celles que produit le véritable amour, en naît le type. Type faux, type calomniateur ; mais type auquel on s'arrête et d'après lequel on agit.

Pour les uns, l'amour est une religion ; leurs instincts, leurs vœux ne vont pas au-delà. Leurs pensées s'attachent à l'idéal d'un être fictif, qu'elles caressent et perfectionnent sans cesse. Ils créent cet idéal à leur plus noble ressemblance ; répondant à leur besoin d'affection, de sympathie, d'unité. Ils vivent longtemps agenouillés devant cette image immatérielle, perdus dans sa contemplation, et s'apercevant à peine qu'elle est pâle et qu'elle est immobile ; tant l'ardeur de leur imagination, lui prête d'animation et de vie. Le moment vient enfin, où leur âme altérée, demande plus encore ; où lasse de se repaître en quelque sorte d'elle-même, elle soupire après la réalisation de sa chimère. Elle la poursuit, pensant constamment la reconnaître, et retrouvant partout, ces traits qu'elle porte gravés en elle. Alors, à chaque fois qu'elle croit la rencontrer, c'est la même adoration, la même absorption de ses facultés ; le même oubli de Dieu et de l'univers ; et à chaque fois qu'elle pressent son erreur, c'est le même

désespoir, c'est le même mépris. Elle cultive des espérances, qu'il n'est pas permis à la créature de satisfaire, elle a des exigences qu'il ne lui est pas possible de contenter, elle s'irrite de ne point trouver sur la terre, ce que l'Eternel n'y a pas mis; et de l'idolâtrie, elle passe au dégoût, de l'extrême joie, à l'extrême douleur.

L'amour, tel qu'elle le conçoit; cet amour qui enveloppe, qui maîtrise l'homme et qui lui suffit parfaitement; cet amour, sort des conditions sociales. Il ne peut entrer, il ne peut subsister dans aucune des relations établies; elles le froissent, parce qu'il n'est pas en proportion avec elles, et que Dieu ne les a point faites pour lui. Il ne saurait se développer que dans une atmosphère à part, d'où les détails, d'où les accidents vulgaires de l'existence, soient à jamais bannis. Tout épris d'abnégation qu'il semble; il est assez égoïste de sa nature, et la vie ordinaire; la vie que fait le mariage avec ses sacrifices fréquents, avec sa sujétion habituelle, avec ses modestes et silencieux renoncements de chaque jour; cette vie là, l'étonne, cette vie le refroidit. Son siège est plus dans l'imagination, que dans le cœur. La réalité lui déplaît toujours, il y a entre elle et lui, de vieilles inimitiés de famille; aussi dédaigne-t-il les liens positifs, les défie-t-il de jamais l'enfanter, de jamais le retenir, et les fuit-il pour s'élaner et s'épanouir dans d'autres régions. Mais, alors même qu'il règne dans le cœur égaré de l'homme; alors même qu'il le remplit abso-

lument, alors même qu'il détourne vers la créature, cet encens des pensées, des désirs et de la tendresse, qui devait monter vers Dieu ; même alors, il y a souffrance pour celui qu'il abuse ainsi. Son âme se sent à l'étroit ; partout elle se heurte contre les murs du fini. Dans les affections, elle les rencontre, dans la communion des idées, ils l'arrêtent, elle s'y brise dans ses espérances. Ses facultés s'abaissent, elles se rétrécissent ; et bientôt, ce qu'il croyait être un principe de force, de bonheur suprême ; il est forcé de le reconnaître, pour une cause de faiblesse et d'infortune.

Aux autres, l'amour, résultat de combinaisons fortuites, est un ébranlement de courte durée. Une sorte de maladie spirituelle, mais peu grave, parce qu'elle passe vite, et n'atteint que les parties les moins nobles du cœur. Les joies qu'il cause, comme les peines qu'il amène, importent peu et jouent un rôle très-secondaire dans la vie ; ce sont des accidents, qui ne valent pas qu'on s'y arrête. Ils peuvent à la vérité, se produire au sein du mariage ; mais ils ne s'y maintiennent guère, parce que l'inconnu, parce que l'imprévu, leur sont des éléments indispensables. D'ailleurs ils n'y servent à rien, l'espèce de fièvre morale qu'ils communiquent, s'alliant mal avec l'accomplissement des devoirs de l'union conjugale.

Pour les troisièmes, l'amour est une ivresse débilante qu'il faut bien traverser, mais dont on doit rougir. Ce sont des emportements, auxquels le cœur reste étranger. Ce sont des lambeaux de vie, aban-

donnés à la corruption, tandis que l'âme pense, elle, se conserver libre, et ne perdre pas une de ses vertus. En réalité, c'est une dégradation générale, qui atteint pour le flétrir l'individu tout entier; et cet amour, la dignité du mariage, même telle que l'entend le monde, ne l'admet pas.

On le voit, un rêve pour ceux-là; pour ceux-ci une excitation momentanée, pour d'autres une abjection; l'amour est pour tous une imperfection, une misère naturelle. Pour tous, il est un état transitoire et fâcheux; quelque chose de puéril, qu'amène le hasard, que fait disparaître le hasard encore, et qui relevant d'un pouvoir extérieur, se maintient, non point par une action droite et simple de l'âme; mais par le concours de mille circonstances, indépendantes d'elle.

Pour aucun, il n'est une force sérieuse, un sentiment solide et relevé, un principe salutaire.

En se trompant sur la nature de l'amour, on s'est trompé sur les conditions nécessaires à son existence. On l'a banni du mariage pour lequel Dieu l'avait créé, il s'en est avili, et l'union conjugale s'en est appauvrie. Au lieu de ces chastes relations, au-dessus desquelles s'étendait un avenir immense, et que leur sainteté rendaient si solennelles, si douces en même temps; au lieu de ces circonstances touchantes, plus propres qu'aucunes autres à faire naître l'affection et à l'alimenter, on s'est mis en quête de situations extrêmes. On a fait intervenir l'art et la stratégie, là

où il ne fallait que les mouvements d'un cœur naïf et religieux. On a substitué le drame, à la réalité ; on s'est enflammé de convoitise pour ce que d'honnêtes liens ne pouvaient produire ; on a dédaigné le bonheur qu'ils offraient ; on leur a nié leur puissance avec leur charme ; on a mis le désordre partout, partout l'égarément et partout la défiance. Les opinions se sont faussées, les préjugés ont envahi l'esprit, les désirs se sont détournés du but où les attendait leur satisfaction ; et là où de magnifiques harmonies, devaient nous remplir de joie ; un inconcevable désaccord nous pénètre de tristesse.

On entre dans le mariage avec un cœur vide d'espérance, avec des idées erronnées ; avec la conviction qu'il ne peut donner naissance à ce sentiment de tendresse, qui confond les individualités, en même temps que les habitudes. Exagéré, factice ou corrompu comme on l'a fait ce sentiment, rien de ce qu'on trouve dans l'union conjugale n'y répond plus. Alors, on le cherche ailleurs et il y a démoralisation, il y a adultère. On ne le cherche pas, et il y a sécheresse. On le cherche mal, et il ne vient point, ou il vient mutilé, hors d'état de satisfaire l'âme.

Ce ne sont pas seulement les esprits futiles ou les cœurs avilis ; qui l'ont ainsi méconnu, qui l'ont repoussé dans les régions imaginaires, classé parmi les passe-temps frivoles, ou relégué dans les honteux recoins d'une existence impure. Les âmes religieuses, celles qui en auraient dû conserver l'image intacte ; se

sont méprises elles aussi sur son compte, et lui ont été sévères. Involontairement, elles ont quelque peu confondu l'amour mondain, tel que l'avaient fait les hommes ; avec l'amour spirituel, tel que nous l'avait donné Dieu. La mauvaise renommée du premier, s'est étendue au second, pour en obscurcir l'idée. Quelques chrétiens ont été jusqu'à lui nier sa sainteté, sa vertu ; jusqu'à l'accuser, des désordres qu'amènent l'égarément des sens et l'idolâtrie. Ils ont déclaré son influence, fatale au véritable bien de l'homme, ennemie des progrès religieux en lui, incompatible avec la piété, avec la raison. Les bénédictions qu'il répand, la puissance qu'il communique ; tout leur semblait tromperie et péché. Afin d'honorer Dieu davantage, ils méprisaient les grâces de Dieu. Ceux-là ont bâti les couvents, ceux-là se sont perdus dans les déserts, ceux-là ont écarté d'eux les meilleures, les plus saintes affections. Refusant à leurs frères, ce qu'ils leur devaient de travail, de sympathiques secours ; repoussant la mission naturelle, que le Seigneur leur avait imposée ; ils lui ont substitué une vie, des obligations, des douleurs et des joies à part ; qui répondaient surtout à leurs besoins particuliers, et qui demeuraient presque stériles pour le reste des hommes. Ceux-là, qui liaient sur leur tête et sur la tête de leurs frères, d'*insupportables fardeaux* ; ceux-là qui fermaient leur cœur, qui décoloraient leur existence ; ceux-là faisaient de l'égoïsme religieux, tout en croyant se détacher mieux d'eux-mêmes ;

tout en pensant s'anéantir plus complètement, dans le culte de l'Eternel.

Nous savons bien, qu'au fond de cette personnalité, il y avait quelquefois un renoncement véritable. Nous savons bien que le Seigneur demande de l'abnégation, jusque dans la jouissance des dons qu'il nous fait ; et nous le déclarons ici, la liberté que nous professons, n'est pas la liberté à l'égard de l'obéissance absolue ou du perfectionnement. Nous le déclarons, ce n'est pas une liberté qui nous affranchisse de toute souffrance, de tout effort, de tout sacrifice. Ce n'est pas une liberté qui délie nos passions. Ce n'est pas une liberté qui nous permette de goûter sans frein, tous les plaisirs que nous offre la vie ; en se bornant à débaptiser ceux que la conscience nomme *vices*, et en nous laissant nous plonger pour nous y ensevelir, dans ceux que la foi chrétienne autorise. Cette liberté veut le règne de Dieu sur l'âme, elle veut le renoncement à tout ce qui pourrait usurper son pouvoir ; mais elle veut que ce pouvoir s'exerce sur des vivants, non sur des morts ; et c'est pour cela, qu'elle ne va ni en-deçà, ni au-delà des conditions que lui pose l'Evangile.

Les chrétiens de notre siècle ; ceux qui ont compris que la vie religieuse était encore plus une action qu'une contemplation. Ceux qui ont compris que Jésus n'avait pas *prié le Père, pour qu'il ôtât ses disciples du monde, mais pour qu'il les préservât du mal* (1) ; ceux

(1) *Evang. selon saint Jean, XVII, 15.*

qui ont compris que ces paroles entraînaient une idée de travail en commun, de lutte contre les faits, d'influence exercée sur les hommes. Ceux qui ont compris que les sentiments pieux, ne devaient pas invalider, isoler notre cœur ; mais le fortifier, mais l'agrandir, mais lui créer des attaches nouvelles et raffermir les anciennes. Ceux qui ont compris que la foi, devait sanctifier les relations sociales et non pas les dissoudre ; que c'était un mauvais moyen de servir Dieu, que de lui obéir en dehors de ses commandements. Ceux-là ont accordé à l'amour, une plus haute place dans l'âme et dans l'existence humaine.

Cependant, il leur est resté de la défiance à son endroit. Quelques-uns le redoutent encore, ils l'envisagent jusqu'à un certain point, comme un sentiment passager et presque dangereux ; ils ne le regardent pas comme un élément de bonheur et de sanctification ; ils n'ont pas encore reconnu en lui, cette vertu qui vient de Dieu et qui peut se soumettre à Dieu ; sans rien perdre, ni de son caractère, ni de son énergie. Ils ne l'admettent guère, qu'en l'amointrissant ; ils le dépouillent en quelque sorte, pour enrichir le Seigneur.

Mais le Seigneur, n'a pas besoin de tels dons. Sa puissance n'éclate jamais mieux, que lorsqu'elle s'établit sur un cœur dont aucune faculté n'est éteinte, et qu'elle le domine entièrement. L'amour de Dieu ne se montre jamais ni si vaste, ni si vrai ; que lorsqu'il

surpasse par sa seule grandeur, toutes les autres affections, et que ces affections sont complètes; qu'elles ont la vigueur, qu'elles ont l'étendue que leur a mesurées l'Eternel. L'illimitée souveraineté de cet amour, ne ressort jamais si étonnante, que lorsqu'on ne rapetisse rien au-dessous d'elle, pour en augmenter les proportions. Il ne faut pas faciliter l'assujétissement du cœur, en faisant le vide dans le cœur. Parce qu'on est estropié, il ne faut pas mutiler les grâces de Dieu. Il ne faut pas, parce qu'on redoute l'idolâtrie, étouffer l'amour ou lui faire la part si mesquine, qu'il s'en racornisse et s'en abaisse. Ce n'est pas parce qu'on aimera moins la créature, qu'on chérira Dieu davantage; ce n'est pas parce qu'on appauvrira l'existence, qu'on s'en détachera mieux. L'œuvre de la foi dans notre âme, n'est pas une œuvre d'anéantissement, mais une œuvre de création. C'est en réchauffant notre attachement pour le Seigneur, qu'elle empêche les affections humaines d'usurper sa place. C'est en enflammant notre âme du désir des joies éternelles, qu'elle s'oppose aux envahissements des félicités et des intérêts de la terre. Et toujours, toujours elle combat la vie par la vie, l'action par l'action, le mouvement par le mouvement.

Qu'on se méfie de soi, qu'on veille sur soi, qu'on se sacrifie, soi; mais qu'on ne se méfie pas des bienfaits de Dieu, mais qu'on n'y touche point. Qu'on n'applique pas l'étroite règle, d'un esprit toujours possédé d'une idée qui dégénère en préjugé, parce

qu'elle est exclusive ; à ces facultés qui doivent recevoir leur loi de Dieu, et non point de l'homme. Qu'elles s'élèvent à lui, ces facultés ; alors sans rien perdre de leurs caractères essentiels, elles se retrouveront dans leurs rapports primitifs. L'ordre divin renaîtra, et nous verrons quel abîme le sépare de cet ordre factice, que nous essayons vainement d'introduire en nous, au moyen de la hache ou du niveau.

Ainsi dans le mariage, au lieu d'une estime sans doute efficace, mais bien distante par sa nature et par ses effets, de l'amour conjugal. Au lieu de ces relations affectueuses, mais un peu froides, qui laissent aux époux un reste d'indépendance morale. Au lieu de cette tâche remplie sans rébellion, mais sans cette verve ; sans cette reconnaissance, sans cette union intérieure, qui lui prêtent un indicible attrait et la rendent facile. Au lieu de cette obéissance exacte, mais dépourvue de joie. Il y aura de la réalité et de la poésie ; du renoncement, et du bonheur par le renoncement. Plus que de l'accord, de l'unité ; plus que l'acceptation des liens, l'attachement aux liens ; plus que du travail en commun, la fusion dans les pensées ; plus que l'assujétissement de fait, le consentement du cœur. Il s'élancera ce cœur, au-devant de toutes les obligations. Il n'attendra pas qu'on les lui impose, il les devinera, il les accomplira, avant même qu'elles puissent se formuler ; et il les accomplira, avec cette perfection de détail et d'ensemble, dont il possède seul le secret.

Puis, l'avenir laissera cette affection se développer, et chercher en lui sa véritable fin. On ne la considérera pas seulement comme un moyen de félicité temporelle; on ne la mettra pas au rang de ces biens éphémères, qui tout-puissants qu'ils soient pour notre bonheur; passent cependant comme une figure, et seront enroulés avec cette terre qui les vit naître, qui leur servira de tombeau. On sentira en elle un élément vivant, le plus pur de notre âme; éternel, comme elle est éternelle; sujet à se modifier, comme elle se modifiera certainement; mais ne pouvant pas plus mourir, qu'elle ne mourra. Dans cet amour, on reconnaîtra le mobile souverain de nos actions, l'essence de notre être; la faculté maîtresse à laquelle Dieu s'est constamment adressé; la clé de voûte, sur laquelle il a posé tout le système de la rédemption. Et dès-lors, il se fera plus sérieux, il se rattachera de toutes ses forces, à Celui qui lui doit ouvrir l'éternité. Il ne se comprendra plus, il ne pourra plus exister en dehors de lui.

Ne nous contentons pas de donner une définition vague, de ce sentiment pour lequel il ne nous reste plus qu'un nom avili. Il demande, justement à cause de son importance, à cause des erreurs dont il est l'objet; un signalement si net, que les méprises à son sujet ne soient plus possibles.

Nous le répétons, la première condition de l'amour conjugal, c'est d'être chrétien.

Cette flamme subtile de l'affection, se glisse si

promptement dans les plus secrètes parties de notre être et captive si complètement notre esprit; qu'elle nous marque inévitablement de son sceau. L'amour nous entraîne tout entier, du côté où il penche. Noble et pur, il relève notre nature. Léger, artificiel, il fausse nos vues et dissipe notre vie. Incrédule, il étouffe nos croyances et nous fait arides comme lui. Sensuel et vicieux, il nous dégrade toujours. Ce pouvoir qui nous fut donné parfait, s'altère au contact de notre âme; s'il régnait seul en nous il nous perdrait, ou plutôt nous en pervertirions les influences; il lui faut un maître duquel il dépende absolument, et ce maître, c'est Dieu. Hors de Lui, et comme toutes les autres facultés dont Il nous dota; l'amour n'est plus capable que d'enfanter le malheur. En Lui, il redevient salutaire et béni.

Mais ce n'est pas de loin en loin, qu'il se reportera vers le Seigneur; ce ne sont pas des empreintes effacées, qu'il recevra de Lui, ce n'est pas sous une domination indécise, qu'il se courbera; tout dans cet empire sera positif. Ses inspirations, l'amour conjugal les puisera dans la foi; et ses applications, il les lui soumettra. Il transmettra à tous ses actes ce caractère religieux qui fera sa force avec sa couleur originale. Il se souviendra que l'être auquel il se consacre, est le temple du Saint-Esprit; et cette pensée lui communiquera une chasteté sérieuse, recueillie, presque céleste. Contrairement aux affections mondaines, qui se préoccupent d'elles-mêmes, et qui courent après les joies

faciles de la terre ; lui, cherchera des félicités inconnues aux autres amours. Il s'éprendra de l'âme, et ni sa nature, ni ses besoins, ni ses résultats ; ne sembleront à ce que donnent, à ce que poursuivent, à ce que sont les émotions humaines. Comme il s'attachera au Créateur avant de s'attacher à la créature, il y aura dans ses mouvements même les plus spontanés, les traces d'une sainte dépendance. Et cette dépendance ne le bornera pas, ne l'écrasera point, elle le guidera vers le but le plus élevé et l'y guidera par la ligne la plus droite. Les agitations que produit tout sentiment tyrannique et profane ; lui, ne les amènera point. Il aura l'interne vivacité des passions, mais il n'en aura pas les emportements ; il en aura la puissance, il en aura l'entraînante énergie, mais il n'en aura pas l'égoïsme, il n'en aura pas les contradictions, il n'en aura pas la faiblesse. Il vivra beaucoup plus en vue de l'Eternité qu'en vue du temps ; il y tendra par toutes ses facultés ; on sentira qu'une pensée suprême règne constamment en lui, et que cette pensée, c'est celle du devoir.

Ce caractère éminemment spirituel, ce dédain des plaisirs passagers, cette aspiration vers l'avenir, ne lui communiqueront rien de vague cependant. Il ne se contentera pas de planer sur le cœur, il l'assujétira ; il n'y prendra pas une place secondaire, il y tiendra la première après Dieu.

L'amour conjugal, tel que nous le comprenons, tel qu'il nous est présenté dans l'Evangile ; n'est point

un tranquille et mou sentiment d'affection, qui consente à partager avec cent autres, la possession de l'âme et la direction de la vie. Il veut garder la vice-royauté que Dieu lui a confiée, et n'est efficace qu'à ce prix.

Toutes les femmes, à peu d'exceptions près; éprouvent pour leur mari, une espèce d'attachement plus ou moins exclusif. Il est difficile de traverser ensemble une grande partie de la vie, sans faire échange de quelques idées; sans que de cette habitude d'agir, parfois de sentir en commun, ne résulte de l'affection à un degré quelconque. Mais cet amour-là, qui dépend des circonstances, qui s'accommode de toutes les parts qu'on lui fait; qui marche derrière la tendresse maternelle; derrière la tendresse filiale, et non-seulement derrière celles-là; mais après de simples amitiés, conçues en dehors de la famille. Cet amour qui n'a pas d'exigences, qui n'a pas de conséquences, et qui n'entraîne ni une joie, ni un sacrifice, ni un travail exceptionnels. Cet amour qui ne modifie point le caractère, point l'existence, dont on se sert comme d'un instrument, et qui retombe ensuite dans son sommeil ou plutôt dans sa mort. Cet amour-là, n'est pas celui que Dieu prescrit à la femme.

Dieu qui a placé les devoirs d'épouse en tête de tous les autres, et qui sait bien que le fait de l'obéissance, ne provient complet, que du fait de l'affection; Dieu a voulu que l'amour conjugal régnât dans notre cœur, comme il a voulu que le mari, régnât sur notre exis-

tence. La comparaison qu'il fait des relations du mariage, avec les rapports qui unissent l'Église au Seigneur (1); donnent le secret de leur nature, et le dernier mot de sa volonté à cet égard. Peut-être l'homme, acceptant la position si fautive, que lui fait un attachement secondaire, ne demandera-t-il rien d'autre. Mais ce ne sont pas de ses appréciations, què dépendent nos obligations envers lui; c'est de la loi divine. Son consentement ne nous affranchit point. Dieu qui a rivé la chaîne, peut seul la rompre, et Il ne l'a pas fait. Nous trahissons donc ses intentions, lorsque nous retranschons quelque chose, à la part immense qu'il a mesurée à notre époux; et sous quelque prétexte que se cache notre rébellion, de quelque raison qu'elle se paie, sur quelque condescendance qu'elle s'appuie, elle n'en reste pas moins rébellion.

Si l'esprit d'indépendance, nous porte à éluder ce commandement exprès, ou à l'interpréter de manière à lui faire perdre sa signification; nous nous laissons entraîner plus facilement encore, vers une extrémité bien opposée et tout aussi dangereuse. Vers l'idolâtrie.

Le Seigneur a mis en nous, un secret besoin de nous donner. La liberté absolue nous pèse. Nous sentons que ce n'est pas pour nous que nous avons été créés; il nous répugne de faire de notre vie, de notre bonheur un but unique; et nos facultés, et nos talents, et presque nos vertus, ne nous semblent avoir

(1) *Épître de saint Paul aux Ephésiens, V, 22, 23, 24.*

de valeur, qu'autant qu'elles sont consacrées à un autre. Lorsque nous l'avons trouvé cet autre, et qu'il accepte les biens que nous lui voulons offrir ; lorsque nous avons la conviction que ces biens sont nécessaires à sa félicité ; il devient notre univers. Nos pensées, nos espérances, tout gravite autour de lui, tout monte vers lui. C'est à lui que nous allons demander notre bonheur, c'est de lui que nous voulons tenir nos forces, c'est lui qui est le but de nos travaux ; c'est sa colère que nous redoutons, ce sont ses froideurs qui nous déchirent ; nous n'allons pas plus loin que lui, il est notre Dieu !

Il y a pour la femme qui se croit aimée, une inouïe séduction, attachée à cet abandon total d'elle-même. Mais qu'il y a de douleurs aussi, et quels résultats funestes ! Une crainte sourde, horrible, vit sous son adoration. Elle sait que son Dieu n'est pas immortel, et elle en frissonne. Plus elle se lie à son idole, plus elle l'enserme étroitement de sa pensée et de son amour ; plus elle la sent s'ébranler par la base et se ruiner sous le souffle de l'Eternel.

L'avenir qui pèse sur elle avec ses mystères, lui jette mille images désolantes. Elle n'ose pas prier le Seigneur, car elle l'a offensé par son idolatrie, car elle le veut offenser encore ; et le Seigneur en se retirant d'elle, la laisse enveloppée dans les tristesses du péché. Ses affections perdent leur pureté, et en la perdant, elles se font exigeantes, tourmentées. Elle les a rivées à la terre, elles s'y souillent, et ne lui donnent

plus que des joies mélangées d'amertume. Elle se voit habituellement trompée dans son attente; elle rencontre des bornes, là où elle espérait un amour sans limite; des divergences d'opinions et de sentiments, là où elle pensait trouver une sympathie parfaite; de la sécheresse, de l'inégalité d'humeur; là où elle comptait sur une tendresse constamment expansive, sur un esprit toujours satisfait. Dans les moments même ou tout semble réaliser ses rêves, elle conserve une âme soucieuse; elle voit bien que l'infini lui manque, et ne peut ni s'en consoler, ni se résoudre à l'aller chercher là où il est.

Et puis, comme au fond de cette abnégation, l'égoïsme vit et règne; comme c'est lui qui l'a inspirée et qui l'a faite dégénérer en une révolte contre Dieu; cette abnégation n'est pas absolue, elle n'est pas conséquente, elle ne s'étend pas à toutes les parties de l'être moral. Il y a des penchants qui ne s'asservissent point, il y a des défauts qui se maintiennent dans leur intégrité; il y a des moments de crise et comme des levées de boucliers.

En revanche, cet amour s'abaisse à d'indignes condescendances. Le bien éternel de l'âme n'étant pas son but, mais la félicité temporelle; il néglige ce qui pourrait favoriser le premier, pour s'attacher à ce qui lui promet la seconde.

Inquiet de perdre une affection qu'on ne peut plus nourrir d'aliments nobles et purs, on en vient vite à l'exciter, à la réchauffer par de mauvais moyens. On

cesse de s'adresser aux facultés relevées de l'âme ; on interroge les moins délicates et elles répondent. On se met en rapport, non plus par ce qu'il y a d'immatériel, non plus par ce qu'il y a d'immortel, non plus par ce qui aspire à la perfection ; mais par ce qui est charnel, par ce qui tient à la terre, par ce qui en vient et qui y retourne. On arrive à priser plus haut l'approbation, le blâme ou la tendresse de l'homme ; que les témoignages de la volonté et de la miséricorde divines. Selon les paroles de saint Paul : « *On a soin des choses de ce monde, comment on plaira à son mari ou à sa femme ; et l'on oublie les choses du Seigneur, comment on plaira au Seigneur* (1). Et si l'on n'ose formuler les blasphèmes que profèrent certains idolâtres ; si l'on n'ose, comme eux, préférer tout haut l'enfer, avec l'objet d'affections si impies, au ciel sans lui ; le cœur n'en demeure pas moins perverti, et chaque mouvement de la pensée, chaque acte de la vie, est un adultère spirituel.

La chaîne s'est rompue du côté de Dieu, elle se rompt aussi du côté des hommes. L'amour idolâtre est essentiellement personnel ; il a rendu celui qui l'inspirait, impropre au perfectionnement moral, comme à la glorification de l'Éternel ; il le rend également impropre, à remplir les devoirs sociaux. Cet amour s'effraie de tout ce qui pourrait exercer de l'influence, sur l'être qu'il emprisonne dans ses liens. Il a fermé le

(1) 1^{re} Epître de saint Paul aux Corinth. VII, 32, 33, 34.

cœur à la foi religieuse , il ferme la vie à l'action ; il a énérvé celui-là, il dépouille celle-ci, jusqu'à en faire un désert.

Ne sentons-nous pas, lorsque nous aimons avec idolâtrie, ne sentons-nous pas les étreintes de cette jalousie contre les choses ? N'éprouvons-nous point un secret dépit de n'être pas la seule pensée, la seule joie de celui à qui nous croyons nous consacrer, et que nous asservissons, plutôt que nous ne le servons réellement ? Ne s'élève-t-il pas en nous de sourds murmures, contre les occupations qui nous l'arrachent au profit d'une idée quelconque ; contre les intérêts qui envahissent une partie de son temps, ou de son esprit ; contre tout ce qui lui procure une émotion, dont nous ne sommes pas la cause ? Ne lui rêvons-nous pas sans cesse la solitude absolue, avec nous, pour lui être un univers ? Ce que nous chérissons en lui dans notre égarement, n'est-ce pas encore plus lui tel qu'il est ; lui pécheur, avec le bonheur terrestre qu'il goûte et qu'il nous donne en cet état ; que lui tel qu'il devrait être , que lui régénéré , avec les félicités saintes auxquelles il pourrait prétendre alors, et qu'il répandrait sur nous ? Ne souffrons-nous pas, hélas ! n'émancipons-nous pas ses mauvais penchants, quand ils répondent à un vice de notre nature ; ou qu'en les flattant, nous espérons accroître sa passion ? Ne négligeons-nous pas nos instincts vertueux, lorsqu'il ne les apprécie point ? N'étouffons-nous pas nos scrupules, lorsqu'ils sont de nature à le refroidir ? Faisons-nous autre

chose, en un mot, que de le rabaisser à nous, que nous rapetisser à lui. Descendant toujours, l'entraînant toujours, et tombant enfin; parce qu'il n'y a pas de degré intermédiaire entre le ciel et la terre, et que pour qui abandonne l'un, l'autre seul reste?

Les écueils que nous venons de signaler, ne sont pas les seuls ennemis de l'amour conjugal.

Il y a dans l'âme des femmes une faculté d'analyse, que la vie retirée développe, que leur frottement avec mille circonstances délicates favorise; que Dieu leur a donnée, parce qu'elle était nécessaire à leur mission toute intérieure; mais qui devient fatale lorsqu'elle s'exerce avec exagération dans le domaine du sentiment.

On rencontre à chaque instant dans l'univers du cœur, des mystères aussi dangereux, aussi impossibles à sonder, que les mystères du monde religieux; ici, comme là, c'est se perdre que les vouloir expliquer. Ce don qu'a la femme, de traverser sans s'y arrêter la forme que revêtent les pensées, pour se glisser dans l'âme et en pénétrer les secrets; cette seconde vue, qui va au-devant de l'épanchement et qui soulage les cœurs, en les délivrant de fardeaux dont ils ne savent pas, dont il ne veulent pas se décharger eux-mêmes; cette vertu instinctive qui la console et qui la calme si fréquemment, quand tout en apparence semblerait devoir l'attrister; ce privilège, lui tourne souvent à piège cependant, parce qu'il l'accoutume à ne point se contenter des impressions naturelles, à chercher en toutes

choses comme le double fond, et à ne croire, que lorsqu'elle a touché.

Une humeur mélancolique, une certaine méfiance de soi et de la vie ; une appréhension vague, qui prépare l'âme au soupçon ; qui semble lui flétrir les félicités, avant même qu'elle les ait goûtées ; se joignent assez habituellement à cette disposition morale. Sur le terrain du bonheur et des affections, la femme ne s'avance qu'avec crainte. Elle se replie sur elle-même, elle s'interroge, elle examine ; elle s'efforce de deviner quelles déceptions se cachent sous la joie ; et l'on dirait qu'elle ressent une secrète répugnance, à recevoir des impressions douces ; tant elle met de précaution à s'y livrer, tant elle cherche à s'en désenchanter à mesure qu'elles lui arrivent.

Cette lenteur, presque cette mauvaise volonté à croire, viennent plus d'une immense ambition de cœur, que d'un grand amour pour la vérité. Elles ôtent aux relations ce laisser-aller, cette bonhomie qui en font le charme ; elles les étouffent sous la contrainte, et les glacent par l'insécurité où elles les maintiennent.

Qui n'a subi la pétrifiante influence, de l'observation soupçonneuse ? Qui n'a senti à la rencontre d'un regard scrutateur, l'élan s'arrêter, les mouvements les plus vifs et les plus involontaires se contraindre, l'âme entière, passer dans un autre milieu ? Rien de subtil, rien d'indépendant comme les affections ; elles se racornissent sous la loupe, elles s'étiolent à l'examen de la défiance ; elles veulent un

large espace où se dilater librement, et semblent se fondre à l'étude. C'est que la foi est ici, comme partout où il y a vie, l'élément indispensable ; c'est qu'il n'y a d'autre base possible, à ces rapports où tout est don, qu'une confiance sans borne ; c'est qu'ils doivent se maintenir constamment incalculés ; c'est qu'il faut qu'avec la tendresse, le cœur lui-même se livre.

On rougirait d'épier les démarches d'une personne aimée, et l'on ne rougit pas d'épier ses pensées ; étrange anomalie ! Ah ! l'un et l'autre espionnage, répugnent également à la dignité de l'amour conjugal. On ne peut pas, on ne doit pas se donner à demi, et c'est se donner à demi, que donner l'affection en retirant la foi.

A quoi bon d'ailleurs échanger le bonheur de croire, contre le triste avantage de sesavoir déçue !.. En la prévoyant cette déception, on la prépare ; en la réalisant dans l'imagination, on l'amène dans les faits. L'amour qui se voit incessamment remis en question, repousse d'abord, avec un noble dédain, le doute qui s'efforce de l'ébranler ; bientôt il se lasse de le réfuter, puis il finit par s'en laisser vaincre. Triompha-t-il, il perd quelque chose à cette victoire ; le souffle du soupçon, lorsqu'il a passé sur lui, lui ôte sa virginité. Il est moins fort, moins inébranlable, par cela seul que sa force et que son inviolabilité, ont eu besoin d'être prouvées.

Que la femme ait donc confiance, non-seulement en son mari, mais encore en elle-même ; qu'elle considère

leur attachement mutuel comme une arche sainte, à laquelle il n'est pas permis de toucher. Qu'elle ne traduise pas en les expliquant par de la froideur, les différences qu'elle remarquera peut-être, dans l'expression d'un sentiment toujours le même; cette idée fautive réagirait de son esprit sur son cœur, et en gênerait tous les élans. Que, si elle refuse d'écouter les doutes qui l'assiègent intérieurement, elle ferme, résolument aussi, son oreille aux insinuations perfides. Point de plaidoirie ni en elle, ni devant elle, sur le sujet sacré de l'amour ou de la fidélité d'un époux. De sincères, mais rares explications doivent seules répondre à ses craintes; et n'y doivent répondre, que lorsque la réalité les appuie avec toute sa force.

Il y a une mauvaise volupté, mais il y a de la volupté, à se croire l'objet d'une injustice, à s'ériger en victime. On prend le beau rôle, et de quelques déchirements qu'il marche accompagné; l'orgueil qu'il satisfait, y trouve une secrète douceur. On examine en silence, la paix sur les traits et le cœur tourmenté; les traces de la trahison qu'on s'imagine découvrir. On se la prouve, on se la persuade, comme si on avait peur de la trouver illusoire. On se plonge dans le sentiment de son malheur, on s'y opiniâtre, on se veut croire trompée, on veut souffrir; et l'on souffre, et à cette souffrance se mêle une pitié de soi, une estime de soi, une admiration pour soi; qui transforment la douleur en joie secrète, et l'humiliation en gloire. Ce sont les

plaisirs d'une personnalité recherchée et malade, qui chez les âmes délicates tient la place de l'égoïsme; mais qui n'en reste pas moins très-personnelle, pour entendre la félicité, d'une manière toute paradoxale. Ces jeux de l'imagination, ont de l'influence sur la vie, ils en ont sur les sentiments. Ils font perdre à ceux-ci leur ingénuité, leur franchise; ils accidentent celle-là d'émotions dangereuses. On prend goût à ce désordre intérieur, on cherche à le produire, ou du moins on ne cherche pas à le calmer. On ouvre son cœur à toutes les alarmes, on les admet sans examen; et de là, une humeur jalouse, qui empoisonne les relations les plus intimes; de là une inquisition minutieuse qui tue l'amour sous ses coups d'épingles.

Par un singulier contraste, les femmes qui ne s'arrêtent pas aux dehors de l'attachement, qui ne croient pas à ses témoignages; mettent un grand prix aux apparences dont il se revêt. Il y a dans les égards que l'amour inspire, dans les formes respectueuses qu'il affecte, dans tout ce costume qui n'est pas lui pourtant, et dont le sentiment le plus vrai se passe; il y a quelque chose qui charme les femmes. Cette expression qu'elles dédaignent, et à laquelle elles n'ajoutent aucune foi; elles la veulent cependant. Elles la veulent accomplie, elles la savourent comme un met délicieux; et il en est plus d'une, qui à l'original un peu gauche, un peu mal appris, un peu rustre, mais sincère; préférerait, quoique menteuse, une traduction élégante et poétique. Ou nous nous trompons fort,

ou le tact exquis des femmes; cette révélation constante, qu'elles ont de la distinction suprême en toutes choses; ne tient pas seule, le mot de cette énigme. Un tel souçi des apparences, révèle plus d'exigence de l'amour-propre et de l'esprit, que de délicatesse du cœur. C'est moins le besoin d'être bien aimée qui l'inspire, que celui d'être bien flattée. L'amour véritable nivelte tout et y trouve son plaisir; les affections factices créent seules des distances. Elles s'adressent à l'orgueil, c'est peut-être pour cela qu'elles sont mieux entendues. De telles petitessees déshonorent les sentiments chrétiens, et la femme pieuse les bannira sans merci de son cœur.

Cette foi, cette sainte crédulité, cette sainte duperie s'il le fallait; qui, pour nous, constituent la beauté, la force, la pureté de la tendresse dans le mariage. Cette haine de l'idolâtrie, cette abnégation, ce dédain de certaines formes; tout cela doit, nous le sentons, avoir perdu notre amour conjugal dans l'opinion du monde. Ce que nous ajouterons ne l'y rétablira point, étant plus contraire s'il se peut, à ses maximes.

Nous ne nous contentons pas de demander aux femmes de la générosité, à propos des dehors de l'attachement; nous leur voulons du désintéressement à propos du fond.

Il s'est glissé jusque dans l'affection, des idées de droit, une sorte de comptabilité, qui la font dégénérer en un calcul odieux. On a mis sa dignité à maintenir la balance exacte, on a mis son bon-

heur à recevoir beaucoup et à donner peu. Ni la dignité, ni le bonheur ne sont là. Au lieu de se faire avare, que la femme se fasse prodigue. Qu'elle ferme le livre où viennent s'inscrire par *doit*, et par *avoir*; les sacrifices, avec les preuves de l'amour conjugal. Qu'elle s'habitue au vivre, à l'aimer facile. Comme le cultivateur, qui jetant d'une main libérale la semence par poignées, ne regarde point en arrière, pour voir si les grains lèvent ou si les oiseaux du ciel les viennent becqueter, et laisse à Dieu, le soin de donner à chacun sa robe verte, avec son épi. Qu'elle répande abondamment les bienfaits de la tendresse chrétienne sur son époux, sans lui demander retour ou reconnaissance, pour chaque élan de son cœur. Qu'elle ne lui vende pas, ce qui n'a point de prix; de tels contrats, si secrets, si involontaires qu'ils soient, n'en demeurent pas moins une bassesse et une honte.

L'amour chrétien peut être d'autant plus généreux, qu'il est chaste, qu'il est grave, qu'il n'a rien de charnel. Il est un devoir avant d'être un bonheur; et ce caractère lui prête une égalité, une indépendance, à l'égard des circonstances au milieu desquelles il se déploie; qui le distinguent de toutes les autres émotions de l'âme.

Il dédaigne particulièrement ces détours, par lesquels on essaie de réchauffer une tendresse mourante; et qui appellent l'astuce, là où il faut avant tout de la loyauté, et où il ne faut qu'elle. Les coquetteries que le monde prescrit, qu'il admire; cet art de captiver

un mari par des grâces profanes; de faire naître chez lui, un trouble qu'on ne partage pas; de réveiller son amour, au moyen de froideurs affectées ou d'entraînements factices. Ces victoires, remportées par l'esprit sur le cœur; ces séductions qui s'adressent plus aux sens, qu'à l'âme; cet empire fondé sur les passions; tout cela, l'affection chrétienne le hait. Cette influence gangrenée lui fait horreur, elle la repousse constamment.

Les jeunes femmes, recevront de dangereux avis à ce sujet. Ce qu'on appelle *amour* dans le monde, n'étant qu'un état tout exceptionnel, qui ne dure qu'autant qu'on le soutient à force d'expédients et d'adresse. On leur donnera d'admirables recettes pour alimenter cette fièvre morale.

On leur dira qu'il faut avec un époux, user de finesse; qu'il faut garder la possession de son cœur, et surtout la clef de ce cœur; que beaucoup d'invention, que beaucoup de domination de soi valent mieux en mariage, que l'attachement le plus pur et le plus dévoué. Que l'homme qui se sait aimé, qui n'a plus rien à désirer, plus rien à craindre; se lasse bientôt de son bonheur et qu'il en abuse. Qu'il faut le tenir en alarme; qu'il faut le laisser, le faire douter parfois, des sentiments qu'il inspire. Que ce manège innocent, protège seul l'amour, contre les mortelles atteintes de l'uniformité.

Et les jeunes femmes, écouteront ces conseils peut-être! Au lieu de maintenir leur âme religieuse,

transparente ; au lieu d'aimer chastement, afin de pouvoir avouer tout leur amour ; au lieu de conserver à leurs émotions, cette indépendance réservée, cette ingénuité, cette candeur, qui leur sont comme à la fleur son parfum. Au lieu de laisser leurs pensées, monter l'une après l'autre et toutes sans voiles, au cœur d'un époux ; au lieu de préparer, au lieu d'amener cette sainte communion des sentiments, en dehors de laquelle il n'y a du mariage que le nom. Elles essaieront peut-être cette fatale comédie sous le toit domestique. Peut-être elles descendront, peut-être elles s'aviliront, nous n'avons pas d'autre terme, jusqu'à ce perpétuel mensonge de la vie !

Qu'elles le sachent au moins, en suivant les directions du monde, elles ne recueilleront que ce que recueille le monde : le malheur et le péché. Oh ! nous voudrions les persuader, de la nécessité d'une candeur sans borne ; nous voudrions leur faire sentir, à quel point les délicatesses et les pudeurs du monde, sont ennemies de la véritable pudeur, de la véritable retenue. Nous voudrions leur faire comprendre tout ce qu'il y a d'immodestie, dans ces réserves calculées à l'égard d'un mari, dans cette indifférence, dans ces dédains joués ; dans toute cette affectation qui répugne à la pensée, et qui fait rougir. Nous voudrions leur faire concevoir la beauté d'un amour parfaitement pur devant Dieu, et parfaitement sincère envers l'homme !

Notre imagination ne se reporte point sur ce senti-

ment chrétien, sans que nous le comparions involontairement au front lumineux de la lune, d'où tombent par faisceaux, des rayons dont la douceur et la sérénité, pénètrent l'âme d'une sainte émotion. Elle n'est pas voilée, et cependant il y a dans ses clartés quelque chose de recueilli, qui surpasse la plus suave modestie. Elle ne scintille pas, elle n'éblouit point; mais elle réjouit d'une joie continue et sans mélange. Sous son regard, le cœur s'entr'ouvre; attirées par ses célestes lueurs, les pensées s'élèvent; et l'on est plus heureux, et l'on se sent meilleur. Tels nous apparaissent les caractères, telles les influences de l'affection chrétienne.

Cet amour, sans dédaigner la gâté, porte en lui un fond de sérieux cependant, qui en tempère l'expression. Il ne fuit pas les idées graves et ne repousse pas les images douloureuses. Sans les rechercher comme le fait à certains moments la passion, qui s'y plonge et s'en nourrit, pour retourner avec plus d'ardeur à l'ivresse du temps présent et au mépris de l'avenir; il s'y arrête, il les considère, et loin de s'en ébranler ou de s'en affaiblir, il y puise une sécurité plus absolue.

Pourquoi écarteraient-ils la prévision de l'épreuve, ces deux cœurs qui se savent unis en Dieu, afin de la recevoir et de la supporter? Pourquoi se détourneraient-ils de la pensée de la mort, ces deux époux chrétiens, qui n'ont point borné leurs espérances à cette vie, mais dont les désirs s'élancent incessamment au-delà d'une existence passagère? Ils n'envi-

sagent pas la séparation sans un peu d'abattement; toutefois ils savent qu'ils seront soutenus, et leur tristesse est une tristesse salutaire. A ce point de vue, bien des félicités dans lesquelles ils s'absorbaient reprennent leur véritable valeur; bien des peines s'effacent, sous lesquelles ils se courbaient; bien des vœux se taisent, par lesquels ils se laissaient emporter. Leur affection qui, en les enveloppant d'un bonheur immense, captivait peut-être leur âme de telle sorte que, s'arrêtant aux dons, elle ne remontait plus au donateur; leur affection se dégage des éléments terrestres qui la souillent, et se revêt autant qu'elle peut le faire ici-bas, du caractère que lui communiquera l'Eternité. Se soutenant l'un l'autre, sondant cette portion du chemin, où bientôt l'un d'eux s'avancera solitaire; ils vont chercher leurs consolations vers le Seigneur. Leur amour ne s'effarouche pas de ces grands abîmes, qu'il sait pouvoir franchir sur les ailes de la foi; il ne s'inquiète pas d'un inconnu qui appartient à Dieu; il ne dépouille pas la mort de sa gloire, car il se souvient que pour qui croit, la porte du sépulcre, est la porte du paradis céleste. Il se repose plus tranquille, au sein de ces vérités solennelles qu'il regarde face à face, que ne reposent les amours du monde, au sein de leurs menteuses joies et de leur oubli fatal.

Encore un mot sur la nature de cette affection, telle qu'elle doit vivre au cœur de la femme. Il la faut, accompagnée de douceur et de respect.

De douceur, car à ce sentiment, les transports, les éclats, les agitations, tout ce qui accompagne les passions humaines, ferait injure et serait funeste. Car les mobiles qui le font naître, car la piété qui l'alimente, écartent de lui les vicissitudes qui troublent les autres attachements. Par sa seule présence il doit apaiser les désordres de l'âme, il doit la soulever au-dessus des régions où grondent les orages. Et cette douceur quand elle ne serait pas une obligation, serait encore un charme. Il n'y a rien qui sente la monotonie, dans le calme dont elle entoure les rapports; on y retrouve quelque chose de la plénitude majestueuse, que prêtent à tout ce qu'elles touchent, l'éternité et la foi. Elle embellit la vie intérieure; elle se répand dans la famille comme une senteur délicieuse, qui purifie l'atmosphère; elle ressemble à cet air tiède des tropiques, au sein duquel la végétation se fait abondante et magnifique.

Du respect, car c'est là une des bases principales, sur lesquelles l'Écriture fait reposer l'amour conjugal. La Parole de Dieu insisté particulièrement sur le caractère de bienveillance et de tendresse que doit conserver l'affection de l'homme; elle appuie fortement sur celui de vénération et d'obéissance, qui doit distinguer celle de la femme; parce qu'elle sait bien que chez l'un, l'impétuosité des mouvements de l'âme, entraîne souvent la rudesse et la tyrannie; tandis que chez l'autre, la conscience du pouvoir absolu que donne l'amour, cette certitude de l'ap-

probation constante de qui nous chérit; affranchit trop complètement l'individualité, et délire trop fréquemment la volonté, au profit des caprices ou de l'orgueil. L'affection que nous ressentons et que nous inspirons va rarement sans un sentiment de possession, de protection même; qui, lorsque la foi religieuse le purifie et le modère, nous rattache de plus près à ce que nous aimons; mais qui, lorsque les passions naturelles s'en emparent, tend à établir notre domination aux dépens de celle d'un époux. Cette familiarité dans les rapports que crée l'union morale, dégénère vite, et leur ôte de leur dignité, si une pieuse vigilance ne les maintient pas saintement modestes. La femme chrétienne, ne doit pas plus se laisser séduire par la tentation d'usurper un pouvoir qu'on lui laisse partager, ou qu'on dépose devant elle; qu'elle ne doit succomber à celle de se faire le gracieux jouet d'un mari, et d'abdiquer sa part d'influence sérieuse, sur la vie comme sur l'âme de l'homme. C'est dans la loi de Dieu et ce n'est que là qu'elle trouvera les principes de cette mesure, de ces nuances, de cette sobriété morale. Soumise à la règle d'or de l'Évangile, sa tendresse se répandra sur son époux, chaleureuse et paisible; exclusive et désintéressée; confiante, loyale, toujours chaste, jamais énervante; portant le sceau divin, et l'imprimant à tout ce qui émanera d'elle.

Que les autres amours se refroidissent ou s'éteignent dans le mariage, cela est possible, cela est sûr

même. Ce dont nous sommes certains, c'est que notre amour, c'est que l'amour chrétien, ne peut se développer qu'au sein de l'union conjugale. Les autres ont été créés par le monde en vue des relations profanes du monde; celui-ci a été créé par l'Éternel, en vue des saintes relations de ses enfants. Ceux-là efféminent, celui-ci fortifie. Ceux-là s'absorbent dans le présent, celui-ci s'en détache. Les uns troublent et déchirent, l'autre apporte la paix et guérit les blessures. Leur pouvoir ne domine pas les penchants vicieux de l'âme, il les souffre, il les flatte; sa puissance les tient en esclavage et les étouffe. Ils détestent l'empire de Dieu, ils l'usurpent, ils le détruisent; lui le reconnaît, lui le respecte, lui l'adore. La mort désespère les premiers, elle emporte toutes leurs joies, elle les laisse éperdus d'effroi, brisés; la mort affranchit pleinement le second, elle coupe les dernières entraves qui l'empêchaient de s'élever à sa plus haute pureté; elle lui ouvre l'infini et le lui livre. Les amours tout humains dépendent du hasard, de je ne sais quelle fortune qui les favorise ou qui leur est contraire; on ne peut pas plus les faire naître, qu'on ne peut les éteindre; et *vouloir aimer* dans la signification mondaine de ce mot, est aussi absurde que *ne vouloir plus aimer*. L'amour religieux se courbe sous la volonté chrétienne, il en accepte l'autorité. Fondé qu'il est sur la charité, sur la foi, sur le devoir; il se soucie, il se chagrine ou se réjouit peu, de l'appui que lui prêtent ou que lui refusent les accidents extérieurs. Il s'attache

à l'âme, moins à cause de ce qu'elle est, qu'à cause de ce qu'elle doit être ; moins pour sa valeur propre, que pour le prix auquel l'a tenue Jésus. Les défauts dont elle est atteinte, ne peuvent rompre la chaîne mystérieuse qui l'unit à elle. Il est indépendant à l'égard de tout ce qui assujétit les autres ; il est esclave, de la seule puissance dont les autres ne relèvent pas.

Cependant cette grandeur, cet admirable mélange de liberté et de soumission qu'il possède dans l'essence ; dans le fait, il ne les conserve pas au même point. A mesure qu'il descend dans notre pauvre cœur, il perd de sa beauté, de sa pureté. Il se fait sensible à ce qui ne l'émouvait pas, et se fait indifférent à ce qui le devrait toucher ; il résiste à la loi divine et se courbe sous le joug de la chair. Les misères de l'âme qui l'excitaient, le repoussent. Les attrait illusoire que revêtent certains péchés, le séduisent. Il devient personnel, il devient idolâtre. Mais cette perturbation qu'introduisent nos vices dans sa nature, notre foi la dissipera. Il ne faut pas moins qu'elle, pour l'inspirer, pour le nourrir et pour le sanctifier.

Croire à la nécessité de l'affection dans le mariage, c'est beaucoup déjà, c'est presque un commencement d'amour. Se retrancher derrière sa froideur au contraire, s'accommoder avec la conscience, en lui jetant de faux semblants lorsqu'elle demande des réalités ; c'est étouffer l'attachement dans le germe. Si l'on compte les obstacles, ils s'accroîtront ; si on les mesure, ils grandiront ; on ne les renverse, qu'en les

franchissant, et on ne les franchit, qu'en croyant qu'on le peut faire.

Nous conjurons donc les femmes de ne pas discuter avec leurs devoirs; de ne pas s'arrêter à des impossibilités, qui crouleront toujours devant une résolution chrétienne. Qu'elles soient décidées à vouloir, et dès qu'elles seront décidées à vouloir, elles voudront, et dès qu'elles voudront, elles triompheront. Leur victoire ne les gagnera pas seulement elles, mais encore leurs maris. Aussi certainement que l'indifférence engendre l'indifférence, et la haine, la haine; l'affection, une affection sainte, aimable et persistante, captive tôt ou tard le cœur de celui qui en est l'objet. Nous ne connaissons pas d'autre moyen d'exciter la tendresse ou de la ressusciter; mais ce moyen, nous y avons confiance, parce que c'est lui que le Seigneur a choisi pour toucher nos âmes endurcies. Il nous a aimés le premier et lorsque nous pouvons comprendre cette avance sublime, nous y répondons par l'élan de tout notre être. Juge, il nous glaçait d'effroi; Sauveur, il nous pénètre d'amour.

Aimons chrétiennement, parce que telle est la volonté de Dieu; et nous aimerons avec loyauté, nous aimerons sans idolâtrie, nous aimerons sans petitesesses; nous aimerons malgré les difficultés extérieures, malgré les répugnances de notre nature, malgré les dédains dont on nous paiera peut-être. Aimons de l'amour dont ces pages ne contiennent qu'une esquisse incomplète, mais dont la charité de

Jésus nous fournira le divin type ; et si nous n'arrivons pas à ce degré d'idéale union, qu'amènent les sympathies naturelles, lorsqu'elles se rencontrent avec l'affection religieuse ; nous parviendrons cependant à une intimité, à un bonheur saint et pur ; que les plus tendres des affections mondaines, sont dans l'impuissance de jamais produire.



CHAPITRE QUATRIEME.



L'intimité morale.

L'intimité est autre chose que l'amour, autre chose que l'unité dans la foi. On peut se chérir, on peut croire au même Dieu Sauveur ; et cependant ne pas vivre dans une communauté absolue de pensées et de sentiments.

Bien que l'intimité exerce une influence toute puissante sur l'existence, c'est parmi les habitudes de la vie conjugale qu'on la classe, et non parmi les principes qui doivent la diriger. On est intime, si l'on peut, si la disposition d'esprit y porte, si la carrière

qu'on s'est choisie le permet, si l'on y rencontre des facilités et de la douceur; on n'est pas intime parce qu'il faut l'être. On accepte l'intimité lorsqu'elle s'offre et qu'elle s'offre gratuitement; on ne fait pas d'efforts pour la créer, on n'en fait pas pour la retenir. On la regarde comme un accident heureux, mais indépendant de la volonté; on ne l'envisage pas comme un résultat nécessaire à la sanctification, nécessaire au bonheur, et soumis à l'action directe de l'âme.

Cependant, sans ce partage effectif de tout ce qui remplit la vie, la vie de l'intelligence, comme la vie du cœur; il y a toujours de l'incomplet dans l'union.

Aussi longtemps que dans l'association conjugale, deux personnalités se conservent distinctes; distinctes non-seulement par le caractère, mais par les habitudes, mais par les intérêts, mais par les goûts. Aussi longtemps que dans le sanctuaire qui devait rester unique, d'autres sanctuaires s'établissent, où l'on va se renfermer, et rêver, et souffrir, et jouir seul. Aussi longtemps qu'une réserve quelconque, élève des murs dans le passé ou dans le présent; le mariage est mutilé, et dès lors on n'a plus le droit de lui demander, ce qu'on le met dans l'impossibilité de produire.

Au lieu de ce mot d'*intimité*, nous aurions voulu nous servir de celui d'*unité*. Il rendrait mieux notre pensée, s'il pouvait, à l'idée simple et puissante qu'il exprime, ajouter une autre idée plus touchante et qui l'achève; celle de deux cœurs, de deux âmes, de deux *touts* qui se rapprochent pour se confondre, avec

leurs vertus, avec leurs volontés particulières; et qui, de deux individualités déjà fortes, mais auxquelles il manque cependant quelque chose, n'en forment plus qu'une seule vraiment douée pour l'accomplissement du bien. Ce que devrait amener le mariage en effet, c'est cet unisson constamment maintenu par la foi et par l'amour, c'est cette fusion d'humeurs souvent très-opposées et de vues très-diverses. Ce qu'est le mariage dans son acception chrétienne; c'est bien cette unité morale, à laquelle pas une faculté n'échappe; c'est l'unité, avec une dualité cachée et docile, qui palpite sous elle.

Pour arriver là, il faut plus que du laisser-aller et des désirs passifs; il faut une intention positive et des efforts. Si par intimité, nous entendions des accès d'effusion; des heures exceptionnelles où, les circonstances aidant, on laissât voler à la rencontre les unes des autres, ses impressions et ses pensées. Si nous entendions ces épanchements qu'amène de loin en loin le cours de la vie; ces confidences que l'occasion fait naître, et qu'en s'enfuyant elle laisse inachevées ou qu'elle tarit; sans aucun doute alors, nous trouverions l'intimité dans la plupart des unions mondaines et dans presque toutes les unions chrétiennes. Pour la produire, il n'y aurait pas besoin d'un plan arrêté, de sacrifices; en s'abandonnant à la dérive de l'existence, on la rencontrerait infailliblement. Mais il n'en va pas ainsi. Les fruits de la nature morale, ressemblent aux fruits de la nature

physique; sauvages, ils n'ont ni saveur, ni propriété nutritive. Là, comme ici, il faut la culture, il faut la greffe. Une communauté pareille, dépendante des mille accessoires de l'union, ne la fortifierait pas. Elle pourrait, comme les rayons du soleil qui glissent entre les fissures d'une voûte nuageuse, elle pourrait capricieusement colorer le paysage; mais elle ne saurait comme le soleil qui brille au milieu d'un ciel transparent, elle ne saurait ni réchauffer, ni fertiliser le sol. Il n'appartient qu'à une cause continue, de produire des résultats toujours les mêmes.

Nous sommes sûrs de la puissance de l'intimité. Nous sommes sûrs que sans elle, le mariage n'atteindra point à son entier développement; nous sommes sûrs qu'avec elle, il se rapprochera peu à peu de son type idéal; nous avons la conscience de l'utilité, de la douceur de toutes ses conséquences; mais nous sommes certains aussi, que l'introduction de ce principe dans les relations conjugales, ne s'opèrera ni sans difficulté, ni sans souffrance. Nous savons que pour l'y faire régner, nous aurons à soutenir une lutte vigoureuse contre beaucoup d'idées reçues et contre beaucoup de répugnances innées. Nous paraîtrons ambitieux, nous paraîtrons exagérés à ceux qui partagent nos convictions et nos désirs. Nous paraîtrons absurdes, nous paraîtrons outrecuidants, à ceux qui envisagent le mariage au point de vue humain; à ceux-là justement que nous voudrions convaincre.

Le propre des réformes; c'est de choquer tout le

monde. Les vérités qui se présentent nues, sont d'ordinaire trouvées difformes ; non qu'elles le soient pourtant, mais parce qu'on les regarde de travers. Il faut bien que notre réforme et que notre vérité, si chétives qu'elles soient, subissent le sort commun à toutes les autres.

L'intimité dans le mariage ; ce penser, ce sentir, cet agir en commun ; ne naît point sans la connaissance absolue des individus et de leur existence. Pour que tout soit transparent dans les deux âmes, tout doit être clair dans les deux vies. Il faut que le regard puisse traverser en tous sens le présent et le passé ; il faut que le lumineux flambeau de la franchise, purifie l'atmosphère des vapeurs les plus légères. Un voile, une barrière, et l'unité n'existe plus. Elle ne se développe que dans un espace libre, les limites l'étouffent.

Au premier abord, il semble que la confiance puisse exister au sein du présent, sans que le temps écoulé soit contraint d'apporter son tribut à la communauté. — Oui, si ce temps était mort dans la pensée, s'il n'avait pas en lui un germe actif et immortel, s'il ne constituait pas à lui seul, un membre de l'individualité. Mais il vit dans la mémoire, il vit par son influence sur le caractère et sur l'existence, et dès lors il appartient à l'intimité ; on ne s'y soustrait pas sans danger pour elle.

Nous nous permettrons de nous adresser plus particulièrement aux hommes, en traitant cette question

délicate de la franchise au sujet du passé. Elle les regarde d'une manière toute spéciale. Ils ont été plus exposés que nous aux séductions de l'immoralité; ils y ont succombé plus souvent, ils ont plus d'excuses pour dérober à l'unité, des souvenirs qui leur pèsent; et ils sont également intéressés, aux résultats d'une fusion complète.

Aux yeux de quiconque n'est pas pénétré de l'esprit chrétien, une telle sincérité est insensée. Elle expose la félicité, elle porte une atteinte profonde à l'estime, elle ébranle l'affection, elle trouble tout, elle remet tout en question, et cela sans motif suffisant, cela sans avantage réel. Pour quiconque est épris de la vérité; pour quiconque voit et sent en elle une base, sans laquelle croulent les plus solides édifices; pour quiconque dédaigne les fruits du mensonge, quelque doux qu'ils soient, et préfère l'infortune à des félicités sans racines; la nécessité d'une telle franchise n'a besoin ni d'apologie, ni de preuves.

Nous comprenons, cependant, toutes les répugnances qui s'opposent à la confession mutuelle; nous comprenons quelles considérations affluent vers l'âme, pour lui interdire une confiance qui entraîne presque toujours de l'humiliation, et qui peut amener dans certains cas, la destruction du bonheur. Nous croyons que l'application de la règle souffre quelquefois des exceptions et qu'elle demande toujours des ménagements; mais nous la croyons cette règle, conforme à la prudence religieuse, si ce n'est à

la prudence humaine. Nous croyons les souffrances qu'elle amène salutaires au cœur, et nous n'hésitons pas à la poser.

Oui, l'homme sérieux qui veut l'unité dans le mariage, doit se montrer tel qu'il est, sans détours et sans réserves. Il lui en coûtera pour le faire; mille arguments viendront plaider en faveur du silence, mille raisons viendront s'offrir, qui le motiveront à ses yeux.

Se déclarer léger, inconséquent; avouer peut-être que le vice a terni cette vie qu'une femme aimée vénère et l'avouer à cette femme elle-même; détruire les illusions qu'elle nourrit; dissiper sa sainte ignorance, déchoir dans sa considération, la déchirer, lui montrer en soi les premières traces de la corruption qu'ait jamais rencontrées sa pensée innocente; ah! ce sont là d'amères douleurs. On se demande à quoi servent de si cruelles émotions, et pourquoi arracher à l'imagination des rêves qui font sa joie. On se demande s'il n'y a pas de la folie, à ruiner ainsi son propre bonheur. On se demande si l'affection pourra résister à ce choc terrible, si l'éloignement ne succèdera point à l'amour, si le mépris ne remplacera point l'estime; et en présence de ces bouleversements, le courage s'évanouit, les lèvres se glacent. — Et pourtant, il y a au fond de l'âme, un remords secret qui va flétrissant toutes les félicités. On ne peut rencontrer ce regard plein de respect et de foi, sans détourner les yeux et sentir une fugitive rougeur passer sur le front. On ne

peut recevoir ces témoignages de déférence, ces naïves expressions d'une admiration exaltée, sans que le cœur ne se serre, et ne les rejette loin de lui. On ne peut entendre ces éloges, ces comparaisons avec d'autres ou plutôt ces glorifications au dépens d'autrui, sans que d'humiliants souvenirs ne rétablissent douloureusement le niveau. On ne peut écouter ces expressions de reconnaissance, de tendresse et de sécurité, sans comprendre qu'on est lâchement menteur, sans que chacune d'elle, ne s'enfonce dans le sein, comme un trait vengeur et acéré. Cette position est intolérable à l'âme élevée; elle a honte de n'être que le prête-nom d'une individualité qui lui reste étrangère, et repousse involontairement cette affection qui s'adresse à ce qu'elle n'est pas. Ces subterfuges, ces réticences lui font horreur, à l'aide desquels elle trompe un cœur confiant et lui ravit un attachement auquel elle n'a point de droit, un attachement qu'on lui refuserait peut-être, si on la connaissait pour ce qu'elle est.

Et si un tel supplice torture l'âme noble, l'âme chrétienne ne le supporte pas. Pour elle, il y a plus dans cet état qu'une contrainte insoutenable, que de la confusion, que les sourds murmures d'une conscience mal étouffée. Il y a toutes les angoisses et toutes les malédictions attachées au péché. Là où le monde ne voit que des réserves adroites, elle voit, elle, de la fausseté; là où il ne trouve que de la prudence, elle trouve elle, un horrible compromis avec le mal; là où

il admire l'habileté, elle découvre, elle hait l'hypocrisie. Elle ne peut consentir à cette dissimulation de tous les instants, elle ne peut accepter un amour dérobé à l'ignorance. Des arguments spécieux ont beau s'entasser devant elle, elle les renverse. Elle sait bien que de quelques noms qu'on les appelle, de tels détours sont des ruses maudites. Elle sait bien que *laisser croire*, ou *faire croire*, ce n'est qu'une seule et même tromperie aux yeux de l'Éternel. Elle sait bien qu'entre le présent et le passé, les relations sont telles et les liens si étroits, qu'il est impossible d'isoler celui-ci à l'égard de celui-là; elle sait que mille allusions, que mille questions la mettent incessamment sur la voie de la dissimulation ou de la vérité, que dans cette voie il lui faut marcher, et que les pas qu'elle ne fait point d'un côté, elle les fait de l'autre. Elle comprend que sa position est plus qu'un tort envers la créature, qu'elle est une faute envers Dieu, et cela surtout la lui rend odieuse. Alors n'attendant plus, ne s'arrêtant plus aux séductions d'un bonheur qui n'est pas, puisqu'il ne subsiste que grâce à l'illusion; respectant assez l'affection conjugale, pour ne la point vouloir demander au mensonge; préférant les peines que lui pourra coûter l'accomplissement du devoir, aux fausses joies que lui procurent les transactions avec le bien; elle se montre avec toutes ses taches, et avec tout son repentir.

Cette conduite semblera ridicule à bien des gens. Détruire la confiance d'une femme, s'abaisser devant

elle, se placer dans sa dépendance, lui donner des armes contre soi!... Quelle absurdité! — Oui tout cela.

Mais à notre tour, croyez-vous, demanderons-nous à ces hommes, que le mobile de l'utile, du raisonnable mondain, dirige seul; à ces hommes qui n'admettent pas les sacrifices offerts à la volonté de Dieu, au bien moral, s'ils aiment mieux cette expression. Croyez-vous votre bonheur si solide? Pensez-vous que n'étant pas à l'épreuve d'une sainte confiance, faite avec sérieux et loyauté, il le soit davantage à celle d'une discrétion, de telle ou telle circonstance imprévue, qui mettra subitement en lumière ce que vous cherchiez à dérober? Reposez-vous bien tranquilles, dans cette félicité qui ne doit sa naissance qu'à la dissimulation et qui veut les soins constants de la prudence pour se maintenir? N'avez-vous jamais peur qu'un rayon de vérité ne la détruise, comme un de ces palais de glace que voit s'élever le nord dans ses hivers, et que les premiers feux de son soleil de printemps amollit et fait fondre? Vous-même, ne craignez-vous pas de vous trahir un jour? Etes-vous assez sûrs de votre physionomie, de votre regard, de vos lèvres, pour que jamais un mot, un geste ne vous échappe, qui révèle tout, à qui vous vouliez tout cacher? Et puis, ce voile que vous étendez sur votre passé, ce voile si artistement coloré, qu'il semble continuer votre vie et non en borner les horizons; êtes-vous certains que la pensée de votre femme ne le traverse pas? Etes-vous

assuré qu'elle ne s'avance que guidée par vous, sur ce sol mystérieux? Croyez-vous qu'elle ne s'y glisse jamais seule, conduite par les tremblantes lueurs de l'imagination, de la sollicitude, du soupçon peut-être; et ne pensez-vous pas que de cette lueur, jaillissent parfois des éclairs qui lui font voir la réalité, et plus que la réalité? Ne savez-vous pas que l'affection donne un sixième sens, un tact immatériel qui s'en va reconnaître, apprécier la valeur des sentiments et des pensées, qui trie, pour les rejeter, les fausses d'avec les vraies, comme les changeurs, le plomb d'avec l'or? Vous imagineriez-vous peut-être que, parce qu'elle ne vous reproche rien, elle n'a rien deviné? Oh! vous n'avez pas sondé les replis de ce cœur; vous ignorez quels abîmes de douleurs et de mépris, il peut ensevelir sous de calmes dehors.

Que d'inexplicables repoussements en effet, que de séparations incompréhensibles, que de souffrances déraisonnables en apparence, dont le mot est dans ces découvertes secrètes, dans cette soudaine apparition de l'homme tel qu'il est, derrière l'homme tel qu'il feignait d'être?

Ne serait-il pas plus prudent, plus sage, puisque c'est aux sages et aux prudents que nous parlons; ne serait-il pas plus sage d'aller soi-même au-devant de ces investigations, d'autant plus dangereuses qu'elles se font avec un mystère qui favorise tous les égarements de l'esprit; et de leur opposer la vérité; cette vérité qui les refroidit et les dissipe presque infailli-

blement? N'y aurait-il pas plus d'habileté à se montrer, qu'à se laisser deviner et comme prendre dans ses propres lacs? L'astuce n'entraîne-t-elle pas inévitablement je ne sais quelle idée de bassesse qui détruit le respect jusque dans l'essence, et la sincérité ne marche-t-elle point accompagnée d'une certaine grandeur, qui inspire involontairement l'estime? L'intérêt, le bon sens enfin, s'ils voient juste, ne s'accordent-ils pas sur ce point, avec les inspirations les plus délicates de l'amour de Dieu et de la soumission au devoir?

Mais, demander des œuvres de foi, à des âmes qui dédaignent la foi, c'est être insensé. Désirassent-elles les produire ces œuvres, elles y réussiraient mal. Elles ne sauraient enfanter autre chose que ces imitations grossières et fautive, qui servent bien moins la bonne cause, que la haine du monde. Il n'est pas permis à la ronce de porter les grappes dorées de la vigne. Ne faisons donc point cette folie, d'exiger le fruit avant de nous être assuré des racines; plus il sera délicat ce fruit, plus pure, plus nourrissante il veut la sève. Celui-là seul qui croit à cette parole, « *confessez vos fautes les uns aux autres* » (1), peut accomplir le devoir qu'elle impose. Il faut le désir de plaire à Dieu, il faut la tendresse chrétienne, il faut la haine du péché, il faut un renoncement sans bornes; pour amener l'homme à une franchise aussi douloureuse et avec

(1) *Épître de saint Jacques*, V, 16.

l'énergie, lui donner la douceur qui pénètre; avec l'humilité, cette dignité qui ne doit jamais abandonner son caractère; avec la sincérité, cette modestie qui prête au vice même une sorte de chasteté.

Car ce ne sont pas des récits scandaleux, ce ne sont pas des confidences légères ou frivoles, que nous voulons; ce ne sont pas des détails complaisamment, vaniteusement contés peut-être, qui tombent dans une âme vierge, pour y laisser des taches hideuses, pour lui arracher sa foi, en même temps que son ignorance. Loin de nous une telle pensée. Ce que nous voulons, ce sont les paroles sobres et austères du repentir chrétien; ce sont des expressions sérieuses, qui n'ôtent pas à cette entrevue avec le péché, sa gloire terrible. Ce que nous demandons, ce n'est pas la peinture des émotions qui ont agité le cœur, du trouble que jetèrent en lui les séductions du vice; ce n'est pas un retour circonstancié et profane, vers le passé. C'est le vrai, présenté avec prudence, avec réserve et dans sa sévérité. Ce que nous demandons, ce n'est pas qu'on intéresse une âme, aux égarements d'une autre âme, ce n'est pas non plus qu'on la déchire sous les coups répétés d'une franchise grossière, ce n'est pas davantage qu'avec une confession toute brûlante encore de l'impur feu des convoitises, on l'embrâse des mêmes passions ardentes et funestes. C'est qu'on se place avec elle devant Dieu, et que devant Dieu on parle. C'est que

cet aveu conserve jusqu'au bout, un caractère de tristesse, de convenance, d'amour chrétien, sans lequel il ne serait qu'un jeu de la corruption. C'est qu'après cela, il n'y ait plus une allusion, plus un mot, qui, en le faisant descendre dans la conversation familière, lui ôte cette sainteté qu'il doit garder toujours. C'est enfin qu'il marque dans la vie, comme une épreuve, douloureuse quoique utile; comme une de ces opérations cruelles, qui rendent la santé plus précieuse, mais qui communiquent à l'humeur cette teinte réfléchie, que l'ignorance des maux ne lui eût jamais donnée.

On le sent dès-lors, il est bien difficile à qui n'est pas chrétien, de comprendre notre pensée et de la réaliser. Nous allons plus loin, et nous disons qu'une telle sincérité n'est permise qu'à l'homme à qui l'Évangile et la foi en l'Évangile, ont clairement enseigné ce qu'est le péché. Cet homme seul aura la force d'être vrai, parce que seul il en éprouvera le besoin; seul il le sera dans la mesure chrétienne, parce que seul il le sera pour obéir à Christ; seul il guérira la blessure qu'il aura faite; parce que seul il possédera ce baume souverain, l'amour religieux, qui calme toutes les souffrances. A cet homme seul, il sera donné de mettre l'âme en présence du mal, sans qu'elle en soit souillée; parce que celui-là seul le présentera comme le présente la Bible, tel qu'il est, et non tel que le font nos illusions impures.

C'est assez nous appesantir sur les devoirs de

l'homme, qu'opprime le souvenir d'un passé mauvais. Retournons à ces obligations féminines, de l'examen exclusif desquelles nous n'aurions pas dû nous écarter peut-être.

Qu'on nous croie, nous déchirerions les pages qui précèdent, si leur lecture devait réveiller dans l'esprit de la femme, l'idée d'un droit inquisiteur à exercer sur son mari; si nous pensions, que là, pût être puisé le motif, la cause seconde d'une seule indiscretion. Ces perquisitions, qu'elles soient ouvertes ou cachées; qu'un amour mal entendu les fasse naître, ou qu'une passion jalouse les inspire; qu'une froide envie de connaître ce qu'un époux enveloppe de mystère les amène et les protège, ou que les caprices d'une humeur inégale et soucieuse les produisent; nous les réprouvons. Elles sont profondément contraires à l'esprit d'obéissance, que le christianisme prescrit à la femme; profondément ennemies de la retenue et de la pudeur qui la doivent envelopper comme d'un voile.

Ah! nous le savons! Les affections humaines sont pleines de soupçons et de trouble; l'inconnu pour elles renferme toujours quelque douloureux mystère, et ce mystère elles le sollicitent, jusqu'à ce qu'il leur ait enfanté une vérité qui les torture. Il est dans le caractère de la femme, de s'attacher surtout à ce qu'on lui dérobe, parce qu'il est dans l'essence de son amour, de vouloir posséder exclusivement et parfaitement, celui qui l'a réveillé. Dans ce péché du doute, il y a

une tentation au-dessus des forces que la conviction religieuse ne soutient pas. Il y a même sous cette curiosité, une question de fausse délicatesse qui semble l'absoudre. On s'indigne de favoriser la fourberie par une aveugle confiance, et sous prétexte de franchise, on se fait rebelle. On oublie qu'il faut respecter, non-seulement le mari, mais la volonté du mari; on oublie que les torts possibles d'un époux, ne délient pas la femme à l'égard du devoir, et que le devoir envers lui, c'est l'assujétissement, c'est la foi quand même.

Ces rêveries fatales auxquelles s'abandonne l'imagination; ces muettes interrogations du regard, cette préoccupation de ce qui ne doit pas occuper; ces aveux sollicités par des questions détournées, arrachés à la lassitude, aux entraînements de l'affection peut-être; tout cela, il faut le répéter, nous le réprouvons; tout cela, l'esprit de l'Évangile le réprouve. Ne nous y trompons point, d'ailleurs, ce n'est pas l'horreur du péché qui agite seule la femme, quand elle croit entrevoir le vice; ce sont ses passions naturelles. Ce n'est pas l'amour de la vérité qui l'excite seul à la poursuite du mensonge, c'est une soif impie de pénétrer au-delà des obstacles qu'on lui oppose, et de faire triompher sa volonté. Dans ses angoisses, dans sa mélancolie, dans ses soupçons au sujet d'un passé silencieux; il y a plus de personnalité que de véritable amour. L'affection chrétienne n'agit point ainsi; elle n'a ni ces besoins, ni ces appréhensions. Comme la charité, *elle ne pense pas à mal, elle espère tout, elle croit tout, et ne*

cherche point son propre profit (1). Elle s'interdit toute hardiesse d'esprit. Elle reçoit avec bonheur les confidences qui lui sont faites, mais elle ne les mendie, mais elle ne les dérobe pas; et quand ces aveux, qu'elle n'a point cherchés, viennent librement à sa rencontre; alors, elle éclate dans sa sainteté sublime. Ah! c'est avec elle, avec elle seulement, que les femmes peuvent recevoir et supporter le poids d'une telle confiance.

Comprend-on, en effet, quel tourbillon de sentiments contraires soulève l'apparition d'une réalité repoussante, dans le cœur qui aime exclusivement, qui s'est donné avec toute son ignorance, avec toute sa foi, et qui n'est pas croyant. Comprend-on cet étonnement mêlé d'indignation, cette déception immense, ce regret des illusions perdues. Comprend-on cet effroi de la vérité, ces refus de l'admettre, ces résolutions tantôt raisonnables, d'une raison égoïste et sèche; tantôt passionnées, tantôt folles, d'une folie et d'une passion violentes. Comprend-on cet abîme, s'ouvrant tout d'un coup, là où les pas foulaient un gazon parsemé de fleurs; et cette impossibilité d'effacer le passé, et cette confiance perdue, et ces combats, et ces projets insensés, et ces mauvaises pensées, qui traversent l'âme assombrie, comme des oiseaux de ténèbres. On dirait qu'en se dévoilant, le péché a reveillé tout le mal qui sommeillait au fond du cœur.

(1) 1^{re} Epître de saint Paul aux Corinth. XIII, 5, 7.

Ce sont des désirs de vengeance, c'est la haine de qui nous détrompe, c'est la révolte contre Dieu, contre nous, contre la terre entière. C'est hélas! bien plus le ressentiment de notre propre offense, que le chagrin de l'injure faite au Seigneur, que la crainte du châtement qui menace le coupable. C'est quelque chose d'amer et de détestable, qui nous fait verser des larmes d'orgueil plutôt que des larmes de tristesse; c'est l'idolâtrie de l'amour, avec toute sa tyrannie et dans toute sa laideur. Puis, viennent les reproches. Au lieu de la compassion, au lieu de l'oubli généreux et complet, viennent les allusions, viennent les réticences cruelles. Au lieu des consolations, apportées à qui souffre autant et plus que nous, vient l'éloignement, vient l'antipathie; quelquefois une indifférence à l'égard du vice plus désolante encore, parce qu'elle révèle la stérilité, ou la corruption du cœur.

Mais quand la foi chrétienne réchauffe ce cœur, quand au-dessus de l'amour pour l'homme, règne un autre amour qui le surpasse et le sanctifie, l'amour pour Dieu; la souffrance se modère, elle s'ennoblit, elle produit des fruits de douceur et de paix. C'est dans un tel cœur, soumis et affectueux, que l'homme trouve une tendresse qui recouvre son péché; c'est dans un tel cœur qu'il trouve le pardon qui ne se souvient point. Il y a des pleurs versés, il y a beaucoup de tristesse, mais tout cela résigné, tout cela miséricordieux. La femme ne se contente pas de tendre la main à son mari et de le relever, elle s'hu-

milie avec lui, elle s'afflige de son affliction, elle prend sa part de la faute, elle la prend des regrets. Elle ne l'accable point du poids de sa propre douleur, elle l'efface au contraire, ne se rappelle qu'une chose, c'est qu'elle est pécheresse comme lui, et le tient plus près de son cœur, comme le bon berger tenait la brebis perdue et retrouvée.

Profiter d'un tel aveu pour s'affranchir du respect, de l'obéissance, pour s'énorgueillir dans le vaniteux sentiment d'une innocence prétendue; faire de cette confiance une arme aux passions, asseoir sur cette base impure une influence usurpatrice; s'emparer de ce prétexte pour justifier l'indifférence. Ce sont là des lâchetés inconnues à la femme pieuse. L'union dans la conscience de la culpabilité, l'union dans le remords qu'elle cause, l'union dans la recherche de la grâce divine, l'union dans la sanctification; elle ne comprend, elle ne veut rien autre. Sa personnalité, que la souffrance sollicite, reste silencieuse; son amour seul parlé, et comme il est chrétien, il parle ainsi que parle l'amour de Christ; le langage encourageant et doux, d'une compassion qui rend les forces avec la joie. Surtout, elle reste humble, elle reste confiante, elle reste heureuse, et elle le fait sans trop de peine; car la connaissance de la vérité, qui détruit souvent les affections mondaines, affermit presque toujours les affections conçues et nourries en Dieu.

Cette franchise, que nous avons conseillée aux hommes, parce qu'elle nous semblait être une obliga-

tion pour eux; cette franchise est pour la femme un devoir inviolable. De sa part, il n'y a pas seulement de l'indélicatesse, de la déloyauté, dans la dissimulation à l'égard du mari, il y a rébellion contre la loi qui assujettit la femme tout entière à son époux. Des considérations de prudence peuvent l'arrêter, lui, parce qu'il reste son maître jusque dans les liens; mais elle, qui est la possession de l'homme, n'a pas le droit de lui dérober une seule part de ses sentiments ou de ses pensées.

Les jeunes filles sont tellement protégées contre l'immoralité, que leur vie ne recèle rien en général, dont l'aveu soit difficile à faire. Ne se dût-il cependant agir que d'un mouvement irréfléchi, que d'une erreur de l'imagination; tout doit être révélé. Et cette confession, quelque insignifiante qu'elle paraisse, coûte cependant au cœur de la femme. Elle a peut-être aussi des illusions à détruire, elle a peut-être aussi des sentiments tendres et chers à blesser. Les hommes, qui profanent parfois leur amour, en ne le défendant pas contre les atteintes de la corruption; les hommes sont jaloux pour les femmes, d'une innocence morale qu'ils dédaignent pour eux-mêmes. Ils exagèrent souvent cette prétention, très-délicate et très-légitime au fond, et veulent trouver dans le cœur féminin, une ignorance de toutes les émotions, qu'il ne lui est pas toujours possible de conserver jusqu'au moment du mariage. Ils sont froissés, à l'idée qu'un autre avant eux, a pu réveiller du trouble dans cette âme, char-

mer un instant ces pensées. C'est peut-être plus encore leur fierté que leur sensibilité qui s'en irrite; mais ils s'en irritent. Ils prisent moins haut le cœur dont ils n'ont pas été l'unique affection, et cette espérance de domination rétrospective, est une des premières qu'ils manifestent, une de celles auxquelles ils s'attachent le plus fortement. Qu'il est malaisé de la briser alors, et si dès l'abord on ne la brise point, dans quel labyrinthe de mensonges on s'engage!

Ce besoin de considération, qui est instinctif chez la femme et qui lui révèle la source de sa force; ce besoin lui aussi, se transforme en une soif d'adoration qui lui interdit la franchise. Ce n'est pas seulement une réserve faussement appliquée qui l'empêche de se montrer sincère, c'est la crainte de se trouver contrainte à descendre de son piédestal. L'homme veut régner absolument dans l'âme de la femme; la femme veut se faire, veut rester l'idole de l'homme; et de ces deux ambitions, naît le mensonge.

Puis, il faut le dire, le caractère des femmes, souple et délié, n'a pas au même degré que le caractère masculin, cette loyauté qui marche au-devant de la vérité, si fatale qu'elle semble, et qui dissipe l'erreur, quelque précieuse qu'elle paraisse.

Les femmes ont bien la résignation qui aide à supporter les coups de l'épreuve; elles ont rarement le courage qui les appelle. Elles attendent et soutiennent la souffrance morale, elles ne s'élancent point à sa rencontre. Leur faiblesse, leur modestie même qui

s'oppose à la confession, contribue à les précipiter dans un déplorable système de ruse et de mystère. Nous ne reviendrons pas sur les considérations que nous avons présentées à propos du même sujet; nous n'insisterons pas non plus sur les dangers que fait courir à l'amour, à l'estime, au bonheur, l'adoption d'un tel plan de conduite; ces périls ont été signalés par d'autres avec une grande habileté (1); chacun les pressent, et il nous répugne d'ailleurs, de demander une résolution généreuse au mobile de l'égoïsme. Mais ce que nous dirons aux femmes, et ce que nous leur dirons au nom de l'Évangile; c'est qu'il n'y a de pudeur véritable, que dans la candeur; c'est qu'il n'y a d'amour réel, que celui qui rejette loin de lui la tromperie; c'est que lorsque la vérité ne forme pas l'essence des sentiments, ces sentiments sont mauvais et qu'il faut s'en défier. Ce que nous leur dirons, c'est que la transparence du cœur est une des vertus capitales du christianisme; c'est que Dieu met la part des menteurs avec celle de criminels dont le nom seul est effrayant; c'est que mentir, ce n'est pas seulement trahir la vérité, c'est ne pas la dire ou la dire à demi. Ce que nous leur dirons enfin, c'est qu'il n'y a pas devant elles deux ou trois voies également bonnes à suivre, mais une, une seule, et hors de celle-là, l'erreur. Que cette voie soit rocailleuse ou obscure,

(1) HÉLENE de *Miss Edgeworth*.

n'importe. Dieu qui l'a tracée, en saura bien faire trouver l'issue.

Il est possible en effet, qu'aux angoisses qui accompagnent ordinairement l'aveu, se joignent d'autres souffrances. Cet aveu sera peut-être accueilli avec dûreté. La charité ne viendra pas calmer les déchirements qu'il cause. Une surprise, un chagrin mal déguisés l'accroîtront encore. Le tendre respect n'ira pas chercher dans son humiliation, pour la relever bien haut, celle qui se sera volontairement abaissée. L'amour semblera, s'en altérer, il perdra un peu de son exaltation. A l'adoration exagérée succèdera la pitié, quelque froideur, ... quelque dédain peut-être. Mais, lorsqu'il s'agit d'obéir au Seigneur, sont-ce là les difficultés qui arrêtent l'âme chrétienne ! Regarde-t-elle en arrière ? Se préoccupe-t-elle des obstacles à renverser, des douleurs à soutenir ? S'inquiète-t-elle d'autre chose que de la volonté de son Dieu, et met-elle ailleurs sa joie, sa gloire ? — Et puis, qu'on nous croie, ce n'est pas la franchise telle que nous l'entendons, ce n'est pas la franchise pieuse et modeste, qui éteint les affections ou qui détruit l'estime. Elle peut bien amener un moment de trouble, mais elle inspire une secrète vénération. Pour être parfaitement vrai avec celui qu'on aime, il faut l'aimer beaucoup, il faut l'aimer d'un amour élevé, d'un amour religieux, d'un amour profond ; et cet amour-là on en reconnaît instinctivement, on en apprécie tôt ou tard la valeur.

Le mariage assis sur la vérité, ressemble à cette

maison bâtie sur le roc, que les torrents et la tempête peuvent bien assaillir, mais non pas ébranler; le mensonge, lui, est ce sable mouvant que la pluie détrümpe, que les vents balayent, et qui entraîne avec lui pour les disperser, les fondations qu'on lui a confiées, de telle sorte que la ruine en est grande (1).

Cependant, la sincérité à propos du passé, n'est que la première pierre de cet édifice de l'intimité conjugale, que nous cherchons à élever. La sincérité dans le présent, l'ouverture de cœur, en forment le ciment et les murs. Plus nécessaire que l'autre, elle est plus malaisée à établir; ce qui fait la supériorité de son influence, fait aussi l'accroissement des difficultés qui l'accompagnent. La vie qui abandonne le temps écoulé, palpite dans l'heure actuelle, elle la rend brûlante d'intérêt et de passion. Placée là, la dissimulation circule dans l'existence comme le sang dans les veines, et porte partout ses poisons.

Chaque menue circonstance, concourt à l'établissement d'habitudes d'où dépendent le bonheur et le perfectionnement. Il en est de ces riens auxquels ni la volonté ni l'attention ne s'arrêtent, comme de ces particules imperceptibles dans le principe, qui augmentées de millions d'autres atomes, finissent par former une masse compacte et redoutable. Là, tout système de fausse prudence, toute faute couvée et cachée

(1) *Evang. selon saint Luc, VI, 48, 49.*

dans le secret de l'âme, tout point louche, toute demi-confession, toute hypocrisie, si imperceptibles, si intérieures qu'elles soient, deviennent funestes.

La confiance s'accorde d'ordinaire à qui la donne. Ce sont les premiers pas qui lui coûtent, elle veut être sollicitée et répugne à s'offrir. On la considère intérieurement comme une récompense accordée à l'affection, comme un doux fruit de cette affection, non comme un acte de devoir. De même que tout ce qui est intime, on cherche à lui conserver une sorte d'indépendance, et à la délier des chaînes qui enserrrent le reste de l'individualité. Mais la confiance pas plus que l'amour, ne peut échapper aux lois de l'union sans les violer. Elle appartient au mari, comme l'affection lui appartient, comme lui appartient la vie, comme lui appartient la personne. Si on la lui dérobe, on dérobe à l'association un des éléments qui font sa force et sa réalité; si on la retient, on dissimule à un degré quelconque; il n'y a pas de transaction possible avec une telle obligation.

L'existence habituelle le fait assez voir. Il n'est pas une de ses circonstances les plus insignifiantes, qui ne demande l'application de la franchise et de la fusion. On ne peut se retirer en soi sans arracher à son mari une joie, un secours, sans lui voler quelque chose. En détournant de lui un peu de ses espérances, un peu de ses pensées, un peu de son ambition; on lui fait non-seulement un larcin manifeste, mais on le prive indirectement des déve-

loppements qu'auraient amenés chez lui ces besoins et ces désirs. Qu'il s'aperçoive ou non de ce larcin, qu'il s'en afflige ou qu'il y reste indifférent, là n'est pas la question. L'impression qu'on reçoit d'un fait, ne constitue pas ce fait ; il demeure, quelles qu'en soient les conséquences. L'union n'en est pas moins appauvrie, parce que nul ne s'affecte de cet appauvrissement. Ceux-là mêmes qui se soucient peu d'elle, ne ressentent pas moins les effets de sa dégradation, pour ne les point déplorer. Ainsi l'isolement de la femme est un tort envers le mari, quand même celui-ci ne se doute pas de l'offense ; et cet isolement qui ne s'établit qu'au prix du sacrifice de l'intimité, ne subsiste qu'avec l'aide du détour. Il faut déguiser la vérité ou la cacher, pour se conserver la connaissance exclusive de certaines idées et de certaines impressions. Chaque mot, chaque acte au sein du mariage est une interrogation, chacun exige une réponse. Le silence dans cette position n'est pas plus possible, que ne l'était l'indifférence à propos des affections ; ce qu'on appelle ici de ce nom, c'est toujours un langage ; comme là, c'était toujours un sentiment. Or, dès qu'il y a langage, il y a sincérité ou il y a mensonge ; la conséquence est nécessaire. On peut la nier, on ne peut l'éviter.

Ce qu'on cherche en général dans l'épanchement, c'est la douceur de se sentir compris et approuvé, c'est la sympathie toujours, souvent l'éloge. Lorsqu'on prévoit un froid accueil, un reproche, on se tait. On

préfère cette entente intérieure, qu'on trouve toujours en soi pour toutes ses impressions et pour toutes ses idées; à la contradiction salubre peut-être, mais certainement désagréable, qu'elles rencontrent d'ordinaire, lorsqu'elles s'exposent au contact de celles d'autrui.

Ceci est de l'égoïsme. Mais entre une telle confiance, excitée, nourrie par l'amour de soi; et la confiance basée sur le devoir, alimentée par le devoir, il n'y a rien de commun. La confiance égoïste veut une réception flatteuse, elle veut du retour; il lui faut la douce atmosphère de la tendresse, il lui faut de la reconnaissance; elle ne naît, elle ne demeure qu'à ce prix. La confiance désintéressée se donne sans condition, même sans espérance; elle se donne lorsqu'on l'implore, et se donne quand on ne la presse pas; elle se donne malgré l'indifférence qui l'accueille, et malgré le dédain qu'on lui oppose, parce qu'elle ne se donne point afin de trouver sa propre satisfaction, mais pour accomplir une obligation sérieuse. La première, trop exigeante, trop difficile pour ne pas être à chaque instant blessée dans l'union conjugale, s'y réveille rarement, et ne s'y conserve guère; la seconde, modeste, dévouée, y éclot plus aisément et s'y développe mieux que partout ailleurs. C'est celle-ci que nous exigeons des femmes. Nous désirons qu'obéissant beaucoup plus à la conscience du devoir qu'à un besoin naturel, elles introduisent leur mari dans ce sanctuaire de leurs pensées, qui doit être fermé pour tout autre que pour lui.

Il est difficile, nous le savons, de se raconter ainsi ; faire ces premiers pas qu'une mère nous épargnait , expliquer nous-mêmes ce que nous nous étions doucement accoutumées à laisser deviner ; exposer au grand jour, ces sentiments que le mystère protégeait et que la lumière nous semble profaner déjà ; les voir mal entendus, mal interprétés, les voir moqués ; offrir ce qu'on ne sollicite pas , offrir ce qu'on refusera peut-être. Ah ! cela choque mille instincts. On dirait même que cela froisse une sorte de pudeur, qui s'offense de ce qu'on lui arrache violemment ses voiles, mais qui en réalité est plutôt la pudeur de l'amour-propre, qu'un sentiment bien pur et bien vrai de retenue. Le cœur irrégénéré repousse l'idée de tels efforts, la volonté sanctifiée peut seule les inspirer.

Avec elle et par elle, la femme chrétienne sans ménager sa fierté, sans écouter les répugnances d'une délicatesse, qui n'est que de la susceptibilité raffinée ; sans s'irriter de voir ses dons méconnus ; sans s'affliger trop , lorsque les sacrifices qui lui coûtent tant de peine et parfois tant de larmes, n'excitent ni plaisir, ni gratitude ; avec elle et par elle, la femme chrétienne renversera les obstacles qui la séparent de son mari.

Elle ne le fatiguera pas de confidences minutieuses, elle se gardera de l'accabler sous le poids d'un épanchement maladroit ; elle choisira le moment, l'occasion , et ne changera point en un assujétissement

insupportable, ce qui doit devenir un bonheur pour lui. Au moindre échec, elle ne se réfugiera pas en elle-même, et ne se fera pas de l'ennui qu'un époux manifestera peut-être, un argument contre son devoir. Elle ne se créera pas dans la vie conjugale, une seconde vie, murée, solitaire et affranchie du joug ; elle n'ira point, se dérochant aux obligations de la première, y reprendre l'indépendance de son caractère, y réchauffer des besoins que le mariage ne satisfait pas, y cultiver des sentiments qu'il réproouve. Pour établir entre elle et son mari cette correspondance spirituelle et continue, elle fera les premières avances, les premiers frais, toutes les avances, tous les frais s'il le faut. Et comme ce n'est pas à donner que sa mission se borne, comme pour la remplir parfaitement, comme pour arriver à l'union effective, il est nécessaire qu'elle reçoive elle aussi ; elle mettra tout en œuvre, pour exciter chez son époux, une confiance pareille à celle qu'elle lui accorde. Ce n'est ni en l'exigeant, ni en faisant valoir ses droits à la posséder qu'elle l'obtiendra ; ce n'est pas en la surprenant avec adresse, ce n'est pas en la poursuivant de sollicitations indiscrètes ; elle ne la voudra devoir qu'au libre consentement de l'homme, elle ne s'adressera qu'à son cœur, elle ne s'y adressera que par des moyens légitimes, tous loyaux, tous chrétiens.

Ici encore, elle rencontrera des obstacles. L'homme qui redoute l'ambition de la femme ; qui voit souvent l'envie de le dominer, là où il n'y a que le désir de le

soulager; l'homme repousse durement parfois, la main qu'elle avance vers lui pour lui alléger le fardeau; parce qu'il la croit dirigée vers sa couronne et vers son sceptre. L'homme de plus, nourrit des préventions assez souvent justifiées, il faut le dire, contre l'esprit féminin. Il le croit léger, capricieux, incapable de pensées graves et suivies. Il le croit sujet à mille variations, occupé de mille futilités, agité de mille passions, et destiné surtout au soin des détails matériels ou frivoles de la vie; dès-lors, il répugne à le mettre de moitié dans son existence intime. Il ne sent pas l'utilité d'une telle fusion, mais il en saisit les inconvénients, et ne voyant que dégoût pour la femme, que danger pour lui, à cette intimité absolue; il ne l'encourage presque jamais, et cherche instinctivement à s'y soustraire, toutes les fois qu'elle tend à s'établir dans le mariage.

Puis à ces raisons, que lui fournissent encore plus les préjugés et les appréhensions de l'orgueil, que l'expérience et que le bon sens du cœur; à ces raisons, viennent se joindre des plis naturels, des habitudes morales, des préventions créées et affirmées par l'éducation. Les hommes n'ont pas été comme nous exercés à l'examen de leur âme. Des études sérieuses, qui exigeaient l'emploi de toutes leurs facultés, sont venues les prendre à l'enfance, et ne les ont laissés qu'au moment où la vie extérieure s'est élancée sur eux, et les a saisis de vive force. Elle a plongé ceux-ci dans le tourbillon des affaires, elle a entraîné ceux-là

dans l'abîme des faux plaisirs, elle a lancé les troisièmes à la poursuite d'un fantôme ou d'une réalité ; elle les a tous arrachés à eux-mêmes, elle leur a pris à chacun ce qu'ils avaient d'activité, de chaleur, de sève, elle les a comme desséchés et brûlés. Au milieu de cette fièvre, où trouver le temps d'analyser des sentiments intimes ? où trouver le temps de se connaître soi-même, où en trouver même la force, où en trouver même le désir ? On s'est entrevu au travers de la tourmente, à la flamme des éclairs ; on s'est rencontré, on s'est contemplé dans l'accablement de la chute ou de la déception ; mais hélas ! on s'est détourné. Le besoin de se comprendre, s'il s'est un instant ému au fond du cœur ; s'il s'est révélé par cette tristesse, par ce vide qui s'empare de l'esprit au milieu de l'existence la plus colorée ; on lui a répondu en lui jetant de nouveaux buts, de nouvelles émotions ; on l'a trompé, on l'a faussé, il se méconnaît lui-même, il se nierait au besoin. Aussi, quand on l'interroge, il ne répond pas ; on s'adresse à lui, et il n'entend point ; il a en quelque sorte perdu la conscience de son identité ; il ne croit plus à son existence.

Ce n'est que trop vrai, les hommes auxquels l'expansion est aussi salutaire qu'aux femmes, et dont elle adoucirait tous les maux ; les hommes ne s'y abandonnent qu'avec précaution. Ils se méfient, et d'elle, et d'eux-mêmes, et de nous qui la sollicitons. Lorsqu'ils se laissent entraîner, ils entrent dans cette

sphère de l'intimité morale, comme dans un monde inconnu. Ils se défendent quelque peu, ils tâtonnent, parce qu'ils ne possèdent pas les sens, qui leur en feraient tout d'abord apprécier les beautés. Veut-on les leur donner ces sens, ils les refusent. Tout les étonne, tout les effraie ; ils éprouvent bien au fond de leur âme une secrète envie de céder ; il y a bien en eux un instinct de confiance qui se débarrasse de ses langes, ou plutôt de son linceuil ; mais ils luttent contre lui, et se renferment aussi longtemps qu'il leur est possible, dans le cachot sans air et sans jour, que leur fait leur défiance avec l'empire de la coutume.

C'est à la femme d'ouvrir le cachot ; de l'ouvrir en dépit d'eux, s'il le faut ; non pas en brisant leur volonté, non pas en l'éluant ; mais en leur créant une jeune et charmante habitude de confiance, à côté de la vieille habitude de dissimulation et de réserve. C'est à elle de venir à la rencontre des pensées qui se voudraient aidées et qui n'osent pas solliciter le secours ; c'est à elle de laisser à leur obscurité, celles qui sont jalouses d'elles-mêmes et qu'effraie la lumière ; c'est à elle de donner beaucoup, de n'exiger rien ; de substituer partout la liberté, la spontanéité, l'aise et le bien-être ; à la gêne, au sentiment de la dépendance, à celui de l'obligation. Avant tout, que la femme efface bien de son cœur la personnalité. Qu'elle en chasse la perfide envie de subjuguier l'homme, au profit d'un intérêt égoïste. Que, bannis de la conduite extérieure, l'indépendance et l'amour du pouvoir ne

se réfugient pas dans quelque repli de son âme. Qu'elle l'enchaîne cette âme, qu'elle la fasse plier, comme la vie est enchaînée et comme elle plie. Alors, par degrés l'intimité viendra, les courants sympathiques s'établiront. Ce qui était une concession, se transformera en un besoin du cœur; des surfaces de l'existence, la confiance descendra aux profondeurs, elle les embrassera, elle les pénétrera de son influence; puis elle se glissera vers les sentiments les plus subtils pour les subjuguier eux aussi. Elle ne se contentera pas d'asseoir sa domination sur les parties essentielles des individualités, elle en soumettra les moindres fibres, et de là naîtra une communion plus intime, plus suave encore que la confiance : l'*effusion*, qui met incessamment en contact et par tous leurs points sensibles, les deux âmes qu'elle entraîne l'une vers l'autre.

Il faut beaucoup d'efforts et beaucoup de persévérance, pour amener de tels résultats dans le mariage. La réalité découragera souvent la femme chrétienne, en la rejetant brusquement dans l'isolement dont elle cherchait à sortir. Mais si nous ne lui voulons pas d'ambition pour elle-même, si nous ne lui voulons pas même l'excitation que donne l'espérance d'une félicité personnelle; si nous ne voulons pas qu'elle puise son énergie, dans la contemplation d'un de ces rêves d'idéale unité, qui s'accomplissent rarement sur la terre et qui donnent plus d'exigence que de véritable force; nous lui voulons en revanche la sainte ambi-

tion du devoir, la persistance que prête une foi vivace dans l'excellence du but que l'on poursuit; et nous ne lui reconnaissons le droit de renoncer ni aux douceurs de la confiance, ni aux avantages qu'elle lui promet, car ces fruits appartiennent à son époux comme à elle, et elle ne peut les refuser pour lui.

Un des moments où la confiance est le plus difficile, un de ceux où elle est le plus nécessaire; c'est celui où quelque malentendu divise accidentellement les deux époux. Pour n'être pas éclaircis à temps, ces points louches dans la vie et dans l'âme, ont causé bien des douleurs hors de proportion avec leur importance. C'est tantôt une impression de jalousie, tantôt un froissement d'orgueil. C'est une blessure faite sans le vouloir, ce sont des torts dont ne se doute pas même celui qui s'en est rendu coupable; mais c'est toujours un mal que le silence envenime. Et plus il est cuisant ce mal, plus il coûte à confesser. Cette souffrance poignante sur laquelle on revient sans cesse, qui s'accroît par la préoccupation et qui bientôt envahit tout le cœur; on éprouve une indicible honte à l'avouer. L'aveu même semble un reproche indirect à celui qui ne l'a pas devinée, et l'on craint de l'indisposer alors justement qu'on a besoin de l'attendrir. Cette souffrance d'ailleurs, tient presque toujours à une faiblesse morale que l'on rougit d'avoir à dévoiler. Puis, on s'irrite de n'être point entendu sans le secours des paroles; on se froisse du calme que conserve un époux, une femme, à côté de ce trouble

qu'ils ne soupçonnent pas. Le mécontentement intérieur transpire au travers de la conduite, il altère l'humeur, et comme rien ne l'explique; comme de ce désordre secret les traces extérieures seules sont visibles, et qu'elles ne correspondent à aucune cause apparente; elles étonnent, elles blessent elles aussi. La réalité de la séparation, succède au nuage que dissiperait aisément le chaud rayon de la confiance.

Nous ne désirons pas encourager les scènes et les éclats, nous ne voulons pas satisfaire ce besoin d'émotion que nourrissent les imaginations ardentes, et qui est un des plus fatals ennemis de la paix conjugale. Nous n'ignorons pas que, si la franchise est nécessaire à détruire des doutes funestes, il faut user, dans les explications qu'elle amène, de cette retenue chrétienne, qui doit accompagner toutes les actions de la femme et modérer tous ses sentiments; mais nous voyons dans cette obligation même de sincérité, à propos de ce qui lui répugne le plus à révéler, un puissant motif pour elle de résister aux entraînements de ses passions, de s'arracher aux dangereuses voluptés du malheur, et de raisonner ses impressions, afin de les modifier salutairement.

Il est un genre de dissimulation que nous ne pouvons approuver non plus. C'est au sujet des maux physiques ou moraux de l'individu, ces mystères que semble prescrire l'affection, et qui dans les relations intimes, passent non-seulement pour innocents, mais encore pour louables. Le sentiment qui les inspire

est délicat, il est désintéressé, il vient du désir noble et pur, d'épargner une angoisse à l'être qu'on aime ; il vient de la touchante ambition d'accaparer toute sa part de douleurs et d'inquiétudes. Là respire et agit cet esprit de renoncement, auquel nous ne cessons de faire appel. Mais une telle abnégation nous paraît mal entendue, dès qu'elle introduit dans les rapports conjugaux quelque habitude de détour. Nous ne pensons pas que sur un sujet quelconque, on doive laisser à la méfiance, la possibilité de se glisser dans l'âme de l'un des époux ; ou que le cœur de l'autre, ait sous aucun prétexte, le droit de se fermer et de battre à l'écart. Nous ne sommes pas convaincus, d'ailleurs, de l'utilité de ces généreuses tromperies ; elles conjurent, il est vrai, quelques souffrances partielles, mais elles laissent dans l'âme un fond d'insécurité, qui nuit autant et plus à son repos, que ne le feraient des secousses naturelles. En voulant la soustraire cette âme, au choc inévitable des épreuves que Dieu sème dans notre vie ; on lui rend leur rencontre plus terrible, lorsque tout à coup et contrairement à nos prévisions, ce qui n'était qu'une appréhension se transforme en un malheur réel, qu'il devient impossible de céler.

Et puis, la feinte dût-elle toujours être suivie de succès, ce succès nous déplairait encore, parce qu'il ferait sortir l'homme des conditions où Dieu l'a mis. Nous n'aimons pas qu'on le dérobe aux dispensations toutes sages et toutes salutaires de la providence du Seigneur ; nous croyons que les petites

souffrances, de même que les grandes, entrent comme moyens de perfectionnement ou de réveil, dans le plan de l'Éternel à l'égard de son salut ; et nous ne pensons pas qu'il appartienne à notre volonté privée, d'intervenir pour le modifier, dans l'action de la volonté suprême. En soustrayant l'homme aux effets de cette volonté, nous le privons de secours moraux dont nous n'apercevons pas l'excellence peut-être ; mais qu'un amour plus éclairé et plus ardent que le nôtre, n'en a pas moins disposé sur sa route, en vue de son bien. Exerçons-là, cette sollicitude qui nous presse, sur les sujets où son influence est légitime. Qu'elle efface les aspérités de notre caractère ; qu'elle assure en lui sacrifiant mille défauts, cette félicité qu'altèrent sans cesse nos imperfections ; elle aura assez à faire, et nous en bénirons l'activité ; mais qu'elle n'empiète pas sur les privilèges de Dieu, qu'elle ne s'interpose pas entre le malade et le doigt qui blesse à guérir.

Eh ! ne sait-on pas que le partage de la souffrance, produit des fruits tout particuliers de sanctification et d'amour ? Ne sait-on pas que l'échange des émotions douloureuses, unit étroitement les cœurs ? Ne sait-on pas qu'oppressés, que troublés ils se rapprochent instinctivement ; et que déchirés, ils s'ouvrent pour laisser s'exhaler des notes sensibles, qui forment la plus sublime des harmonies ? Ne sait-on pas que l'âme, privée des soutiens d'orgueil et d'égoïsme que lui fournissait la prospérité, accepte plus aisément les secours de la foi, et ceux de l'affection religieuse ? Ne

sait-on pas que la main, percée par le roseau sur lequel elle s'appuyait, devient tremblante, mal assurée, et s'abandonne sans plus se défendre au bras qui s'avance pour la guider ? Ah ! ne nous privons pas volontairement, des trésors que le Seigneur a renfermés dans chacun des épisodes de l'union chrétienne ; ne mettons pas une confiance plus illimitée en notre aveugle et courte prudence humaine, qu'en l'infinie prévoyance de Dieu ; n'ayons pas de ces pitiés fausses et si souvent cruelles, qui détruisent momentanément la communion morale, qui aiguisent le fer en voulant l'émousser. Conservons-nous *un* en toutes choses. Au lieu de soumettre à notre action l'entourage de cette unité, appliquons notre influence à l'unité elle-même pour la fortifier, et soyons-en certains, hors d'elle nous n'obtiendrons que des résultats imparfaits ou dangereux.

Irons-nous trop loin, si nous disons que non contents de bannir du mariage les secrets personnels, nous ne permettons pas aux époux, d'en recevoir ou d'en garder à l'insu l'un de l'autre ? Ou nous sommes bien trompés, ou ceci fera crier à l'exagération. Et l'amitié, et les devoirs qu'elle impose, et les nécessités de la vie, et le conflit des obligations les plus sacrées ; comment concilier tout cela avec une telle prétention ?..... Notre prétention, on le sait, n'est pas de tout concilier. Elle l'est d'autant moins, que le *bien en soi*, que la *loi chrétienne* elle-même n'en eurent jamais une pareille, et qu'avant d'être des éléments de conci-

liation, ils le furent toujours de division et de brisement. Notre prétention se borne à rétablir le mariage à son rang, elle se borne à le replacer dans les seules conditions où il peut subsister, elle se borne à le faire, en suivant autant qu'il est en nous, le tracé de la volonté divine. Qu'on ne s'étonne donc point si à mesure que nous avançons, nous froissons quelques idées et quelques coutumes généralement adoptées.

Le mariage allant devant toutes les autres relations sociales, ses exigences ont naturellement le pas sur toutes leurs convenances ; et si une telle primauté doit se faire respecter, dans les cas d'une importance presque nulle pour lui ; à plus forte raison faut-il qu'elle se maintienne, lorsqu'il s'agit de la paix ou de l'existence de l'union. Or, cette existence et cette paix sont toujours compromises, par l'introduction d'un secret dans l'intimité conjugale. Ici et avec le secret, se présentent toutes les nécessités de mensonge, toutes les conséquences de séparation, qui accompagnaient les divers genres d'isolement et de mystère que nous avons analysés. Ici, c'est encore l'individualité se faisant reine, échappant à la communion des pensées, élevant des barrières, et se créant une existence indépendante. C'est encore l'âme se nourrissant d'émotions personnelles et sortant de l'unité. C'est plus que la sensation, c'est l'action solitaire ; et la question, on le comprend, s'en fait plus grave. En effet, ce qu'on vient chercher dans un cœur ami, ce n'est pas seulement un abîme où jeter le surplus de sa douleur et

de sa joie. C'est une influence, c'est une sympathie positive; c'est quelque chose qui répond, c'est quelque chose qui agisse; c'est un conseil, c'est un appui; ce n'est jamais la mort, c'est toujours la vie, et une vie qui se témoigne par des actes. Conçoit-on dès lors à quel péril s'expose la femme mariée en recevant, en célant ce secret qui sollicite sa volonté, et qui veut d'elle plus qu'une compassion stérile, qui veut une intervention directe et libre? Comprend-on jusqu'où peut conduire cette obligation d'agir en dehors de l'union, cette habitude contractée, ce besoin conçu peut-être? Comprend-on à quels détours ils engagent, à quelles extrémités ils entraînent, comme ils relâchent les liens, et combien elle est ardue et mince, la crête du précipice où ils contraignent à marcher?

Que des écueils si périlleux, l'homme ne puisse les éviter toujours; que sa carrière l'oblige parfois à faire fléchir la règle, qu'il doive donner asile à des confidences qui murent son cœur et qui l'isolent en partie; il y a là un problème que les accidents de la nécessité, que les inspirations d'une conscience chrétienne et scrupuleuse, peuvent seuls résoudre. Mais que la femme accepte de tels dépôts, qu'elle réponde à de telles exigences; elle ne le saurait faire sans fausser, sans briser les lois du mariage.

Peut-elle, en appartenant tout entière à son époux, se soustraire aux investigations de ses regards, de sa pensée? Peut-elle, en lui restant soumise, se créer

une action parfaitement indépendante de sa volonté ? Peut-elle, en restant vraie, vivre ainsi d'une double vie ; dérober à la sollicitude, à l'examen d'un mari, toute une portion d'elle-même ? Et quand ce mépris de l'autorité, des droits conjugaux ne serait point coupable, n'en demeurerait-il pas moins dangereux ? Le croit-on sans action, ce secret déposé dans une âme que la séparation d'avec son appui naturel, prive d'une lumière et d'une force immense ? Le croit-on sans pouvoir ? Croit-on qu'entouré de circonstances éminemment favorables au développement de l'influence, il n'étende, il n'exerce pas la sienne, d'autant plus pénétrante qu'elle est plus cachée, qu'elle est mieux défendue contre les obstacles extérieurs ? Si ce secret est imprégné de passion, de vice peut-être ; croit-on qu'il demeurera paisible et sans le bouleverser, dans le cœur où l'on vient de l'enfouir, comme on enfouit la semence dans une terre bien préparée ? Ne conçoit-on pas que pour l'abriter au sein du mariage, il faut violer le devoir ; ne conçoit-on pas que cette première violation en entraîne d'autres, et que la brèche une fois ouverte, la cohorte des mauvaises pensées et après elle celle des mauvaises actions, arrivent et passent vite ? Ah ! qu'on ne la fasse pas cette brèche, qu'on laisse à la forteresse de l'union ses remparts, l'ennemi n'entrera point.

En protégeant exclusivement les intérêts du mariage, nous ne froissons pas outre mesure ceux de l'amitié. Ce n'est pas la trahison du secret, que nous

demandons ; c'est le refus de le recevoir isolément, et ce refus nuit bien moins qu'il ne semble à la confiance mutuelle. Il élague, il est vrai, beaucoup de ces confessions irréfléchies, beaucoup de ces épanchements de l'imagination qui en servent les égarements, et que nous redoutons d'une manière toute particulière. Il écarte ces aveux où se complait le cœur dont ils racontent les fautes, et qui portent avec eux un feu dévorant, contagieux. Mais les effusions d'une âme oppressée par la douleur, et qui cherche la paix ; mais les plaintes d'une âme malade, qui est vraiment désireuse du médecin et de la guérison ; mais les confidences qui font appel à l'action sérieuse d'un frère ou d'une sœur ; celles-là ne sauraient être arrêtées par les exigences de l'intimité conjugale. L'être souffrant qui a réellement besoin des secours d'une affection éclairée, ne recule pas devant l'unité du mariage. On l'avertit que son secret ne sera pas reçu sans la permission d'un époux, qu'il ne le sera que de moitié avec lui, et cette noble franchise, indice de la loyauté du caractère, lui inspire de la sécurité. Il sent qu'une intimité si parfaite, lui offre de meilleurs garants, que ne pourrait lui en présenter un isolement créé en sa faveur, aux dépens des lois les plus sacrées ; il sent qu'en elle repose une double énergie ; et loin de s'effaroucher à l'aspect de cette inviolable unité, sa confiance en devient plus complète.

La discrétion d'ailleurs, est moins difficile à deux, qu'à un. Sans parler du rôle de seconde conscience,

prennent naturellement vis-à-vis l'un de l'autre chacun des confidants, il y a dans notre nature un très-légitime besoin d'expansion qui se satisfait innocemment dans la dualité, tandis qu'il menace toujours les secrets gardés isolément. Le fait seul de pouvoir partager avec un autre le poids du fardeau, rend le fardeau supportable.

Quoiqu'il en soit, et les conséquences de l'union absolue ne dussent-elles pas s'accorder si bien avec les convenances de l'amour fraternel; le devoir reste le même pour la femme. Et ce devoir qui lui défend les impressions ou l'action indépendantes, ce devoir l'oblige à respecter chez son mari, ce qu'elle ne peut admettre chez elle. L'adoption de la règle que nous venons de poser, n'entraînerait pas pour lui, nous le croyons du moins, de plus graves inconvénients que pour elle; cependant nous l'avons dit, le caractère tout extérieur de la vie de l'homme aggrandit le cercle des exceptions. D'ailleurs, il est beaucoup de maris que l'idée d'un tel assujétissement révolterait, et ce n'est pas en heurtant les préjugés d'un époux que la femme les dissipe, c'est en les souffrant avec douceur, c'est en lui montrant chez elle les suites heureuses de leur destruction. S'il lui est permis d'interroger le cœur de son mari, lorsque ce cœur ne renferme que des sentiments personnels; s'il lui est permis de l'ouvrir avec la clé d'or de la tendresse, et si même alors, tous ses essais doivent être empreints de respect et de modération; de telles tentatives lui demeurent interdites,

quand la pensée de l'homme n'appartient pas à l'homme et qu'une indiscretion de sa part, serait une trahison.

Mais l'action de la femme, ne se borne pas à créer l'unité conjugale. Il ne s'agit pas seulement de donner ou de solliciter des preuves d'attachement, il faut encore les mériter. Il ne s'agit pas seulement d'acquérir une force nouvelle, il faut encore la faire servir au bien éternel des âmes. La femme s'étonne parfois du silence d'un époux, de la prudence exagérée, qui l'empêche de faire entrer toutes ses idées dans la communauté. Elle est choquée de se sentir constamment extérieure à son mari; et elle ne songe pas que de l'étourderie, que de la contradiction, que de l'égoïsme, que des travers de l'esprit, que des vices du cœur peut-être, la rendent indigne d'une telle confiance. On ne peut la recevoir cette confiance, que dans un vase nettoyé de ses souillures, entretenu avec une surveillance attentive et préparé tout exprès; si l'on ne veut ni le purifier, ni le réparer, qu'on renonce à elle; il serait insensé de la demander, plus insensé de l'accorder.

En étendant le domaine de son influence, l'union fait tomber sous le pouvoir de la femme, un grand nombre de faits qui, auparavant, demeuraient indépendants de sa volonté. De là, naissent pour elle des obligations plus sérieuses, et là, un christianisme de plus en plus vivant devient indispensable. Car l'association dans le mal et pour le mal, l'échange des

affections impures, la ressemblance dans les difformités morales, n'est pas ce que nous voulons. Nous les connaissons ces périls de l'unité conjugale, et nous les signalons. Lorsque la vigilance religieuse ne protège point l'intimité et que la foi ne la sanctifie pas, on court un danger en s'y livrant; celui de se laisser dominer par le péché, de s'attacher par là et d'établir la fusion sur le terrain des mauvais penchants du cœur. D'un côté l'ambition personnelle, le désir de faire servir la confiance à des vues intéressées; de l'autre l'affection elle-même, une affection aveugle, inconséquente et faible; puis l'enivrement qui saisit au contact des passions, puis la déplorable parité d'instincts pervers, qui se rencontre dans des natures très-diverses; voilà sur quoi se fonde cette désastreuse harmonie.

Il est si facile d'inoculer l'orgueil, l'envie, l'irritation dont on est pénétré. Il est si facile d'obtenir une fusion plus complète, en flattant des dispositions coupables. Il est si facile de se comprendre et de s'entraider, pour l'accomplissement du mal. L'indulgence là, est bien payée de retour, l'engagement tacite est vite pris, de se supporter mutuellement et de se prêter main forte! — Toutes les fois qu'il s'agit de désobéir à Dieu, et que les intérêts de l'individu n'ont pas trop à souffrir de l'offense, on s'entend à demi-mot et l'on trouve de la sympathie pour les fautes les plus graves. Avec quelle effrayante promptitude les tendances naturelles à la vanité, à l'avarice, à la

colère, s'embrâsent alors par le frottement avec leurs semblables ! Comme ils éclatent effrayants, les résultats de cette ligue intérieure de la misère avec la misère, et de la corruption avec la corruption !

Les femmes dont les mouvements sont souvent irréflechis, violents et qui n'en calculent pas toujours la portée ; les femmes ont à se garder contre la tentation d'exciter chez leur mari, les passions qui les agitent elles-mêmes. Elles ont à se garder contre celle de donner par ce moyen à leurs opinions, à leurs idées propres, une action qu'elles n'étaient pas destinées à exercer sur le monde. Elles se font trop souvent un levier des faiblesses ou des vices de l'homme. Par idolâtrie, par légèreté ou par calcul, elles encouragent en lui des penchants contre lesquels elles devraient sévir au moyen de la prière, d'une sainte et douce opposition. A son péché, elles ajoutent le poids, elles joignent l'influence des leurs, et l'on voit se former de ces affections hideuses qui enfantent lâchetés sur lâchetés ; de ces associations fatales, qui font crier à l'Ecclésiaste : *« J'ai trouvé que la femme qui est comme des rets, et dont le cœur est comme des filets, et dont les mains sont comme des liens, est une chose plus amère que la mort (1). »* Oh ! ce n'est pas pour cela que la femme a été donnée à l'homme ; Dieu n'en a pas voulu faire un auxiliaire du mal ou de la douleur, mais un agent spirituel, mais une messagère de paix et de joie chré-

(1) *Ecclésiaste*, VII, 26.

tienne; qu'elle s'en souviennne, et que son influence dans les détails de la vie comme dans les grandes circonstances, conserve soigneusement cette marque divine.

Nous n'en avons pas fini avec l'intimité. — De même que les autres abstractions, elle a besoin des continuel secours de la réalité pour se soutenir. L'union dans les pensées, ne subsiste point sans une union plus matérielle: l'union dans ce qui alimente les idées et les sentiments; l'union dans les occupations, dans les intérêts de la vie. Il ne nous est pas possible, les conditions imparfaites de notre nature données; il ne nous est pas possible de nous maintenir moralement à l'unisson, lorsque tout dans les impressions auxquelles nous sommes soumis, tend à détruire cet unisson, en y jetant de fausses notes et de faux accords.

On s'est fait, on a cultivé des idées qui nous semblent erronées, au sujet des rapports intellectuels des hommes et des femmes. On a tracé une profonde ligne de division entre leurs existences positives, et l'on ne s'est pas aperçu qu'en séparant celles-ci d'une manière presque absolue, on mettait un invincible obstacle au rapprochement des vies spirituelles. On a renfermé les femmes dans le cercle exclusif des devoirs domestiques; on leur a interdit l'accès dans le monde tout différent qu'exploitaient leurs époux; on a pensé que ceux-ci devaient trouver, près d'elles, du repos plus que des secours, de la distraction plus que le partage des pensées. De l'existence, en un mot, on a fait deux parts; l'une extérieure, sérieuse et

chargée de travaux de cent espèces ; l'autre intime, grave par de certains côtés, frivole par d'autres, souvent un peu vide, souvent un peu oisive. A l'homme on a donné la première, la seconde à la femme, puis en leur défendant tout mélange on leur a prescrit l'union morale et parfaite. Avec de tels éléments, cette union était chimérique.

Vous placez deux êtres au milieu de deux centres absolument dissemblables ; vous agitez leurs cœurs de joies ou de craintes différentes ; vous donnez à leurs intelligences, à leurs imaginations des aliments opposés ; vous les faites courir après des buts qui ne se ressemblent point, vous les attachez à des espérances qui ne sont pas les mêmes, vous leur imposez des habitudes souvent contraires ; et vous voulez qu'à heure fixe, la fusion s'opère. Vous voulez que le niveau s'établisse, qu'on s'entende au premier mot, qu'on marche d'un même pas, et que d'un seul bond on se trouve en pleine unité morale. C'est trop demander. Les souvenirs, les émotions particulières tiennent longtemps l'âme pressée, même alors que l'isolement a cessé. On a beau s'efforcer de partager à commandement les impressions d'un autre, on n'y réussit point. On répugne à franchir le cercle où l'on gravite d'ordinaire, et si l'on y parvient, c'est pour se réunir sur un terrain neutre où il y a rencontre momentanée, mais non pas intimité. Ce terrain, c'est celui de quelque affection commune, qui donne plus à sentir qu'à agir ; et l'on sait que c'est par l'action, par le

jeu de toutes leurs facultés, que se lient les âmes. Ce terrain, c'est celui de quelques intérêts matériels, de quelques sujets banaux, indifférents, faciles à traiter, qui n'exigent de peine ou de sacrifices ni d'une part ni de l'autre, et dont s'accommode parfaitement la paresse avec l'égoïsme de chacun. Là, après neuf ou dix heures de vie solitaire, on se retrouve. L'homme se sépare brusquement des pensées qui lui ont apporté dans son isolement, leur tribut de satisfaction ou d'angoisse; il sort comme d'un cabinet intérieur, dont il tire et verrouille les portes après lui. Il n'en sort pas tout entier cependant, et ne peut se défaire si bien des idées qui le captivaient, que son âme n'en soit encore dominée, qu'elle ne se laisse entraîner à leur poursuite, et qu'il n'y ait dans son esprit une tension, que dissiperait la possibilité de mettre en dehors ce qui le préoccupe, mais que cette transition forcée accroit, qu'elle irrite et contre laquelle il n'a d'autre remède que l'oubli. S'il parlait de ses études, de ses travaux, il étonnerait, il ennuerait peut-être; il se tait donc et se résoud à entrer dans le terne milieu, où commence l'union.

La femme qui, de son côté, a souffert, a joui, de souffrances et de joies individuelles. La femme dont le cœur s'est tour-à-tour abattu, puis relevé, sous des sensations diverses et toutes solitaires. La femme choisit entre ses émotions et ses pensées, celles qui pourront intéresser son mari. L'expérience lui a montré, à elle aussi, que parmi celles-là, il en était

beaucoup qu'il ne partageait point, parce qu'il ne les comprenait pas. Alors, comme la séparation intellectuelle, restreint le champ des impressions communes et intimes; comme il faut nécessairement passer dans celui des idées plus extérieures et plus vulgaires. Comme il n'est pas toujours facile de s'y rencontrer, parce que les caractères ont peine à effacer la forte empreinte de personnalité, que leur a communiqué l'indépendance; ce court moment de réunion, pèse et semble long. Chacun regrette sa liberté, chacun souffre de se sentir si mal, si peu compris.

L'homme se lasse d'un commerce futile et languissant, dans lequel il ne peut apporter qu'une partie de lui-même. Il se lasse de ces entretiens que les intérêts privés, que les détails matériels et puérils, que de frivoles questions de modes, d'art, de littérature légère alimentent seuls; où tout autre sujet fatigue la femme; où tout autre la blesse et l'attriste, en lui laissant la douloureuse conscience de son incapacité, avec celle de son ignorance. Il se retire bientôt dans une vie à part qui satisfait aux besoins de son intelligence, et il s'y confine. Il ne vient plus chercher auprès de sa compagne, une communion parfaite, un travail à deux qui le délasseraient bien mieux que ne le peut faire la distraction; il ne vient plus y chercher ces conseils, que les connaissances pratiques la mettraient seule en mesure de lui donner; il ne vient plus y chercher cette sympathie douce et positive, que réveille un même sujet de pensées; mais seulement et presque

au hasard, quelques sensations de tendresse, quelque dissipation de l'esprit, ce que pourrait lui procurer tout autre attachement ou tout autre moyen de récréation.

La femme s'est retirée de l'existence immatérielle de son mari; celui-ci s'habitue à la considérer comme une espèce de meuble vivant, utile à son bonheur et dont il aime à se servir, mais qui n'est pas *un avec lui*. Elle a déclaré la guerre aux travaux de son mari, elle n'a pas voulu entrer en compromis avec eux; et elle n'a pas été la plus forte, et au lieu d'éléments d'unité qu'ils auraient pu devenir si elle s'y était associée, elle les a métamorphosés en pierres d'achoppement, contre lesquels se brise l'union. Grâce à son égoïsme, qui lui faisait préférer le règne de sa volonté dans la vie solitaire, à l'acceptation des intérêts, des occupations, des plaisirs d'un autre. Grâce à sa paresse, qui lui faisait repousser jusqu'à la perspective d'une étude sérieuse, d'une idée abstraite, d'un travail suivi. Grâce à son indépendance, qui s'alarmait d'un nouveau joug et ne se préoccupait que d'échapper aux obligations établies. Grâce aux préjugés, qui lui persuadaient que l'intimité a des bornes et qu'il est malséant de les franchir; que le partage ne consiste pas à prendre sa moitié de chaque pensée, de chaque sentiment, et autant que possible de chaque œuvre; mais bien à les diviser en deux classes, à s'emparer de l'une, et à laisser l'autre intacte. Grâce à ses dispositions naturelles, et grâce aux idées reçues, la

femme s'est chassée elle-même de l'existence de son mari. Puis à l'aspect de son isolement, du vide qu'elle avait fait autour d'elle, de l'éloignement où elle se trouvait de son époux, elle s'est prise à gémir et à pleurer. Chaque jour, en le voyant partir pour ces régions supérieures où elle ne pouvait atteindre, elle s'est douloureusement recueillie dans le sentiment de son délaissement et de son impuissance. Elle a compris tout ce qu'elle perdait, elle a levé de mélancoliques regards vers la voûte immense, bleue et brillante qu'elle avait fermée sur sa tête. Elle a tenté de s'élançer sur les traces de son mari, mais les forces, mais la volonté lui manquaient à moitié chemin. Lui-même qui parfois essayait de l'aider, souriait à la vanité de ses efforts et lui donnait des consolations qui la déchiraient, parce qu'elles lui montraient qu'il avait pris son parti de ce mal, qu'il s'était consolé de cette division, qu'il s'y était accoutumé. Elle s'est résignée; elle s'est tournée tout entière du côté des intérêts qui lui étaient familiers; ils l'ont absorbée; l'abîme qui la séparait de son époux s'en est agrandi. Pour l'un et pour l'autre, sont venus les dangers de l'isolement; l'un et l'autre y ont succombé. La femme en s'abandonnant à la susceptibilité, à la délicatesse exagérée de ses sentiments, à la frivolité, à l'inconstance de ses idées. L'homme en se livrant à cet attrait des travaux positifs ou abstraits, à cette fièvre de l'ambition, à cette soif de posséder, de connaître, d'agir; aux emportements de ces passions, qui bouleversent les

âmes que ne fortifie aucune influence étrangère. Tous deux, se sont laissé dominer par la puissance illimitée qu'acquièrent les tendances naturelles, lorsqu'elles s'exercent dans un milieu, où nul obstacle ne vient modifier leur action.

Ah! dans le monde intellectuel aussi bien que dans le monde matériel, la solitude est mauvaise à l'homme; et quand Dieu a dit : « *Je lui ferai une aide semblable à lui* (1); Il n'a pas dit : je lui ferai une aide qui satisfera en partie à ses besoins, qui répondra en partie à ses désirs, qui prendra soin de sa maison, de sa table, de sa fortune, et qui le laissera sans secours pour tout le reste. Il a dit, nous osons le présumer du moins, Il a dit : Je lui ferai une aide à laquelle il pourra recourir sans dérision, une aide qui le soutiendra au travers des difficultés de la vie spirituelle, comme au travers des difficultés de la vie positive; une aide qui supportera avec lui le poids de ses soucis, le poids de ses espérances, le poids de ses pensées!

Cette aide, il ne suffit pas d'un mol attachement, il ne suffit pas d'un vague désir de s'associer à l'homme, pour le devenir; il faut du travail et des efforts. Animée par l'amour conjugal, la femme pourra bien écouter avec complaisance, faire semblant d'entendre, placer à propos, et le hasard ou l'instinct aidant, ici une affirmation, là une négation. Mais elle restera passive au fond; mais elle restera presque inutile, mais elle ne ré-

(1) *Genèse*, II, 18.

pondra pas aux exigences intellectuelles de son mari ; et tout en se montrant reconnaissant des tentatives qu'elle aura faites pour lui, il ira chercher ailleurs, la sympathie effective dont il a besoin.

On pourrait en exagérant notre théorie, la rendre effrayante ou ridicule ; nous sentons la nécessité de l'exprimer clairement.

Nous ne voulons faire mentir, ni l'homme ni la femme à leur destinée ; nous ne voulons pas arracher l'une à sa vie modeste, et nous ne voulons pas retrancher à l'autre ses occupations viriles. Nous voulons, tout en respectant les caractères très-spéciaux et très-divers de leurs deux existences, augmenter entre elles les points de contact. En conséquence, nous ne demandons pas à la femme de superposer une éducation masculine à son éducation féminine. Nous n'exigeons d'elle, ni l'étude du droit, ni celle de la médecine, ni qu'elle fasse un cours de commerce, ni qu'elle se plonge dans l'examen des questions les plus ardues de la haute philosophie. Nous n'assignons point à son temps, que réclament les devoirs de mère, de fille, de maîtresse de maison, de protectrice des pauvres ; un emploi qui nuirait à l'accomplissement d'obligations, que nous plaçons en première ligne. Nous n'avons pas l'intention, qu'on nous en croie, nous n'avons pas l'intention de marier deux hommes ensemble, et ce ne sont pas des rêves insensés d'égalité intellectuelle ou sociale, que nous venons flatter ici.

L'union dans l'action, ne peut être aussi absolue

que l'union dans le sentiment; nous le savons. Il est une foule de carrières, qui rendent le fait de cette union presque impossible. Mais nous le savons aussi, jusque dans celles-là mêmes, on peut effectuer un rapprochement. Là où l'association positive est interdite à la femme, là où les travaux de son mari ne comportent pas le partage; il lui est aisé avec de la volonté et quelques efforts, de se mettre au courant des questions qui l'intéressent, et d'établir une espèce de niveau entre elle et lui. Il lui est aisé, avec cette aptitude à comprendre que prête le désir de réussir, avec cette miraculeuse clairvoyance, dont une affection profonde doue l'esprit féminin; il lui est aisé de saisir le côté saillant des sujets qu'elle examine et d'y entrer d'une manière assez rapide, pour que, sans s'y consacrer entièrement, elle puisse s'unir de pensée à celui qu'ils préoccupent; lui fournir quelques-unes de ces idées lumineuses, qui jaillissent parfois des intelligences que l'amour fortifie et qu'un long travail n'a pas lassées; lui prouver, ne fût-ce que l'extrême douceur de pouvoir s'entretenir avec un être aimé, des questions qui absorbent la plus grande part des facultés et de l'existence.

Et quand cette lointaine, cette incomplète participation est refusée à la femme, ne lui reste-t-il pas la participation du cœur? Ne peut-elle pas suivre son époux par le sentiment, comme on suit par la pensée un voyageur chéri, qui traverse des terres inconnues?

Dans l'œuvre de l'homme, quelle qu'elle soit, n'y

a-t-il point quelque partie matérielle et négligée, dont il lui soit permis de s'emparer? En reculant pas à pas, sur ce terrain de la communauté effective, dont elle ne doit jamais se laisser entièrement expulser, ne peut-elle s'approprier la portion la plus ingrate; et la cultiver, et la faire fleurir? Ah! partout à la droite de l'homme, il y a une place qui appartient à la femme. Partout à côté de lui, il y a pour elle une part, une sainte part qu'elle ne saurait refuser, sans ravir à l'homme, ce que Dieu lui avait donné; sans se détourner elle-même, de l'un des buts les plus nobles que l'Éternel ait placés devant elle.

Que ne pouvons-nous l'allumer au cœur de la femme, cette pure ambition d'être en toutes choses le meilleur confident, l'ami le plus utile, l'appui le plus sûr de l'homme. Que ne pouvons-nous lui montrer à quel point elle est facile à satisfaire, cette ambition qui n'exige rien autre que le sacrifice de l'égoïsme, que la lutte contre une indolence instinctive, que l'application d'une sage économie dans la distribution du temps! Que ne pouvons-nous lui faire apprécier les merveilleuses conséquences de cette unité, pour l'avenir et pour la félicité d'un époux. Que ne pouvons-nous faire apprécier à l'homme, les heureuses modifications qu'apporteraient à son existence, la constante présence de cet autre lui-même, toujours disposé à l'écouter, à l'aider, à vivre de sa vie quelle qu'elle soit, et toujours introduisant, dans cette vie, l'élément de la foi chrétienne, de la douceur, de l'amour!

Combien de génies sublimes, combien de savants, combien d'habiles politiques, combien d'hommes distingués qui se sont égarés, qui se sont desséchés dans leurs orgueilleux travaux, qui ont vécu sans foi et sans joie, qui sont morts sans espérance assurée; et auxquels il n'a manqué pour croire et pour se compléter, que la sainte influence d'une femme aimante, d'une femme pieuse; que sa participation secondaire en apparence, mais puissante au fond, à leurs études; que son œil veillant sans relâche, sur leur existence intellectuelle!

Nous voudrions encore faire comparer à la femme, l'avenir pauvre et décoloré qu'elle se ménage, en se renfermant exclusivement dans le cercle de ses occupations, de ses intérêts privés; avec l'avenir si richement rempli, qu'une intimité plus complète lui ouvrirait; avec le bonheur qu'elle éprouverait à se sentir spirituellement unie à l'homme, nécessaire à l'homme, bénie pour l'homme! — Une courte expérience lui en dira plus que nous. Après s'être effrayée, à la rencontre des obstacles qui s'accumulent vers l'entrée de toute voie étroite; après s'être découragée, arrêtée, elle s'avancera, quelquefois soutenue, quelquefois abandonnée à ses seules forces; car son mari ne comprendra pas toujours, l'importance de l'intimité qu'elle essaiera d'établir. Il pourra bien s'en défier; son affection, son envie de la voir réussir, sa confiance au succès, ces secours si chers et si efficaces, lui manqueront peut-être. Mais ce succès, elle l'obtiendra; ces

fruits délicieux, elle les recueillera. Dût-elle en être privée cependant, dût son époux lui refuser la joie d'apprendre de sa propre bouche, qu'elle a triomphé et qu'il est heureux de sa victoire; une chose ne lui sera pas refusée, c'est l'appui du Seigneur; une chose illuminera son cœur, c'est l'amour du Seigneur; une chose excitera son zèle et ne permettra pas qu'il s'éteigne, c'est la gloire du Seigneur; une chose la récompensera, qui est sa force, qui est son espérance, qui est sa félicité; une chose au prix de laquelle toutes les autres ne sont rien, l'approbation du Seigneur.

Nous avons désiré l'union absolue. Nous l'avons désirée dans le passé, dans le présent; nous l'avons désirée dans la pensée, dans ces sentiments mêmes auxquels leur délicatesse semblent devoir assurer l'indépendance; nous l'avons désirée dans les travaux et dans les intérêts les plus positifs de la vie; qu'on ne s'étonne pas si, tirant les conséquences extrêmes de notre conviction, nous l'appelons encore là, d'où on la bannit en général, dans l'emploi de la fortune.

Le contrat a réglé en principe, les rapports matériels des époux. Dans un chapitre précédent, nous avons présenté quelques observations, sur la manière dont se traite alors et dont se résout la question de communauté. Ce n'est donc plus des bases de l'unité dans les liens, qu'il s'agit ici, mais de détails pratiques, jusqu'à un certain point indépendants des conditions imposées au moment du mariage, et qui sont presque toujours susceptibles de modifications.

Il n'est pas dans notre dessein d'empiéter sur les droits de l'homme. Ici, pas plus qu'ailleurs, nous n'ôterons à la femme sa véritable beauté morale et sa véritable puissance, en lui faisant des dons maladroits. Il y a dans l'administration des biens une haute gestion qui appartient à l'époux. Là comme partout dans le mariage, nous sommes jalouses de son autorité; là comme partout, nous lui voulons la décision suprême, la suprême domination; mais là aussi, nous lui voudrions une aide, là aussi nous voudrions le partage, la fusion pour mieux dire, car *partage* exprime une idée de scission qui n'est pas la nôtre. Il nous semble que l'indépendance absolue à propos des dépenses, enfante les mêmes résultats d'isolement et d'égoïsme, qu'elle produisait dans la sphère plus élevée des intérêts de l'âme ou du cœur. Pour se réfugier sur ce terrain, la personnalité n'en conserve pas moins son action fatale. Il en est d'elle comme de ces subtils poisons qui, mis en contact avec le sang par une piqûre imperceptible, tuent aussi sûrement qu'introduits par une large et profonde blessure. Laissez-la s'insinuer dans la plus indifférente des relations conjugales, elle les aura bientôt toutes envahies, toutes dissoutes.

Nous ne sommes pas sans savoir les inconvénients qu'un tel système entraîne. La communauté complète ne va jamais sans assujétissement. Du côté du plus faible elle amène la contrainte; souvent l'abus de pouvoir, du côté du plus fort.

On nous accusera d'accroître le nombre des frottements désagréables; qu'on y réfléchisse, on trouvera que ce sont les habitudes de séparation qui, par le seul fait de leur existence dans le mariage, créent la division, et non point des mesures qui, toutes imprégnées de l'esprit de l'union, ne peuvent faire dissonance avec elle. On trouvera que ce n'est pas en élaguant les occasions d'agir en commun, qu'on s'associe mieux; que ce n'est pas en se déroband sur quelques points aux lois de l'unité, qu'on en exécute plus fidèlement l'ensemble; mais que c'est en établissant partout l'harmonie, au moyen d'une acceptation absolue et constante de la règle. Cette abnégation de détail, cet esclavage de la volonté qu'entraîne la pratique de notre théorie, rapprocheront les époux au lieu de les éloigner. Leur action particulière en sera moins spontanée, moins facile peut-être, mais elle en sera plus complète, plus réfléchie. Dans cette obligation d'être toujours deux, jamais *un seul*, nous voyons plus qu'un avantage pour l'union, nous en voyons un pour les âmes.

Il n'y a rien de servile, dans l'assujétissement qu'amène une telle obligation; elle ne peut être que l'effet de la liberté intérieure, sanctifiée par l'esprit de l'Évangile. Nous ne cherchons pas à faire peser un joug artificiel sur les époux, mais à laisser l'union s'étendre partout, selon la force et les moyens que Dieu lui a donnés pour cela. Nous n'attribuons pas à la règle que nous indiquons un pouvoir créateur, nous lui croyons

une puissance conservatrice; elle ne saurait enfanter l'unité conjugale; mais l'unité conjugale, à son tour, est difficilement absolue sans elle.

En effet, la communauté dans l'emploi journalier de la fortune, la communauté avec les conditions d'obéissance et d'affection imposées à la femme, avec celles d'amour et de bienveillance prescrites à l'homme; la communauté dans ces résolutions chétives, vulgaires, mais qui reviennent quotidiennement; fera pénétrer plus avant l'esprit conjugal, que ne le fait peut-être la communauté dans les actes les plus graves de la vie. Elle aura sur les époux, l'influence qu'exerce sur la terre ces pluies fines, continues, qui l'humectent et l'amollissent mieux, que les torrents versés par les orages. Ceux-ci la sillonnent, la déchirent, et ne s'enfoncent pas toujours au-dessous de sa surface; celles-là filtrent doucement et détrempe non seulement la croûte extérieure, mais le sol lui-même dans sa profondeur. De cet échange continu de sacrifices, de cette continuelle pratique de sujétion, naîtra l'*habitude* : ce résultat, cette force, cet effet de la puissance de l'âme, qui devient pouvoir à son tour et lui sert d'auxiliaire. L'habitude de dépendre, l'habitude de céder, l'habitude de ne se point préférer à un autre. Puis de l'empire des petites choses, cette habitude passera à l'empire des grandes, et si elle l'a établi sur les premières, elle l'étendra plus sûrement sur les secondes. Il en coûte souvent davantage, pour se soumettre, à propos d'une misère dont on se croyait maître

de décider, qu'il n'en coûte pour se soumettre à propos d'une question importante, au sujet de laquelle on savait d'avance sa volonté contrôlée.

« Cette unité matérielle, entraîne des conséquences bien autrement graves ! » s'écrie-t-on. « Elle compromet le bonheur de la femme ; elle la livre sans défense à la tyrannie d'un époux ; elle ne la protège pas contre son avarice, elle ne la protège pas contre ses défauts ; elle détruit la seule barrière qu'on eût sagement élevée entre elle et lui ! »

On le sait, nous n'aimons pas beaucoup les barrières dans le mariage, et de plus, nous n'y avons point de foi. Qu'ont produit en effet ces précautions extrêmes, que des cas exceptionnels peuvent rendre nécessaires, mais dont on charge, dont on entrave du plus au moins toutes les unions. Combien d'abus d'autorité ont-elles empêché ? Combien d'emportements ont-elles calmé ? Combien de passions égoïstes, sensuelles ou violentes, ont-elles fréné ? Se sont-elles emparées du cœur, et en ont-elles brisé la dureté ? Se sont-elles emparées du caractère, et en ont-elles égalisé l'humeur ? Se sont-elles emparées de l'esprit, et ont-elles élargi, rectifié les idées ? Se sont-elles emparées de l'âme, et en ont-elles sanctifié la puissance ?... Hélas ! il nous serait plus aisé de faire le compte de leurs fautes, que celui de leurs bonnes œuvres ! Il nous serait plus facile de nombrer les mariages qui leur doivent une froideur qui sépare les époux, des scènes qui les exaspèrent, des calculs qui les avilissent, des froissements

qui leur inspirent la haine des liens ; des systèmes de sourde oppression et de sourde résistance, qui font de la vie conjugale un enfer ; que de nombrer les unions qui leur doivent la paix, le support mutuel, la bonne intelligence, le contentement. Il nous serait plus facile de dire quelles ruptures elles ont amenées. Quelles révoltes elles ont excitées de la part de la femme, quels ressentiments de la part du mari ; quelles prétentions déplacées elles firent naître chez celle-là ; à quelles extrémités elles poussèrent celui-ci ; de quelle manière elles développèrent, elles favorisèrent chez tous deux le principe de l'égoïsme ; et comment ici, elles s'opposèrent à cette réconciliation ; et comment là, elles détruisirent, par des chocs répétés, une affection qui semblait inaltérable !

Que de douleurs souffertes, que de joies perdues, que de mal accompli, dont cette division introduite dans la plus matérielle partie de l'existence conjugale est la cause ! Et quand l'expérience ne montrerait pas l'inutilité de telles précautions, le sens intime ne la ferait-il pas éclater à nos yeux. Sont-elles basées sur un autre principe que sur celui de l'intérêt ? S'adressent-elles à un autre ? Enchaînent-elles le cœur par d'autres considérations, que des considérations égoïstes ! L'assujétissent-elles autrement que par la contrainte ? Montrent-elles autre chose que de la défiance ? De tels mobiles, s'ils ont prise sur l'âme de l'homme, ne la dégradent-ils pas ?

Cette âme, dont vous êtes dépendant ; car vos bar-

rières ne l'arrêtent, qu'aussi longtemps qu'elle veut bien les respecter. Cette âme, à laquelle vous êtes obligé de tout demander; car vos entraves ne la forceront jamais à vous accorder autre chose, que ce qu'elle veut vous donner. Cette âme, qu'il vous faut morale; car si elle ne l'est pas, vos chaînes lui seront comme les cordes mouillées au bras de Samson. Cette âme, vous lui déclarez d'avance que vous n'avez pas foi en elle; vous la démoralisez en lui donnant pour frein la peur et l'égoïsme; vous la placez de telle sorte, qu'elle est forcée de se traîner à terre pour ramper sous votre joug, ou de se relever fière, indomptée pour le briser! Ah! cela est absurde, autant que cela est indigne!

Nous ne voulons point, nous, de ces protections funestes à ceux qu'elles prétendent sauver; nous ne voulons point de ces armes qui déchirent ceux qu'elles doivent défendre. Les armes que nous mettons aux mains de la femme, sont celles que Dieu lui a données; nous ne lui en reconnaissons pas d'autres, et ces armes toutes puissantes, les voici: c'est la douceur, c'est l'amour, c'est la résignation. Celles-là, qui ne la feront ni mentir à son caractère, ni faillir à ses obligations; celles-là, la protégeront mieux contre les égarements de l'homme, que le droit et que la loi.

A un mal spirituel, nous ne voyons qu'un remède spirituel. A l'égoïsme, que le renoncement; à la tyrannie, que l'obéissance; aux embrâsements des passions, que la paix évangélique; aux persécutions de

détails, que la patience de détails. Tout cela non pas froid, non pas contraint, non pas orgueilleux, non pas lâche et passif; mais chaleureux, mais libre, mais humble, mais ferme et actif de la fermeté et de l'activité chrétienne. Avec cela il y aura succès, car cela domptera mieux l'âme de l'homme, que ne le pourraient faire les mesures les plus sévères. Avec cela s'il n'y a pas réussite, il y aura bonheur encore, car ce qui rend le devoir pénible, ce n'est pas sa rigueur, c'est notre résistance. Ces mots : soumission et joie, révolte et douleur, sont presque synonymes.

Après avoir appelé de toutes nos forces l'intimité dans l'union conjugale; après avoir indiqué, autant qu'il était en nous, les moyens de l'y fixer; nous ne saurions terminer ce chapitre, sans parler d'un fait qui s'oppose à son règne entre les deux époux. Ce fait, c'est l'existence de cette même intimité avec d'autres.

Les femmes ont besoin de sympathie. Leur faiblesse, leur sensibilité, les peines qu'elles rencontrent dans la vie, ces peines qui leur viennent souvent de celui dont elles attendaient toute joie; la nature de leur caractère et la nature de leur mission, les portent à désirer un appui moral, à le trouver à quelque prix que ce soit. Nous sommes loin de nous élever contre cet instinct dont nous comprenons la puissance. En lui-même il est innocent; l'effusion, l'épanchement sont une douce nécessité; ils forment, en rapprochant les individus, une ligue sainte

et fraternelle, qui fortifie, qui soulage tous ceux qu'elle renferme. Seulement cet instinct, nous le voudrions satisfait en dedans et non pas en dehors du mariage. Il y a dans l'intimité extérieure à l'union un grand attrait, et il y a de graves dangers aussi. L'attrait est facile à expliquer; on conçoit aisément quelle consolation trouve une femme que l'union conjugale a peut-être déçue, dans cette amitié tendre, qui s'offre à elle, riche de tous les trésors d'une compassion intelligente et nuancée. Au milieu de sa misère, de son abandon, elle ne peut songer sans un soupir de convoitise, à cette affection féminine; à cette compréhension bienveillante et délicate, dont son pauvre cœur froissé a faim et soif. Moins elle a rencontré d'entente chez son mari, plus elle a été brisée dans ses espérances; plus elle se sent avide de sympathie. Son sein oppressé demande à laisser tomber dans un autre sein, quelques-unes de ses douleurs les plus poignantes; ses larmes retenues constamment, ou solitairement répandues, demandent une main qui les essuie et qui en tempère l'ardeur. Accablée, il lui faut un soutien; poussée à bout, il lui faut l'influence modératrice d'une âme, qui vibre à l'unisson de la sienne.

Mais il n'est besoin ni de grandes infortunes, ni d'un malheur complet, pour faire languir la femme après les douceurs d'une telle intimité; elle les envie jusque dans l'union la plus fortunée, et trouve à s'y livrer un charme infini.

C'est que cette amitié-là, a plus d'habileté que l'affection conjugale; c'est qu'elle est plus facile et plus commode. Elle possède le secret de deviner et d'apaiser mille de ces petites souffrances intérieures, qui passent inaperçues sous l'observation moins exercée d'un époux. Elle satisfait des désirs, que celui-ci ne soupçonne pas toujours. Elle saisit à demi-mot, et dès qu'elle a saisi elle soulage; tandis qu'il faut se raconter à un mari, que parfois il ne comprend guère mieux après l'explication, qu'il ne comprenait avant; et qu'au lieu de la pitié, des consolations qu'on va chercher vers lui, on court le risque de rencontrer une désapprobation qui blesse, ou une froideur qui froisse.

Les femmes ont une compassion toujours prête pour les souffrances du cœur, particulièrement pour celles qui relèvent du mari; et comme elles en relèvent presque toutes, cette sympathie dans laquelle il entre autant d'esprit de corps, que d'esprit de charité, devient souvent dangereuse.

On n'en saisit pas de prime-abord les inconvénients.

Les joies de l'amitié ne sont-elles point innocentes? N'est-il pas naturel de se reposer sur un sentiment aussi pur, et de verser dans l'oreille discrète d'une sœur, ce trop-plein d'émotions pénibles ou heureuses, qui fatiguent l'âme?

Que ces rapports aient de la douceur, nous l'accordons. Qu'ils soient parfaitement innocents, parfaitement inoffensifs, nous ne saurions le penser.

Lorsqu'un époux reçoit nos confidences sans plaisir, quand au lieu de partager nos impressions, il les refoule par ses moqueries ou les froisse par son indifférence; quand au lieu de nous aider à l'introduire dans le secret de nos pensées, il nous oppose de la langueur, des répugnances; quand nous frappons à la porte de son cœur, et que ce cœur ne répond pas, qu'il répond dans une langue inconnue; quand au sein du mariage, le vide et la tristesse de l'isolement nous accablent; il y a de la douceur à rencontrer dans l'affection d'une amie, ce que nous refusent les relations conjugales. Il y a de la douceur à lui présenter notre âme toute meurtrie et toute comprimée, afin qu'elle compatisse à ses maux et qu'elle la guérisse. Il y a de la douceur à se savoir suivie par elle dans les plus fines nuances de la pensée; à ne jamais rencontrer le blâme sévère, la contradiction; ou cette désolante incapacité du cœur, qui attriste plus profondément encore.

Ces secours de l'amitié, on les trouve aisément. Ils ne coûtent pas de grands sacrifices, à celle qui les offre; elle n'a pas comme l'époux une position à garder et des droits à maintenir. Sa dignité, son affection, ne souffrent point de tel ou tel aveu; sa paix n'en est pas troublée. Elle n'engage rien, elle n'expose rien, et sa vie, et son cœur même tout compatissant qu'il est, restent jusqu'à un certain point indépendants de cette autre vie et de cet autre cœur, qui s'ouvrent à ses investigations. Mais s'il y a de la douceur dans une telle

intimité, y a-t-il un bien réel? Cette amitié facile, cette sympathie qui s'élançe au-devant des sensations, qui les décrit presque en même temps qu'on les éprouve; cette tendresse un peu faible et un peu flatteuse, est-elle vraiment saine, vraiment bonne? Fortifie-t-elle l'âme, répond-elle à ses besoins les plus nobles, l'élève-t-elle? Peut-elle lui donner ce que lui donne l'amitié de l'homme? La satisfait-elle, l'agrandit-elle, comme le fait l'intimité avec l'homme? Est-elle ferme, est-elle large, est-elle profonde, comme l'affection de l'homme? Et quand elle atteindrait aux perfections de celle-ci, quand elle les dépasserait même, cela seul ne la condamnerait-il point, qu'elle s'oppose à l'unité conjugale?...

Elle s'y oppose.

Dès que la femme est assurée de trouver une compréhension si exquise en dehors du mariage, elle échappe insensiblement à l'union. Elle se détache de son mari, pour s'attacher à son amie intime. Sa confiance, qui se retire peu à peu d'un commerce où elle est quelquefois méconnue, où elle a des efforts à tenter et un travail à faire sur elle-même, se porte tout entière, vers les rapports qui l'attirent par des abords pleins de charme. L'amour-propre, un peu d'égoïsme, un peu de paresse autant qu'une délicatesse exaltée, la font pencher du côté où il y a moins à donner, et en apparence plus à recevoir.

Avec l'espoir, avec les besoins, disparaissent non seulement des félicités, mais des forces, mais le sel

de l'union. A mesure que la confiance diminue, le cœur s'éloigne. On se tourne vers un autre pôle, et l'on se décentralise. L'âme, au sortir de ces heures d'épanchement, durant lesquelles elle se dilate comme en serre chaude, se fait susceptible; les moindres changements d'atmosphère, la surprennent désagréablement. En rentrant dans le mariage, elle se sent dépaysée, elle a froid. Chez elle, s'est développée une déplorable faculté de souffrance, qui la rend apte à sentir mille douleurs ignorées jusque-là. Les petites blessures, qui naguère l'atteignaient à peine; les épines de l'existence, ce duvet léger qui ne l'avait pas encore effleurée, tout la déchire. Elle compare sans cesse l'affection d'une amie à celle d'un époux, et la comparaison n'est jamais à l'avantage de ce dernier. Lorsqu'elle est malheureuse, les consolations qu'elle a puisées dans l'effusion féminine lui ont révélé, tout en la soulageant, l'étendue de son infortune; elles l'ont préparée à la mieux apprécier. Lorsqu'elle est heureuse, cette sympathie fine et déliée a aiguisé son tact moral, a réveillé ses exigences, l'a dégoûtée de son bonheur. Elle ne cherche plus dans l'union, une intimité que l'ardeur de sa persévérance et de sa foi, pouvait seule y faire naître; comme elle ne l'y cherche plus, elle ne l'y trouve point. Elle y rencontre au contraire des souffrances qu'elle ne soupçonnait pas, ces ronces qui envahissent le terrain, dès que la charrue du cultivateur l'a délaissé.

Cependant il y a plus. Cette intimité n'admet pas de

secrets, elle soulève nécessairement tous les voiles du mariage.

Ce qui remplit l'âme, ce qui remplit la vie d'une femme, n'est-ce pas son époux? N'est-ce pas sa bonté, son indifférence, son amour, sa volonté, son caractère? Peut-on dérober à la sollicitude de l'amitié, ces sujets qui sont toute l'existence féminine. Subsistera-t-elle un instant, ainsi limitée, ainsi mutilée? Et si elle se glisse dans le sanctuaire, ne le profane-t-elle pas? Par cela seul qu'elle s'introduit au sein du mariage, n'attaque-t-elle pas le mariage dans son essence? Ne brise-t-elle pas cette enveloppe qui en le cachant aux regards, lui conserve sa pureté et son chaste éclat; comme le calice aussi longtemps qu'il est fermé, conserve au bouton de la fleur, sa fraîcheur avec son parfum?

Ainsi dépouillées du mystère qui les protègent, les relations conjugales s'amoindrissent, elles se vulgarisent, elles se font banales, elles rentrent dans le cercle des affections et des rapports ordinaires.

Mais l'individualité étrangère qui vient de s'insinuer dans leur sein, n'y reste pas inactive, elle ne s'y borne pas à la contemplation. Elle y entre avec son caractère, avec ses idées; elle approuve, elle condamne, elle prend parti; et cette triste influence, irritante dans son approbation comme dans son blâme, achève de mettre le désaccord entre les deux époux. Si l'amie intime est mondaine, elle arrive dans l'union avec toute sa futilité, avec toute son

inconséquence, avec son intérêt personnel peut-être ; et travers comme vices, y travaillent à la perte du bonheur. Nous ne lui voulons que des motifs honnêtes, nous ne soupçonnons en elle ni vues égoïstes, ni mauvais desseins ; nous lui supposons une amitié sincère. Eh bien ! cette amitié-là, l'amitié exclusive pour la femme, entraîne presque toujours de l'indifférence, un peu d'éloignement pour le mari. Dans toutes les discussions, l'amie se range inévitablement du côté de ses affections ; elle met son orgueil autant que sa tendresse, à faire triompher les opinions qu'elle adopte. Comme ni sa félicité présente, ni sa paix à venir, ne dépendent des troubles qui vont agiter le mariage ; comme les secousses qui l'ébranlent, tout en affligeant son cœur, ne le blessent pas si profondément qu'il n'en puisse guérir ; elle pousse, elle retient, décide et conseille ; sans trop peser ses avis, sans les trop soumettre à l'examen d'une conscience difficile. Là où il faudrait tout l'amour chrétien, tout le support, tout le renoncement d'une épouse et où il ne faudrait que cela ; elle apporte l'insouciance, la frivolité, la sécheresse d'une étrangère ; cent éléments contraires à l'intimité conjugale, qui ne sont pas longtemps sans la détruire.

D'ailleurs, ne nous le dissimulons point ; si pur que soit l'intérêt mondain, il ne l'est jamais entièrement. L'envie, l'orgueil, de mauvais excitants l'altèrent presque toujours. Quand ce n'est pas eux, c'est de la futilité, c'est la soif des émotions, c'est le désir d'agir,

c'est celui de jouer un rôle. On plaint son amie, sans doute parce qu'on l'aime et qu'on est sensible; mais un peu aussi, parce qu'on a besoin de plaindre et de protéger. Ce besoin va si loin quelquefois, il est si pressant; qu'on voudrait cette amie plus malheureuse encore, afin de lui témoigner une affection plus vive, et que si elle revient au bonheur, on éprouve un regret imperceptible, celui de n'avoir plus à la consoler; celui de retomber dans un état d'inutilité, qui a presque quelque chose d'humiliant, qui a certainement quelque chose de fastidieux.

Cette amitié mondaine, nous l'avons supposée innocente; elle ne l'était pourtant ni dans sa nature, ni dans ses effets. Maintenant, supposons-la ternie par une de ces passions hideuses, qui se cachent trop souvent sous ses apparences. Supposons que la jalousie revêtè ses dehors, que je ne sais quel dessein de nuire à celle qui l'inspire, de ruiner sa félicité, de la séparer d'un époux mette à profit l'intimité; et laissons notre pensée, errer sur les conséquences d'une telle liaison. Voyons la dissension, introduite entre le mari et la femme; voyons la division savamment alimentée, ranimée avec adresse; écoutons ces consolations perfides, ces insinuations dangereuses; suivons cette œuvre diabolique, jusqu'au moment où la séparation est consommée, où le malheur est sans remède, et disons si nous connaissons au mariage, de plus terrible ennemi que cette amitié-là?

« Chacun sait les périls d'amitiés pareilles, chacun

les redoute, s'écriera-t-on; nous les condamnons comme vous; mais il en est d'autres, douces et bénies: les affections chrétiennes; et celles-là, nous les croyons bonnes au sein de l'union conjugale, comme hors d'elle. »

Ah! celles-là, nous les respectons aussi, celles-là nous en admirons la pureté; celles-là élèvent l'âme, elles la soutiennent, elles l'enchaînent à ses devoirs au lieu de l'en détacher; celles-là, un abîme les sépare des amitiés mondaines. Et pourtant, celles-là nous effraient encore, quand elles se font trop exclusives; à de très-rares exceptions près, nous n'en voulons pas aux femmes mariées.

Il y a des situations spéciales, des positions désespérées où une telle intimité peut être accordée sans inconvenients, où elle doit l'être. Il y a des occasions où sur un sujet donné, il est permis, il est bien fait de recourir à la confiance d'une amie, et de lui ouvrir tout son cœur. Mais en règle générale, mais lorsque des circonstances extrêmes n'y contraignent point; cette union resserrée, ce mariage en dehors du mariage a ses dangers, et de grands dangers. Comme les autres, l'amie pieuse attire le cœur hors du centre conjugal, et avec lui la foi, avec lui le travail. Près d'elle, ce cœur goûte les plus sublimes joies, les joies chrétiennes; il prend l'habitude de les chercher, de les trouver là; il les demande avec moins de zèle aux relations du mariage, dès qu'il est sûr de les rencontrer dans les relations de l'amitié, et il appauvrit, il déshé-

rite l'union d'autant. Comme les autres, l'amie pieuse exerce de l'influence sur la femme mariée. Bien que cette influence soit nécessairement religieuse, elle part cependant d'une individualité qui a ses idées à elle, ses préventions peut-être ; et qui, ne se pouvant exactement mettre à la place de l'épouse, substitue jusqu'à un certain point une action étrangère et par conséquent défectueuse, à son action seule naturelle, seule bonne. Comme les autres, elle ravit au mariage plus qu'elle ne lui donne, parce qu'elle l'altère et qu'elle l'affaiblit.

« Il faut donc que la femme mariée vive et meure dans l'isolement, sans appui, sans consolation ; privée même du soulagement que lui apporterait le partage de ses douleurs ! » Non, telle n'est pas notre idée. Seulement, nous désirons qu'avant de solliciter ailleurs les secours et les félicités de la sympathie, l'épouse les poursuive dans l'union conjugale. Nous n'avons pas la certitude qu'elle les y rencontre toujours ; mais ce dont nous demeurons parfaitement assurés, c'est que si elle ne les y cherche point, elle ne les y trouvera pas. Nous sommes loin de faire le vide autour du mariage, nous sommes loin de souhaiter qu'il s'empare des facultés affectueuses de l'âme, à l'exclusion de tous les autres rapports sociaux ; mais nous nous attachons à lui rendre sa place, sa nature ; nous ne permettons point qu'entre les autres rapports et lui, il se fasse des échanges de droits ou de privilèges. Nous lui voulons conserver le caractère que

Dieu lui donna, et comme Dieu ne renferma qu'un homme et qu'une femme dans ses liens, nous n'y souffrons qu'un homme et qu'une femme non plus.

Qu'on n'aille pas croire, après cela, qu'en élaguant des relations dont l'intimité ne nous semble appartenir qu'à l'unité conjugale, nous fermions le cœur à toute amitié chrétienne. On se tromperait. Autant nous sommes envieuse de réserve pour ce cœur, autant nous sommes jalouse de son entière dépendance à l'égard du mari; autant nous le voulons ouvert aux sentiments de bienveillance fraternelle, qu'inspire une foi commune à l'Évangile. Pour ne point attenter au mariage, pour ne point en désenchanter l'âme; ces affections n'en sont pas moins douces, pas moins utiles; elles n'en fortifient, elles n'en réjouissent, elles n'en sanctifient pas moins!

Cependant il est une amie, une seule à laquelle nous désirons étroitement unir la femme mariée. Et cette amie qui la comprendra constamment, qui la guidera avec fidélité, qui ne se fatiguera point de ses redites; cette amie qui ne saurait être usurpatrice, parce que le trône lui appartient; cette amie dont le règne protégera celui de l'époux; cette amie, c'est la Parole de Dieu, c'est la communion avec Dieu. Dieu! voilà le confident de la femme dans ses joies comme dans ses douleurs; voilà son conseiller dans les moments difficiles, voilà son appui dans les heures d'abattement, voilà son espérance, et voilà son bonheur. Qui oserait dire qu'un tel ami ne suffit pas, qu'il ne sait pas consoler,

qu'il ne sait pas affirmer; que son langage est obscur, qu'il est austère, qu'il ne touche pas, qu'il ne relève point? Où est le cœur brisé qui se soit humblement, simplement approché de la Bible, qui ait prié avec une conviction fervente et soumise, et qui ne se soit pas senti entendu, et qui n'ait pas reçu du soulagement? Le Seigneur est-il muet? La femme qui s'est prosternée à ses pieds dans la détresse, n'en a-t-elle pas obtenu de ces réponses, qui jusqu'au milieu des déchirements les plus cruels, la comblaient d'une ineffable félicité? Avec le bonheur, n'a-t-elle pas remporté de ces conversations intimes, une affection nouvelle pour son mari, un désir nouveau et plus pur de lui plaire? N'a-t-elle pas senti, quand elle ouvrait ainsi son âme à Dieu, n'a-t-elle pas senti comme un regard tendre et pénétrant, s'enfoncer au plus secret de ses pensées; de telle sorte qu'elle se savait connue et comprise, avant même qu'elle eût parlé? Y a-t-il un œil humain, dont la finesse puisse se comparer à la finesse de l'œil de Dieu? Y a-t-il une voix humaine, dont la douceur puisse se comparer à la douceur de la voix de Dieu? Y a-t-il un attachement humain, dont l'étendue, dont la richesse, dont la force, puissent aller de pair avec la plénitude de l'amour de Dieu? Ah! que la femme s'y abandonne donc, elle y trouvera les saints plaisirs, les secours de l'amitié; elle les y trouvera surabondants et mille fois bénis pour le mariage.

Nous ne saurions abandonner ce sujet sans nous

élever, par un dernier mot, contre certaines confidences malséantes, qui ont pour objet les rapports conjugaux, et qu'appellent d'autres épanchements aussi inconsiderés qu'elles le sont elles-mêmes. L'inconvenance de ces communications intimes, faites quelquefois à la seconde ou à la troisième rencontre, n'a pas besoin d'être expliquée. On regrette d'être faible, on se le reproche, mais l'occasion revenant, on recommence, et en même temps que l'on ravit à l'union sa sainteté, on perd soi-même quelque chose du respect que l'on avait pour elle. Cette confiance si inconséquente, si mal placée, et qui souvent accorde bien plus aux oiseuses questions de l'indifférence, que n'avait jamais réclamé la sollicitude de l'amitié; cette confiance qui devrait ce semble répugner à la nature même de l'âme féminine, blesser tous ses instincts de réserve et de pudeur; cette confiance, la plupart des femmes s'y livrent. Il en est peu qui résistent à la tentation de répondre à une indiscretion du genre de celles dont nous parlons, par une autre indiscretion plus hardie encore. Soit babil, soit besoin de ne se laisser croire inexpérimentées, en rien de ce qui touche à la vie et aux émotions du cœur; elles ouvrent, à qui frappe, les portes de leur existence privée, et s'abandonnent sans résistance, à cet impardonnable oubli des bienséances morales. Il nous paraît impossible d'envisager ce fait, sans en reconnaître l'évidence, sans voir qu'il y a là plus qu'une témérité de mauvais goût, qu'il y a une

violation du devoir. Le signaler, c'est le condamner.

Nous terminerons ces lignes, par une citation du livre auquel nous renvoyons sans cesse les femmes, parce que seul il contient l'idée, avec la règle parfaite du mariage. D'un trait, il peint ce que nous nous sommes efforcée d'exprimer dans ce chapitre : « *Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin clos, une source close, une fontaine cachetée !* » (1) Il ne reste rien à dire, après ces mots qui rendent d'une manière si admirable, la retenue avec l'effusion conjugale ; cette chaste confiance qui dérobe à tous, pour les réserver à un seul, les trésors de l'intimité.

(1) *Cantique des Cant.* IV, 12.



CHAPITRE CINQUIÈME.



Le Renoncement.

Jusqu'ici, nous n'avons pas écrit un mot qui ne sous-entendît le renoncement féminin. Le renoncement est comme l'âme de la vocation des femmes mariées; chacun de leurs devoirs, nous dirions presque chacun de leurs sentiments, y fait appel.

Les passions enfantent parfois des œuvres de dévouement; le calcul et l'ambition parodient le désintéressement avec quelque succès; il arrive au découragement d'imiter l'abnégation dans quelques-unes de ses conséquences; mais l'assujétissement continuel

de l'individualité, ces résultats toujours réguliers et toujours sages du principe chrétien; ces résultats toujours incompréhensibles pour qui n'a pas le secret de leur cause; il n'appartient qu'à la vertu dont nous parlons ici, de les produire.

Le renoncement est quelque chose de plus que l'abdication de la volonté. C'est un consentement, non pas une fois donné, mais incessamment accordé, avec réflexion, avec conscience, et par un libre mouvement du cœur. C'est un joug porté avec joie; c'est plus encore, c'est un mobile vivant, qui agit, qui lutte, qui triomphe, et qui ne provient point de la faiblesse, mais de la puissance de l'âme. Le renoncement amène des progrès dont n'est pas toujours accompagnée l'obéissance. Celle-ci, un peu morte, reste souvent passive; l'autre porte le germe du développement en lui. Il est une faculté, une force morale, et non pas un simple fait. Il circule dans l'individualité comme y circule la foi, comme y circulent les défauts, les qualités, les éléments divers qui la composent; comme eux, il exerce une influence directe sur la vie. Dominateur absolu des sentiments, il imprègne toute l'existence de sa couleur. Souverain chancelant, limité dans son action; il ne s'impose que d'une manière accidentelle, et à chaque instant, des oppositions choquantes viennent démentir son pouvoir.

Lorsqu'il est complet, il répugne à notre nature. Nous consentons bien à la soumission dans les actes

extérieurs; à l'abnégation par occasion et sur un sujet donné; mais cet entier abandon de nous-mêmes, mais cette loi qui ne se contente pas de modifier nos habitudes, qui s'étend à notre cœur pour en régler les mouvements, nous nous y opposons par instinct et par réflexion.

Cependant, il y a des gens qui attribuent au renoncement excessif des femmes, la plupart des malheurs qui les atteignent au sein du mariage. C'est parce que la femme écoute trop les inspirations de son amour et de sa bonté, c'est parce qu'elle se soumet trop absolument à l'homme, que l'homme la tyrannise, et qu'il abuse de la position qu'elle lui fait. Nous en convenons, la femme méconnaît trop souvent sa dignité; la femme se courbe trop bas, la femme va trop loin dans ses concessions. Mais ces concessions que la passion lui dicte, mais l'abaissement où elles la plonge; sont-ce là les fruits du renoncement? Ces victoires sont-elles remportées par un principe arrêté, par une conviction sérieuse, ou par la volonté égarée et par les entraînements de l'imagination? Ces résultats sont-ils ceux d'une vertu chrétienne, ou ceux d'une vertu naturelle; d'une de ces vertus gangrénées par le péché, qui ne produisent que du péché, tant que l'action du Saint-Ésprit ne les a pas pour ainsi dire refourbies?

Ah! gardons-nous de confondre les effets inégaux et passagers d'une idolâtre affection, d'une crainte pusillanime; avec ceux d'une puissance religieuse,

constamment indépendante des agitations de l'âme. Ne confondons pas avec les résultats du renoncement, cette frivolité féminine qui nous dispose à quitter aisément nos idées; cette indolence qui nous empêche de les défendre, cette paresse d'esprit qui nous prépare à recevoir sans examen les opinions d'autrui; cette exaltation qui nous pousse au dédain de nos croyances, de nos espérances, de notre bonheur même; cet aveuglement, qui nous fait tout déposer aux pieds du dieu mortel que nous nous sommes choisi. Ne confondons point avec le renoncement, cette volupté de la souffrance, cette ivresse du désenchantement, auxquelles on doit tant de sacrifices aussi contraires à la moralité qu'à la raison. Ne confondons pas avec lui cette débonnairété de tempérament, qui ne sait ni se renfermer dans de justes bornes, ni les dépasser à propos, et qui n'est à tout prendre qu'une infirmité morale. Ne le confondons pas non plus avec cette impuissance à vouloir et à résister, que l'exercice abusif de l'autorité masculine, produit quelquefois chez les femmes. Le renoncement n'est rien de tout cela; le renoncement surpasse tout cela, de la hauteur qui sépare la vie de la mort. Il ne se laisse pas enchaîner, mais conserve un pouvoir qu'il exerce en inspirant, tantôt la soumission, tantôt la résistance. Son action, toujours la même au fond, varie dans ses effets visibles; le principe reste immuable, les applications se modifient suivant les exigences du devoir.

Et qu'on nous en croie, cette abnégation, loin de signaler une honteuse débilité morale, est la plus éloquente manifestation de l'énergie humaine. Ce triomphe de l'individualité, sur l'individualité même, est le plus beau triomphe qu'il nous soit donné de remporter; le dernier auquel nous aspirions, le dernier auquel nous parvenions. Le renoncement sait ce qu'il fait et ce qu'il est, il demande le concours actif de toutes les facultés, il ne subsiste qu'à la condition de les relever toutes. Dédaignant le secours des passions, il ne veut d'autre guide, d'autre mobile que Dieu, et il ne dégrade pas l'âme de la femme, il ne l'énerve pas; il la fortifie, au contraire, il lui donne la plus désirable et la plus sublime des indépendances, la seule qui lui convienne, celle au défaut de laquelle toute autre est illusoire; l'indépendance à l'égard du péché.

Mais ce renoncement, nous le répétons, est aussi étranger au cœur naturel de la femme, que la servilité passionnée lui est familière. Elle le repousse de toutes les forces de sa faiblesse, auxquelles viennent se joindre toutes celles de son égoïsme. Elle pressent en lui, un pouvoir qui ne lui laissera pas un moment de répit, auquel elle ne pourra soustraire ni une pensée, ni presque une émotion; l'idée d'un tel esclavage la révolte, parce qu'elle ne comprend pas qu'il est le fruit de la liberté. Elle a peur de cette royauté conséquente. Elle consent à l'abnégation absurde, outrée, parfois avilissante, que lui imposent les écarts de son

imagination ; mais elle ne consent pas à la soumission égale et raisonnée, que l'esprit évangélique lui demande. C'est que cette soumission-là exige l'écrasement de la volonté orgueilleuse ; c'est que cette volonté on la retrouve partout , dans l'accomplissement du devoir, dans les élans de l'affection , jusque dans la consommation du sacrifice, jusque dans le renoncement lui-même ; et tant qu'elle subsiste, le renoncement n'existe point. Sans lui cependant, l'observation même la plus rigoureuse de la loi chrétienne et de la loi conjugale , n'a rien que d'illusoire. Dieu l'a placé au commencement de la sanctification, parce qu'il en est la pierre fondamentale. Le Sauveur l'a fait éclater au commencement, au milieu , à la fin de sa mission , parce qu'il en était le secret et la puissance. Aucune relation ne se peut soutenir, aucun devoir ne se peut remplir en dehors de lui ; il le faut dans nos rapports avec Dieu, il le faut dans nos rapports avec l'homme , il le faut dans le mariage, dont il est le ciment.

Certes , il n'est pas facile de se détacher constamment de soi , de ne prendre en pitié ni ses penchants, ni ses défauts ; d'étouffer cet amour paternel qu'excitent toutes les affections, toutes les pensées que conçoit notre cœur ou notre tête ; de leur retirer notre protection lorsqu'elles sont mauvaises, de les abdiquer souvent lorsqu'elles sont indifférentes, de les défendre avec mesure, humblement et sans passion , lorsqu'elles sont bonnes. Il n'est pas aisé de se perdre incessamment de vue , de se placer habituellement

en seconde ligne ; non seulement soi, mais ses espérances, mais ses appréhensions, mais tout ce qui nous fait palpiter de joie ou de crainte. Il n'est pas aisé de se courber d'abord devant Dieu, puis devant un mari, sans regret, sans arrière-pensée de révolte ; et de le faire chaque jour et à chaque instant du jour. Aussi ce miracle, comme tous ceux dont nous avons eu, dont nous aurons besoin, nous ne le demandons qu'à la foi chrétienne.

L'abnégation que nous entendons, n'est pas l'asservissement aux passions de l'homme, mais l'agent de son perfectionnement progressif. La femme peut être appelée à faire au Seigneur, l'abandon de la paix et du bonheur domestique ; son dévouement doit, par conséquent, plonger par toutes les racines dans la soumission à l'Évangile.

Il vient quelquefois pour l'épouse chrétienne des heures de crise, où le devoir exige d'elle plus qu'une âme douce et obéissante, plus que le détachement poussé aux extrêmes limites ; où il veut que non contente de se froisser, de se contraindre elle-même, elle se sacrifie encore dans ceux qu'elle aime. Il vient parfois des moments de combats contre le mal, où il faut qu'elle entraîne le lutteur chrétien dans la carrière ; où il faut qu'elle l'arme, qu'elle l'encourage, que tout en étanchant le sang qui s'échappe de ses blessures, elle le ramène sans cesse et presque mourant au milieu de l'arène. Il vient des instants où il faut qu'elle prête, où il faut qu'elle donne au Christ

ce qu'elle a de plus cher, son époux bien-aimé. Le renoncement assez puissant pour dicter de telles offrandes, à qui le demander .si ce n'est à Celui qui l'impose ?

La femme pieuse ne puisera point ailleurs, la pureté avec la force de son abnégation. Elle n'échappera aux dangers de l'exagération, à ceux de la faiblesse ; elle n'évitera les erreurs d'intention et d'application, qu'en allant chercher sa ligne de conduite, vers Celui qui la trace à tous d'une main miséricordieuse. Quand elle aura fait son sacrifice à Dieu, les sacrifices à l'homme lui coûteront moins ; quand pour l'amour de Dieu, elle se sera dépouillée des sentiments, des opinions, des habitudes qui l'empêchaient de le servir ; elle se dépouillera bien encore des prétentions et des tendances mauvaises, qui s'opposent à ce qu'elle remplisse ses obligations envers l'homme. Son obéissance à l'égard de celui-ci, ne sera qu'une continuation, qu'une conséquence de son obéissance à l'égard de Celui-là.

Il y a un tel mélange de concessions et de résistance dans le véritable renoncement, il y a un détachement si complet de tout ce qui touche à l'individualité, un attachement si étroit à tout ce qu'ordonne la loi morale ; il y a tant d'empressement à céder, lorsqu'il ne s'agit que des intérêts, que des préférences personnelles, et tant de tenacité lorsqu'il s'agit des intérêts de l'âme, des prescriptions de Dieu ; la douceur et la fermeté, l'assentiment et les refus, l'oubli de soi et le souvenir

du devoir, s'y trouvent si intimement liés; que pour donner à l'âme féminine de concevoir, de pratiquer une telle vertu, les secours quotidiens de la sagesse divine sont indispensables.

Si le cœur de la femme n'a pas été renouvelé par l'influence du Saint-Esprit; si la femme ne s'est pas anéantie dans son ambition, anéantie dans son égoïsme, anéantie dans ses idées propres; elle ne pourra point s'anéantir devant le bonheur à venir, devant le bonheur temporel d'un époux, pour se relever humble toujours, toujours aimante, mais inflexible et forte, devant les convoitises, devant le péché de l'homme. Et ce péché, à la domination duquel elle doit s'opposer avec une persistance toute évangélique, il faut cependant qu'elle en supporte les conséquences. Ce n'est pas seulement à plier sous la volonté régénérée d'un époux que consiste le renoncement, c'est encore à se courber sous sa volonté naturelle, aussi longtemps qu'elle n'entraîne pas la désobéissance à Dieu. Le renoncement chrétien ne se borne pas à modifier la vie, il enchaîne l'âme et rayonne constamment du centre à la surface. Il naît à propos de tout et s'applique à tout. Il répond aux besoins les plus graves, les plus pressants, il répond aux caprices encore et aux désirs les plus fugitifs. Il est indépendant du caractère de l'homme, indépendant des sympathies de la femme; Dieu qui le donne et qui le soutient, en règle seul l'action. Il a cela de grand qu'il embrasse l'individu tout entier, qu'il s'exerce à la fois en vue du salut de l'âme

et en vue du bien-être matériel.. Il a cela de sublime qu'à l'exemple de la charité qui est son mobile, il ne se laisse point abattre, point lasser. Il ne se dégoûte de rien, il ne méprise rien, il ne regarde aucun soin comme indigne de lui. La sanctification, voilà son but, et ce but franchement accepté, facilite toute sa marche.

La recherche de soi-même nuit plus qu'on ne le pense, à l'exercice de cette belle vocation de missionnaires dans la famille, pour laquelle le Seigneur a créé les femmes. C'est parce qu'elles sont préoccupées des mille intérêts de leur cœur naturel, que tantôt elles hésitent à confesser leur foi, et que tantôt elles la font éclater d'une manière intempestive. C'est parce qu'elles redoutent l'explosion de la violence ou de la contradiction, qu'elles autorisent les penchants vicieux de l'homme en gardant le silence, qu'elles les favorisent au moyen d'une impardonnable condescendance. C'est parce qu'elles préfèrent la passagère satisfaction de leurs passions, au bien éternel de l'âme qui leur est confiée; qu'elles se laissent si souvent entraîner à de l'irritation, à de l'impatience, et qu'au lieu de l'édifier, cette âme, elles la scandalisent par l'expression toute humaine, du principe chrétien.

Qu'on s'examine durant quelques jours avec un œil impartial, l'on verra combien la personnalité jette de troubles dans la conduite; combien elle la rend bizarre, capricieuse, insensée par moments; quel horrible adversaire elle se montre de notre propre

régénération, de notre influence religieuse sur les êtres qui nous sont chers. Tout se simplifie pour nous, quand nous avons chassé ce second maître qui se place en regard du seul légitime, et qui revendique aussi bien que lui notre amour avec notre obéissance. La douleur que nous cause cette rupture une fois calmée, nous sommes étonnées de ne plus sentir les innombrables souffrances auxquelles il nous soumettait. Le sacrifice principal une fois offert, tous semblent avoir été consommés du même coup. Puis, comme nous le disions, l'action chrétienne s'établit plus puissante et plus franche. Quoique les vérités évangéliques déplaisent à l'âme inconvertie par cela même qui les constitue, l'éloignement qu'elles excitent ne vient pas exclusivement de leur caractère propre et de leur signification. Il résulte parfois du froissement d'un sentiment juste, d'une idée raisonnable, et ce froissement, ce n'est pas Dieu qui le fait subir, c'est nous. C'est nous qui oublions les intérêts de la doctrine que nous présentons, de l'âme que nous cherchons à convaincre; pour nous éprendre de nos opinions particulières, pour nous préoccuper d'une question secondaire, d'une forme, d'un accessoire, de je ne sais quelle niaiserie sans valeur. Comme nous avons à faire à des esprits que la foi n'a pas éclairés, ils s'arrêtent au vêtement fâcheux dont nous affublons la vérité, et la rendent solidaire de nos erreurs.

Autant l'égoïsme se montre gauche en ses prédications, autant il irrite, autant il repousse; autant le re-

noncement attire et pénètre. Ce renoncement qui dissipe la fausse honte, qui détruit la suffisance orgueilleuse, qui ôte à la victoire son éclat offensant ; ce renoncement qui n'élargit ni ne rétrécit les commandements du Seigneur ; ce renoncement qui ne consiste pas seulement à se prendre, soi, en indifférence, mais à aimer celui envers lequel il s'exerce ; qui ne produit pas seulement les résultats du détachement, mais ceux d'un dévouement chaleureux ; ce renoncement, dans le mariage, est l'apôtre le plus persuasif du christianisme. Il fait peu de bruit, il amène peu de changements subits ; son œuvre est lente, elle est modeste, mais elle est sûre. Il a pour caractère distinctif de rien négliger, et ce n'est pas parce qu'il travaille avant tout au salut de l'âme, qu'il oublie les parties moins essentielles de sa tâche. Il sait que l'Éternel, qui veut garder sa souveraineté, qui veut la rendre toujours évidente aux hommes, fait souvent naître des fleurs avec des fruits, sur la branche morte vers laquelle s'avançait la coignée, tandis que les rameaux verts, taillés avec soin, ne présentent que des feuilles aux mains du jardinier. Il sait que nous devons cultiver partout, parce que le travail est l'affaire de l'ouvrier, parce que la bénédiction est celle de Dieu, et il se montre partout infatigable, partout égal.

Cependant, l'homme n'est pas une idole immobile, envers laquelle les devoirs de l'abnégation se bornent à un respect passif. L'homme vit, l'homme agit, l'homme veut, et chacun des mouvements de son cœur

et de son âme, réclame à son tour notre soumission.

La volonté de l'homme ! Que de peine à plier sous elle, qu'il faut bien que le renoncement ait pénétré toutes les fibres de notre être, pour que nous en acceptions la royauté, sans condition et sans constitution ! Au milieu de ces accès de détachement aveugle qu'amène l'amour naturel, il y a chez nous comme des retours vers la liberté absolue, comme de sourdes protestations contre l'anéantissement de la personnalité, comme une secrète domination de l'égoïsme, domination qui est bien positive, quoiqu'elle semble aussi insaisissable que l'air. Et si, lorsque nous sommes émues par la passion, cette volonté de l'homme nous blesse quelquefois ; dans l'indifférence, elle excite chez nous l'opposition, par cela seul qu'elle se montre, par cela seul qu'elle est. Nous nous révoltons contre elle, avant de savoir ce qu'elle ordonne ; sa présence suffit pour indisposer notre cœur ; il y a en elle quelque chose d'irritant, de contraire, ou plutôt il y a en nous quelque chose de résistant et d'ennemi, qui nous la rend antipathique. Elle réveille par son attouchement le plus léger, toute la susceptibilité de notre orgueil ; elle ranime chez nous l'instinct, le besoin de l'insoumission, et l'on ne saurait, sans rougir, envisager ce que cette volonté, quand elle s'offre à nous avec ses droits et ses exigences, fait surgir de mauvais dans notre âme. Nous l'avons combattue en face, cette volonté, et nous l'avons trompée. Pour lui échapper, pour la surmonter ou pour la gagner, nous avons

déployé plus d'habileté, plus de constance, plus d'énergie cent fois, qu'il n'en eut fallu pour la sanctifier. Afin de nous y soustraire, nous sommes descendues à des détours, presque à des bassesses dont le souvenir nous remplit de confusion. Et nous ne l'avons pas fait une fois, nous ne l'avons pas fait, poussées à bout par des circonstances extrêmes. Nous l'avons fait hier, nous le faisons aujourd'hui, nous le ferons demain peut-être. Nous le faisons à propos d'une billevesée, comme nous le faisons à propos des questions les plus importantes. Nous le faisons pour déplacer une occupation, un divertissement, pour en changer la nature, et nous le faisons encore pour modifier ou pour détruire un plan sérieux. Notre résistance est tantôt négative, tantôt active, mais elle *est* presque toujours. Elle se veut satisfaite à tout prix ; pour la satisfaire, nous faisons courber l'homme sous notre opiniâtreté, nous l'effrayons par notre violence, nous le fatiguons par nos persécutions ; ou bien lorsqu'il s'agit non plus de briser sa volonté, mais de la gagner, lorsque nous espérons obtenir davantage par la douceur que par l'audace ; nous nous effaçons, nous rampons. Ce ne sont plus des façons hautaines, décidées, c'est le sacrifice apparent de notre préférence, ce sont des concessions habiles, c'est de la tendresse, c'est de la flatterie ; c'est une si réelle, bien que si secrète dégradation morale, que l'idée seule nous en accable.

Toutes les femmes ne descendent pas à ce degré d'abjection, toutes ne se révoltent pas aussi ouverte-

ment contre l'autorité conjugale; mais toutes ont à un degré quelconque, des manèges avec des rébellions du même genre à se reprocher. Soit par force, soit par adresse, elles cherchent à substituer dans le fait leur volonté à celle de l'homme, comme elles substituent dans la pensée, leur personnalité à l'affection qui lui est due. L'hydre de l'indépendance égoïste relève toujours une de ses têtes, jusqu'à ce que la foi lui ait fait au cœur une mortelle blessure.

L'abnégation semble tellement renfermer et soutenir l'obéissance, qu'il paraît absurde de traiter ce devoir comme un sujet distinct. Et pourtant dans la pratique, la soumission ne découle pas d'une manière si rigoureuse du renoncement, qu'il ne faille appuyer sur son importance. On se renonce en grand, dans tous les cas qui offrent quelque gravité; on se renonce dans le principe, dans l'esprit, en théorie. On se désintéresse de soi, on rattache ses pensées au bien moral, à la félicité d'un mari. Il devient le principal objet de la sollicitude, il devient plus qu'une occupation, une préoccupation habituelle du cœur. Mais, lorsque le cours de la vie journalière amène les occasions de lui prouver une si touchante abnégation, en se pliant à ses menues convenances, en lui évitant un ennui, en adoptant ses avis et en faisant tout cela de bonne grâce; il arrive qu'au lieu de plier, on discute; il arrive qu'on s'arrête au fond, qu'on s'arrête à la forme, et que la volonté propre en se réfugiant dans le domaine de l'application, y gagne

un terrain qui la dédommage amplement, des pertes qu'elle fait sur celui de la doctrine.

Apprendre à céder, c'est un grand, c'est un difficile point en mariage. Céder non par égoïsme et parce que cela est plus commode que de disputer ; céder non par faiblesse et parce qu'on se trouve dans l'impossibilité de résister ; céder par une action continuelle, intelligente, religieuse de la volonté même ; céder à propos ; et céder aussi bien lorsqu'il s'agit d'une misère, que lorsqu'il s'agit d'une grave détermination à prendre ; voilà le sujet particulier d'étude, que nous proposons à toutes les femmes. Après le travail intérieur de la prière et de l'examen, elles ne sauraient trop s'adonner au travail d'application, c'est là que d'immenses obstacles les attendent. Aussi long-temps qu'il ne s'agit de déplacer les montagnes qu'en idée, on les trouve dociles et légères ; c'est quand il faut les transporter en réalité, que chaque pelletée de terre semble lourde.

Mais le renoncement n'est pas stationnaire, avon-nous dit ; il ne se borne pas à la soumission, il court au-devant du devoir. Ainsi, dans ces mêmes détails vulgaires de l'existence, la femme ne se contente point d'obéir lorsque la nécessité l'exige, elle la prévient, et dépasserait ses obligations envers un époux, si celles-ci n'étaient illimitées. Elle sait quand il le faut, interrompre un travail intéressant. Elle sait détourner son attention de l'objet qui l'absorbait, pour l'accorder tout entière à son mari. Elle sait, afin de

lui plaire, renoncer à une habitude, à un projet favori ; elle sait prendre pour elle un ennui qui le menace, elle sait encore soutenir sans impatience, les dérangements que la vie conjugale entraîne. Tout cela, elle l'accomplit sans regret. Ses yeux, l'expression de sa physionomie, ne démentent ni ses actes, ni ses paroles. Elle ne fait pas acheter par de la tristesse ou par des réticences amères, les petits sacrifices que réclame d'elle son mari ; elle ne les fait pas valoir, en exagérant ce qu'ils lui coûtent. Elle ne regarde aux œuvres de son dévouement que pour examiner ce qui leur manque, elle ne nourrit pas son imagination de la pensée des souffrances qu'il lui impose, elle cherche à en effacer le souvenir de la mémoire d'un époux ; elle se renonce à la fois et dans la vie extérieure, et dans la vie intime de son cœur.

Elle se renonce encore dans cette région des opinions, des sympathies, des idées, qui est si bien le siège de l'individualité même, que pour l'en bannir, il faut toute la puissance de cette individualité sanctifiée. Elle n'a pas tellement confiance en l'excellence de son bon sens, en la sûreté de ses jugements ; qu'elle ne les abdique constamment pour adopter ceux de son mari. Elle ne met pas son courage à défendre jusqu'au bout une façon de voir, parce qu'elle est sienne. Elle ne se fortifie point derrière les bastions de ses propres pensées, et ne combat pas à outrance pour elles. Non, elle ouvre les portes, elle lève la herse, elle laisse la place libre et met son plai-

sir à se trouver vaincue. Lorsque l'attaque porte sur des sujets importants ; lorsque ce sont des scrupules religieux ; lorsque c'est une manifestation de sa foi ou sa foi elle-même, qui forment l'objet de la contestation ; elle examine devant Dieu le point attaqué, elle en retranche tout ce qu'il y a d'humain ; elle en prend occasion de purifier ses croyances et leur action. Puis fortifiée par cet acte d'abnégation, elle maintient ce qui est bon avec cette fermeté chrétienne, sous laquelle vit et respire l'amour. Lorsque c'est quelque exigence injuste de la part d'un époux, lorsque c'est un défaut qui éclate, et que la soumission entraîne des souffrances, mais non des concessions que la conscience réproouve ; elle plie, elle se soumet encore.

Il lui est souvent arrivé quand elle soignait des malades, de garder long-temps une position pénible, afin de soutenir un de leurs membres fatigués ; cette position qu'elle conservait sans se plaindre, qu'elle sentait même de la joie à supporter ainsi ; cette position, son caractère la prend et s'y résigne avec un bonheur pareil, afin de soulager l'âme qui souffre d'un mal moral. De même qu'elle cachait au malade les angoisses qui l'assiégeaient alors, de même elle dérobe à l'âme endolorie, la connaissance des peines que lui impose son péché. Elle ne goûte aucune de ces petites vengeances, que le cœur naturel se procure jusque dans l'humiliation. Tout dans son détachement est généreux, est vrai.

Cette abnégation qui modifie l'existence, qui modifie les goûts, les habitudes, le caractère; cette abnégation modifie encore les facultés. Elle s'oppose à la culture exclusive de celles qui, en faisant briller la femme dans le monde ou en la relevant à son propre jugement, entretiennent sa vanité et mettent obstacle à l'accomplissement de ses devoirs. Elle s'applique à fortifier celles que la carrière de l'homme, que son éducation lui rendent précieuses, celles qui peuvent resserrer l'union. Elle n'écrase rien, elle n'étouffe rien; pour établir le niveau, elle n'abaisse que la personnalité, avec toutes ses prétentions et toutes ses conséquences.

Elle va plus avant encore; elle se glisse dans le cœur et soumet à sa réforme, le sentiment en apparence le plus désintéressé : l'affection.

Nous aimons, et en aimant nous consacrons il est vrai, nos pensées, nos forces morales, tout notre être à une individualité étrangère; mais si complet qu'il paraisse, le sacrifice n'est jamais absolu. Nous aimons, mais nous aimons à notre manière; nous cherchons plus encore notre félicité que celle d'un époux; notre individualité veille et nous domine; notre amour ne se donne pas, il s'impose et veut régner. Que de déboires, que de douleurs attribuées à la délicatesse de la sensibilité, que l'égoïsme froissé produisait seul! On se poursuit soi-même dans le cœur d'un autre, et lorsqu'au lieu de soi qu'on y cherchait on trouve cet autre, on se détourne. On

veut lui procurer, non le bonheur auquel il aspire et qui lui convient, mais celui qu'on préfère. On s'obstine à lui parler un langage qu'il n'entend point, et l'on se désole lorsqu'il ne peut le comprendre. L'on s'éprend de certaines façons, de certaines recherches, de certaines nuances presque insaisissables de l'amour, et on leur sacrifie la réalité de l'amour. On est beaucoup moins désireux de l'idéal en lui-même, que de la figure dont on l'a revêtu, que des accessoires dont on l'a entouré.

Ce mot, qui décèle l'incapacité sentimentale d'un époux; l'ennui peut-être, que lui causent les expressions exaltées ou trop recherchées de notre attachement; l'indifférence dans laquelle le laisse telle ou telle circonstance qui nous émeut; c'est notre imagination, c'est notre orgueil qu'ils atteignent bien plus que notre cœur. Le cœur, s'il s'était véritablement donné, ce cœur trouverait sa joie là où un mari la met, point ailleurs. Peu lui importerait le mode, pourvu que le fait demeurât; il ne placerait pas l'union sur un point marqué d'avance, vers lequel chacun des époux doit faire un nombre limité de pas; l'union, il la placerait partout; et pour y arriver, il ferait seul tous les frais, tous les pas s'il le fallait.

Ah! ce que nous appelons trop d'amour, n'est souvent que trop d'indifférence. Ce n'est pas pour avoir trop, mais plutôt pour n'avoir point assez aimé que nous souffrons. Parce que nous soumettons à l'homme notre personne et notre fortune; parce que nous quit-

tons pour lui une famille, une patrie, des souvenirs qui nous étaient chers et des amis qui nous étaient précieux ; parce que nous lui consacrons nos facultés et notre temps ; parce que dans notre vie matérielle comme dans notre vie intellectuelle, chaque détail s'est courbé sous sa volonté ; nous croyons notre sacrifice complet. Cependant les manifestations de notre amour, ses exigences, son espoir, son caractère ; tout cela résiste encore, et cela seul suffit à détruire l'effet de notre abnégation. C'est que cela est de l'interdit. C'est que dans cette secrète préférence de notre individualité à celle d'un époux, il y a tout autant de personnalité, et une personnalité tout aussi laide, que dans la recherche la plus grossière de nous-même. Ici, notre égoïsme se montre indompté, sauvage ; là, il se civilise, il se plie aux belles manières, mais c'est toujours de l'égoïsme.

Nous ne demandons point aux femmes de se renoncer dans la pureté, dans la force de leur amour ; nous leur demandons seulement de se renoncer dans ses prétentions. Nous leur demandons plus encore, nous leur demandons de se renoncer dans le renoncement même, et ceci n'est pas une plaisanterie.

On veut conserver son autorité jusque dans la soumission ; on ne veut perdre sa volonté que dans la mesure des convenances de cette volonté ; dès-lors on fait du renoncement, non point un serviteur docile et toujours humble, mais un serviteur maître, qui trie parmi les ordres qu'il reçoit, et ne les exécute qu'au-

tant qu'il lui plait. On impose son désintéressement, on tyrannise à force d'obéissance, on sert les gens en dépit d'eux-mêmes, et on les écrase sous le poids de son dévouement. Puis, on se crée divers genres d'abnégations, et l'on choisit celui qui s'accommode le mieux aux tendances naturelles. On recherche l'abnégation bruyante, qui met en lumière les belles qualités de l'âme, qui fait naître sur son passage un doux murmure de compassion ou d'éloge. On fuit l'abnégation obscure, qui s'exerce sous le toit domestique, loin des appréciations du monde, ignorée de la foule, ignorée des relations les plus intimes, ignorée souvent de la famille, du mari lui-même; l'abnégation qui travaille en secret, dans la seule vue de glorifier Dieu sur la terre. On fuit l'abnégation passive en apparence, qui se borne à préparer l'action d'un autre, et qui, pour se soutenir, n'a pas même la conscience de son utilité. On fuit l'abnégation vulgaire, qui va se manifestant à propos des petites choses. On fuit l'abnégation mystérieuse et puissante, qui retranche du cœur les racines parasites de l'amour de soi; on fuit tous ces renoncements là, cependant ceux-là sont les meilleurs, ceux-là sont fondamentaux, et à défaut de ceux-là, les plus beaux actes de détachement ne sont que les résultats d'une personnalité savamment déguisée.

Ce renoncement absolu, auquel les femmes se soumettent peut-être lorsque la tendresse d'un époux les récompense, lorsque chaque souffrance est ressentie

par celui qui la cause comme par celui qui la supporte ; ce renoncement, les femmes ne le comprennent pas gratuit, elles ne le comprennent pas au sein d'un mariage où règne l'indifférence. Elles ne comprennent pas qu'il est envers Dieu, longtemps avant d'être envers l'homme, et que, par conséquent, les procédés de l'homme ne doivent influencer en rien sur sa nature. Il s'éteint bien vite chez elles, lorsque l'insouciance l'accueille ; il se change bien vite en révolte intérieure, lorsque l'inégalité de l'humeur ou que des reproches injustes y repondent. S'il essayait de se maintenir alors, il passerait pour une duperie ; mais il n'essaie pas, et c'est tout au plus si quelque ombre d'abnégation extérieure, si un support glacé, qui est plutôt le fruit de l'orgueil que celui de la compassion fraternelle, résistent et se conservent, en face de l'imperfection humaine.

Nous nous faisons d'étranges illusions sur nos devoirs ; nous nous efforçons incessamment de substituer l'apparence à la réalité, la forme au fait, et l'on croirait, tant nous apportons à cette manœuvre de sollicitude, nous dirions presque de bonne foi ; l'on croirait que nous espérons abuser Dieu, plus facilement que nous ne nous abusons nous-mêmes. Ainsi, dans la question du renoncement conjugal, question si évidente, si importante en théorie, nous trouvons mille échappatoires lorsque nous en venons à la pratique. Le meilleur, celui que nous saisissons presque toujours, parce qu'il nous semble allier mieux qu'un

autre, la rigueur des principes avec nos faibles naturels : c'est le respect de la *lettre*, et le dédain de l'*esprit*.

Nous plaçons notre indépendance, sous la sauvegarde de notre abnégation. Nous obéissons, toutes les fois qu'il y a une volonté clairement manifestée. Nous nous abstenons de contredire, toutes les fois que sur un sujet qui ne touche pas à l'arche sainte de nos opinions et de nos sentiments, s'élève un avis contraire au nôtre ; nous faisons taire nos préférences, toutes les fois que des préférences opposées se déclarent ; mais au-dedans, nous nous conservons raides, entières dans nos idées, et convaincues de notre raison. Nos goûts, nos répugnances, nos manières de penser, vont se durcissant sous l'influence de ce renoncement menteur, et ce renoncement au lieu de l'unité, produit une division de plus en plus profonde. Les concessions qu'il exige de nous, tout factice qu'il est, nous irritent et nous crispent. Elles ne satisfont pas l'homme auquel nous les offrons, parce qu'elles ont ce fard dont ne se peuvent défaire les choses fausses. L'homme se sent dispensé de l'admiration comme de la reconnaissance, envers ce qu'il sait être de mauvais aloi ; et tandis que pensant avoir accompli nos obligations envers lui, nous nous attendons à sa gratitude ; lui, qui sait bien que nous sommes encore libres à son égard, reste froid et se blesse de cette comédie. Il y peut prendre un rôle par calcul, il ne saurait y croire.

Et nous, y croyons-nous? Et Dieu, y croit-il?

Croyons-nous vraiment nous renoncer, quand nous regrettons notre abnégation, quand nous en murmurons, quand nous dérobons à son empire tout ce qui pense, tout ce qui s'émeut en nous. Dieu peut-Il bénir de tels détours, peut-Il envoyer à celle qui s'en rend coupable, cette béatitude céleste qui se répand dans l'âme, au moment où elle consomme son sacrifice sur l'autel du Seigneur? Jamais. A des simulacres de vertu, il n'accorde que des simulacres de joie et d'influence. Le même mécontentement, les mêmes froissements subsistent. La femme est insatisfaite d'elle et insatisfaite de son sort; le mari, demeure insensible à des démonstrations dont il apprécie la valeur, et l'union se desserre sous les dehors de l'intimité.

Nous voudrions persuader les femmes de cette vérité vulgaire, qu'on ne crée rien, avec rien. Nous voudrions leur montrer l'impuissance de l'à *peu près* en toutes choses, et particulièrement en matière de réforme. Nous voudrions leur montrer la vanité, le néant de ces ruses inavouées, et le peu que brille ce clinquant devant Dieu. Le devoir ne saurait être abordé que d'une seule manière, *en face*; accompli que d'une seule façon, *en entier*. On pense en le partageant par la moitié, partager de même les souffrances qu'il entraîne, avec les conséquences heureuses que promet son accomplissement. Il n'en va pas ainsi; dans la part qu'on choisit, les souffrances sont toutes et toujours;

dans celle qu'on rejette, les bons fruits demeurent. Les demi-mesures ne sont productives que de tourments.

Si le renoncement envers l'homme nous répugne ; le renoncement envers la carrière, envers les occupations de l'homme nous déplaît bien davantage. Le premier est une obligation directe à l'égard de l'époux, et les droits de l'époux sont si nets, si étendus, qu'ils l'entraînent presque, qu'ils le produisent à un degré quelconque. Mais quand au lieu de l'homme, il s'agit du cercle extérieur dans lequel se meut l'homme ; quand il s'agit d'intérêts qui le touchent il est vrai, mais qui ne sont pas tellement fondus avec lui, qu'ils forment une condition indispensable de son existence morale ou matérielle ; quand il s'agit d'intérêts qui paraissent par leur nature même, devoir l'arracher au centre de l'union et le replacer dans l'indépendance ; quand cette seconde vie qui fait effort pour échapper aux entraves de la première, exerce sur elle une influence très-réelle et très-impérieuse ; lorsque en ravissant à la femme quelques-unes de ses plus chères félicités, elle lui impose des sacrifices ; qu'elle semble la menacer jusque dans le sanctuaire de ses affections ; oh alors ! l'abnégation est difficile, et l'on se persuade aussi malaisément de son importance que de son efficacité.

Les femmes s'imaginent dans ce cas, que pour prévenir les empiétements de l'existence extérieure, il faut lui opposer un mur d'airain, ne lui faire au-

cune concession. En raisonnant de la sorte, elles mettent l'homme dans l'obligation de choisir, entre ces joies du cœur qui sont toujours à sa portée, qu'il espère pouvoir retrouver quand il le voudra; et ces passagères, ces puissantes émotions que lui promettent l'ambition, l'exercice de la pensée, tout ce qui sollicite l'emploi des facultés que Dieu lui donna pour l'action vive. Le choix se fait bientôt, il se fait sans éclat, il se fait sans le savoir, mais il se fait et se fait d'une manière irrévocable. Il se fait, et ce n'est pas vers le bonheur paisible, ce n'est pas vers la douce oisiveté de la famille qu'il penche. Il ne le doit pas, et quand il s'y abandonne, il amène avec lui les déceptions que nous rencontrons inévitablement, lorsque nous trompons les instincts moraux que Dieu mit en nous. Il se décide en faveur des travaux qui répondent aux besoins très-marqués et très-spéciaux de l'âme masculine. Si ce n'est pas l'instinct qui dicte la détermination de l'homme, c'est la nécessité. Que ses goûts ou que les circonstances la lui aient ouverte, devant lui s'étend une carrière plus ou moins étrangère à la vie intime, et de laquelle il ne peut se détourner, qu'en se plongeant dans toutes les amertumes qui accompagnent les existences sans but. Mais il ne s'en détourne pas; trop de voix lui parlent de son devoir, pour qu'il entende cette faible voix de la femme, qui seule essaie de surmonter les autres; la vie extérieure triomphe, et la femme ne gagne à lui avoir

déclaré la guerre, qu'une séparation plus prompte, avec une solitude plus absolue.

Céder quelque chose cependant à ces intérêts usurpateurs, n'est-ce pas leur faciliter soi-même, l'entrée de ce cœur où l'on veut régner sans partage? — Et serait-ce là leur assurer moins, que de les laisser seuls agir dans l'âme de l'homme; que de l'abandonner sans secours à la merci de leur influence, si dangereuse lorsqu'elle est exclusive? Se perdrait-on moins, quand poussant l'homme à bout, on le contraindrait de rompre avec eux ou avec soi, et que de leur côtés les tendances naturelles avec l'opinion parleraient, tandis qu'on n'aurait pour avocat qu'une affection égoïste, pusillanime? N'est-ce pas une fausse vue d'ailleurs, une vue étroite, que celle qui fait considérer en adversaires, les travaux que Dieu créa pour l'homme et qu'il lui appropria? Ah! ce ne sera jamais en détruisant l'harmonie que Dieu a fait éclater entre les besoins et la vie de l'homme, que la femme conservera sa place; c'est en y entrant elle-même.

Elle le sait, elle se le répète sans cesse; mais lorsque vient la vocation avec ses exigences, parfois avec sa tyrannie; lorsqu'il faut que les convenances du cœur, se taisent devant tel ou tel genre de vie; lorsqu'il faut que de longues heures s'écoulent dans l'isolement, et lorsqu'au moment où l'on pensait atteindre les joies si impatientement attendues de l'intimité, l'empire du devoir se fait sentir et les remplace par de cruels déboires; lorsque dans les rares instants où il se re-

tire de l'existence positive, cet empire s'étend sur l'âme, qu'il la rend toute préoccupée à l'amour d'une femme; alors ces appels à un renoncement plus complet, l'effraient et la scandalisent. Elle fait à son insu, des distinctions subtiles entre l'homme et la vocation de l'homme. Elle se demande s'il est juste, qu'après s'être assujétie à l'homme, elle s'assujétisse encore à ce qui est extérieur à l'homme? Si l'homme ne devrait pas à son tour lui faire quelques concessions? si non-seulement l'âme de l'homme, la félicité de l'homme, mais encore ses travaux, ses penchants, la carrière qu'il s'est choisie par un libre mouvement de sa volonté et en ne regardant qu'à lui; si cette carrière qu'il pourrait abandonner, qu'il pourrait changer contre une autre, et qu'il ne garde que parce qu'il se préfère à tout; elle se demande si tout cela dominera sa vie avec son cœur?

Questions fatales, qui partent d'une âme déjà révoltée, et qui ne servent qu'à la détourner du devoir! Questions perfides, qui remettent le doute, là où l'examen de la conscience avait fait naître une conviction claire et ferme!

Nous n'hésitons pas à le dire, le renoncement à l'égard de la mission de l'homme, beaucoup plus difficile que le renoncement à l'égard de l'homme lui-même, est cependant inséparable de lui, un avec lui. Il coûte plus à notre cœur, parce que c'est à lui surtout qu'il demande des sacrifices; il étonne davantage notre égoïsme et le blesse plus grièvement,

parce qu'il l'attaque sur un terrain où il se croyait encore le maître ; mais il est obligatoire , mais on ne s'y soustrait, qu'en se soustrayant à l'abnégation même.

Chose étonnante, notre personnalité se fait jour, jusque dans l'acceptation de ce renoncement-là. Nous nous élevons quelquefois par la pensée , à ce don entier de nous-mêmes. Nous comprenons que l'homme n'a pas été fait, seulement pour les émotions de l'intimité ; nous nous décidons à le suivre dans toutes les sphères où il s'élancera, à le servir partout ; ici en partageant ses préoccupations, là, en prenant pour nous la partie la plus humble et la plus négligée de la tâche. Notre imagination s'enflamme d'un noble amour pour les devoirs d'un époux, la perspective de son existence utilement remplie, l'idée de l'influence salutaire que Dieu lui permettra d'exercer , tout cela nous arrache à nous-mêmes, tout cela nous inspire des résolutions généreuses. Nous nous unissons à lui dans la même résignation aux sacrifices nécessaires ; dans la même espérance du succès, dans le même détachement de notre volonté ; nous goûtons la joie délicieuse qu'amène l'unité dans l'obéissance à Dieu, l'unité dans le travail, l'unité dans l'abnégation ; nous ne concevons pas comment un temps fut, où ce renoncement si doux, si largement payé par les félicités dont il inonde l'âme nous épouvantait, où il nous révoltait, où nous cherchions à nous y dérober. Il nous tarde d'en venir à la pratique, tous les obsta-

cles ont disparu , toutes les difficultés se sont évaporées , toutes les répugnances naturelles se sont effacées ; l'instant arrive , et , miracle de notre inconséquence , de notre faiblesse , de notre égoïsme ; nous nous trouvons aussi hostiles que jamais !

Nous voulons bien la fin , mais les moyens : nous ne les acceptons pas. Nous voulons bien que notre mari serve Dieu , qu'il soit actif , qu'il emploie ses facultés ; nous rougissons à la pensée que notre affection pourrait lui faire perdre de son énergie morale , pourrait restreindre le champ de son travail ; notre cœur palpite à l'espérance du bien que son action va produire ; nous rêvons sans cesse pour lui une influence immense , un grand avenir , des œuvres , des progrès , le suprême bien en toutes choses. Mais lorsque le Seigneur , auquel nous le voulons donner , prend cette consécration au sérieux ; lorsque pour aider à son accomplissement , il faut que nous renoncions à quelques-unes des douceurs de l'affection ; lorsqu'il faut que nous retranchions une heure , de celles déjà bien rares qui étaient réservées à la famille ; lorsque le poids des obligations que nous appelions de tous nos vœux , se fait sentir en un mot ; nous nous étonnons d'avoir pu promettre autant , nous nous retirons arrière de notre offrande , et nous ressaisissons avec passion , ce lambeau de félicité que nous abandonnions si facilement naguère. Il nous paraissait sans importance alors ; il nous semble maintenant d'un prix et d'une beauté , et d'un éclat tels , que nous l'ôter c'est

nous arracher ce qui éclaire notre vie ; ce qui nous est le plus cher, le plus indispensable au monde.

Ce n'est pas sous cette forme seule, que se révèle notre égoïsme. Il nous arrive parfois d'accepter véritablement les devoirs d'un époux. Quelque impérieux qu'ils se montrent, on nous voit empressées à en favoriser l'accomplissement. Ils fatiguent notre mari, ils contrarient ses inclinations, ils lui imposent des lois auxquelles il est sans cesse près de résister ; et loin de nous armer contre eux de son découragement ou de ses répugnances, nous l'y ramenons constamment ; dans nos efforts, il est impossible de découvrir la moindre trace de personnalité. Cette personnalité cependant, vit et agit sous notre désintéressement même. C'est parce qu'un époux gémit sous le joug de sa vocation, que nous laissons ce joug peser sur lui de tout son poids. C'est parce que les travaux auxquels l'astreint sa carrière ne se sont emparés que de sa vie positive, que nous la leur abandonnons sans murmure. C'est parce que nous nous sentons reine, et que notre mari nous appartient tout entier, que nous considérons avec moins d'effroi, les empiètements d'occupations qui n'usurpent pas une de ses pensées ; qui nous le ramènent, non point absent d'esprit, mais impatient de nous revoir, mais avide des joies de l'intimité. Nous sommes, avant tout, jalouses de son cœur. Les envahissements du devoir peuvent nous froisser, en nous privant de beaucoup de jouissances ; ils ne nous déchirent pas, tant qu'ils ne nous

ravissent point notre trésor. Nous ne redoutons pas alors en eux, cette puissance rivale qui balance la nôtre et qui finit souvent par la vaincre; nous ne voyons pas en eux cette influence desséchante, qui non contente de flétrir nos affections, les consume parfois jusque dans leurs racines. Nous savons qu'ils mettront obstacle à mille félicités, mais nous savons que s'ils nous font souffrir, nous ne souffrirons pas seules; nous savons que ces contrariétés ou ces douleurs, auront leur retentissement dans le cœur d'un époux; nous savons que l'unité n'en sera pas détruite, qu'elle en sera fortifiée peut-être, et cette conviction nous rend fortes, nous rend généreuses.

Que l'intelligence de l'homme au contraire, s'éprenne tout-à-coup de ce qui la rebutait; que son âme loin de se soustraire aux préoccupations de la carrière active, s'y plonge et s'y enfonce; que ses facultés, que ses penchants, que tout son être se tourne vers des intérêts étrangers à l'union; qu'il s'en enivre. Que partout où il rencontrait un déboire, il trouve une joie; qu'il se livre volontairement à ce qui le dominait par force, que la tâche n'en soit plus une, que les épines, il ne les sente plus, qu'il n'éprouve plus le besoin de nos encouragements, plus celui de nos consolations; oh alors! nous nous sentons attaquées dans le plus intime de notre puissance, dans ce que nous croyons être le plus profond de notre amour. Nous sentons que ce cœur qui ne relevait que de nous, est près de nous échapper; nous sentons que pour le res-

saisir, nous ne sommes plus maîtresses de nous imposer, mais qu'il faut nous faire accepter, et cette pensée nous blesse. Cependant notre délicatesse en est moins froissée que notre personnalité. Nous regrettons moins le cœur de l'homme, que l'empire absolu sur l'homme. La preuve, c'est qu'en nous associant aux travaux d'un mari, c'est qu'en adoptant les intérêts qui le captivent, nous conserverions ce cœur, nous le regagnerions s'il était perdu; et que nous ne plions pas, et que nous ne cédon point, et que nous le laissons souvent jouir ou souffrir seul, dans le monde à part où nous l'abandonnons. La preuve, c'est que nous trouvons plus de charme à nous retirer avec nos regrets et nos griefs, dans notre vide et triste indépendance; qu'à marcher après lui, qu'à nous dépouiller de nous-mêmes pour le revêtir. L'unité résulte aussi bien de l'abnégation d'une seule volonté en faveur de l'autre, que des concessions mutuelles de deux volontés diverses; si nous étions désireuses de fusion, nous choisirions indistinctement l'un de ces modes, qui tous deux conduisent au même but; mais touchées que nous sommes avant tout de l'amour de nous-mêmes, nous regardons bien plus à la manière, qu'au résultat.

Les questions politiques occupent notre époux, elles jettent dans son âme et dans sa vie, ces grandes agitations qu'elles impriment au monde; nous nous y conservons soigneusement étrangères. Qu'elles n'aient pas toujours une portée immense. Que parfois elles

nous semblent sèches, qu'elles nous semblent froides, qu'elles ne se rattachent par aucun fil à la nature de notre esprit; que dans notre philosophie féminine nous les pesions à notre balance, et que nous ne les trouvions pas plus lourdes que d'autres; que nous les examinions, et que nous ne les trouvions pas plus imposantes; que nous les regardions au travers de la loupe, et que nous les trouvions aussi puériles; cela peut être. Mais le fait seul de la place qu'elles tiennent dans l'existence d'un mari, ne devrait-il pas leur communiquer à nos yeux, une importance qu'elles ont fréquemment par elles-mêmes? Au lieu de rester obstinément à l'écart, ne faudrait-il pas nous rapprocher de lui? Au lieu de l'écouter avec contrainte lorsqu'il nous introduit dans sa pensée, au lieu de lui répondre par des marques de fatigues ou d'ennui; ne faudrait-il point nous efforcer de comprendre, essayer de nous intéresser? Au lieu de donner tout notre temps, toute notre attention à des objets qui lui sont indifférents; ne faudrait-il pas consacrer un peu de notre vie, un peu de nos facultés, un peu de notre cœur surtout, (car le cœur est l'intelligence de la femme,) à l'étude des sujets qui exercent une si grande influence sur lui?

Que ce soient des intérêts positifs qui l'occupent, que ce soit le commerce, l'agriculture, l'industrie; que ce soient des recherches abstraites, que ce soient des études légères; ce sera toujours quelque

chose qui, sous peine de division et de malheur, réclamera le renoncement de l'épouse, la perte de sa volonté, l'abnégation dans l'esprit et dans la vie.

« Mais le temps manque, pour créer une telle unité! nous dira-t-on. »

Le temps! de bonne foi est-ce là une raison à donner. Ce temps que les femmes trouvent toujours et en abondance, pour étudier quelque cavatine à la mode, pour feuilleter le roman du jour, pour échanger des visites, pour parcourir les magasins en renom; ce temps s'évanouira-t-il tout-à-coup, lorsqu'il s'agira de partager à un degré quelconque les travaux de l'homme? Les journées si fastidieusement longues, dont on jetait les heures à qui les voulait prendre, se raccourciront-elles comme par miracle, lorsqu'un mari essaiera d'en revendiquer quelques parcelles. La plupart des moments qu'on donne à la broderie, aux soins matériels dont on s'exagère souvent l'importance; ceux que prend la lecture des revues, des feuilletons de journaux, la culture paresseuse d'un demi talent, les occupations illusoire de l'oisiveté; ces moments nombreux ne seraient-ils pas remplis d'une manière plus utile, si on les employait à étendre le cercle de ses idées, à se rapprocher d'un mari, à l'aider dans l'accomplissement de sa tâche? A le suivre, par exemple, au milieu des champs qu'il exploite, dans la fabrique qu'il dirige; à tenir ses livres, à copier ses manuscrits, à s'associer à lui par tous les moyens possibles?

« Mais les femmes ne possèdent point les facultés, auxquelles de tels devoirs sont appel ! »

Nous le répétons, ce n'est pas devant l'homme, c'est derrière l'homme que doit marcher la femme. Son rôle consiste surtout à *comprendre*, à *sympathiser*, et pour le remplir ce rôle, il n'est pas besoin de recherches approfondies, d'un savoir supérieur ou d'une intelligence extraordinaire ; il ne faut que deux choses, de la volonté et de la persévérance.

« Mais l'homme lui-même, s'accommodera-t-il de cette union en dehors des conditions ordinaires ? Voudra-t-il ouvrir à la femme, ce nouveau domaine où elle apportera des prétentions à le dominer, où elle trouvera des éléments d'amour-propre, où sortant de son caractère de docilité et de modestie, elle se fera pédante, impérieuse, et le fatiguera au lieu de le soulager ? »

Ah ! sachons-le, ce qui déplaît à l'homme en effet, c'est la suffisance, c'est la vanité qui accompagnent souvent les connaissances ; ce ne sont pas les connaissances elles-mêmes. Il répugnerait à voir la femme le précéder sur la route qu'il a choisie, il trouvera toujours de la douceur à se sentir suivi par elle. Il n'a pas besoin de l'écraser pour lui être supérieur. Ce n'est pas l'isolement dans l'action ou dans l'étude qu'il demande, c'est la royauté qui lui appartient, et cette royauté, l'association avec les règles auxquelles nous la soumettons, l'assure.

On tourne fréquemment l'obligation positive du

renoncement, en cherchant à concilier le bon accord et les égards mutuels, avec une sorte d'indépendance inavouée. On a trouvé gênant de se lier par tous les points à un époux, et sans qu'il y paraisse on détache les chaînes. On ne le contredit pas dans ses opinions, on ne le contrarie pas dans ses desseins, on ne s'irrite pas contre sa carrière, on ne dispute point, on ne gémit pas, on ne regrette rien ; mais on se retire peu à peu de lui, on le laisse graviter seul dans le cercle de son action, de ses jouissances ; on vit tout simplement à part, et l'on s'en trouve bien. Cela n'est ni de l'union, ni du renoncement ; c'est du célibat dans le mariage.

L'abnégation complète reste seule, parce que seule elle convient à l'association conjugale.

Et qu'il la faut grande, qu'il la faut sérieuse, pour répondre à tout ce que lui demandera la vocation active de l'homme. Elle n'aura pas seulement à saper les bases de l'orgueil et de l'égoïsme ; elle ne se bornera pas à obéir, sa mission s'élèvera par moments à une grande hauteur.

Après avoir ruiné, il faudra qu'elle édifie. Nous l'avons déjà dit, il y aura des moments où la soumission, où l'affection ne suffiront plus, où il faudra de l'énergie. Il y aura des moments où après s'être abaissée devant l'homme, il faudra relever l'homme ; des moments où il faudra le ramener à ces travaux mêmes, qui pèsent si tyranniquement sur l'existence et sur le cœur féminin ; où il faudra le rattacher à cette carrière, qu'il offrira d'a-

bandonner pour toujours. Oh ! c'est alors, c'est dans ces heures d'abattement et de dégoût, où l'homme rejetant les pensées qui l'avaient exclusivement préoccupé jusque-là, reportera ses désirs vers les secrètes félicités de la vie intérieure ; c'est au moment où il viendra contempler attendri, et comme s'il les voyait pour la première fois, ces trésors de bonheur domestique qu'il semblait dédaigner ; c'est quand, repoussé hors de l'existence extérieure par quelque mélancolique retour sur lui-même, il se sentira saisi d'une ardente envie de rompre avec les agitations, avec les joies et les douleurs du monde ; c'est lorsque se laissant entraîner à la douceur de rêver une vie paisible et toute cachée, il en viendra décrire les charmes à sa compagne, réveiller en elle des espérances mal assoupies, faire resplendir à son imagination le paradis qu'elle aussi avait songé, et dont les portes se sont peu à peu refermées devant la réalité ; c'est lorsque lui jurant de ne vivre plus que pour elle, il promettra de chasser jusqu'aux souvenirs, qui pourraient lui apporter quelques distractions à ce doux soin de l'aimer. Ah ! c'est dans cet instant, où le passé s'élèvera derrière elle avec sa sévérité, où l'avenir s'ouvrira étincelant, inattendu ; c'est dans cet instant que le cœur de la femme aura de fortes luttes à soutenir ! Le renoncement devra déployer ses puissantes ailes, pour l'élever au-dessus de la personnalité. Elle devra bannir toute crainte, tout désir égoïste, pour ne se préoccuper que du véritable bien de son mari. Prosternée

devant Dieu, s'éloignant avec épouvante des voies astucieuses, dédaignant d'odieuses et faciles victoires sur le devoir et sur le bonheur réel d'un époux ; elle offrira d'abord au Seigneur, puis à son mari ; le sacrifice complet de ses penchants naturels, avec celui des exigences de son amour.

Nous allons plus loin. Le renoncement, tant qu'il est une souffrance, n'est pas le renoncement. Il n'y a d'abnégation complète, que celle qui soumet à son influence l'individu tout entier. La douleur est une désobéissance, parce qu'elle est le signe évident que quelque chose dans l'âme, n'accepte pas le joug. Le détachement absolu, ne subsiste point sans la satisfaction absolue. Que la femme veille donc et travaille, car aussi longtemps qu'elle se sent malheureuse de son assujétissement, l'œuvre n'est pas accomplie, l'œuvre porte en elle le germe de la destruction. Nous ne voulons pas à son cœur le mauvais soulagement de la mélancolie. Un sacrifice dont on a besoin de se consoler, n'est pas consommé ; si la victime gémit, c'est qu'elle vit encore ; si l'épouse regrette chacune des concessions qu'elle fait à son mari, c'est qu'elle se préfère à lui.

La femme sent bien que ni l'isolement moral, ni le commandement ne sont faits pour elle ; tous deux, lorsque de faux principes n'ont pas altéré son jugement, tous deux lui répugnent ; l'un glace son cœur, l'autre choque sa délicatesse. En théorie, elle fait du dévouement son souverain bonheur et sa fin ; mais comme en croyant s'oublier, elle se cherche encore

elle-même ; le renoncement et ses conséquences ne sont pas indépendants pour elle, des circonstances au sein desquelles ils doivent se développer. Ce n'est pas le renoncement en lui-même et pour lui-même qu'elle aime, c'est le renoncement accompagné de certains accessoires, qui s'adaptent à ses idées particulières. Aussi, lorsque l'entourage idéal qu'elle a rêvé s'évanouit ; lorsque le renoncement reste seul complet, seul sublime, au milieu d'un cadre insignifiant ou grossier, il perd son attrait et se décharne. Il était une joie, une nécessité de son cœur ; il devient un supplice de tous les instants. Elle avait cru voir en lui, un soleil brillant de sa propre lumière, brûlant de ses propres feux ; il se trouve que pour elle, le soleil c'est encore son individualité, et qu'en se dérochant sous un nuage, cette individualité a tout laissé dans les ténèbres et dans le froid.

L'abnégation qui s'exerce envers un homme supérieur, l'abnégation qui favorise ses progrès, l'abnégation que semble mériter, imposer même, un caractère, une âme, des connaissances très-élevées ; cette abnégation-là nous plait. Elle répond à nos instincts de dévouement, elle satisfait notre cœur, elle charme notre imagination ; loin de froisser notre orgueil, elle le flatte. Le renoncement envers l'homme inférieur, irrite notre fierté. Il nous abaisse, il nous semble une injustice, nous nous y soumettons mal aisément, parce que c'est à nous-mêmes que nous regardons, et non point au devoir, et non point à Dieu.

C'est une position difficile, que celle d'une femme qui se sent placée au-dessus de son mari, dans l'échelle des facultés du cœur et de l'intelligence. L'aveu qu'elle se fait de sa supériorité, cet aveu, si muet qu'elle le tienne, remue profondément ses passions, il détruit son équilibre intérieur. Dès qu'elle a résolu la question en faveur de son amour-propre; des vœux insensés s'élèvent dans son cœur; ses devoirs ne lui inspirent plus que du dégoût; les liens qui l'enchaînent dans le fait et dans la pensée à celui qu'elle surpasse de toutes parts, lui deviennent insupportables. Elle sort de sa place par l'esprit, par les désirs, et y étant retenue par la nécessité, elle se rebelle contre toutes les obligations qui s'y trouvent attachées. Sa vie, elle consentirait peut-être à la soumettre; son caractère, à le faire plier; ses goûts, à leur imposer silence; mais ses sentiments, mais ses idées, mais sa puissance morale, mais ce qui fait justement sa gloire et sa distinction; cela l'asservir, cela l'adapter aux exigences d'un esprit, d'un cœur bornés: jamais! Cependant, il faut que l'abnégation s'étende à ces crêtes redressées et les aplanisse, non pas en ôtant à l'âme une seule de ses facultés transcendantes, non pas en arrachant au cœur une seule de ses vertus, non pas en mutilant un seul des dons de Dieu; mais en retranchant partout les prétentions égoïstes, partout la bonne opinion de soi. Ce n'est pas par le côté divin, mais par le côté humain que nous souffrons et que nous faisons souffrir.

Que l'épouse ainsi placée, n'admette pas trop facilement le fait de sa supériorité; qu'elle ne se complaise pas, dans la contemplation de l'espace qui sépare son mari d'elle. Une telle contemplation, désolante pour toute femme qui est vraiment femme, ne lui ôterait pas seulement cette pudeur morale qui forme un de ses plus grands charmes, cette humilité qui est sa vertu typique; elle la mettrait dans l'impossibilité de remplir sa mission.

Si médiocre, si dégradé que soit l'homme, un sentiment, une conscience lui reste : le sentiment de son pouvoir, la conscience du droit qu'il a de l'exercer. Ce sentiment, la femme doit le respecter, car il est juste. Ce n'est pas à l'individu, mais au genre, si nous pouvons le dire ainsi, que Dieu a donné le privilège. C'est donc à l'homme, c'est à l'époux que nous devons renoncement et amour; ou plutôt c'est à Dieu, à Dieu immuable au travers de toutes les individualités; à la volonté de Dieu toujours la même, quelles que soient les œuvres qu'elle nous propose. Dieu n'a pas fait dépendre nos obligations envers l'homme, de la plus ou moins vaste portée de ses facultés; Il ne les a reliées qu'à Lui seul ces obligations, nous ne sommes pas maîtresses de les rattacher plus bas.

Et puis, ne faut-il pas, pour déchirer ainsi le voile que nous devrions constamment ramener sur les imperfections de notre mari; ne faut-il pas une hardiesse, une sécheresse de cœur, qui mentent à la retenue comme à la tendresse féminines? Ne sentons-

nous pas la rougeur nous monter au front, lorsqu'un regard étranger vient à glisser sur les défauts morales d'un époux ; pouvons-nous, sans étouffer tous nos instincts modestes et affectueux, repaître notre pensée d'un tel spectacle ?

Oh ! il y a là une honte à dérober non-seulement aux autres, mais à nous-mêmes. Il y a là le manteau du respect et de l'amour, à jeter *en marchant en arrière* (1), sur les faiblesses qui placent momentanément dans notre dépendance, celui que Dieu fit notre seigneur et notre maître. Contre ces redoutables tentations de l'orgueil, nous ne savons qu'un refuge, l'humilité. Contre ces découvertes funestes, nous ne savons qu'un remède, les salutaires découvertes qu'amène l'examen de notre propre cœur. Dans ces moments où nous nous grandissons de toute la petitesse de notre époux, regardons à nous-mêmes ; remuons un peu la lie de notre âme, analysons l'odieuse joie que nous cause cette supériorité contre nature, et nous la verrons s'évanouir cette supériorité ; nous n'aurons bientôt plus qu'une conviction, celle de notre misère ; nous n'éprouverons plus qu'un besoin, celui d'une compassion sans borne. Ce renoncement à l'égard d'un être incapable, vicieux peut-être, qui nous révoltait tout à l'heure ; il nous paraîtra naturel alors et nécessaire. Nous reconnatrons que dans l'homme, quel qu'il soit, il y a une âme qui encore que déçue

(1) *Genèse*, IX, 23.

ou enveloppée, a droit à notre vénération comme à notre sollicitude. Nous reconnattons qu'il ne nous appartient en aucun cas, de mépriser ou d'abandonner ce que le Seigneur est venu chercher et sauver. Nous reconnattons que ce n'est point à nous de faire des exceptions, quand le Saint des saints n'en a pas fait. Nous honorerons la dignité de l'homme, chez celui-là même où elle semble éteinte, et notre foi en elle l'y réveillera peut-être. Mais surtout, nous ne nous avouons jamais qu'elle n'existe pas, nous n'agissons jamais comme si elle n'était point. Afin d'assurer à un époux ces égards, cette estime générale dont nous sommes justement désireuses pour lui; nous commencerons par l'estimer nous-mêmes, par l'entourer des marques de notre considération. Et ce ne sera pas une vaine comédie, ce ne sera pas un calcul. Nous ne nous dédommagerons ni dans l'intérieur de la famille, ni dans le secret de notre âme, de ces témoignages d'affection et de respect, accordés à qui semble ne les pas mériter. Notre orgueil ne leur donnera point la forme dédaigneuse de la condescendance, point celle de la protection hautaine; non, ils seront sincères, ils émaneront d'un cœur soumis, d'une volonté domptée et régénérée, d'une foi conséquente et sérieuse.

Ce renoncement immense, ce renoncement sans bornes du côté de notre égoïsme, a des limites cependant; Dieu les pose, la foi religieuse nous les signale. Ce renoncement, qui ne va pas sans la résis-

tance, s'arrête dès que l'intérêt éternel des âmes, dès que la sainteté ou la solidité du mariage entrent en question. Il se possède toujours, de telle sorte qu'il fait place à la fermeté, au moment où il ne pourrait plus agir, qu'à la condition d'entraîner la destruction de l'ordre établi par le Seigneur. Mais il vit, sous cette opposition qu'il dicte lui-même. En se retirant du fond, il s'établit dans la forme. C'est lui qui ôte au refus leur âpreté, c'est lui qui veille à ce que la persévérance ne dégénère pas en obstination; à ce que le courage chrétien, au lieu de défendre l'autel sacré, ne combatte pas pour une idole. C'est lui qui fait des concessions, jusque dans la résistance; qui dégage une contradiction quelquefois nécessaire, de ce qu'elle a trop souvent de minutieux ou d'exagéré, et c'est enfin à lui, que sont assurées les humbles victoires de la piété sur l'indifférence. Les esprits les moins déliés comprennent la nature de cette influence désintéressée; ils ne l'analysent pas, ils ne s'en rendent pas compte, mais ils sentent vaguement qu'elle est pure d'amour-propre, et comme c'est l'amour-propre qui les irrite en leur faisant de sanglantes blessures, comme c'est en lui qu'ils devinent le tyran; son absence les rassure. Ils n'ont plus honte d'être convaincus et cèdent, parce qu'ils savent que la défaite est sans danger pour eux.

Les femmes, qui reculent devant une abnégation conséquente et persistante, se laissent souvent en-

traîner par les mouvements d'une générosité qui, n'étant point raisonnée, ne distingue pas toujours juste en matière de renoncement. Elles pensent ne sacrifier que leur propre félicité, que leur propre avenir, et ce sont les vrais intérêts, c'est le bonheur d'un époux qu'elles immolent à je ne sais quel fantôme de devoir imaginaire. Supposant au détachement en lui-même et quelles qu'en soient les applications, une vertu qui sanctifie tous les actes qu'il inspire; elles soumettent leurs répugnances légitimes, aux désirs ambitieux ou égoïstes de l'homme; elles font taire leur conscience en même temps que les exigences de leurs affections, devant les besoins d'un esprit égaré.

L'abnégation est insensée, qui flatte les erreurs de l'homme. L'abnégation est fatale, qui encourage les habitudes de séparation dans le mariage, en ménageant à l'un des époux, la jouissance de certains plaisirs que l'autre ne peut partager; en lui épargnant au prix de l'unité, de certaines peines ou de certaines contrariétés, qui concourent à la maintenir. Que de mal n'ont point fait ces générosités, conçues et appliquées en dehors de la volonté divine! Quelles douleurs n'ont-elles point causées, quelles fautes n'ont-elles pas préparées, quelle triste influence n'ont-elles pas eue sur la félicité de l'homme et sur sa destinée à venir!

Encore, nous ne parlons ici que du renoncement qui s'exerce dans la mesure de la moralité sinon chrétienne, du moins humaine. Nous ne parlons

pas de cette abnégation, qui fait consentir la conscience aux déportements du vice ; de cette abnégation que sollicite l'adultère et qui lui répond. Celle-là s'appelle corruption, nous le savons bien. Et pourtant, celle-là a trouvé, celle-là trouve des apôtres et des sectateurs. Oui, dans ce siècle où le monde, où la littérature font appel à tout ce qu'il y a d'outré, à tout ce qu'il y a de faux en nous ; on a eu la hardiesse de nous peindre sous les plus nobles traits ce dévouement bâtard, que désavoue le sentiment intime de l'honnête et du bon. On nous a montré des maris, qui s'émouvant de sympathie pour le criminel amour de leurs femmes, s'arrachaient la vie, afin de leur rendre une innocence et de leur procurer un bonheur, qui n'étaient plus possibles dans les liens du mariage. Sous ce baptême de sang, nous avons vu l'adultère s'épanouir frais, chaste, fortuné ; aussi riche, plus riche de joies et de vertus, que la sainte affection conjugale. Nous avons vu l'épouse dévouée, se retirer discrètement devant sa rivale ; devant la femme qui avait fait palpiter le cœur de l'homme d'un amour condamné, devant la femme qui lui avait inspiré la trahison, le mensonge, les convoitises coupables ; ces profanes et impures émotions, d'une tendresse que le Seigneur ne peut pas bénir. Et tout cela, on l'a nommé désintéressement, renoncement sublime. Ah ! qu'on l'appelle folie, qu'on l'appelle aveuglement idolâtre, qu'on pleure sur de tels égarements, c'est bien ; mais qu'on ne salisse pas,

en le leur appliquant, le nom de la plus chrétienne des vertus.

Le renoncement ne reste renoncement, qu'en se renfermant dans la règle de l'Évangile. Là est sa loi, là est sa force, c'est de là qu'il doit partir, c'est là qu'il doit revenir; ses racines, ses développements, sa foi, tout est là. L'individualité féminine, qu'il délivre alors des entraves de l'égoïsme, ressort vraiment originale et vraiment forte. Pénétrée de l'esprit d'abnégation chrétienne, la femme n'éprouve plus ces mépris de sa position, qui la faisaient souffrir et qui la rendaient coupable. Elle ne se demande plus de quel droit l'homme accapare sa vie et son âme, non pas même au profit de l'affection, de ce sentiment auquel elle accorderait tout; mais au profit d'une froide personnalité. Elle ne se demande plus à quoi bon lui offrir des sacrifices qu'il regarde à peine d'un œil distrait, et dont la fumée ne monte pas même jusqu'à lui. Elle ne se demande plus si elle aussi ne pourrait pas, ne devrait pas avoir un but, une existence, des plaisirs à elle, parfaitement distincts et parfaitement indépendants de ceux de l'homme. Elle ne s'abîme plus dans la désolante pensée de son inutilité. Elle ne se sent plus dévorée par la fièvre du mécontentement et de la rébellion. Elle a la paix.

Ils connaissent bien mal notre âme, bien mal la puissance de Dieu; ceux qui nient au renoncement chrétien dans le mariage, sa force pour le

relèvement de l'individualité, sa vertu pour l'accroissement de l'influence féminine, ses conséquences pour le bonheur. Ils ne savent pas que ce qui efface cette individualité, ce sont les sucs délétères du péché ; que ce qui la rabaisse au niveau commun, ce sont les faiblesses communes ; que ce qui s'oppose à ses jets vigoureux, c'est l'emprisonnement en elle-même ; que ce qui la racornit, que ce qui la tue, c'est l'égoïsme sous toutes ses formes. Ils ne savent pas que ce qui annule l'influence de la femme, c'est encore la personnalité ; la personnalité qui fausse le jugement, qui corrompt les mobiles, qui, partout où elle se montre, excite la défiance et réveille l'opposition. Ils ne savent pas que ce qui la déconsidère cette influence, ce sont les dévouements capricieux dictés par la passion ou par la faiblesse ; non les sacrifices offerts au devoir, non le renoncement fruit de la réflexion, de l'énergie, de l'indépendance. Ils ne savent pas l'éloquence persuasive, de cette *conduite accompagnée de crainte, qui gagne l'homme, même sans le secours de la parole* (1). Ils ne savent pas que dans cet esclavage à l'égard du mari, le Seigneur fait naître une liberté sainte, la liberté des enfants de Dieu ; et qu'au sein de cette liberté tout joug est aisé, toute œuvre est facile, toute tristesse est changée en joie ; parce que la volonté obéit dans l'indépendance de la régénération ; parce que l'orgueil et l'égoïsme, ces dé-

(1) *Épître de saint Pierre*, III, 1, 2.

mons de la douleur, ne déchirent plus le cœur de leurs morsures.

A la pensée de cette humble vie de servante du Seigneur et de servante de l'homme ; à la pensée de cette abnégation si modeste qu'elle s'ignore elle-même ; si constante, que les caprices comme les vrais besoins d'un époux la trouvent toujours prête ; si religieuse et rattachée de si près à la loi divine, qu'elle se transforme en résistance, dès qu'elle se trouve compromise dans sa sainteté par la soumission. A la pensée de cette existence, complètement perdue pour les jouissances de la personnalité ; la compassion, le dédain peut-être, saisiront les gens du monde. Quel regard de pitié n'ont-ils pas jeté sur ces vies dévouées, lorsqu'elles passaient près d'eux, laissant pour seules traces une faible lueur, un son harmonieux, qui semblaient échapper à l'analyse. Autour d'elles, on voyait bien naître des vertus d'élite et se développer de grandes facultés. Ainsi que vers les bords du ruisseau qui se dérobe sous les hautes herbes de la prairie, la végétation est plus abondante, les arbres plus vigoureux, les fleurs plus fraîches, plus parfumées ; ainsi sur les bords de ces vies désintéressées, se pressaient les nobles caractères et les nobles actions. Elles-mêmes, cependant, on ne les apercevaient pas plus qu'on n'aperçoit le ruisseau ; elles étaient muettes comme lui, leur voix se perdait au milieu des autres, comme se perd son murmure, sous les arbustes qui l'ensevelissent dans leur ombre. Ces vies-là, elles excitaient, elles excitent

les répugnances du monde. Il s'en détourne, il les trouve ternes, il les trouve glacées, elles lui semblent déshéritées de joie; elles lui semblent l'effet d'une injustice, ou la conséquence de la médiocrité. Il ne les comprend pas, dès-lors il les plaint ou il les méprise. Eh bien ! nous l'avouons, notre ambition pour les femmes, ne s'étend point au-delà de ces existences qui s'épanouissent pour Dieu et pour l'homme, en dehors des conditions mondaines du bonheur. Ces existences nous ont toujours paru recéler en elles une secrète lumière, une secrète chaleur, une beauté et une douceur voilées dont l'éclat se trahissait, malgré le soin qu'elles prenaient de le dérober.

Toutes les fois que nous les avons rencontrées, ces simples vies dont le renoncement chrétien est le mot; nous avons senti qu'elles projetaient sur nous, comme un reflet de paix et de félicité. Toutes les fois qu'un front serein, que des lèvres souriantes, que l'expression d'une joie égale et modeste animant un calme regard, se sont offerts à nous; nous avons trouvé qu'ils appartenaient à ce type d'abnégation sainte, dont chaque famille conserve dans un de ses membres, l'empreinte plus ou moins fidèle. Nous avons trouvé qu'ils appartenait à cette femme, à cette sœur, à cette tante qui prend soin des enfants, qui veille auprès des malades, qui achève le fastidieux travail dont chacun s'est dégoûté; à ce grand-père, à cet oncle qui joue avec les petits, qui raisonne avec les grands, qui sympathise avec tous les chagrins, qui prend part à tous les plaisirs,

qui pardonne toutes les fautes, qui écoute toujours et qui comprend toujours ; à cet ami qu'on quitte et qu'on néglige sans qu'il s'en plaigne , auquel on revient et qu'on accable de ses confidences sans qu'il s'en fatigue, qui est en même temps le dernier et le premier auquel on songe, le moins apparent et le plus indispensable. Toutes les fois qu'un changement heureux s'est opéré sous le toit domestique, que le caractère irritable s'est fait patient et doux, que le cœur orgueilleux s'est abaissé, que la main avare s'est élargie, que le vice a rougi de lui, que des modifications religieuses se sont introduites dans les habitudes, que l'esprit chrétien a semblé filtrer comme de lui-même au travers des rapports ; toutes les fois que, frappés de telles métamorphoses , nous en avons soigneusement recherché l'origine ; il nous a fallu remonter à cette source tranquille et mystérieuse du renoncement affectueux , qui laisse s'épandre ses rafraîchissantes ondes, sans en retenir une seule goutte. Toutes les fois que nous avons éprouvé cette charmante surprise, que fait naître la rencontre de qualités simples et originales, d'une nature distinguée par son élévation, par sa vérité, de vertus saillantes et pures d'affectation ; toutes les fois qu'au lieu de la contrainte et du murmure dans la soumission, nous avons vu l'aisance faciliter l'accomplissement des devoirs, la satisfaction intérieure l'accompagner, la liberté surpasser par ses grandes œuvres les limites de l'obligation stricte ; c'est encore vers le renoncement que nous avons dû

nous tourner. Nous avons compris qu'il renfermerait le secret de la perfection humaine, si la perfection humaine pouvait exister. Nous l'avons senti sourdre et agir, partout où quelque chose de bon germait et naissait. Nous l'avons trouvé au fond de la foi, il faisait taire le raisonnement orgueilleux; nous l'avons trouvé au fond de l'amour, il en bannissait l'idolâtrie avec l'égoïsme; nous l'avons trouvé au fond de l'obéissance, il garottait la volonté rebelle; nous l'avons trouvé en Jésus, depuis les premiers cris dans la crèche, jusqu'au dernier cri sur la croix; et c'est parce que nous sommes persuadés qu'étant la vie et la force du christianisme, il est la vie et la force aussi des institutions chrétiennes, que nous voulons le réinstaller au sein du mariage.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.



Introduction. *p.* 1.



PREMIÈRE PARTIE.

ÉTUDES PRÉLIMINAIRES.

- CHAPITRE I^{er}. — Les femmes et leur vocation terrestre. *p.* 17.
— II. — Le mariage tel qu'il est. *p.* 77.
— III. — Recherche d'une vérité régénératrice du mariage. *p.* 127.
— IV. — Importance des débuts dans le mariage. *p.* 181.



SECONDE PARTIE.

ÉLÉMENTS ESSENTIELS DE L'UNION.

- CHAPITRE I^{er}. — Nécessité de la foi chrétienne chez la —
femme mariée. *p.* 221.
— II. — Nécessité d'une même croyance entre —
les époux. *p.* 261.
— III. — L'amour conjugal. *p.* 339.
— IV. — L'intimité morale. *p.* 391.
— V. — Le renoncement. *p.* 471.



Magyars indigènes en Hongrie

Tom. I.

La continuité de l'amour conjugal sur l'amour matériel, Page 52.

La continuité de l'amour conjugal sur l'amour matériel, Page 52.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

—o—

- Page 79, ligne 6; au lieu de : *esclave*, lisez : *esclaves*.
— 134, — 27; au lieu de : *presqu'en en entier*, lisez : *presqu'en entier*.
— 159, — 4 et 5; au lieu de : *se rencontrer*, lisez : *se raconter*.
— 208, — 25; au lieu de : *s'engage*, lisez : *l'engage*.
— 241, — 9; au lieu de : *à huis ouvert*, lisez : *à vis ouvert*.
— 269, — 1; au lieu de : *le rassurer*, lisez : *la rassurer*.
— 324, — 6; au lieu de : *Grand-Maitre*, lisez : *grand Maître*.
— 400, — 12; au lieu de : *discrétion*, lisez : *indiscrétion*.
— 433, — 1; au lieu de : *prennent*, lisez : *que prennent*.
— 502, — 20; au lieu de : *reine*, lisez : *reines*.



